This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

a. o. 72.

No. 2764
WOBURN
Abbey

Terrasson, Jean.

DISSERTATION CRITIQUE SUR L'ILIADE D'HOMERE,

Où à l'occaſion de ce Poëme on cherche les régles d'une Poëtique fondée ſur la raiſon, & ſur les exemples des Anciens & des Modernes.

Par Monſieur l'Abbé TERRASSON, *de l'Academie Royale des Sciences*

TOME II.

A PARIS,

Chez FRANÇOIS FOURNIER, ruë S. Jacques,

Et ANTOINE-URBAIN COUSTELIER, Quay des Auguſtins.

M. D CCXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

888
H81c
T32
v.2

The most Noble
John Duke of Bedford
1736

DISSERTATION CRITIQUE SUR L'ILIADE D'HOMERE.

TROISIE'ME PARTIE.

Des Mœurs & des Caracteres de l'Iliade.

SECONDE SECTION.

Des Mœurs des Dieux.

JE ne crois point qu'il ſoit neceſſaire de rappeller ce que les Anciens Auteurs, ſoit Eccleſiaſtiques, ſoit prophanes, ont écrit contre les Dieux de la Fable, tels qu'Homere ſur tout les a dépeint. A l'égard des Auteurs Eccleſiaſtiques, ce n'eſt point ici un Livre de Théologie.

où l'on puiſſe faire profeſſion de les citer, bien que je prévoie que Mr D. m'obligera d'avoir quelquefois recours à eux : & pour les Auteurs prophanes, quoique je ne veüille pas négliger leur autorité qui eſt forte contre des Admirateurs éclairez des lumieres de la Religion, je conſerverai neanmoins, autant qu'il me ſera poſſible, l'eſprit de la vraie Philoſophie qui s'appuie principalement ſur la raiſon dans tous les points dont la raiſon peut décider. Au reſte j'avoüe qu'au lieu que ſur tous les autres chefs, j'attaque plûtôt Homere que Mr D. ſur celui-ci, au contraire, j'attaque beaucoup moins Homere que je ne l'attaque elle-même, & avec elle, Mr D. & le P. le Boſſu. En effet la groſſiereté du ſiecle d'Homere, & les ténébres du Paganiſme où il étoit enveloppé le rendent peut-être digne de quelque pardon ; mais il eſt étonnant qu'en un ſiecle où la Religion & les bienſéances ont pris le deſſus comme dans le nôtre, on s'efforce encore de ſoûtenir ces peintures affreuſes & ridicules de Dieux qui prennent le bon ou le mauvais party ſuivant leur pure fantaiſie, qui ſe battent, qui tombent enfin dans toutes ſortes de ſotiſes & de déſordres. Ces indignitez ont fait

de la peine aux plus grands Admirateurs qu'Homere ait eu parmi les Payens ; car ſans parler de Platon, de Ciceron & de pluſieurs autres qui l'ont abſolument condamné ſur cet Article, ceux même qui ont entrepris de l'excuſer, comme Ariſtote, Plutarque, Longin, ont marqué leur embarras par les expreſſions humbles dont ils ſe ſervent, & en inſinuant qu'Homere au fond auroit pû mieux faire. Plutarque ſur tout lui applique ce vers qui ſe trouve plus d'une fois dans l'Iliade.

οἶσθα καὶ ἄλλον μῦθον ἀμείνονα τῶνδε νοῆσαι

Noviſti & alium ſermonem meliorem hoc excogitare.

qu'Amiot a traduit plaiſamment dans ſon vieux ſtile par ces deux ci.

Tu pouvois bien, ſi tu euſſes voulu,
Tenir propos qui euſſent mieux valu.

Cependant abandonner ou condamner Homere ſur l'article des Dieux, comme ont fait les plus grands hommes de tous les ſiecles, c'eſt nous accorder contre lui plus qu'on ne penſe : car il eſt impoſſible que des Dieux trés-vitieux emploiez dans un Poême autant qu'Homere emploie les ſiens dans l'Iliade, ne

corrompent le Poême entier dans la partie trés-eſſentielle de la Religion & de la Morale. Auſſi Mᵉ D. ne ſe rend-elle point là-deſſus, & de quelque nature que ſoient les diſcours ou les actions des Dieux d'Homere, la juſtification, la louange même eſt toûjours prête. Ainſi nous avons deux choſes à faire dans cette Section; l'une eſt de bien établir l'indignité, la mechanceté, l'injuſtice des Dieux d'Homere, & particuliérement de ſon Jupiter, & l'autre de faire voir combien ſont vaines & même condamnables les excuſes, & ſur tout les louanges de ſes Admirateurs ſur ce ſujet.

CHAPITRE PREMIER.

Variation d'Homere dans les idées qu'il a données de la grandeur & de la puiſſance de Jupiter.

AVant que de prouver la méchanceté & l'injuſtice des Dieux de l'Iliade, il eſt bon de faire voir que la confuſion des idées d'Homere s'eſt étenduë juſques ſur ce qui concerne la grandeur & la puiſſance de Jupiter, qu'on croit communément qu'il a portée par la ſublimité de ſes expreſſions au plus haut point où l'imagination humaine puiſſe atteindre. Au premier Livre de l'Iliade (*Vol.* 1. *p.* 26.) Achille dit à Thetis : Je me ſouviens de vous avoir ſouvent oüi vanter dans le Palais de mon « Pere que vous aviez ſeule ſauvé Jupiter du plus grand danger qu'il eut jamais couru, lorſque les autres Dieux, « Junon, Neptune, & Minerve avoient « réſolu de le lier ; vous ſeule vous prévintes l'effet de cette conſpiration, & « vous le garantites de ces chaînes en « appellant dans le Ciel le Geant à cent «

» mains, que les Dieux nomment Briarée » & les hommes Egeon, qui aiant plus » de force que ſon Pere *Neptune*, s'aſſit » prés de Jupiter avec une contenance » ſi fiere & ſi terrible, que les Dieux » épouvantez renoncerent à leur entre- » priſe.

Mᵉ D. dans ſa Préface, (*p.* 16. *&* 17.) dit ce paroles: « Il en eſt de même des plaies, » des ſupplices, des empriſonnements » des Dieux, & de la chûte d'un Dieu » précipité de l'Olympe: car il faut conſi- » derer qu'Homere, en parlant ainſi des » Dieux, excepte toûjours le Dieu ſuprê- » me, & n'aſſujettit à ces foibleſſes & à « ces incidens que les Dieux inferieurs, » c'eſt-à-dire les Anges, que l'Ecriture- » Sainte appelle auſſi Dieux ». Il eſt vrai que dans l'endroit d'Homere que nous venons d'alleguer, Jupiter ne tombe point de l'Olympe; mais à qui en a-t'il l'obligation? A une Déeſſe ſubalterne qui l'a ſecouru, & qui n'auroit jamais pû le ſecourir ſans le ſecours d'un Geant, qui, je crois, n'étoit pas même au nombre des Dieux. Voila la premiere idée qu'Homere nous donne de ſon Jupiter; car il commence toûjours à peindre ſes perſonnages par des endroits trés-propres à leur concilier l'eſtime de ſes Lec-

teurs : c'eſt auſſi la premiere entorſe qu'il donne au ſiſteme général qu'on voudroit faire ſur l'Iliade, d'un Dieu auteur & maître indépendant des eſprits créez. Auſſi Mᵉ D. oubliant ce qu'elle a dit dans ſa Préface, de Jupiter ou du Dieu ſuprême, toûjours excepté des foibleſſes & des accidens auſquels les autres Dieux ſont ſujets, dit à l'occaſion de l'endroit que nous examinons actuellement. « Homere parle ici de Jupiter comme d'un Roi qu'on vouloit détrôner ; & pour juſtifier, *continue-t'elle*, « ces ſortes de contes qu'on doit regarder comme des points de la Théologie Payenne, on n'a qu'à voir ce « qui a été remarqué ſur le chap. 26. « de la Poëtique d'Ariſtote ». C'eſt-à-dire, que ſur le chap. 26. de la Poëtique d'Ariſtote, Mʳ D. excuſe ou loüe Homere d'avoir fait ce que Mᵉ D. ſoûtient dans ſa Préface qu'il n'a eu garde de faire. L'on pouroit croire que la vûë d'Homere, en alleguant ces miſerables contes, étoit de tourner Jupiter & tous les Dieux en ridicules, comme Lucien a fait depuis, & d'attaquer ainſi d'une maniere détournée leur exiſtence : ce ſeroit par-là ſans doute qu'on expliqueroit le plus de choſes dans l'Iliade :

mais je vois des endroits où Homere releve la Divinité, & Jupiter ſur tout par tous les efforts de ſa Poëſie, & qui me font juger que ſon intention n'étoit pas telle. A quoy cependant aboutiſſent tous ſes efforts ? à tres-peu de choſe pour les gens ſenſez. Les noirs ſourcils de Jupiter ont beau ébranler tout l'Olympe, (*p.* 34.) je perdray toute la veneration que j'ay pour ce Dieu, dés qu'on me rappellera les riſques qu'il a couru, & à quoy il a tenu qu'il ne fut pas ce qu'il eſt. Qu'importe même qu'Homere donne à Jupiter cette forme exterieure qu'on a tant admirée, cette force corporelle dont il ſe vante continuellement [a], ſi dans le cours du Poëme Junon [b] & Neptune [c] revoquent en doute ſa puiſſance, & font des entrepriſes contre ſes volontez poſitivement déclarées ? Mais entrons dans noſtre deſſein principal, & examinons les Dieux d'Homere par leur conduite.

a *L.* 8. *p.* 35. *& al.*
b *L.* 8. *p.* 47.
c *L.* 15. *p.* 357.

CHAPITRE II.

Du caractere malfaiſant & injuſte qu'Homere a donné à tous ſes Dieux, & particulierement à Jupiter.

Article Premier.

Condeſcendance de Jupiter à l'injuſte priere de Thetis. Tromperie de ce Dieu à l'égard d'Agamemnon.

L'Employ des Dieux dans l'Iliade, c'eſt-à-dire, tout le merveilleux & tout le ſurnaturel du Poëme, commence par la plainte qu'Achille fait à la Déeſſe Thetis ſa mere, de l'injure qu'il a reçûë d'Agamemnon. Cet inſenſé de qui l'on n'auroit pas éxigé qu'il ſe fut vangé des injures par des actions glorieuſes, comme Mr. D. en loüe Diomede (1. 435.) & à qui l'on auroit pardonné une vengeance qui n'eut regardé

qu'Agamemnon, porte plus loin ſon animoſité, & dit à ſa mere. (*L. 1. p. 27.*) » faites reſſouvenir Jupiter du grand » ſervice que vous luy avez rendu ; & » en embraſſant ſes genoux, tâchez de l'o- » bliger à ſecourir les Troyens, & à per- » mettre que les Grecs ſoient pouſſez & » renfermez dans leurs Vaiſſeaux avec » une grande perte. Thetis luy répond. » (*p. 16.*) Je diray au Maître des Dieux » & des hommes tout ce que je croiray » le plus propre à le fléchir : cepen- » dant, mon fils, demeure ſur tes Vaiſ- » ſeaux, & donne aux Grecs des mar- » ques de ton reſſentiment en t'abſtenant » de combattre ». Sur un endroit du 18e Livre Me D. (*p. 463.*) « dit que The- » tis n'entre point dans l'eſprit de ven- » geance dont ſon fils eſt animé : cela, » *continue-t-elle*, auroit été trop oppo- » ſé aux bonnes mœurs qu'une Déeſſe » eut autoriſé la vengeance, elle tâche » au contraire de luy inſpirer des ſenti- » mens plus dignes de luy & d'elle, en » luy inſinuant qu'il luy ſera glorieux » de ſecourir les Grecs dans l'extremité » où ils ſont réduits ». Aprés une remar- que comme celle-là, je dois ceder à Me D. l'avantage de combattre Homere, & je ne ſçaurois faire une Critique ny

plus juſte, ny plus forte, de l'endroit du premier Livre où la même Thetis autoriſe la vengeance de ſon fils à l'égard des Grecs trés-innocents, comme nous le verrons ailleurs, de la faute d'Agamemnon.

Thetis porte à Jupiter la plainte d'Achille, & la complaiſance que le Dieu ſuprême a pour cette Déeſſe qui luy demande l'injuſte perte des Grecs, tire de luy cette réponſe. « Quels funeſtes malheurs, *luy dit-il*, (*p.* 34.) allez-vous « cauſer, en m'obligeant à me fâcher « contre Junon, qui ne manquera pas « de venir m'irriter par ſes plaintes or- « dinaires toûjours pleines d'invectives ? « car elle ne perd pas une occaſion de « me quereller & de s'emporter contre « moy, en preſence de tous les immor- « tels : & elle me reproche ſans ceſſe « que je favoriſe les Troyens. Mais re- « tournez-vous-en de peur qu'elle ne « vous voye ; j'auray ſoin d'accomplir « ce que vous ſouhaittez ». Ne croiroit-on pas entendre un Artiſan à qui l'on vient propoſer une partie de débauche, & qui au lieu de ſe défendre ſur ſes occupations, ſur ce qu'il doit à ſa famille, n'allegue que les criailleries de ſa femme ; cede pourtant à ſes camarades

qu'il envoye devant, de peur que ſa femme ne le voye ſortir avec eux ; ſauf quant il ſera de retour à la ménacer de la battre, ſi elle luy rompt la tête ; ainſi que fera Jupiter à la fin de ce même Livre.

Mais laiſſant à part toute la baſſeſſe de ce diſcours & allant au fond de la choſe, le Poëte même a reconnu l'injuſtice de la priere de Thetis, & il luy donne formellement l'épithete d'ἐξαίσιος (*o* 598.) fort bien traduite par le mot d'*iniqua* dans l'Edition de Mr Barnes.

Θέτιδος δ' ἐξαίσιον ἀρὴν
πᾶσαν ἐπικρήηνε.

Thetidis autem iniquam ſupplicationem ut totam perficeret.

Me D. pour adoucir la choſe a jugé à propos de n'appeller cette priere qu'ambitieuſe. « Jupiter, *dit-elle*, (*Vol.* 2. 382.) » pour accomplir la promeſſe irrevocable qu'il avoit faite à Thetis, en » exauçant ſes prieres ambitieuſes, avoit » reſolu de couronner de gloire le vaillant Hector ». Cela n'eſt guére plus favorable, & il demeure pour conſtant que Jupiter authoriſe, ſelon Homere l'injuſtice ; & ſelon Me D. l'ambition d'une Déeſſe inferieure, dans laquelle il auroit dû reprimer l'une ou l'autre.

A l'occaſion du ſerment que Jupiter fait à Thetis de vanger Achille, & qu'il confirme par un ſigne de ſa tête, Mᵉ D. dit, (r. 321.) « qu'Homere a connu « cette verité ; que la tête eſt le ſiege « de la raiſon, & qu'il enſeigne par-là « que tout ce que la tête a approuvé « doit être immuable ; & qu'il ny a « ny équivoque, ny intention, ny reſ- « triction, qui doivent diſpenſer de « tenir ce qu'on a promis ». Homere qui n'avoit pas les vûës de Mᵉ D. n'a jamais penſé à tout cela, & la langue Grecque n'exprime point tant de choſes par un ſeul mot ; mais par rapport à la maxime de Mᵉ D. j'ay à dire qu'elle n'eſt vraye que quand la promeſſe eſt juſte ; car ſi elle eſt injuſte, non-ſeulement on eſt diſpenſé, mais il eſt même défendu de la tenir : & ſelon la bonne morale, à laquelle Mᵉ D. paroît s'intereſſer icy, accomplir un ſerment injuſte comme celuy de Jupiter, c'eſt ajoûter un crime à un autre. La commodité du ſtyle de remarque, pour dire tout ce qui vient dans l'eſprit, nous a procuré cette autre reflexion de Mᵉ D. ſur ces paroles de Jupiter à Thetis. (r. 34.) J'auray ſoin d'accomplir ce que vous ſouhaittez. « Homere enſeigne icy, *dit-elle*,

» (1. 321.) qu'il ny a point de raiſon » de famille qui doive empêcher de » rendre à ſon bienfaicteur la recon- » noiſſance qu'on luy doit pour les ſer- » vices qu'on en a reçûs ». Si Mᵉ D. avoit cherché les élemens de la Morale dans des Auteurs plus exacts qu'Homere, elle ſçauroit qu'en général, & toutes choſes égales, les devoirs étroits comme le ſoin d'une famille qui nous appartient, ou à laquelle nous appartenons, paſſent avant les devoirs de convenance, comme les marques de reconnoiſſance envers un étranger : mais ce qui eſt ſenſiblement vray, les interêts eſſentiels & legitimes d'une famille dont on eſt le Chef ſont préférables en tout & par tout aux deſirs fantaſques & injuſtes d'un bienfaicteur ; ainſi la paix & le bon ordre que Jupiter devoit maintenir parmy les Dieux, étoit préférable à la vangeance bizarre que demandoit Thetis bienfaictrice du Dieu ſuprême. Mais Mᵉ D. paroît être dans la penſée de quelques perſonnes, qui croyent, que pourvû qu'elles chargent les obligations, elles ne peuvent ſe tromper en fait de morale, ne prenant pas garde que l'excez du poids de l'un ou de l'autre côté de la balance en fait

perdre l'équilibre. Mr D. eſt tombé dans le même inconvenient, lorſqu'en un Livre profane comme la Traduction de Platon, il a entrepris de décider un cas de conſcience où il ne s'agit pas moins que de la vie [a]. A l'occaſion de Socrate qui ne voulut pas profiter des moyens que ſes amis luy procuroient de ſortir de ſa priſon. Mr D. avance qu'il n'eſt pas permis de ſe ſouſtraire, quand on le pourroit, à un Arreſt de mort, quoique injuſtement porté : comme ſi la ſageſſe & la verité éternelle qui nous a ordonné de fuir les perſecutions, en avoit excepté le cas où la Sentence des perſecuteurs ſeroit déja prononcée. Bien plus, puiſque Mr D. m'engage par ſon exemple à entrer dans ces ſortes de matieres en un Ouvrage comme celui-cy, & ſoûmettant d'ailleurs aux Juges de la Doctrine ſa déciſion & la mienne : je ſoûtiens que ſans une inſpiration particuliere de Dieu, comme celle qui autoriſoit Saint Pierre & Saint Paul dont Mr D. allegue la conduite, ou ſans des raiſons équivalentes à cette inſpiration, on eſt obligé de s'échapper, quand on le peut ſans menſonge ou autre mauvaiſe voye, des mains de ſes perſecuteurs, pour deux raiſons capitales ; l'u-

[a] *Dans l'Argument du Criton.*

ne eſt de ne point tenter Dieu, en s'expoſant à une épreuve violente dont on pouvoit ſe diſpenſer ; & l'autre d'éviter à ſes perſecuteurs même l'accompliſſement de leur crime : voilà pour un homme perſecuté injuſtement ; de ſçavoir maintenant s'il eſt permis à un criminel bien convaincu de ſortir de la priſon qu'il voit ouverte, c'eſt une autre eſpece dont je ne veux pas dire un ſeul mot. On voit aſſez par ce qui précede, que la ſévérité en fait de morale doit être éclairée, faute de quoy elle eſt funeſte & meurtriere, & comme l'on dit de trés-ſaints hommes, il vaudroit encore mieux pécher par indulgence. L'excez d'indulgence vient de ce que l'on cõpatit trop à la nature, mais la ſéverité aveugle & outrée n'a pour elle ny la nature, ny la religion. En general il ne faut point croire qu'avec des intentions droites, & des ſentimens pieux, on ſoit en état de parler, ny des regles de la Theologie morales, ny des Dogmes de la foy, ny des ſens de l'Ecriture Sainte, ſans avoir fait un fond ſuffiſant de Theologie, & peut être même ſans en avoir pris les principes dans les Ecoles publiques & approuvées ; parce que ſelon une maxime que je tiens de mes Maî-

tres ; c'eſt-là principalement que l'on apprend l'uſage que l'Egliſe veut que l'on faſſe de l'Ecriture & des Peres. Mais voyons la maniere dont Jupiter ſuit les deux préceptes de Mᵉ D. en accompliſſant ſon ſerment, & en donnant à ſa bien-faictrice des marques de ſa reconnoiſſance.

Jupiter cherchant en lui-même « (*L.* 2. *p.* 42.) les moyens les plus « prompts pour relever la gloire d'A- « chille, & pour faire tomber les Grecs « ſous les coups des Troyens, ſe déter- « mine enfin à envoyer un ſonge trom- « peur au fils d'Atrée. Il appelle donc « ce ſonge, & luy dit : ſonge ſéducteur, « allez promptement aux Vaiſſeaux des « Grecs, & entrez dans la tente d'Aga- « memnon, & dites à ce Prince tout ce « que je vais vous ordonner. Comman- « dez-luy qu'il faſſe armer tous les « Grecs, qu'il mette toute ſon armée « en bataille ; faites-luy entendre que « voicy le jour qu'il va ſe rendre le « maître de la grande Ville de Troye, « que les Dieux immortels qui habitent « le haut Olympe ne ſont plus diviſez, « que Junon les a fléchis par ſes prie- « res, & que la derniere ruine pend ſur « la tête des Troyens ». Au lieu de ces

dernieres paroles, & que la derniere ruine pend ſur la tête des Troyens. Τρώεσσι δὲ κήδε' ἐφῆπται il y avoit autrefois dans le Grec δίδομεν δὲ οἱ εὖχος ἀρέσθαι ce qui ſignifie à la lettre, *& nous luy donnons de la gloire à récueillir*. Rien n'étoit plus contraire à la penſée de Jupiter ; & les Payens même ont accuſé Homere de luy avoir prêté dans ce paſſage un menſonge & une tromperie tout à fait indigne du Dieu ſuprême. Ariſtote (*Poët.* 26.) juſtifie Homere aprés Hippias de Thaſas par un changement d'accent qui donne à δίδομεν la ſignification d'un imperatif. Homere qui a employé tous les Dialectes, ne s'eſt jamais ſervy de δίδομεν en ce ſens-là : au contraire cette demie phraſe eſt comme pluſieurs autres une formule repetée au ſens de l'indicatif ; au L. 21. où Neptune & Minerve diſent à Achille δίδομεν δὲ τοι εὖχος ἀρέσθαι (*p.* 297.) & que Mᵉ D. traduit naturellement ainſi. *Nous vous comblerons de gloire en ce jour.* (*p.* 226.) De plus au ſens même de l'imperatif, la phraſe ne peut jamais ſignifier, *promets luy qu'il récueillera de la gloire*, mais elle dit, *fais luy récueillr de la gloire*, ce qui eſt trés-different, & trés-éloigné de deſſein de Jupiter : enfin

quand la phraſe ſignifieroit, comme on le prétend, promets luy qu'il récueillera de la gloire; la correction ſeroit déſavantageuſe pour la morale, puis qu'en ce cas Jupiter ordonneroit un menſonge, ce qui eſt encore plus vicieux que de le faire. Ainſi c'eſt-là une de ces réponſes qui ſuffiſent à Mᵉ D. pour dire, *on a répondu*, mais qui ne ſuffiſent pas au Lecteur pour dire, *je ſuis ſatisfait*. En effet cette correction a paru ſi inſuffiſante, que malgré l'autorité même d'Ariſtote qui l'approuve, on a effacé depuis long-temps le demy Vers ſur lequel elle tomboit. Quelque regret que Mᵉ D. paroiſſe avoir à ce demy Vers, lors qu'elle dit, (1.331.) « que pour ſauver ce Poëte on a changé le Texte par une fraude pieuſe, & « que cette mauvaiſe Critique a ſi bien « prévalu, qu'il ne reſteroit aujourd'hui « aucun veſtige de l'ancienne leçon, ſi « Ariſtote ne nous l'avoit conſervée; » elle a ſuivy neanmoins dans ſa traduction le demy Vers ſubſtitué à la place de l'ancien. Je le ſuis moi-même puiſque j'ay allegué le François de Mᵉ D. mais cette derniere reforme n'empêchera pas que le diſcours rapporté, tout adouci qu'il eſt, ne paroiſſe encore trés-

odieux à ceux qui voudroient qu'Homere eut conſervé dans ſon Jupiter quelque idée du Dieu de toute verité & de toute juſtice. Mr & Me D. bien loin de trouver qu'Homere ait offenſé ces attributs divins dans la fiction dont il s'agit, diſent au contraire, l'un dans les remarques ſur la Poëtique, (4) 2.453.) l'autre dans la Préface ſur Homere, (21.22.) que l'Ecriture Sainte nous fournit un exemple tout pareil dans l'Hiſtoire du Roy Achab, lorſque Dieu voulut le faire périr en Ramoth de Galaad. Voicy le paſſage allegué tout entier par Mr D. il eſt tiré du 22e Chapitre du 3e Livre des Rois. Dieu dit, » qui ſéduira Achab Roy d'Iſraël, afin » qu'il monte contre Ramoth de Ga» laad, & qu'il y périſſe ? & comme » l'un diſoit d'une maniere, & l'autre » de l'autre, l'eſprit s'avança, ſe tint » devant le Seigneur, & luy dit, je le » ſéduiray ; comment le ſéduiras-tu ? » dit le Seigneur, je ſortiray, répon» dit-il, & je ſeray un eſprit de men» ſonge dans la bouche de tous ſes Pro» phetes : & le Seigneur luy dit, certai» nement tu le ſéduiras, & tu en vien» dras à bout ; va & fais comme tu l'as » dit. Il n'y a rien de plus ſemblable,

disent là-dessus M^r & M^e. D. « le Jupiter d'Homere n'est nullement un « menteur & un séducteur dans ce pas- « sage, comme le veritable Dieu ne « l'est pas dans cette Histoire d'Achab, « mais Homere a reconnu cette verité, « que Dieu se sert de la malice des créa- « tures pour accomplir ses jugements; « & il n'y avoit qu'un accent à changer « dans son expression, pour la rendre « conforme, si on l'ose dire, à celle « de l'Ecriture Sainte. »

Mais en premier lieu, quand l'expression d'Homere seroit conforme à celle de l'Ecriture Sainte, cela ne justifieroit point du tout ce Poëte, parceque l'expression de l'Ecriture Sainte ne doit point être prise à la lettre, & qu'on ne peut prendre qu'à la lettre celle d'Homere. A l'égard de l'expression de l'Ecriture, voicy comme en parle le R. P. Calmet, qui a doctement recueilli, & sagement digeré tout ce que les Commentateurs Catholiques, les Critiques d'Angleterre & les Rabins même, ont écrit de plus remarquable sur les Livres saints. « Lorsque Dieu dit icy au dé- « mon. *Egredere, & fac ita*, allez, & « faites comme vous le dites, ce n'est « point qu'il luy commande de sédui- «

» re, de tromper, de mentir, il ne le » permet pas même à proprement par- » ler, ny ne l'approuve ; mais il ne » l'empêche pas, il laiſſe exercer au dé- » mon ſa mauvaiſe volonté, contre » ceux qu'il veut punir ou éprouver. » Ce qui eſt exprimé par l'imperatif » dans l'Ecriture, ne ſignifie pas toû- » jours commandement ny approba- » tion ; par exemple, lorſque Dieu dit à » Iſaïe, aveuglez le cœur de ce peuple, » & endurciſſez ſes oreilles, & fermez » ſes yeux, de peur qu'il ne voye,... » & ne ſe convertiſſe ; c'étoit une pro- » phetie de ce qui devoit arriver ». Tout cela vient de ce que l'Hebreu étant une langue aſſez reſſerrée dans ſes termes, & dans ſes phraſes, demande quelque-fois, pour être entenduë, que l'eſprit aide à la lettre. Mais comme il n'eſt point de différence ſi fine de conception ou de penſée dont la langue Grecque ne trouve l'expreſſion nette dans l'abondance inépuiſable de ſes mots & de ſes tours, c'eſt une choſe inoüie chez les Grammairiens Grecs, que des interpretations ſemblables à celle que Mr & Mc D. nous veulent faire accepter. Le commandement que Jupiter fait au ſonge ne peut donc être pris que pour

un veritable commandement dans un Poëte Grec, & ſur tout dans un Poëte Grec qui connoiſſoit auſſi-bien qu'Homere & l'étenduë & le genie de ſa langue.

En ſecond lieu, il n'y a aucune comparaiſon à faire entre les deux paſſages, à les prendre même tous deux à la lettre; car au lieu que Jupiter dicte d'un bout à l'autre au Songe trompeur, le diſcours que le ſonge doit tenir à Agamemnon, Dieu donne ſeulement à l'eſprit malin, une permiſſion generale de tromper Achab. Dans l'Iliade Jupiter, pour préparer l'agrément de la repetition, forme, exprime le menſonge que le ſonge ſéducteur redira mot à mot à Agamemnon, (*p.* 43.) & dans l'Ecriture Sainte c'eſt l'eſprit malin qui s'offre de lui-même à dévenir un eſprit de menſonge dans la bouche de tous les Prophetes d'Achab. Par-là non-ſeulement la verité éternelle ne ſe charge pas de compoſer ny de prononcer un menſonge; mais le caractere même du mauvais eſprit eſt mieux marqué & plus original que dans Homere, où tout ſon rolle n'eſt que de repeter fidelement le diſcours de Jupiter, comme auroit fait tout autre envoyé. Et certainement dans le

quatriéme Livre où Minerve obtient de Jupiter la permiſſion de faire rompre par Pandarus l'alliance qui venoit d'être jurée entre les Grecs & les Troyens ; cette Déeſſe, qui ſelon Mr D. eſt la ſageſſe même, s'acquitte de cette commiſſion affreuſe avec infiniment plus d'animoſité & de malignité que le ſonge ſéducteur ne s'acquitte icy de la ſienne : nous en parlerons plus bas.

En troiſiéme lieu, la conduite de Jupiter à l'égard d'Agamemnon eſt toute differente de celle de Dieu à l'égard d'Achab. En liſant tout le Chapitre de l'Ecriture, on verra que le Prophete Michée avertit lui-même le Roy du deſſein que le démon avoit formé contre luy : c'eſt le Prophete qui raconte à Achab ce qui s'eſt paſſé dans le Conſeil de Dieu, qui luy apprend que l'eſprit malin animoit ſes faux Prophetes dans l'aſſurance qu'ils luy donnoient de la Victoire, qui enfin diſpute long-temps avec luy pour le ſauver de la défaite & de la mort qui l'attend dans la Syrie. ainſi, pour rendre l'endroit de l'Iliade ſemblable à celuy des Rois ; il faudroit qu'Agamemnon étant pouſſé par quelque mauvais conſeil à attaquer les Troyens, Jupiter inſpirât à Calchas d'avertir

d'avertir le Roy, que le ſonge trompeur s'étoit offert de le ſéduire, que c'étoit ce mauvais eſprit qui parloit par la bouche de ſes Conſeillers, & qu'enfin ſon entrepriſe n'aboutiroit qu'à la déroute de ſon armée, & à ſa propre confuſion. Mais cela n'étant point, & Jupiter au contraire jettant Agamemnon par l'ordre qu'il luy donne de combattre dans un piége inévitable qu'aucun avis, aucune lumiere ne luy découvre, je ſoûtiens que Dieu lui-même n'eſt pas plus different de Belial, que le paſſage de l'Ecriture l'eſt du paſſage de l'Iliade.

Mais en general pourquoy eſt-ce qu'on amene toûjours à un ſens favorable les paſſages de l'Ecriture Sainte, où Dieu parle, ou agit? c'eſt parce que nous connoiſſons par l'Ecriture même, l'équité & la bonté de Dieu. En eſt-il ainſi de Jupiter? ce Dieu prétendu trompe icy Agamemnon; & combien de fois avoit-il trompé Junon par rapport à ſes débauches? cette Déeſſe ne luy dit-elle pas en propres termes? *trompeur que vous eſtes* [a], & Me D. n'autoriſe-t-elle pas ce reproche dans la remarque de la p. 323. lors qu'elle

a *L.* 1. *p.* 35. δολομῆτα α 540.

dit, « que Junon avoit ſçû tres-ſouvent » que Jupiter luy avoit préferé des » mortelles » ? Jupiter ſacrifie icy Agamemnon & tous les Grecs à la vengeance d'Achille ; & au L. 4. (*p.* 131.) ne fait-il pas le troc infame de la Ville de Troye qu'il livre à Junon pour d'autres Villes qui ſeront ſous la protection de cette Déeſſe ? Mᵉ D. » dit ſur cet endroit » là (*p.* 408.) qu'il faût toûjours ſe » reſſouvenir que ſous les perſonna- » ges de ces Dieux, Homere repreſen- » te les intrigues des Princes, dont les » actions publiques n'ont ſouvent d'au- » tres motifs & d'autres cauſes que des » démêlés domeſtiques & des intereſts » cachez ». Que ne dit-elle icy la même choſe ? en un mot, Mᵉ D. ayant avoüé que Jupiter repreſente en deux ou trois endroits de l'Iliade un Prince brutal, un Prince injuſte, un Prince déreglé, a décredité elle-même ces applications frequentes qu'elle fait du même Jupiter au vray Dieu dans ſes remarques, où l'on trouve ſans ceſſe, *Homere enſeigne icy que Dieu cache, que Dieu revele, que Dieu défend, que Dieu permet, &c.* Homere ne connoiſſoit point le vray Dieu, & ſon Jupiter bien loin d'être propre à le repreſenter, confirme

parfaitement à ſon égard cette parole de l'Ecriture, les Dieux des Gentils ſont des démons, *Dii Gentium dæmonia*, (*Pſ.* 95.) & par les diſcours qu'il tient, auſſi-bien que par les actions qu'il fait dans le cours de l'Iliade, il repreſente preſque toûjours le Diable. Par rapport ſur tout à la querelle d'Achille & d'Agamemnon il ſemble crier aux Lecteurs dans tout le Poëme : ſi vous eſtes de quelque importance dans un état ou dans une armée ; & que vôtre Roy ou vôtre General s'aviſe de vous offenſer en la moindre choſe, ſéparez-vous d'avec luy ; gardez-vous bien même de vous reconcilier, quelque démarche qu'il puiſſe faire pour vous r'avoir, ſi vôtre interêt ou vôtre paſſion ne vous rappelle ; je vous ſoûtiendray juſqu'au bout, & je vous combleray de gloire, & pendant vôtre retraite & aprés vôtre retour. Je ne m'étonne pas aprés cela que Platon ait trouvé la Poëſie d'Homere contraire à la Religion, aux bonnes mœurs, à la conſervation des Etats & au bonheur des Peuples ; & qu'il ait crû qu'on devoit la bannir d'une Republique bien policée.

Mᵉ D. trouveroit mauvais que j'omiſſe une autre interpretation qu'elle

donne du paſſage dont il s'agit, la voicy: (l. 3. 30.) « On peut dire qu'Aga-
» memnon n'eſt ſéduit icy que par ſa
» faute, pour n'avoir pas entendu &
» bien expliqué les paroles du ſonge, qui
» luy ordonnoit d'armer tous les Grecs,
» & de mettre toute ſon armée en ba-
» taille παυσὼν, & c'eſt ce qu'il ne fait
» point; car il ne ſe reconcilie pas avec
» Achille, & ne ſe fortifie pas des trou-
» pes & du bras de ce Prince pour don-
» ner l'aſſaut; il vouloit réüſſir en con-
» ſervant ſon reſſentiment & ſon eſprit
» de vengeance; & ce n'eſt pas là le
» moyen d'avoir de bons ſuccez. Voilà
» comme ce paſſage, bien loin de pre-
» ſenter un blaſphême, renferme au
» contraire une inſtruction trés-pieuſe
» & trés-utile ». Sans relever ny ce paſſage qui ſe preſente à l'eſprit comme un blaſphême, & qui ſelon Mr D. renferme pourtant une inſtruction trés-pieuſe, ny cette inſtruction trés-pieuſe que Jupiter fait porter par un ſonge ſéducteur, ce qui détruit toute la convenance des perſonnages: je me contenteray de dire que le vray ſens du mot παυσὼν ſelon cette derniere interpretation, étant caché d'une maniere à ne pouvoir être apperçû, n'empêche point

Jupiter d'être menteur ou du moins trompeur. Mais je ne ſçaurois m'empêcher de rappeller une remarque de Mr D. qui tombe ſur l'endroit d'Homere, où il eſt dit, (*p.* 5.) « que les ſonges viennent auſſi de Jupiter. Voicy comment « elle s'étend là-deſſus (*p* 286.) Homere reconnoît cette verité qu'il y a « des ſonges qui viennent de Dieu : verité confirmée par tant d'exemples de « l'Ecriture Sainte & de l'Hiſtoire profane, que je ne puis aſſez m'étonner « qu'Ariſtote n'ait pas voulu la reconnoître. L'Eccleſiaſtique dit fort bien « en parlant des ſonges, qu'il ne faut « pas les croire s'ils ne ſont envoyez « de Dieu. *Niſi ab Altiſſimo fuerit emiſſa viſitatio, ne dederis in illis cor tuum.* « 34. 6. Mais dira-t-on comment les « reconnoître, comment faire la difference d'un ſonge ordinaire, & d'un « ſonge qui vient de Dieu ? Celuy qui « l'envoye le fait connoître par un ſentiment qu'il imprime dans le cœur « dans le même-temps qu'il en donne « l'intelligence. *Eſt Deus in cœlo revelans myſteria. Dan.* 2. 28 ». C'eſt ainſi que les moindres idées d'Homere, que nous ne prenions que pour des traits de Poëſie ſans conſequence, deviennent

des points de Theologie dans les remarques de Mᵉ D. mais au fond parce que Dieu a envoyé des ſonges myſterieux aux Patriarches & aux Prophetes de l'ancienne loy, à pluſieurs ſaints perſonnages de l'Egliſe, & même pour des vûës particulieres à quelques Princes infideles; Mᵉ D. en veut elle faire une regle generale? éprouve-t-elle elle même ces ſortes de ſonges, & en a-t-elle la diſtinction? je n'en ſçay rien: mais elle doit ſçavoir que l'Egliſe eſt tres-difficile ſur les inſpirations & ſur les revelations particulieres, & que cette ſage mere donnant à ſes enfans ſes déciſions, & non leur ſentiment intérieur, pour regle de leur croyance, elle les garantit non-ſeulement de l'erreur, mais encore de la foibleſſe d'eſprit. En effet ce ſentiment imprimé dans l'ame eſt un ſigne ſi illuſoire, que voilà Agamemnon, qui par cette impreſſion même ſe laiſſe ſéduire à une promeſſe qui ſelon la premiere interpretation de Mᵉ D. ne vient pas de Dieu ou de Jupiter, mais vient d'un ſonge trompeur ou du Démon. Aprés tout, je ne feray pas le procez à une Dame, pour ajoûter foy aux ſonges: mais je rapporteray tout cela au même eſprit, qui dans le nouveau Livre de

Me D. p. 16. luy a fait mettre au nombre des Arts, & à côté de la Geometrie, la Divination, au ſujet de laquelle Caton dans un ſiécle bien moins éclairé que le nôtre, a dit qu'il ne concevoit pas comment deux Aruſpices pouvoient ſe regarder ſans rire. *Cic. de Div. L. 2.*

ARTICLE II.

Syſtème de la bonté & de la juſtice divine entierement renverſé par la conduite qu'Homere fait tenir à Jupiter & aux autres Dieux dans le cours de l'Iliade.

LEs plus fortes exhortations qu'on puiſſe faire aux hommes pour les porter à la vertu, ou pour les détourner du vice, ſont fondées ſur l'idée d'un Dieu plein de bonté pour ſes créatures dans l'état où elles ſortent de ſes mains; mais qui enſuite, ſelon l'uſage qu'elle font de leur liberté, eſt pour elles un remunerateur fidele, ou un Juge ſévére. La vertu trouve ordinairement ſa recompenſe, comme le vice trouve ordinairement ſa punition dés cette vie: mais ſi pour ne point changer le cours des cauſes ſecondes, le Créateur permet que

les choſes ſoient quelquefois autrement, ſa juſtice remettra tout dans ſon ordre aprés la mort. Voilà la notion commune de la juſtice diſtributive, telle que nous la concevons en Dieu. Quoyque les Payens n'ayent pas eû ſur ce ſujet des connoiſſances auſſi exactes que les nôtres, ils ont ſenty neanmoins la neceſſité & la verité de ce ſyſtême. Mᵉ D. elle-même (*Préface* 48.) dit qu'Homere a reconnu l'immortalité de l'ame, auſſi-bien que les peines & les recompenſes aprés la mort; & qu'il a crû que les hommes s'attirent tous leurs malheurs par le mauvais uſage qu'ils font de leur liberté. Je prens donc Homere ſur le pied que Mᵉ D. nous le donne. Je ſerois en effet plus embaraſſé, ſi j'avois affaire à un Commentateur incredule qui niât les principes que nous venons de poſer, ou qui prétendît qu'Homere n'a jamais penſé à les ſuivre; mais Mᵉ D. eſt ſi pleine de ces veritez, qu'elle les voit juſques dans un Poëte qui rend par tout Jupiter malfaiſant & injuſte, comme j'eſpere de le prouver à fond dans cet article.

Homere ayant regardé la guerre & le carnage comme l'objet le plus grand & le plus ſublime que la Poëſie pût pre-

ſenter aux hommes, a penſé auſſi que rien n'étoit plus digne de ſon Jupiter, que de commettre des Peuples les uns contre les autres, ſouvent pour le ſeul plaiſir de voir des hommes qui ſe maſſacrent. Le Poëte qui dit du même ton le bien & le mal s'exprime ſur cela auſſi naïvement que ſur tout le reſte. Ajax, dit-il, au Liv. 7. (*p.* 15.) « tout couvert d'un acier étincelant, s'avance « ſemblable au terrible Mars, lors qu'un « nouveau feu allumant ſon audace, il « ſort de ſon Palais au plus terrible ap- « pareil, pour aller exercer ſes violen- « ces dans un combat, & décider de la « fortune de deux Peuples que Jupiter « met aux mains, après avoir allumé « dans leurs ames la diſcorde ». Voilà dans cinq ou ſix lignes Ajax, Mars, Jupiter, la diſcorde, pour dire, Ajax tout ſeul. Ce ſont là les beautez par leſquelles Homere ſéduit ſes Admirateurs, & couvre ſes traits les plus horribles : car eſt-il rien de plus noir que Jupiter, qui allume lui-même la diſcorde dans les ames? Au Liv. 11. (*p.* 168.) « la diſcorde mere des ſoûpirs & des larmes ſe « réjoüiſſoit de voir ce jeu ſanglant, car « elle étoit la ſeule des Dieux qui ſe « fût engagée dans cette horrible mê- «

» lée : les autres s'étoient retirez en ſe
» plaignant tous également du puiſſant
» fils de Saturne, de ce qu'il avoit reſo-
» lu d'accorder la Victoire aux Troyens:
» mais ce Dieu aſſis à l'écart ſur ſon
« Trône n'étoit point touché de leurs
» murmures, & repaiſſoit ſes yeux de
» l'éclat étincelant des armes, & du
» ſpectacle terrible de tant de milliers
» d'hommes qui tuoient & étoient tuez.
» Au Livre 16. (*p.* 41.) Jupiter ne dé-
» tourne pas un ſeul moment les yeux
» de deſſus les combattants ; il les re-
» garde ſans ceſſe roulant dans ſa tê-
» te differents penſers ſur la mort de
» Patrocle, & déliberant ſi dans ce mo-
» ment il accorderoit à Hector la gloi-
» re de l'immoler ſur le corps même de
» Sarpedon, ou s'il differeroit pour ren-
» dre encore cette journée fatale à un
» plus grand nombre de Heros. Enfin il
» luy parut plus expedient de faire que
» Patrocle repouſſât encore les Troyens
» & Hector même juſqu'à leurs murail-
» les, & qu'il ſemât la terre de morts ».
Cet exemple eſt remarquable ſur tous les autres : Jupiter eſt porté d'affection pour les Troyens, il le témoigne en pluſieurs endroits & ſur tout au Livre 4. (*p.* 130. 131. 132.) Il a juré à The-

tis qu'il donneroit aux Troyens de grands ſuccez pour venger Achille; Patrocle Heros Grec vient de tuer Sarpedon propre fils de Jupiter : & là-deſſus ce Dieu trouve plus d'expedient que Patrocle repouſſe encore les Troyens, & ſeme la terre de morts. Toute l'Iliade même n'eſt remplie depuis l'ouverture des combats juſqu'au retour d'Achille, que d'une variation fantaſque de Jupiter, ſoit pour les Grecs, ſoit pour les Troyens ; qui ne va qu'à la ruine des uns & des autres. Me D. n'a-telle pas raiſon aprés cela de dire à l'occaſion du Jupiter d'Homere (1. 485.) « que Dieu n'eſt que douceur, que tranquillité, « que Paix ». Jupiter lui-même n'a-t-il pas bonne grace dans l'Iliade de parler ainſi à Mars ? « De tous les Dieux qui habitent l'Olympe tu m'es le plus « odieux, tu ne prends jamais plaiſir « qu'à la diſcorde, à la guerre & aux « combats. (L. 5. 234.)

Au reſte Homere nous a préparé à toute la barbarie de Jupiter dés le commencement de ſon Poëme, lors qu'aprés avoir dit, (*p.* 1.) « que la colere d'Achille précipita dans le ſombre Royau- « me de Pluton les ames genereuſes de « tant de Heros, & livra leurs corps «

» en proye aux chiens & aux Vautours ; » il ajoûte qu'ainſi les decrets du grand » Jupiter s'accompliſſoient ».

Plutarque a voulu donner quelque adouciſſement à cet endroit qui luy a ſemblé dur [a]. Il s'eſt attiré par-là la cenſure de Mᵉ D. qui dans ſes remarques (1. 279.) dit, « que ce Philoſophe » aveugle n'a pas compris cette verité, » que Dieu punit les hommes, & que » des plus grands maux dont il les cha- » tie, il en ſçait tirer les plus grands » biens ». A voir Plutarque traitté de Philoſophe aveugle en comparaiſon d'Homere, on croiroit que celuy-cy eſt un Auteur ſacré, ou tout au moins un Pere de l'Egliſe : & en effet ſur toute la matiére des décrets & des punitions de Dieu, Mᵉ D. parle d'aprés Homere avec preſque autant de confiance & de ſoûmiſſion qu'un Thelogien parleroit d'aprés Saint Paul ou d'aprés Saint Thomas. Nous tâcherons bien-tôt de la déſabuſer là-deſſus : mais regardant icy Homere & Plutarque comme des Auteurs Payens, tels qu'ils ſont tous deux ; je diray d'abord qu'au lieu que l'Iliade autoriſe par tout l'orgüeil & la cruauté ; les vies des hommes illuſtres ne ten-

[a] *Traité de la maniere de lire les Poëtes.*

dent qu'à inſpirer aux Souverains l'amour de la juſtice & du bien public : la lecture d'Homere a corrompu Alexandre, & trompé une infinité de gens ſur le caractere de ſon Heros, comme Me D. nous l'a fait obſerver, & par ſes remarques, & par ſon exemple ; on peut dire au contraire de Plutarque, qu'un Prince qui le liroit avec goût ne ſçauroit être un mauvais Prince, & qu'aucun Auteur n'eſt plus propre à tourner du bon côté l'ardeur que les Rois ont ordinairement pour la gloire. Par rapport même au ſujet preſent ; quel Auteur eſt plus remply d'exemples de châtimens du Ciel que Plutarque ? les Critiques en fait d'Hiſtoire ne luy en trouveront que trop. Ainſi quand il ne veut point qu'on attribuë les malheurs des hommes au bon plaiſir des Dieux, il entend par-là que les Dieux ne ſe divertiſſent point, comme le Jupiter d'Homere, à précipiter les hommes dans toute ſorte de malheurs ſans aucun égard à la juſtice de leur cauſe. Me D. eſt donc bien moins clairvoyante que Plutarque, lorſque dans ſa Préface (*p.* 20.) elle dit crûment & ſans aucune addition, « que c'eſt ignorer la nature de Dieu que de nier que ce «

» ſoit lui-même qui envoye aux hom-
» mes les biens & les maux ». Il n'eſt point de la nature de Dieu d'envoyer des maux aux hommes ; mais les hommes devenus criminels ſe ſont attirez des maux au lieu des biens que Dieu bienfaiſant de ſa nature leur avoit préparez. Ainſi je ne blâmeray point un Auteur de la ſimple expoſition qu'il fera des maux qui aſſiegent les hommes de tous côtez ; mais j'éxigeray de luy qu'il donne un bon tour à cette expoſition : je veux qu'il diſe ou qu'il faſſe entendre que les miſeres de la vie ſervent à punir les méchants, à éprouver les gens de bien, à purifier même ceux-cy des fautes qu'ils commettent aſſez ſouvent : je luy permettray encore d'employer l'enchaînement des cauſes ſecondes, pourvû qu'il uſe ſobrement & ſagement de ce moyen, & qu'il inſiſte toûjours ſur le rétabliſſement de l'ordre aprés la mort. Mais à tout prendre, l'embarras que ſe peut former la raiſon humaine en voyant ce déſordre paſſager ou apparent qui regne dans le monde, ne regarde point les Poëtes : en voicy la raiſon. Selon les principes d'Ariſtote expliquez par le P. le Boſſu (*L.* 1. *ch.* 2.) **La Poëſie fait elle-même ou les ſui-**

tes fâcheuſes qu'ont ordinairement « les deſſeins mal conçûs & les actions « mauvaiſes, ou la recompenſe des « bonnes actions, & la ſatisfaction que « l'on reçoit ordinairement d'un deſ- « ſein formé par la vertu & conduit « par la prudence ». Ainſi ce ſont les Hiſtoriens qui pouroient être embarraſſez en trouvant ſous leur main les ſuccez des méchants ou des inſenſez, & les infortunes des hommes prudents ou vertueux : mais un Poëte qui eſt maître de ſa matiére, ne devant point offrir de tels objets, ſelon Ariſtote, ce ne peut être que par une trés-grande perverſité d'eſprit qu'il fait paroître dans ſon Ouvrage les Dieux malfaiſants & injuſtes. Qu'on n'allegue donc point icy, pour juſtifier Homère, les Paſſages où l'Ecriture Sainte dit, que Dieu a envoyez ou enverra des maux aux hommes : car outre que l'Ecriture Sainte n'eſt point un Poëme, Dieu a pour affliger les Peuples des raiſons qui ne conviennent point à Jupiter. Sans parler du péché d'origine qui a ſoûmis le genre humain à tous les maux de la vie, & enfin à la mort ; ſans dire que la mort éternelle qui n'eſt jamais donnée qu'à des coupables, eſt ſeule une verita-

ble mort & un veritable mal ; d'ailleurs Dieu étant la ſainteté même eſt frequemment offenſé par les hommes qui nous paroiſſent les plus innocens, & qui s'attirent ainſi des punitions dont la cauſe n'eſt pas toûjours viſible. Quand Dieu, par exemple, à l'occaſion des péchez d'un Prince envoye des fleaux ſur ſes Peuples ; la Religion nous fait comprendre que ces Peuples peuvent être coupables eux-mêmes d'un grand nombre d'infidelités cachées, dont la punition generale eſt appliquée à la punition particuliere de leur Roy. Mais chez les Payens, les Peuples n'étoient cenſez dignes de la colere des Dieux que par des crimes groſſiers ou du moins par des fautes marquées ou évidentes ; & d'ailleurs le plus triſte état de la vie preſente, ſelon le ſyſtême d'Homere expoſée au 11e L. de l'Odiſſée étant préferable à l'empire même des Ombres ; le Poëte attribuë aux Dieux une veritable injuſtice, lorſque ſans autre préparation il leur fait punir les Rois par des fleaux qui vont à la mort de leurs Sujets. On ſçait bien que la fortune des Sujets étant attachée à celle du Prince, celui-cy ne peut être vicieux que ceux-là n'en ſouffrent, & la Minerve de Te-

lemaque fait un uſage merveilleux de ce principe pour inſpirer à ſon Diſciple la ſageſſe, la juſtice, & la bonté. Mais il faut bien diſtinguer les maux qui ſont attachez à la conſtitution des Etats, ou qui ſont amenez par le courant des choſes humaines, d'avec ceux qui viennent d'une punition immediate de Dieu : le Theologien ſçait que les uns & les autres ont une cauſe également équitable, quoyqu'elle ne ſoit pas également évidente : l'Hiſtorien raconte les uns & les autres, comme il les trouve dans ſes Memoïres, ſans être obligé d'en donner d'interpretation exacte. Mais le Poëte doit uſer differemment de ces deux ſortes de maux, il peut dire épiſodiquement & dans le cours de ſa narration, que les effets de l'imprudence ou de la méchanceté des Princes tombent plus ordinairement ſur leurs Peuples que ſur eux-mêmes ; mais il a tort de prendre pour ſujet principal de ſon Poëme un évenement de cette nature ; parceque ſelon la regle d'Ariſtote qui eſt vraye generalement parlant, le Poëte dans la Tragedie, & à plus forte raiſon dans le Poëme épique, ne doit point ſauver les coupables pour faire pétir les innocens. Mais lorſqu'il s'agit d'une punition im-

mediate des Dieux, il ne ſera jamais permis de la faire tomber ſur les Peuples à l'occaſion des Rois, que le Poëte n'ait trouvé quelque moyen de rendre les Peuples mêmes participans de la faute que les Dieux puniſſent ; ſans quoy il offenſera ſes Lecteurs, & par l'atrocité & par l'impieté de ſa ſuppoſition. Ainſi quand Horace entraîné par l'opinion vulgaire cherche de la morale dans l'Iliade, & que la principale qu'il y trouve, eſt que les Peuples ſont punis des folies de leurs Rois.

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

Il a fait, ſans le vouloir, une cenſure d'Homére trés-ſanglante. Pour Homére, bien loin de juſtifier cette punition des peuples, en les faiſant tremper en quelque ſorte dans les fautes de leurs Rois, par un tour qu'il eſt aiſé de donner aux choſes, pour peu qu'on ait l'eſprit de fiction ; il a fait au contraire tout ce qu'il falloit pour éloigner cette idée de l'eſprit de ſes Lecteurs. L'Iliade entiere eſt fondée ſur trois faits où les peuples ſont punis des fautes de leurs Princes. . . Le premier eſt l'enlevement d'Helene par Paris, joint au refus que Priam fait de cette Princeſſe

aux Atrides qui venoient la redemander, ce qui cauſe la ruïne des Troyens. Le ſecond eſt l'inſulte d'Agamemnon au Prêtre d'Apollon, qui luy avoit offert une rançon pour ſa fille ; ce qui attire la peſte ſur l'Armée Grecque. Le troiſiéme eſt l'affront qu'Achille reçoit du même Agamemnon qui luy enleve ſa captive, ce qui excite cette colere fatale à tant de Héros. A l'égard des Troyens on n'a qu'à voir l'imprécation terrible qu'ils font tous au 3e Livre (*p.* 117.) contre Paris autheur de leurs maux, & n'ayant pour complices que quelques amis dignes de le ſuivre (*L.* 3. *p.* 100.) de ſorte qu'Homere qui avoit dans l'hiſtoire de la ruïne des Troyens un exemple mémorable d'une juſte punition, a trouvé le moyen de les faire périr injuſtement. Pour le ſecond fait qui eſt la vengeance d'Apollon ſur l'Armée Grecque, on lit dans le premier Livre, » Que dés que le Prêtre de ce « Dieu ſe preſenta, tous les Grecs fi- « rent connoître par un murmure favo- « rable qu'il falloit reſpecter ſa dignité, « & recevoir ſes dignes preſens. Cela fait « évanoüir la morale que Me D. prête à Homere, lorſqu'elle dit ſur cet endroit (284.) » Qu'Homere, en faiſant d'a-

» bord frapper de la peſte les chiens » & les mulets, a voulu inſinuer que » Dieu qui aime toujours les hommes, » & qui ne les punit qu'à regret, vou- » loit donner aux Grecs le temps de ſe » repentir. Et de quoy ? de la faute d'Agamemnon qu'ils avoient déſaprou- vée ? Pour le troiſiéme fait qui eſt, pour ainſi dire, la matiere propre de l'Iliade; ſçavoir, l'outrage que le même Aga- memnon fait à Achille, & dont Jupi- ter punit les Grecs, à la priere de Thé- tis; Achille luy-même declare dans le 1er Livre (*p.* 22.) qu'il ne ſe plaint que d'Agamemnon qui envoye prendre Briſeïs, & qui commet en effet cette injuſtice contre l'avis formel de Neſtor. Mais nous avons un témoignage plus ſingulier de l'innocence des Grecs ſur ce point au Livre 13. (*p.* 260.) où Nep- tune dit en parlant d'eux : » Que pleins » de reſſentiment contre Agamemnon, » à cauſe de l'injure qu'il a faite à » Achille, ils n'obéïſſent point à ſes » ordres, & ſe laiſſent tuer comme des » lâches. Voilà ſans doute une plai- ſante maniere de ſe venger, Neptune avance même une fauſſeté, en accuſant les Grecs de ſe laiſſer tuer pour punir Agamemnon, car il eſt dit, aprés l'é-

preuve des Troupes faite au 2e Livre, & posterieure par conſequent à l'injure faite à Achille dans le premier, que la guerre eut pour elles plus de charmes que le retour : mais ce témoignage de Neptune, quoique peu ſenſé, ſert pourtant à prouver que les Grecs ſont auſſi innocens de l'inſulte fait à Achille, que de celuy qui a été fait au Prêtre d'Apollon. Si donc il plaît enſuite à Achille de les enveloper dans ſa plainte, & de les prétendre auſſi ingrats que leur Maître, comme Mr D. le remarque (2. 452.) c'eſt à luy une calomnie groſſiere qui ne merite pas de refutation. Mr D. ne devoit donc pas vanter Homere (1. *p.* 305.) d'avoir connu cette grande verité, que Dieu punit ordinairement les Rois, en puniſſant leurs Peuples ; il auroit beaucoup mieux valu pour lui, qu'il l'eût ignorée, que de la ſçavoir, comme il la ſçavoit, puiſqu'il en a dépravé l'uſage. C'eſt à ces Docteurs impies que Dieu adreſſe ce reproche. Pourquoi vous mêlez-vous de parler de mes Jugemens ? *Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras juſticias meas.* (*pſ.* 49.) En effet, comme Mr D. dans une Remarque ſur l'Eutiphron de Platon (*p.* 453.) a fort bien obſer-

vé » Qu'il n'appartient qu'à Dieu d'or-
» donner & d'autoriſer des actions qui
» paroiſſent atroces à la nature. Je dis de même, qu'il n'eſt permis qu'au ſaint Eſprit de proferer ou de dicter certaines ſentences qui paroiſſent dures à l'eſprit humain, parce que le S. Eſprit eſt le ſeul qui ait de bonnes raiſons de s'exprimer ainſi, & que d'ailleurs il a toujours l'Egliſe pour interprete. Nous dirons la meſme choſe de cette autre reflexion de Mᵉ D. ſur un endroit du Livre 3. (*p.* 116.) où les deux Armées font une imprécation contre les enfans même de ceux qui violeront le traité dont il s'agit-là. » Homere, dit-elle, » (399.) connoiſſoit donc que les cri-
» mes des peres pouvoient eſtre punis
» ſur les enfans. Homere ne connoiſſoit rien dans cette matiere: s'il l'avoit connuë, il auroit ſçu que Dieu ne punit d'une punition particuliere les crimes des peres dans les enfans, qu'autant que les enfans ſont criminels comme leurs peres, ou par le vice non reparé de la génération, comme un ſi grand nombre des enfans d'Adam, ou par le crime volontaire de l'imitation, comme tous les ſucceſſeurs de Jeroboam. Sous un Dieu juſte nul ne peut

eſtre malheureux, qui ne merite de l'être : *Neque enim ſub Deo juſto miſer eſſe quiſquam, niſi mereatur, poteſt.*[a] Au fond il eſt étrange que pour autoriſer les idées d'Homere les plus noires, on ſe faſſe un jeu de ſémer dans un livre profane les paſſages de l'Ecriture-Sainte qui ont exercé les plus grands Docteurs de l'Egliſe ; en omettant les paſſages plus clairs qui leur ſervent d'interpretation, & auſquels il faut les rapporter. Il eſt vrai, par exemple, qu'au 20e chapitre de l'Exode (*v.* 5.) il eſt dit, « je ſuis un Dieu puiſſant & jaloux, qui « recherche les crimes des peres ſur les « enfans ». Mais ce paſſage & quelques autres auſſi courts que celui-là ſont expliquez au long dans tout le 18. Chapitre du Prophete Ezechiel ; où il eſt dit formellement (*v.* 20.) « Le fils ne » portera point l'iniquité du pere, & » le pere ne portera point l'iniquité du » fils. Et pour en parler ſincerement, ce ſont là les endroits de l'Ecriture que les perſonnes ſéculieres, & ſur tout les Dames, doivent avoir dans la memoire pour s'édifier. Mais les endroits difficiles, elles doivent les laiſſer aux Theologiens ; Premierement parce que ceux-ci

a *Aug. Op. imp. L.* 1. 39.

ne les diſent qu'à propos, & dans des circonſtances convenables de temps & de lieux; Secondement, parce qu'ils ne les diſent jamais ſans les accompagner d'explications qui les amenent à leur veritable ſens, qui eſt toujours un ſens de douceur ou d'équité.

Aprés tout, Jupiter dans l'Iliade convient luy-même en quelque ſorte de ſon injuſtice. Il ne ſonge point à mettre la raiſon de ſon côté, &.ce n'eſt jamais par là qu'il ſe défend contre les plaintes que font les autres Dieux de la faveur injuſte qu'il prête à Achille aux dépens des Grecs. » Si ce que vous ſoup-» çonnez eſt vrai, dit-il à Junon qui » ſçavoit la promeſſe qu'il venoit de faire » à Thétis, c'eſt qu'il me plaît, & qu'il » doit être. (*L.* 1. *p.* 37.) Un Prince équitable veut toujours que ſes ordres ſoient fondez ſur la raiſon & ſur la juſtice; il ne ſe contente pas de ſentir luy-même l'équité de ce qu'il commande, il veut auſſi la faire ſentir à ſes Officiers on à ſes Sujets, parce qu'il ſçait bien que l'obéïſſance en ſera plus prompte & plus fidelle. D'ailleurs, par rapport à l'Eloquence & à la Poëſie, qu'eſt-ce qui peut faire le fonds d'un bon diſcours, ſi ce n'eſt des interêts

terêts bien démêlez, des prétentions bien appuyées, des raiſons ſolides, ou du moins apparentes bien expoſées? Quel plaiſir croit-on que les gens ſenſez trouvent à entendre dire ſans ceſſe à Jupiter. » Je le veux, je ſuis le plus fort, quiconque ne m'obéïra pas, s'en « repentira. Voilà toute la matiere du « diſcours du Livre 8. [a] adreſſé à tous les Dieux aſſemblez; d'un autre diſcours du même Livre [b] que Jupiter envoye faire à Junon & à Minerve, & qui leur eſt repeté exactement par Iris [c]; de deux autres diſcours qu'il tient lui-même à ces deux Déeſſes preſentes [d], & qui finiſſent tous deux par le mot d'*inſolence* qu'il leur applique. » Cette foudre m'auroit vengé de vôtre inſolence, *dit-* « *il dans l'un*; vôtre inſolence ſera con- « fonduë, *dit-il dans l'autre.* C'eſt enfin du même goût qu'eſt le diſcours qu'Iris porte & repete encore à Neptune de la part de Jupiter. (*L.* 15. *p.* 355.) Faut-il s'étonner qu'il n'y ait dans ces ſortes de diſcours ni ſens ni eſprit, quoique M. D. diſe à leur ſujet (2. 412.) qu'Homere fait parler Jupiter avec une majeſté digne du Maître des Dieux & des hommes.

a *page* 34.
b *page* 60.
c *page* 61.
d *p.* 64. & 65.

Un mal neceſſaire qui ſuit de là eſt que ces mêmes diſcours jettent les Dieux dans des réponſes trés-pitoyables. Aprés le meſſage d'Iris à Junon & à Minerve, la premiere dit à l'autre en ſoupirant : (*L.* 8. *p.* 62.) » Fille immortelle de » Jupiter, qui eſt toujours armé de la » terrible Egide, je ne ſuis plus d'avis » que pour des mortels nous allions » combattre contre ce Dieu puiſſant. » Que les uns périſſent, & que les au- » tres ſe ſauvent comme on voudra, » & que le Maître du Tonnere diſpoſe » à ſa fantaiſie du ſort des Grecs & des » Troyens. Neptune (*L.* 15. 256.) reſiſte d'abord à l'ordre envoyé par Jupiter. Pour prouver ſon égalité, il apprend à Iris, qui le ſçavoit pourtant auſſi-bien que luy, que Saturne & Rhea ont eu trois fils, dont il eſt le ſecond ; il les nomme, il fait le détail du partage de l'Univers, dont la ſeule loi du ſort lui avoit fait tomber le ſecond lot : Nonobſtant tout cela, Iris luy conſeille de ceder, en luy repreſentant que c'eſt » ſouvent une marque de grandeur & de » force que changer. » Ce qui eſt trés-vray dans les hommes, ou dans les Dieux regardez comme des hommes. Neptune la remercie de ſon avis ; mais auſſi-tôt aprés il tombe dans cette fa-

tuité d'un ſuperbe impuiſſant dont nous avons parlé [a] ailleurs, & que Me D. vante Homere d'avoir ſi bien repreſentée. En effet, les Dieux peuvent être impertinens, mais Homere ne ſçauroit avoir tort. Cependant, ce qui marque combien ce Poëte eſt inégal dans ſes caractéres, ou dans les ſentimens qu'il donne à ſes perſonnages, Neptune lui-même avoit relevé Junon ſur une revolte ſemblable à celle dont il eſt d'abord icy tenté. Junon (*au L. 8. p. 47.*) indignée de la fierté d'Hector, & s'agitant ſur ſon Thrône, fait trembler le vaſte Olympe : elle s'adreſſe à Neptune & luy dit : & quoy puiſſant Neptune n'eſtes-vous donc point touché de voir périr ſi malheureuſement tous les Grecs ? que ne vous déclarez-vous pour eux ? accordez leur la Victoire ; car ſi tous tant que nous ſommes icy de Dieux qui nous intereſſons pour les Grecs, nous nous mettions en devoir de repouſſer les Troyens & de nous oppoſer à Jupiter, nous verrions bientôt ce Dieu aſſis ſeul ſur les ſommets du Mont Ida déplorer ſa foibleſſe ». Quelle confuſion ! quelle contradiction d'idées dans l'Iliade ſur

[a] *Troiſiéme part. Sect. 1. chap. 2. art. 3.*

l'autorité de Jupiter ! il eſt vrai que Mᵉ D. (*p.* 421.) « dit que ce diſcours de » Junon eſt le langage ordinaire de tous » ceux qui font des conſpirations ; leur » party eſt toûjours trés-fort, tous les » Peuples ne demandent ſinon que quel- » qu'un leve l'étendart de la revolte ; » dans un moment le Prince ſera aban- » donné », Ainſi cette Déeſſe, qui ſelon Mᵉ D, ne jure pas à faux. (*Vol.* 2. 596.) de peur d'autoriſer le parjure par ſon exemple, ne craindroit point de ſervir d'exemple & même de Chef à une conjuration. Il vaudroit mieux en verité qu'elle n'eut point ébranlé le vaſte Olympe en s'agitant ſur ſon Trône, & qu'elle eut dit quelque choſe de plus raiſonnable & de plus moral : elle ſe ſeroit évité la correction de Neptune qui indigné de ſon audace luy répond, (*L.* 8. *p.* 47.) « témeraire Junon quel » conſeil oſez-vous me donner ! jamais » il ne m'arrivera de me liguer même » avec tous les Dieux contre Jupiter ; » car tout ſeul il eſt plus fort que tous » les Dieux enſemble : ſurquoi Mᵉ » D. obſerve, que ce diſcours de » Neptune eſt celuy que doit tenir un » homme ſage à qui l'on propoſe d'entrer dans une conſpiration contre ſon

Prince ». Inſtruction bien efficace de la part d'un Dieu qui recevant lui-même un ordre de Jupiter au 15e Livre, commencera par un diſcours de rebelle & finira par un diſcours de fat. Quoy qu'il en ſoit preſque toute l'Iliade eſt la honte de Jupiter par ſon injuſtice, & la honte des autres Dieux par leur foibleſſe ; car enfin la ſubordination, la déference, l'obéïſſance raiſonnable ne déshonorent point : mais l'aſſujettiſſement, l'impuiſſance, l'obéïſſance forcée emportent toûjours quelque honte qu'un Poëte doit ſauver aux perſonnages auſquels il veut conſerver de la dignité.

Il faut pourtant avoüer que dans l'Iliade Jupiter a quelquefois des retours de compaſſion ; en voicy deux exemples ſinguliers. Au commencement du 4e Livre (*p.* 128. 129.) « Le fils de Saturne, *dit le Poëte*, voulant piquer « Junon luy dit avec une raillerie amere « & en faiſant une comparaiſon odieuſe & pleine de mépris : il y a deux « Déeſſes qui ſont favorables à Mene « las, Junon & Minerve .... mais ces « deux Déeſſes ſe divertiſſent de loin à « voir les combats .... au lieu que Venus ne s'éloigne pas un moment de « Paris, & l'accompagne dans tous les «

» périls. Conſultons donc enſemble, » *dit enſuite Jupiter*, quelle fin nous » donnerons à une affaire ſi importan- » te, devons-nous allumer de nouveau » la guerre, & engager de ſanglants » combats, ou inſpirer aux Grecs & » aux Troyens un eſprit de Paix, & les » reconcilier. Si ce dernier party étoit » agréable à tous les Dieux, la Ville » du Roy Priam demeureroit habitée, » & Menelas emmeneroit Helene dans » ſes Etats ». Voilà une propoſition de Paix qui ſemble marquer de la bonté & de la juſtice dans Jupiter. Mais en premier lieu ce Dieu oublie icy le ſerment qu'il a fait à Thetis de rendre les Troyens victorieux, pour l'honneur & pour la vengeance d'Achille; car ſi l'on fait la Paix, cette promeſſe qui doit être immuable, ſelon Mᵉ D. n'aura plus d'effet: ces marques de reconnoiſſance que le Dieu ſuprême doit à ſa bienfaictrice n'auront plus de lieu: ainſi la reconciliation que Jupiter propoſe icy, eſt gâtée d'avance par la promeſſe injuſte & le ſerment témeraire qui luy eſt contradictoire: c'eſt ce qui arrive ſouvent à Homere; il s'embaraſſe tellement, faute de regle & d'attention, que chez luy le mal eſt mal, & que le

bien même n'eſt pas bien.

En ſecond lieu comment eſt-ce que Jupiter s'y prend pour faire accepter ce Traité de Paix ? en offenſant (p. 128.) par une raillerie amere, & par une comparaiſon odieuſe les deux Déeſſes auſquelles il le propoſe. Homere, qu'on prétend être ſi inſtructif en tout genre, ne nous donne pas du moins un bon modele de négociation. Pourquoi donc cette propoſition de Paix ? pour la même raiſon qu'un grand nombre d'autres idées d'Homere, pour faire un diſcours, pour dire ce qui luy vient dans la tête, pour allonger le Poëme : auſſi Junon la rejette-t-elle bien loin. « J'ay fatigué mes chevaux, dit-elle, (130.) « à aller de tous côtez pour aſſembler « des Peuples contre Priam & contre « ſes enfans, & tout cela ſeroit vain. « A cela Jupiter fait une réponſe (130.) qui eſt le dernier effort de ſa compaſſion qui va expirer. Implacable Ju- « non, dit-il, quels ſont donc les grands « ſujets de plainte que vous ont donné « Priam & ſes enfans, que vous les « pourſuiviez ſans ceſſe avec tant d'ani- « moſité, & que vous brûliez d'impa- « tience de détruire de fond en comble « la belle Ville d'Ilion ? faites mieux, «

» quittez le ſéjour de l'Olympe, dé-
» poüillez-vous des caracteres divins,
» & renfermée dans les murs de Troye,
» raſſaſiez-vous du ſang du vieux Priam,
» du ſang de ſes enfans, & du ſang de
» tous ſes Peuples; peut-être qu'alors
» vôtre haine ſeroit aſſouvie, & que
» vôtre couroux ſe calmeroit », voilà un portrait de Junon qui eſt épouvantable; maisau fond, Me D. ne prend point le party de cette Déeſſe: elle dit même (1.408.) « qu'elle a un peu étendu la
» penſée d'Homere pour mieux démê-
» ler, & mettre plus en jour la raillerie
» amere que fait Jupiter pour reprocher
» à Junon, ſa cruauté ſi oppoſée à la
» nature divine. En étendant ce repro-
che, Me D. l'a adouci, car le grec porte: « Mangez tous crus Priam, ſes enfans, &
» tous les Troïens. » Mais c'eſt une choſe plaiſante, que la premiere des Déeſſes qui ne ſçait pas les obligations de ſon état. Jupiter neanmoins par une indi-
» gne molleſſe continuë & dit, allez fai-
» tes comme vous l'entendrez, & que ce
» different ne ſoit dans la ſuite entre
» nous un ſujet de diſcorde », & devenant lui-même tout d'un coup plus barbare que Junon, il luy fait cette condition horrible que nous avons déja ré-

prochée à Homere, & dont il eſt bon de rapporter icy les propres termes : « mais j'ay une choſe à vous dire, & vous n'a- « vez qu'à vous en bien reſſouvenir, « c'eſt que lorſque dans ma fureur j'au- « ray reſolu de détruire quelque Ville « que vous aurez priſe ſous vôtre pro- « tection, vous ne vous oppoſiez pas « à mon reſſentiment, & ne retardiez « pas un ſeul moment mes vengeances ». Junon qui n'écoûte que ſa rage contre les Troyens accepte cette condition de grand cœur, (*p.* 132.) & ayant livré à Jupiter ſes trois plus cheres Villes, elle conclut ainſi (*p.* 133.) « Il faut en ces occaſions que nous ayons des égards « l'un pour l'autre ; cette bonne intelli- « gence maintiendra tous les autres « Dieux dans la dépendance & le reſpect ». Vous voyez à quel propos cela eſt dit, & ſi cette converſation reſſemble à autre choſe qu'au complot des deux incendiaires, ou ſi l'on veut une comparaiſon plus noble pour les perſonnages, mais non moins odieuſe pour le fait, aux proſcriptions du Triumvirat. Cependant Me D. qui au bas de la page 408. a été forcée de dire, « qu'Homere peint dans Junon le naturel de bien « des femmes, qui n'ont rien de cher «

» qu'elles ne ſacrifient à leur reſſenti-
ment », au haut de la page 409. dit à
l'occaſion des paroles de Junon que
nous venons d'alleguer, qu'Homere
» ſeme toûjours dans ſes Vers des pre-
» ceptes pour la vie civile. Icy il fait
» voir de quelle neceſſité il eſt qu'un
» mary & une femme ayent des égards
» l'un pour l'autre; car leur bonne in-
» telligence conſerve l'ordre dans la fa-
» mille & maintient tout dans le de-
» voir «. Nous ne prenons point de re-
gle d'une Déeſſe ſi vicieuſe, & par une
morale que je croy plus ſaine que celle
d'Homere & de Mr D. je prendray à
mon tour la liberté d'enſeigner, que
pour maintenir la tranquillité dans l'in-
terieur d'une famille, comme pour en
conſerver la réputation au dehors; il
faut qu'une femme juſte, bien loin de
donner les mains aux injuſtices de ſon
mary, s'éforce de les couvrir & de
les réparer. C'eſt par là qu'Abigail
(1. *Reg.* 25.) ſauva ſa maiſon de la
vengeance que David alloit tirer de la
brutalité de Nabal. Cette cruelle con-
deſcendance de Jupiter qui livre à Ju-
non les Troyens qu'il favoriſoit, me
rappelle un petit trait du Livre 22e où
le même Jupiter penſe d'abord à ſau-

ver Hector, (*p.* 262.) & puis cedant à Minerve qui demande la mort de ce Heros, il la preſſe lui-même d'executer ſon deſſein : allez, dit-il, faites tout ce que vôtre cœur vous inſpire & ne « perdez pas un moment ». Mais pour dire le vray, c'eſt plûtôt la neceſſité de finir le Vers que la veritable intention d'Homere qui a produit cette addition incongrue, ne perdez pas un moment.

Le ſecond exemple de la bonté de Jupiter eſt encore plus remarquable, je trouve au L. 20. (*p.* 178.) que Jupiter aprés avoir aſſemblé tous les Dieux, leur dit, « je ne ſçaurois voir « périr tant de braves gens, ſans être « touché de compaſſion. Je vais donc « m'aſſeoir ſur le ſommet de l'Olym- « pe, & regarder le combat. Mais pour « vous autres, vous pouvez deſcendre ; « & prendre ouvertement le party de « ceux que vous favoriſez ». La plûpart des fautes d'Homere viennent d'un eſprit ſans principes, ſans reflexion, ſans choix ; d'une imagination qui n'eſt ny raiſonnée ny châtiée ; mais il y a certains endroits où il ſemble qu'il brave ſon Lecteur, & qu'il ait prévû juſqu'où iroit à ſon égard la lâcheté de la prévention humaine. Que peut-on penſer

d'un Poëte qui fait diſcourir ainſi le plus grand des Dieux ; *je ne ſçaurois voir périr tant de braves gens ſans eſtre touché de compaſſion*, & au lieu de conclure delà qu'il faut les ſéparer, ou que s'il y a des raiſons de les laiſſer faire, il va s'enfermer dans ſon Palais pour n'être pas témoin de ce carnage ; il dit au contraire qu'il va s'aſſeoir ſur l'Olympe pour regarder le combat ; je ne ſçaurois voir cela ſans peine, c'eſt pourquoy je vais le regarder. Homere ſelon l'expreſſion de Mᵉ D. (1.446.) eſt trés-capable ſans doute de bien faire parler les Dieux, ſi leur nature les diſpenſe du ſens commun. Ce n'eſt pas là tout : Jupiter, qui ne ſçauroit voir périr tant de braves gens, lâche tous les Dieux » qu'il avoit juſqu'alors tenu éloignez » du combat, par un effet de ſa ſage » prévoyance (2.*p.* 287.) & qui ſe partageant maintenant entre les Grecs & les Troyens vont animer horriblement les deux partis & par leurs diſcours & par leur exemple. Le Poëte raconte lui-même (*L.* 22.*p.* 179.) ce qui en arriva ; Junon, Pallas, Neptune, Mercure, & Vulcain ſe rangent du côté des Grecs : Mars, Apollon, Diane, Latone, Xante & Venus embraſſent le

party des Troyens, & page ſuivante 180. « les immortels animant les troupes des deux Partis engagent la Bataille, & ſe mêlent eux-mêmes dans « le combat ». A cette vûë Jupiter obligé par ſa parole à ſe tenir dans l'inaction ſe donne au moins le plaiſir de tonner. (*p.* 180.) Junon appercevant dans ce tumulte qu'Enée ſoûtenu d'Apollon cherchoit Achille, marque là-deſſus ſa crainte à Neptune qui luy répond, qu'il ne trouve point à propos que les Dieux combattent contre des Dieux, quoy qu'il fût lui-même actuellement dans une action ſi meſſeante. Laiſſons, *dit-il*, (185.) « ces mortels décider leur different, & nous éloignant du Champ de « Bataille retirons-nous ſur cette émi- « nence, pour n'être que ſpectateurs du « combat ». Neptune, comme vous voyez, tranche du Jupiter, & ſe veut mouler ſur ſa conduite; mais Jupiter ne trouvant pas ſon compte à cette retraite qui luy fait perdre le ſpectacle qu'il s'étoit promis, donne ordre ſur le champ à tous les Dieux (*p.* 186.) de ſe jetter dans les deux armées, ce qu'ils ne manquent pas d'éxecuter. Voilà le fruit qui revient aux hommes de la compaſſion de Jupiter. Cependant comme les jugemens

ſont differens, je me garderay bien de ſupprimer l'apologie que Mᵉ D. fait de cet endroit d'Homere qui me paroît en même-temps ſi horrible & ſi pitoyable. La voicy tout au long, Euſtathe dit Mᵉ D. (3. 508.) « nous apprend que les » anciens ont été fort partagez ſur cet » endroit d'Homere : les uns l'ont criti- » qué & les autres ont répondu à leurs » Critiques ; mais il ne rapporte que » l'objection, & il n'a pas daigné nous » conſerver la réponſe. Ceux qui con- » damnoient Homere diſoient, Jupiter » eſt porté pour les Troyens, il voit » que les Grecs ſont plus forts, c'eſt » pourquoy il permet aux Dieux de ſe » déclarer & d'aller combattre : mais » par là ce Dieu ſe trompe, & ne fait » pas ce qu'il veut ; car les Dieux qui » favoriſent les Grecs étant plus forts » que ceux qui favoriſent les Troyens, » les Grecs auront toûjours le même » avantage. Je ne ſçay ce que les par- » tiſans d'Homere avoient répondu, » *continue Mᵉ D.* mais pour moy il me » ſemble que cette objection eſt plus » ingenieuſe que ſolide. Jupiter ne pré- » tend pas que les Troyens ſoient plus » forts que les Grecs ; il veut que le dé- » cret du deſtin s'execute. Le deſtin a ſeu-

fuſé à Achille la gloire de prendre « Troye, mais ſi Achille combat ſeul « contre les Troyens, il eſt capable de « forcer le deſtin, comme Homere a « déja dit ailleurs qu'il y avoit des bra- « ves à qui cela étoit arrivé ; au lieu « que ſi les Dieux ſe mettent de la par- « tie, quoy que ceux qui ſuivent le par- « ty des Grecs ſoient plus forts que ceux « qui ſont pour les Troyens, ces der- « niers ſeront pourtant aſſez forts pour « appuyer le deſtin, & pour empêcher « Achille de ſe rendre maître de Troye. « Voilà la ſeule vûë de Jupiter ; ainſi « bien loin que ce paſſage puiſſe être « blâmé, il eſt au contraire trés-beau « & releve infiniment la gloire d'Achille. „ Pour moy je ne trouve de beau en tout cela que le courage que Mᵉ D. a de remplacer des excuſes omiſes par Euſtathe même, *par le bon Archevêque de Theſſalonique* (1. 311.) *par cet homme de bon ſens*, (Préf. p. 62.) *qui n'eſt pas un fort grand Critique, qui court aprés de vaines applications, & qui s'amuſe longuement à des minuties.* C'eſt le Portrait qu'elle même fait d'un Auteur qui cité ou non cité, luy a fourni les trois quarts de ſes remarques.

ARTICLE III.

Que les Perſonnages mêmes de l'Iliade ne reconnoiſſent point de juſtice dans Jupiter. Que lui-même n'en demande point dans les hommes ; enfin, qu'il ne la connoît pas.

LEs Perſonnages de l'Iliade, tant les Dieux que les hommes, n'ont pas meilleure opinion que moi de la juſtice de Jupiter. Minerve dit de luy (*L.* 15. *p.* 353.) » Jupiter irrité viendra ici nous » punir, & il confondra l'innocent » avec le coupable ; autoriſant ainſi ce que Mᵉ D. a dit (3. 620.) » Que » dans Homére les Dieux diſtinguent » toûjours l'innocent du coupable. Les hommes même ne déguiſent point leur ſentiment ſur ce ſujet. Menelas voyant ſon épée rompuë, en combattant contre Paris, au 3ᵉ Livre, s'écrie (*p.* 120.) » Grand Jupiter, non, il n'y a point » de Dieu plus cruel & plus impi- » toyable que vous ; j'eſperois me ven- » ger de la perfidie de Paris, & voi- » là mon épée en pieces. C'eſt la peu de choſe : mais la Remarque de Mᵉ D.

eſt extrêmement curieuſe ; la voicy. (*p.* 401.) « Le malheur, dit Euſtathe, porte ordinairement au blaſphême : « mais ce blaſphême de Menelas ne « laiſſe pas d'enfermer une eſpece de « pieté ; car il fait voir en lui une forte « perſuaſion que Dieu étant juſte, ne « manque pas de ſe declarer contre les « méchans, & de punir leur perfidie. Il « ne faut pas s'étonner aprés cela que Mᵉ D. propoſe les prieres des Héros de l'Iliade pour modéle à nos guerriers. Que n'ont-ils, dit-elle, (1. 441.) cette pieté des Héros d'Homére, comme ils en ont la valeur. Mais Menelas explique mieux au Livre 13. cette forte perſuaſion où il eſt, que Dieu étant juſte, ne manque pas de ſe declarer contre les méchans, & de punir leur perfidie ; car voici ſa priere (*p.* 293.) » Grand Jupiter, on dit que par vôtre ſageſſe « vous êtes au deſſus non ſeulement de « tous les hommes, mais de tous les « autres Dieux : cependant c'eſt de vous « que viennent toutes ces injuſtices, « puiſque c'eſt vous qui favoriſez ainſi « des ſcelerats qui ne reſpirent que la « violence, qui ne ſe nourriſſent que « de rapines, & qui ne peuvent ſe raſ- « ſaſier de combats toûjours ſi funeſtes. «

Mᵉ D. loüe ainſi le diſcours d'où cette » priere eſt tirée. Homere, dit-elle, » (2. 565.) a donné une grande idée de » l'éloquence de Menelas, en nous di- » ſant qu'il parloit peu, & qu'il n'aimoit » pas les longs diſcours, mais que tout ce » qu'il diſoit, il le diſoit avec beaucoup » de grace & de force, & qu'il parloit » fort juſte; on en voit ici un échantil- » lon, car ce que dit Menelas eſt dans ce » caractere, on y trouve la force, la » convenance, la juſteſſe & la brieveté. Il eſt vrai qu'à tout prendre, le diſcours eſt bon; mais l'invective qui y eſt inſe- rée contre Jupiter, ſert à faire voir ce qu'on peut remarquer par tout, que les plus beaux diſcours d'Homere, pour peu qu'ils ayent de longueur, ne ſont jamais exempts de ſoüillure.

Si les hommes dans l'Iliade ne re- connoiſſent point de juſtice dans Jupi- ter, lui-même n'en demande point en eux. Dans le Liv. 4. (*p.* 132.) il n'a- bandonne les Troyens à la colere de Ju- non, qu'aprés avoir marqué à cette Déeſſe l'affection qu'il a pour eux; Et ſur quoi eſt fondée cette affection; ſur les vertus & ſur les bonnes actions des Troyens? Rien moins que cela: » Il » n'y a point d'hommes, *dit-il*, qui

m'ayent été plus agréables que Priam, »
& les peuples de ce Roy belliqueux ; «
jamais à Troye mes autels n'ont man- «
qué de ſacrifices ni de libations, ni de «
parfums ; quels autres honneurs pou- «
vons-nous demander, *ajoûte-t-il*, n'eſt- «
ce pas là nôtre partage ? Peut-on dire «
plus clairement ; il ne nous importe
point que les hommes ſoient juſtes ou
injuſtes, ils peuvent ravir & retenir tant
qu'ils voudront le bien & les femmes de
leurs voiſins & de leurs hôtes : pourveu
que nos Temples ſoient bien ſervis, &
que nos Hecatombes ne manquent point,
il ne nous faut rien de plus. Homere
qui repete auſſi volontiers ſes impietez
que ſes trivialitez, fait dire à Jupiter
la même choſe au ſujet d'Hector en par-
ticulier, (*L. 24. p. 353.*) » De tous
ceux qui habitent la ſuperbe Ilion, «
Hector a toûjours été celui que les «
Dieux ont le plus aimé, & qui m'a «
été le plus cher à moy-même ; car il «
n'a jamais laiſſé paſſer un jour ſans «
nous faire des dons ; jamais nos au- «
tels n'ont manqué de victimes, la fu- «
mée des ſacrifices montoit continuel- «
lement au ciel, avec l'odeur des li- «
bations : & c'eſt là nôtre ſeul partage. «
Mr D. ſentira ſans doute, à des indices ſi

clairs, la difference infinie qu'il y a entre le vrai Dieu & le Jupiter d'Homere ; car elle ſçait bien l'indignation avec laquelle Dieu rejette dans l'Ecriture les ſacrifices materiels, quand ils ne ſont pas accompagnez de ce ſacrifice de loüange, qui conſiſte à éviter le mal, & à pratiquer le bien. » Ce n'eſt point » ſur le nombre des victimes & des ho- » locauſtes qu'il appellera ſon peuple en » jugement, dit-il luy-même (pſ. 49.) il » ne ſe nourrit point ; & n'a aucun be- » ſoin des animaux qu'on lui immole, » ils lui appartiennent avant que les » hommes les lui offrent ; il en rejette » l'oblation de la part de ceux qui haïſ- » ſent ſa loy, & qui violent ſes com- » mandemens, qui ſont des raviſſeurs » & des adultéres : le ſacrifice de loüange » eſt le ſeul par lequel il ſe tiendra ho- » noré, & qui conduira l'homme à ſon » ſalut. Voilà des diſcours pleins de grandeur de la part de Dieu, & de morale par rapport aux hommes : comparez-leur maintenant ceux de Jupiter, & jugez de la conformité d'Homere avec l'Ecriture Sainte.

Enfin, non ſeulement Jupiter ſe croit diſpenſé de la juſtice ; non ſeulement il en diſpenſe les hommes, pourveu que

ſes autels ſoient toûjours garnis, mais de plus il ne la connoît point. Achille eſt injuſte dans toute l'Iliade; il l'eſt à l'égard des Grecs, & d'Agamemnon même, quoique ſon agreſſeur; il l'eſt à l'égard d'Hector. Tout cela a été abondamment prouvé dans le cours de cet Ouvrage. Mr D. avoüe elle même en pluſieurs endroits qu'Achille n'eſt pas un homme de bien, qu'il n'eſt pas un honnête homme, qu'il eſt fougueux, déraiſonnable & injuſte. Apollon au 24e Livre, (*p.* 351.) a tenu un aſſez long diſcours, par lequel il reproche aux Dieux en propres termes qu'ils condeſcendent à tous les emportemens du pernicieux Achille qui n'a aucune ſorte d'équité dans l'eſprit, & qui exerce une rage implacable ſur le corps d'Hector. Jupiter même réveillé par ces remontrances, envoye Thétis à Achille, pour lui marquer que ſa conduite offenſe tous les Dieux, & ſur tout lui Jupiter qui punit ſévérement la cruauté & la vengeance, du moins ſelon le françois de Mr D. (*L.* 24. *p.* 356.) car il n'oſe pas ſe donner cette loüange dans le grec. Comment donc Jupiter peut-il dire du même Achille deux pages aprés (*p.* 359.) » Il n'eſt ni inſenſé ni impru-

» dent ni impie. Mᵉ D. au lieu d'être irritée de ce paſſage, qui lui donne un démenti formel ſur le Jugement qu'elle même a porté d'Achille, a encore la bonté d'excuſer Jupiter. « Achille, *dit-* » *elle*, (*p.* 596. 597.) n'eſt pas impie „ de ſon caractére ; il n'eſt plus impru- „ dent, parce que ſa mere l'a averti, & „ il n'eſt plus inſenſé, parce que ſa fu- „ reur eſt aſſouvie. Quel lion, quel ti- gre ne ſera tranquille dans cette derniere ſuppoſition ! & l'habitude des vices ne s'enracine-t-elle pas dans l'ame par l'aſſouviſſement même des deſirs vicieux ? De quel poids veut-on aprés cela que ſoit la loüange que Jupiter donne à Patrocle mort, en diſant, (*L.*17.*p.*70.) „ qu'il étoit également recommandable „ par ſa bonté & par ſa valeur. Mᵉ D. s'écrie : (3.440.) *Quel éloge funebre ! & fait par qui, par Jupiter même*, qui connoît ſi bien la nature des vices & des vertus, qu'il dit qu'Achille méchant homme, mal-honnête homme, fougueux, déraiſonnable & injuſte, n'a jamais été impie, qu'il n'eſt plus imprudent, parce que ſa mere l'a averti, & qu'il n'eſt plus inſenſé, parce que ſa fureur eſt aſſouvie. Eſt-il rien même de ſi injuſte & de ſi lâche que les égards de

Jupiter pour Achille ſur le fait du corps d'Hector, qu'il ne veut pas qu'on lui enleve, afin de ménager encore ſa gloire en cette occaſion? (*L. 24. p. 356.*) » Mais, *ajoute-t-il*, je vais dépêcher Iris au Roi Priam, pour le diſ- « poſer à aller racheter ſon fils, & por- « ter à Achille des preſens qui puiſſent « appaiſer ſa colere.) Il s'en faut bien, « en verité, qu'Achille ait les mêmes égards pour Jupiter; car dans le même Livre (*p. 387.*) il dit à Priam: » Craignez que les ordres de Jupiter ne « ſoient pas une garde aſſez forte pour « vous garantir de ma fureur. « Auſſi malgré le témoignage de ce Dieu le P. le Boſſu met trés-juſtement Achille au rang des furieux & des impies, dans l'endroit que j'ay cité de luy au commencement du 1e chapitre de la ſection précédente.

Homere a peut-être crû reparer ſuffiſamment l'énorme ſcandale que l'injuſtice de Jupiter fait regner dans tout ſon Poême, par un petit trait enchaſſé dans une comparaiſon du 16e Liv. (*p. 25.*) Comme quelquefois en Automne, « lorſque la terre gemit ſous les tempê- « tes que répand ſur elle Jupiter irrité « de l'inſolence des hommes, qui au «

» mépris de ſes loix, & ſans reſpecter » ſa préſence, violent la juſtice dans « les places publiques, la font ceder à » la force, & la rendent eſclave de leurs » paſſions & de leurs interêts. Ces ſortes de traits achevent la condamnation d'Homere, car ils font voir qu'il a eu, comme tous les hommes, les idées naturelles de la Divinité, & de ſes principaux attributs ; & qu'ainſi on ne peut excuſer ſur ſon ignorance, ou ſur celle de ſon ſiecle, l'horrible caractere qu'il a donné aux Dieux, & ſur tout à Jupiter, dans tout le cours de ſon Poême.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des juſtifications que les admirateurs d'Homere apportent ſur la maniere indigne dont il a employé les Dieux.

LE tableau que nous avons fait des Dieux d'Homere dans le chapitre précédent, laiſſera peu de place dans la plûpart des eſprits pour les juſtifications que l'on allegue en ſa faveur ; l'équité veut neanmoins qu'on les écoute. Le P. le Boſſu, Mr & Mr D. empruntent la premiere d'Ariſtote qui dit (*Poëtique* 26.) qu'Homere n'a fait que ſuivre l'opinion commune. Mais en premier lieu Homere de ſon propre choix & de ſon autorité privée, a corrompu, comme nous le verrons bientôt, l'idée avantageuſe que la fable même donnoit de Minerve, laquelle étant née du cerveau de Jupiter, par une fiction qu'il a connuë, ſelon Mr D. (1. 485.) devoit repreſenter la ſageſſe, & qui cependant eſt, ſans aucune comparaiſon, la plus inſenſée & la plus méchante de toutes les Divinitez de l'Iliade. Le goût qu'Homere a

eu de rendre tous ſes Perſonnages fous ou vicieux, l'a emporté ſur ce qu'exigoit de luy la naiſſance, la dignité de pluſieurs d'entr'eux, & l'opinion même qu'on en avoit. Mais quand il ne ſeroit pas l'auteur de cette dépravation, qu'eſt-ce qu'un Poëte toûjours ſage & toûjours moral, ſelon les expreſſions ordinaires de Mr D. vouloit faire de toutes les ſottiſes & de toutes les infamies que l'erreur & la diſſolution grecque avoit fait naître ? Pourquoy prendre les opinions populaires dans toute leur groſſiereté & dans toute leur impieté ? ne pouvoit-il ni les rectifier ni les adoucir ? En lui laiſſant le fond de la Theologie Payenne, c'eſt-à-dire, la genealogie des Dieux, leur naiſſance & leurs fonctions, il devoit y ajoûter, du moins à l'égard de Jupiter, de Minerve, & de tous les Dieux ſuperieurs, un caractere de bonté & de juſtice qui les eût fait aimer & craindre des hommes. Certains Dieux inferieurs, dont le caractere tend au mal, comme Mars, la Diſcorde & quelques autres, auroient pû prendre des deſſeins violens ou pernicieux : il eſt bon même de faire craindre aux hommes leurs attaques ou leurs piéges ; mais les Divinitez bien-faiſantes en auroient toûjours

ſauvé leurs favoris ou leurs ſerviteurs. Virgile a ſuivi les idées qu'il a trouvées établies parmi les Romains, & dans Homére méme : cependant voyez avec quel art il a menagé entre les Dieux, non ſeulement la bien ſéance des diſcours, mais la juſtice même des actions. Junon & Venus protegent des Peuples differens ; l'une & l'autre plaident leur cauſe avec d'autant plus d'eſprit & d'éloquence, qu'elles ſe permettent moins les invectives groſſieres ; la ſuite des évenemens leur fournit même le moyen de s'accorder. Jupiter qui eſt leur arbitre ne donne pas dans toute l'Eneide une ſeule déciſion qui paroiſſe fantaſque, injuſte, barbare comme la plûpart de celles qu'il donne dans l'Iliade. Virgile ſuit à l'égard des Dieux le ſage précepte que donne Ariſtote (*Poëtique* 25.) ſur les abſurditez qui ſe rencontrent en certaines Hiſtoires dont les Poëtes tragiques ont tiré leurs ſujets ; ils font en ſorte que ce qu'il y a d'abſurde dans ces Hiſtoires ſe trouve hors de leurs Tragedies : ainſi Virgile en admettant en gros les opinions reçûës ſur les Dieux, laiſſe hors de ſon Poëme ce qu'elles ont d'impie & de ridicule, & ne les fait agir lui-même dans le cours de l'Eneïde

qu'avec juſtice & avec bienſéance. Ou enfin ſi les Dieux ſont dans l'Enéïde certaines choſes, qui dans le fond & à la rigueur ſoient condamnables, il s'en faut prendre à Homere : c'eſt luy qui par l'avantage de ſon ancienneté & de ſon talent, étoit maître en quelque ſorte de l'opinion que l'on prendroit des Dieux aprés luy ; car enfin il n'eſt point vray, comme quelques-uns le penſent, que pour plaire, il faille toûjours s'aſſujettir aux préventions du public ; au contraire la verité bien expoſée cauſe un double plaiſir, & par la lumiere qu'elle répand dans l'eſprit, & par la cenſure qu'elle fait de l'erreur vulgaire. Quelque opinion qu'un Orphée eut répandu des Dieux parmy les Grecs ; les ſages, le peuple même auroit été charmé de voir ce Poëte impie démenti par Homere : parce qu'au fond rien ne nous ſatisfait plus qu'un Ouvrage, qui vient tirer du fond de nôtre ame les vrais principes de la morale & de toute eſpece de philoſophie, que l'éducation, les converſations, & les lectures ordinaires y tiennent ſouvent enſevelis.

Un autre tour que prend Mᵉ D. eſt de dire qu'Homere peint ſous les noms

des Dieux les déſordres qui arrivent ſouvent dans les maiſons des plus Grands Princes. (1. 320.) C'eſt une des manieres dont elle ſauve ce beau diſcours de Jupiter, qui aprés avoir eſſuyé les reproches, auſquels il s'étoit attendu de la part du Junon, ſur le ſécours qu'il vouloit donner aux Troyens contre les Grecs, luy dit (*L.* 1. *p.* 37.) aſſeyez-vous, & vous tenez en repos, croyez-moy, de peur que ſi j'appeſantis ſur vous mon bras invincible, tous les Dieux qui habitent l'Olympe ne puiſſent vous délivrer ». Mais quand il ſeroit vray que Jupiter menaçant Junon de la battre, & l'ayant battuë effectivement plus d'une fois, (*p.* 39.) repreſentât les plus grands Princes, & non la plus vile Populace; étoit-il permis à Homere de prendre les Dieux ſuperieurs pour ſymbole des actions mauvaiſes ou ridicules où les Princes mêmes peuvent tomber? eſt-ce là l'uſage qu'un Poëte Theologien, tel qu'on nomme Homere [a], croit qu'on peut faire des Dieux, & le reſpect qu'il inſpire pour eux à ſes Lecteurs? en ſecond lieu, ne s'agit-il que de peindre? Et un Poëte toûjours moral ne doit-il

[a] *Préface de Me. D. p.* 17.

pas distinguer dans ses peintures, celles qui authoriseront le vice d'avec celles qui pourront le corriger? Peut-on douter que les actions que l'on verra faire à Jupiter ne fournissent aux hommes une justification ou une excuse qui n'aura que trop de poids? Voyez comment Chærée se prévaut de l'exemple de Jupiter à l'égard de Danaë, pour satisfaire sa lubricité dans l'Eunuque de Terence, piece connuë en nôtre langue par la belle Traduction de Mr D. Quelle audace pour des entrepriſes, encore plus criminelles & plus injuſtes, n'inſpire point Jupiter dans l'Amphytrion de Plaute ſi bien traduit encore par Mr D. & qui avoit déja eu tant de ſuccez dans l'imitation de Moliere? ce Dieu eſt même bien plus donné comme un exemple à ſuivre dans cet endroit de l'Iliade que dans l'Amphytrion; car Jupiter a tort moralement dans toute la Comedie de Plaute & de Moliere, & l'on ne peut le regarder depuis le commencement juſqu'à la fin que comme un adultere; mais dans la ſeule converſation qu'Homere ſuppoſe icy entre Jupiter & Junon, Jupiter repreſente d'abord Dieu même par ces paroles qu'il dit à Junon: (*p.* 35.) « N'eſperez pas d'entrer dans

mes conſeils ». Sur leſquelles Mᵉ D. fait cette remarque (*p.* 323.) « Homere enſeigne fort bien par cette fiction, « que les ſecrets de Dieu & la Provi- « dence cachée qu'il deploye dans la « conduite & dans le gouvernement de « l'Univers, ſont impénétrables ; & que « les Hommes & les Anges mêmes n'en « connoiſſent que ce qu'il luy plaît de « leur en reveler. » Dans les paroles qui ſuivent deux lignes aprés, vous ſçau- « rez tout ce qu'il eſt juſte & raiſonna- « ble que vous ſçachiez. » Il repreſente un mary prudent. Homere enſeigne « icy, *dit Mᵉ D. dans la même page*, « qu'il y a des choſes que les maris doi- « vent communiquer à leurs femmes, « & qu'il y en a d'autres qu'ils doivent « leurs cacher ». Pourquoy donc veut-on que dans le même diſcours, lors qu'il menace Junon de la battre, il repreſente un Prince brutal qui met le déſordre dans ſa maiſon, en voulant battre la Princeſſe ſon épouſe ? un autre admirateur d'Homere ne dira-t-il pas, que ce Poëte luy enſeigne fort bien qu'il doit châtier ſa femme lorſqu'elle veut le contredire ? On répondra peut-être que c'eſt la nature de la choſe qui conduit à cette diſtinction, & qui fait juger ſi la

peinture eſt offerte pour recommander ou pour cenſurer la choſe repreſentée : mais ſi cela eſt, l'inſtruction n'eſt plus dans les paroles ou dans les peintures du Poëte, elle eſt toute entiere dans l'interpretation du Lecteur. Celui-cy doit même être trés-inſtruit & trés-habile, pour démêler les bons & les mauvais exemples confondus dans un perſonnage ſupérieur, qui n'en devoit donner que de bons. On dira enfin qu'un Poëte n'eſt chargé que de peindre ou d'imiter ; & l'on s'appuyera ſur un endroit remarquable de la Préface de Mᵉ D. « Le but de la Poëſie eſt d'imiter, » *dit-elle*, (*p.* 21. *&* 23.) Ainſi Platon » a tort de condamner la Poëſie, quand » il ne la trouve pas conforme aux re» gles qu'un bon Politique donne pour » la conſervation des Etats, & pour le » bonheur des Peuples ; il n'y a rien de » plus injuſte, *continue-t-elle*, & l'imi» tation pourroit eſtre vitieuſe en bon» ne politique, qu'elle ſeroit excellen» te en bonne Poëſie ». Je réplique à cela que Mᵉ D. retracte pleinement cette déciſion dans la même Préface, lorſqu'elle établit (*p.* 67. *&* 69.) que le principal objet de la Poëſie, & ſur tout de la Poëſie Epique, eſt d'inſtruire

& non de plaire & de divertir : c'eſt-là qu'elle dit formellement, non comme à la p. 23. que le but de la Poëſie eſt d'imiter, mais p. 69. que le Poëme Epique a pour but principal l'inſtruction des Lecteurs. Mais que l'on ſoit du ſentiment de la page 23. ou de celuy de la page 69. ſur le but principal de la Poëſie : tout homme ſage proſcrira auſſi-bien que Platon toute Poëſie & toute Peinture contraire, comme celles d'Homere, à la Religion même naturelle, à la conſervation des Etats, & au bonheur des Peuples. Il y a donc à diſtinguer dans la propoſition de Mr D. ſur la Poët. d'Ariſtote p. 428. lorſqu'il dit que les fautes qu'un Poëte commet en parlant d'un Art qu'il ne connoît pas aſſez, ſont plus excuſables que celles qu'il commettroit contre la Poëſie même : car ſi un Poëte peche contre un Art qui ne regarde pas les mœurs, comme l'art d'un Maquignon d'où eſt tiré l'exemple qu'il apporte d'un Cheval à qui l'on feroit lever en même-temps les deux pieds droits ; je tombe d'accord que la faute ſeroit legere, quoy qu'il fallut l'éviter ; mais ſi le Poëte peche contre la morale, ou contre certains points fondamentaux de la Politi-

que qui en eſt une dépendance, ſa faute eſt infiniment plus griéve, que s'il pechoit contre la Poëſie même ; ou plûtôt il peche contre la Poëſie même, en pechant contre l'inſtruction morale qui en eſt le but principal, ſuivant le ſecond ſentiment de Mᵉ D. Mais enfin quand le ſeul but de la Poëſie ſeroit d'imiter & de plaire par cette imitation, Homere pecheroit contre ce but même, en peignant les Dieux ou les Princes par un endroit bas, & qu'il falloit abandonner, ſuivant le précepte d'Horace, par l'impoſſibilité qu'il y avoit de l'embellir en le traitant : *& qua deſperes tractata niteſcere poſſe relinquas.* En effet, Jupiter battant Junon ne ſçauroit plaire ny aux Lecteurs qui cherchent l'inſtruction, ny à ceux qui ne cherchent que le plaiſir ; & la ſituation eſt choquante à toutes ſortes d'égards. C'eſt pour cela auſſi que Mᵉ D. a recours enfin à l'allegorie comme à ſa troiſiéme reſſource ; qui ne voit, dit-elle, à la fin de ſa remarque [a], qu'Homere ſous cette enveloppe explique l'action des élemens ? cela nous jette dans la matiere des Allegories, qui demande une diſſertation particuliere.

a. 325.

CHAPITRE IV.

Que contient une Diſſertation particuliere ſur les Allegories d'Homere.

LA matiere des Allegories eſt ſi étenduë, que nous ſerons obligez de donner quelque longueur à ce Chapitre. Mais j'oſe me flatter qu'on le trouvera curieux, & qu'il fera goûter au Lecteur las des diſcours uſez, obſcurs, & chimeriques de la prévention, la nouveauté, l'évidence, & la ſolidité des raiſonnemens philoſophiques employez dans les belles Lettres.

ARTICLE I.

Reflexions generales ſur les Allegories d'Homere.

NOus ne prendrions point Homere à partie ſur les Allegories qu'on luy attribuë, ſi ſes fictions ayant toûjours une apparence raiſonnable, il ne

s'agiſſoit que des gloſes de ſes Commentateurs, nous admirerions ſeulement la ſimplicité de ceux qui croiroient trouver dans quelques fictions poëtiques les principes de toutes les ſciences & de tous les arts, & les préceptes convenables à tous les états de la vie humaine ; & nous plaindrions l'extravagance de ceux qui y chercheroient la pierre Philoſophale, l'Aſtrologie judiciaire, & le don même de Prophetie. Les Poëmes d'Homere, tels qu'ils ſont, ont preſenté tous ces ſens à differents Admirateurs, ſelon le dégré de leur prévention ou de leur folie ; le trés-docte Fabricius en a récüeilly les exemples [a], mais ce n'eſt pas là de quoy nous rendons Homere reſponſable : ſon veritable tort indépendamment de ſes Allegories vrayes ou fauſſes, eſt d'avoir fait viſiblement & ſenſiblement un uſage tres-impie de la Divinité.

Les Admirateurs de ce Poëte ont ſaiſi avec joye le tour des Allegories pour le ſauver ; ils ont crû nous déſarmer par là de tous les principes de la Religion & de la raiſon que nous pourrions employer contre leur Auteur, & le mettre en ſeureté dans un ſyſtême où

a *Bib. Grac. Tom.* 1. *L.* 2. *c.* 6.

il luy auroit été permis de tout dire, & contre lequel nulle objection ne pourroit porter ; la Philoſophie ne nous permet pas de reſpecter un azile ſi ridicule ; & malgré qu'on en ait, nous ſoûmettons les Allegories même à la premiere de toutes les loix de la litterature qui eſt de n'apporter aucun ſcandale aux Lecteurs. Il y a même un certain ſens où cette loy regarde plus particulierement que tout autre ouvrage, ceux qui ne ſont faits que pour le plaiſir ou qui n'inſtruiſent que par le plaiſir ; c'eſt que le premier aſpect, comme nous avons déja eu lieu de le dire, décide des ouvrages de cette eſpece. Il n'en eſt pas tout à fait ainſi des écrits faits ſur des matiéres plus ſerieuſes : dans la Juriſprudence, dans la Theologie même, il y a certaines propoſitions, qui ne paroiſſent pas d'abord conformes à la juſtice & à la verité, & qui ne laiſſent pas de l'eſtre ; ainſi il ne faut point les ſupprimer, parce qu'on a le temps de s'expliquer dans ces ſortes d'écrits qui ſouffrent la diſcuſſion. Mais dans un Poëme & dans tout Ouvrage de pur agrément, dés qu'un trait eſt de nature à choquer, & à ſcandaliſer le commun des hommes, il n'eſt ni intention ſecret-

te de l'Auteur, ni explication forcée du Commentateur, qui puiſſe l'excuſer. L'Auteur devoit l'éfacer, & le Commentateur doit le condamner; parceque le trait ny le Poëme même n'étoit d'aucune neceſſité.

Quand Homere n'auroit prétendu faire de ſon Poëme qu'un ouvrage d'amuſement vuide de toute inſtruction, ſoit formelle, ſoit déguiſée; il ſeroit déja trés-coupable d'avoir voulu amuſer ſes Lecteurs aux dépens de la Religion: mais s'il a eu deſſein d'inſtruire, comme ſes Admirateurs le ſoûtiennent, s'il a paru comme un Poëte plus moral que les Philophes mêmes, ſelon la penſée d'Horace; ſur tout s'il a entrepris de nous expliquer quelques choſes des attributs & des décrets de Dieu, ſelon tant de remarques de Mᵉ D. il eſt infiniment plus condamnable d'avoir parlé de la Divinité avec tant d'irreverence; parce qu'un Auteur qui veut enſeigner des points importants dans la Religion ou dans la Morale, ne peut s'acquerir du crédit ſur ſes Lecteurs, que par une attention extrême à toutes ſes paroles.

Quoyque la Morale ſoit la veritable ſource des beautés d'un grand Poëme, ſelon le ſyſtême que nous avons expoſé

ailleurs, nous aurions diſpenſé Homere de conſoître ou d'employer ce ſecret dans la naiſſance de la Morale & de la Poëſie, d'autant plus qu'aujourd'huy même que l'une & l'autre ſont toutes formées, on voit encore bien des gens qui ne demandent aucun but moral dans les Poëmes les plus ſérieux; mais il eſt horrible de ſoüiller d'impietez groſſieres non-ſeulement ſon Poëme, mais ſes inſtructions, & il eut beaucoup mieux valu n'en point donner.

Le P. le Boſſu (*L. 5. chap. 2.*) dit que les Poëmes doivent être des inſtructions allegoriques: comme c'eſt pour juſtifier Homere qu'il avance cette propoſition, on voit bien que par inſtructions allegoriques, il entend des inſtructions cachées, puis qu'Homere n'en a point d'autres. Mais quand on luy accorderoit qu'un Poëte doit cacher ſes inſtructions, ce que nous nierons dans la ſuite, le moins qu'on pût demander eſt que ſi ces inſtructions ſont obſcures, on en ſoit quitte pour ne pas les entendre, & qu'elles ne laiſſent aucune mauvaiſe impreſſion dans les eſprits.

Si Virgile a eu quelque deſſein de parler allegoriquement, il s'eſt tenu à cette regle, ſelon le témoignage même

du P. le Boſſu. « Virgile dit cet Auteur » (*L.* 1. *chap.* 18.) voulant renfermer » ſes inſtructions & ſa doctrine ſous » des allegories, n'a pû ſe contenter » d'un extérieur auſſi ſimple que celuy » d'Homere, qui choque trop ceux qui » ne le pénétrent pas, & ceux qui igno- » rent qu'il a parlé par figure: le Poëte » latin a donc tellement compoſé ſon » extérieur & ſes fictions, que ceux » même qui en demeurent-là, ſans y » chercher autre choſe, peuvent être ſa- » tisfaits de ce qu'ils y trouvent : cette » maniere eſt entierement conforme à la » nôtre, & fort à nôtre goût ». Et la droite raiſon en peut elle ſouffrir un autre ? Qu'importe que le P. le Boſſu diſe aprés cela ; (*ib.*) « mais je ne ſçay ſi la » ſatisfaction que nous trouvons ſi aiſé- » ment dans les ſeules fictions extérieu- » res ne nous fait point de tort : plus » nous nons y arrêtons, & moins nous » cherchons la verité des choſes ». Le P. le Boſſu veut-il conclure de-là qu'un Poëte fait mieux d'employer des fictions inſenſées que des fictions raiſonnables, parceque les Lecteurs ſont moins portez à ſe tenir à la lettre des premieres que des ſecondes ? « Cela peut être, *n continuë-t-il*, nous fait faire des équi-

voques ſur le mot de Fable que nous « appliquons ſi differemment à l'Epo- « pée, & aux fictions d'Eſope ». Ce n'eſt point nous qui faiſons cette application differente ; nous ſommes perſuadés au contraire que la Fable du Poëme Epique devroit eſtre comme celles d'Eſope, une Fable claïre, dont le ſens allegorique fut ſi aiſé à découvrir qu'il fut inutile, même de l'exprimer ; c'eſt Homere qui a rendu ſes fictions trés-differentes à cet égard de celles d'Eſope. Le P. le Boſſu avoit dit plus haut (*ib.*) « nôtre ſiécle d'ailleurs ſi éclairé & ſi curieux negli- « ge extrêmement la connoiſſance des « allegories, qui ne ſont plus à nôtre « uſage ». Il ſe trompe déja en ce point, & les allegories bien priſes & bien ſoûtenuës ſont toûjours à noſtre uſage ; car ſans parler des perſonnages allegoriques que l'on introduit ſi ſouvent dans les Opera, & dans pluſieurs autres pieces galantes ou ſatyriques, la Fontaine a rendu les Fables plus charmantes & plus celebres parmy nous qu'elles ne l'ont été dans aucun endroit du monde. C'eſt peut-être cette negligence, con- « tinuë le P. le Boſſu, qui nous cache « les plus grandes beautez d'Homere, « & qui au lieu de ſon adreſſe, ne nous «

» laiſſe voir qu'une écorce trop ſimple » & trop groſſiere pour nous faire juger » avantageuſement de ſon eſprit & de » ſa conduite ; il avoit pourtant raiſon, » continuë le P. le Boſſu, d'en uſer ainſi, » & de s'accommoder à la maniere de ſon » ſiécle. Homere pouvoit avoir raiſon de s'accommoder au goût de ſon temps, en employant les allegories, puiſque ſon ſiécle les aimoit. C'eſt ainſi que les écrivains les plus reſpectables dans la Religion ſe ſont conformés quelquefois au goût de leur ſiecle, pour faire mieux entendre, ou mieux recevoir leurs inſtructions ; mais cela juſtifie-t-il en aucune ſorte les eſpeces d'allegories dont Homere s'eſt ſervy ? le goût general des allegories eſt le caractere des ſiécles qui n'ont point aſſez connu les reſſources que la nature & la raiſon offrent à l'éloquence & à la Poeſie ; mais quel ſiécle ſi groſſier a exigé que les allegories euſſent une apparence d'impieté ? je ſuppoſe neanmoins, pour le dire encore une fois, que cette horrible pratique eut été introduite par quelques Ecrivains. C'étoit à un grand homme comme Homere à la changer & à la tourner en mieux. Et que ſert de ſe faire Auteur ſi l'on ne contribuë à guérir ſon ſiécle de

quelque erreur, ou de quelque vice? Platon lui-même n'a pas accepté l'excuſe tirée du ſiécle d'Homere, car bien qu'il connût ce ſiécle encore mieux que le P. le Boſſu, il a pourtant condamné les fictions de ce Poëte d'une maniere ſi nette & ſi ſenſée, que je ne puis m'empêcher de rapporter ſes raiſons; il les expoſe ainſi dans le ſecond Livre de la Republique. Nous ne devons point « recevoir dans nôtre Ville, ny les chaî- « nes de Junon, faites par ſon propre « fils, ny la chûte de Vulcain jetté du « ciel en terre, pour avoir voulu défen- « dre ſa mere contre Jupiter qui la bat- « toit, ny les autres combats des Dieux « qu'Homere a imaginez; ſoit que ces « idées ſervent d'enveloppe à quel- « qu'autre, & que le Poëte veüille fai- « re entendre autre choſe que ce qu'il « dit, ſoit qu'il les donne ſimplement, « & pour ce qu'il paroît qu'elles ſont; « car les jeunes gens ne ſont pas en « état de diſtinguer ces differentes vûës, « & les opinions dont ils ont été préve- « nus en cet âge, ne s'éfacent qu'avec « peine de leur eſprit. C'eſt pourquoy « il faut toûjours leur repreſenter Dieu « comme juſte & veritable dans ſes œu- « vres & dans ſes paroles. En effet, il «

» eſt conſtant dans ſes promeſſes, il ne » ſéduit les hommes, ny par de vaines » images, ny par de faux diſcours, ny par » des ſignes trompeurs ; ny pendant le » jour, ny pendant la nuit ». Je m'étonne que Platon, ayant connu cette maniere de raiſonner, ait jamais pû en goûter une autre ; & qu'un Philoſophe qui a ſi bien ſenti le danger des allegories, en ait farci ſes dogmes & ſa morale. Quels piéges ne tend il pas lui-même aux jeunes gens, lorſque dans le Phedon il introduit Socrate, qui aprés un diſcours immenſe ſur l'immortalité de l'ame, diſcours où l'exiſtence du vray Dieu a été fortement établie, du moins ſelon les remarques de Mr D. Socrate fait écrouler lui-même toute ſa doctrine, & renverſe ſon ſiſtême comme un Château de cartes par ces malheureuſes paroles qu'il dit à Criton en rendant le dernier ſoûpir. « Nous devons un Cocq » à Eſculape, acquittez-vous de ce vœu » pour moy, & ne l'oubliez pas ». A quoy Criton ne manque point de répondre, *cela ſera fait.* Là-deſſus Mr D. eſt obligé de faire cette remarque, » ceux qui ne ſont pas entrez dans le » veritable eſprit de Socrate l'ont accu- » ſé d'idolatrie & de ſuperſtition ſur ce

Cocq qu'il voüe à Eſculape : mais ces « paroles ne doivent pas être priſes au « pié de la lettre ; elles ſont énigmati- « ques, comme une infinité d'autres « qu'on lit dans Platon, & qu'on n'en- « tendra jamais, ſi on n'a recours aux « figures & aux allegories. Icy le Cocq « eſt le ſymbole de la vie, & Eſculape « eſt l'emblême du Medecin. Socrate « veut dire par-là qu'il remet ſon ame « entre les mains du veritable Medecin « qui vient le purifier & le guérir ». Pour moy avant que d'avoir recours à la figure & à l'allegorie, je comprends parfaitement que ſi Socrate eſt tel que Platon le repreſente, de quoy Socrate luimême qui ſe plaignoit de ſes dialogues n'avoit garde de convenir, c'étoit un diſcoureur plus Sophiſte vingt fois que tous les Sophiſtes dont il ſe mocque ; dont les actions ne s'accordent point avec les principes, qui du moins ne ſe ſoucie pas que les veritez qu'il connoît paſſent dans l'ame de ſes Auditeurs : car enfin je veux qu'il penſe ce qu'on luy fait penſer d'Eſculape & de ſon Cocq, Criton prend la choſe à la lettre

a ὡς πολλὰ μου ψευσαμένου ὁ νεανίσκος.
Quam multa de me mentitus eſt Adoleſcens ! Diog. Laert. in Platone.

ferme un précepte de morale, & la lettre preſente un exemple d'impieté, l'allegorie inſpire la vertu, & la lettre authoriſe le crime, l'allegorie n'eſt apperçûë que d'un petit nombre de Sages, qui n'ont pas beſoin d'enſeignements, & la lettre corrompt le commun des hommes qu'il falloit inſtruire. Aprés tout ſi Pytagore & Platon deux Payens vieux Philoſophes, nez, l'un dans un temps preſque barbare, l'autre chez un Peuple qui admettoit un grand libertinage de penſées & d'expreſſions dans la Poëſie, tous deux enfin grands amateurs de l'allegorie, n'ont pu goûter neanmoins celles d'Homere; comment veut-on que nous les trouvions merveilleuſes [a], ou qu'elles nous rendent Homere conſiderable [b]? Nous que la vraye Religion a déſabuſez de toutes les Fables du Paganiſme, que la nouvelle Philoſophie a accoûtumez à la raiſon & à l'évidence, que la politeſſe de nôtre ſiécle & de nôtre nation à dégoûtez de tout ce qui eſt bas, groſſier & injurieux dans les ouvrages de toute eſpece, & ſur tout dans le Poëme Heroique.

Mais pourquoy chercher dans Platon

a *Poët. d'Ariſt. p.* 435.
b *Préface ſur Homere p.* 17.

& dans Pythagore les principes qui condamnent Homere ; le P. le Boſſu nous les explique admirablement : Il eſt vray, *dit-il*, (*L. 5. c. 2.*) que les premiers Sçavans, ont agi de mauvaiſe foy en « une choſe de la derniere importance « quand ils ont écrit de telle ſorte que « les eſprits mediocres ou peu inſtruits, « c'eſt-à-dire, preſque tous les hommes, n'ont pû pénétrer l'écorce & le « voile dont ils ont couvert la verité, & « ils ont été miſerablement abuſez en « prenant l'ombre pour le corps, & des « figures difformes & dangereuſes pour « des veritez neceſſaires & ſolides. Soit « orgüeil, ſoit envie, ſoit erreur, & « mauvaiſe conduite, c'eſt ſans doute « une faute tres-grande que nous ne « voulons excuſer en aucune maniere ». Mais le P. le Boſſu d'abord aprés avoir dit qu'il ne veut excuſer en aucune maniere cette faute qu'il nomme trés-grande, entreprend ſur le champ d'excuſer & de loüer celui de tous les Auteurs qui l'a le plus griévement commiſe, & il continuë ainſi. « Mais dans noſtre deſſein nous pourrons laiſſer à part & diſſimuler les interpretations qu'un Poëte n'eſt pas obligé de donner dans ſes « Vers, & ne conſiderer les Poëmes que «

» comme des ouvrages & des inſtruc-
» tions qui doivent être toutes allego-
» riques. En ce ſens n'eſt-il pas plus aiſé
» de défendre Homere que de l'accu-
» ſer, & plus juſte de luy donner des
» loüanges que du blâme ? peut-on le
» reprendre d'avoir parlé de pluſieurs
» Divinitez, & de leur avoir donné des
» paſſions ? n'a-t-il pas pû même les
» faire combattre contre les hommes ?
» n'avons-nous pas des exemples de ces
» expreſſions & de ces figures dans les
» Livres ſacrez & dans la veritable Re-
» ligion ? & s'il eſt quelquefois permis
» de parler ainſi des Dieux en Theolo-
» gien, il y a bien plus de raiſon d'en
» uſer de même dans les fictions de la
» Phyſique & de la Morale. Quand dans
» ces deux diſciplines l'on décrit la na-
» ture des choſes, il ny a pas plus de
» difficulté à dire ce qu'elles ont de
» mauvais que le contraire. Ce ſeroit
» être bien nouveau en Poëſie, & faire
» bien peu de réfléxion à la maniere de
» s'exprimer en ce genre d'écrire, que
» de s'imaginer quand on voit le nom
» de Dieu ou de Déeſſe que l'on ne doit
» rien trouver que de beau, de bon, &
» de loüable dans ces perſonnages; com-
» me ſi Virgile n'avoit pû dire de la Re-

nommée que c'eſt une Déeſſe fort « malhonneſte ; & du ſommeil, que ce « Dieu fut malicieux quand il trompa « le bon Palinure, & qu'il le précipita « dans la mer. Il n'y a pas plus de mal « à parler ainſi en Vers qu'il y en a de « dire en Proſe, que la Renommée pu- « blioit des choſes honteuſes, & que « Palinure s'étant endormi tomba dans « la mer ». Comme c'eſt-là ce que les « Admirateurs d'Homere ont de mieux à dire, il eſt bon de refuter exactement cette Apologie. Le P. le Boſſu dit qu'un Poëte n'eſt pas obligé de donner des interpretations dans ſes Vers, je l'avoüe, & ſouvent même il rallentiroit par-là ſa Poëſie ; c'eſt pour cela auſſi qu'il doit éviter tout ce qui a beſoin d'interpretation, & ne dire que des choſes qui s'expliquent d'elles-mêmes, comme les Fables d'Eſope dont on auroit retranché ce qu'on appelle l'*Epimythion*, & dont la morale ne laiſſeroit pas d'être parfaitement entenduë. C'eſt auſſi dans ce ſens que je luy accorde que les Poëmes doivent eſtre des inſtructions allegoriques, qui nous apprennent ſous les images ſenſibles de quelques perſonnages feints à nous conduire ſagement dans les diverſes conjonctures de la vie. Il dit en

continuant, qu'on ne ſçauroit reprendre Homere d'avoir donné des paſſions à pluſieurs Divinitez. Je l'avoûe encore, mais je nie qu'on puiſſe prêter à Dieu des vices ou de mauvaiſes actions, comme Homere en prête à Jupiter. Pourquoi le P. le Boſſu & Mᵉ D. qui adopte ſon raiſonnement [a], font-ils ſemblant d'ignorer que les paſſions n'étant pas vicieuſes par elles-mêmes, on en peut faire un bon & un mauvais uſage; & qu'ainſi les écrivains ſacrez ne déshonorent point Dieu en luy appliquant la colere ou la compaſſion ſelon nôtre maniere de penſer, comme Homere déshonore Jupiter en luy appliquant l'extravagance & l'injuſtice? le P. le Boſſu dit, en finiſſant, que Virgile a pû repreſenter la Renommée comme une Déeſſe malhonneſte, & le ſommeil comme un Dieu malicieux; cela eſt encore vray, mais ce ſont des Dieux ſubalternes qui ont gardé le nom même des choſes qu'ils repreſentent, deſquels le caractere eſt indifferent, ou même tend au mal, & qui en ce dernier ſens étoient chez les Payens ce que les mauvais eſprits ſont dans la veritable Theologie. Qu'eſt-ce que cela conclut pour Jupiter ſous le quel

[a] page 15. de la Préf. ſur Hom.

Mr D. veut toûjours entendre le vray Dieu, & pour Junon qu'elle prend pour un Ange. (1. 323.) Mais le P. le Boſſu fait entrer dans ſon raiſonnement une allégation des Livres ſacrez, à laquelle il faut ſatisfaire en particulier.

Premierement, par rapport à toutes les choſes qui étant priſes à la letre dans les Livres ſacrez paroîtroient « indignes de la ſainteté de ces écrits, « & contraires à la verité & à la juſtice », ſelon les expreſſions de Mr D. qui employe les raiſons du P. le Boſſu, (*p.* 441 *de la Poët.*) j'obſerveray qu'à prendre l'Ecriture Sainte dans ſa totalité, elle reſpire d'un bout à l'autre l'équité & la bonté d'un Dieu plein de juſtice & de miſericorde. Ainſi les endroits qui ſont obſcurs, ou qui même nous paroiſſent durs, bien plus par la foibleſſe de nos lumieres que parce qu'ils le ſont en eux-mêmes, ſe trouvent éclaircis & adoucis par un nombre infiniment plus grand d'autres endroits où Dieu s'eſt repreſenté tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire, comme la ſource & le modele de toute ſainteté. Dans Homere au contraire on voit une habitude formée de rendre les Dieux capricieux, violents, injuſtes; vous ne ſortez d'un endroit ſcandaleux,

que pour rentrer dans un autre qui l'eſt encore davantage. Ce n'eſt que par hazard & fort rarement qu'il échape à ces fauſſes & malheureuſes Divinitez quelque diſcours ou quelque action qu'on puiſſe approuver.

En ſecond lieu, quand il ſeroit vray, comme il l'eſt en effet, que le Saint-Eſprit eut laiſſé à deſſein quelque obſcurité dans les ſaintes Ecritures, ou pour exercer la foy des fideles, ou pour cacher aux hommes charnels ou incredules, des myſteres dont ils ne ſont pas dignes ; deux motifs qui ne conviennent point à un Poëte lui-même trés-prophane ; le danger des allegories & de toutes les autres obſcuritez des Livres Saints eſt prévenu par le dogme qui nous apprend que l'Egliſe en eſt l'interprête univerſelle & infaillible ; c'eſt la réponſe peremptoire que le Cardinal Cajetan joint à celle de Saint Thomas ; le ſaint Docteur avoit dit, (*p.* 1. *q* 1. *art.* 10.) que la multiplicité des ſens de l'Ecriture, tels que ſont le ſens moral & le ſens allegorique, ne ſçauroit jetter aucune confuſion dans le Texte ſacré, non ſeulement parceque tous ces ſens ſont fondez ſur le ſens litteral, duquel ſeul on peut tirer une preuve ou un argu-

ment, ſelon Saint Auguſtin qu'il cite, mais encore parceque ces autres ſens ne contiennent rien de neceſſaire à la foy, que le ſens litteral ne diſe clairement en quelqu'autre endroit. Le ſçavant Cardinal ajoûte à cela, que quand même on ne trouveroit pas à confronter un paſſage obſcur de l'Ecriture Sainte avec un autre plus clair, on ne manque jamais de pouvoir le confronter avec l'interpretation de l'Egliſe, qui nous rend certains du Texte même de l'Ecriture. Mais Homere n'avoit aucun lieu d'eſperer que des Commentateurs donneroient un bon ſens à ſes fictions impies & ridicules au ſujet des Dieux, & il devoit juger que quand même il s'en trouveroit qui le fiſſent, ils manqueroient tous de l'autorité neceſſaire pour faire recevoir leur interpretation. Ainſi je ne ſçaurois regretter avec Mr D. l'ouvrage de Damo fille de Pythagore, ſur les allegories d'Homere, que comme un monument de l'antiquité, & peut-eſtre des rêveries humaines; ce qui eſt toûjours curieux; mais par rapport à l'intelligence d'Homere, les interpretations de Damo n'auroient été ny plus heureuſes, ny plus infaillibles que celles de tous les Mythologiſtes du récueil de Mr Thomas

Gall, & ſur tout d'Heraclide de Pont grand défenſeur de ce Poëte contre Platon même.

Les Admirateurs d'Homere qui luy donnent les titres magnifiques de Poëte Theologien, de Poëte Moral, & de Poëte Phyſicien, nous font remarquer dans l'Iliade ſeule trois ſortes d'allegories, où les Dieux ſervent toûjours de ſymboles, contre la pratique des autres Auteurs à emblêmes qui ont ordinairement tiré leurs ſymboles des objets materiels. Ces trois ſortes d'allegories ſont les allegories Theologiques, les allegories Morales, & les allegories Phyſiques. Dans les allegories Theologiques on nous propoſe la ſageſſe de Dieu & le deſtin ſous les noms de Minerve & d'Apollon: dans les allegories Morales on nous repreſente nos vices & nos vertus; Minerve paroît encore là comme vertu de prudence, & Mars & Venus y ſont combattus comme ſignifiant les paſſions déraiſonnables. Enfin dans les allegories Phyſiques on nous explique des effets naturels, ou plus cachez comme le choc des élemens dans la querelle de Jupiter & de Junon, ou plus ſenſibles comme l'inondation & la ſechereſſe dans le combat de Vulcain & du

Scamandre. Nous allons examiner la juſteſſe d'Homere dans ces trois ſortes d'allegories.

ARTICLE II.

Des Allegories Theologiques.

MInerve ſelon Mᵉ D. (2. 609.) « eſt proprement la ſageſſe & l'in- « telligence de Dieu ». Au fond il étoit naturel de prendre ainſi la choſe, & Homere n'étoit point maître de ce caractere déterminé par la Fable même de la naiſſance de Minerve ; Fable qu'il a connuë ſelon Mᵉ D. (1. 485.) & qu'il a en effet employée au Livre 5ᵉ (*p.* 233.) cependant ceux qui ne veulent trouver dans l'Iliade que ce qui y eſt, s'appercevront aiſément que cette Déeſſe allegoriquement ſage & ſageſſe divine eſt litteralement la plus inſenſée & la plus méchante de toutes les Divinitez de l'Iliade. L'une & l'autre de ces deux qualitez paroît à merveille dans le diſcours qu'elle tient à Junon au ſujet d'Hector. (*L.* 8. *p.* 57.) Il y a long-temps, dit-elle, que ce furieux auroit « perdu les forces & la vie ſous les «

» coups des Grecs ; mais mon pere toû-
» jours cruel & inflexible n'a pas les ſen-
» timens qu'il devroit avoir ; il s'eſt op-
» poſé à moy, & par cette injuſtice il a
» rendu tous mes éforts inutiles ; il ne ſe
» ſouvient plus combien de fois j'ay
» ſauvé ſon fils des mortels dangers où
» l'engageoient les commandemens
» d'Euriſthée. Expoſé à une mort inévi-
» table, il imploroit par ſes larmes le
» ſecours du Ciel, & Jupiter touché de
» ſes pleurs, m'envoyoit à ſon ſecours,
» ah ! ſi j'avois pû prévoir ce que je vois
» aujourd'huy, lorſque ce tyran l'en-
» voya dans le ténébreux Palais de l'in-
» exorable Pluton, avec ordre de luy
» amener du fond de l'Erebe le terrible
» monſtre qui en garde l'entrée, jamais
» il n'auroit repaſſé les affreuſes ondes
» du Styx : maintenant pour toute re-
» connoiſſance Jupiter me haït ». Eſt-il d'abord quelque choſe de plus ridicule que cette revolte & ces plaintes de la ſageſſe de Jupiter contre lui-même ? eſt-il rien de plus bas que le repentir de Minerve au ſujet d'Hercule qu'elle a ſauvé, qui eſt actuellement au nombre des Dieux, & qui n'eſt pas reſponſable de la protection que ſon pere donne aujourd'huy à Hector. Toutes ces

indignitez n'ont point encore ſatisfait Mᵉ D. car elle remarque avec une ſubtilité infinie (*p.* 425.) qu'il y a icy une « ſatyre amere contre Hercule. Minerve, dit-elle, pour faire voir que ce « Heros n'étoit pas capable de ſe tirer « de tant de dangers ſans ſon ſecours, « feint qu'il demande ce ſecours avec « larmes, ce qui eſt indigne d'un Heros « qui ne doit jamais pleurer dans le péril. » Aprés quoy Mᵉ D. prouve par un « paſſage de Sophocle qu'Hercule étoit incapable de cette foibleſſe. Pourquoi donc aggrave-t-elle ainſi l'impertinence de Minerve? C'eſt pour juſtifier ce qu'elle a dit une page plus haut (*p.* 424.) que le diſcours de cette Déeſſe contre Jupiter marque bien ce que peut « la paſſion ſur la ſageſſe même ». Quoy la paſſion peut quelque choſe ſur la ſageſſe divine? Mais quand il ne s'agiroit que de la ſageſſe humaine, quelle eſt la diſtinction de cette vertu, ſinon de ſe mettre au-deſſus des paſſions? qu'eſt-ce que la ſageſſe, dit Mʳ Deſpreaux, une « égalité d'ame que rien ne peut troubler ». Ce n'eſt point aux paſſions à déranger la ſageſſe, eſt-il dit dans Telemaque: & en verité cette maxime eſt

ſi naturelle, que ſi nous cherchions bien nous la trouverions quelque part dans les remarques de Mᵉ D. Je la rencontre en effet à l'ouverture du premier Vol. (*p.* 407.) Dans la Déeſſe de la prudence il faut bien que la ſageſſe l'emporte ſur la paſſion, & qu'elle la modere & lui donne un frein ». A ce propos nous prierons Mᵉ D. de ne plus excuſer les Dieux ni même les Heros d'Homere des inégalitez de leurs caracteres par la paſſion qui les ſaiſit. En bonne poëtique, la paſſion eſt ſubordonnée au caractere, elle n'en doit jamais faire ſortir un perſonnage qu'en des occaſions ſi marquées, que le Lecteur ſente d'abord la vrai-ſemblance & même la neceſſité de cette exception : autrement la paſſion doit fortifier le caractere, au lieu de le détruire : ſi l'on prête des paſſions à la ſageſſe, ce qu'il ne faut faire qu'avec de grands ménagemens, elles ne doivent ſervir qu'à l'animer davantage pour la juſtice, & à luy donner ſelon la nature de l'obſtacle, ou de la force, ou de la patience. Mais qui peut imaginer qu'il lui convienne de devenir folle. Quand Horace a dit en parlant d'un perſonnage poëti-

que, qu'il ſoit juſqu'à la fin, tel qu'il a été au commencement, & qu'il ne ſe démente point.

Servetur ad imum,
Qualis ab incepto proceſſerit & ſibi conſtet.

a-t-il prétendu que ſon précepte ne fut vray que dans la ſituation tranquille, & que la premiere oppoſition fournit une raiſon ſuffiſante de le violer ? cette exception anéantiroit la regle ; car ſi un perſonnage ne demeure ce qu'il eſt, qu'autant qu'aucun objet ou fâcheux ou agréable ne ſe preſentera devant lui, il n'y aura plus de caractere, & tous les hommes ſeront ſemblables : le plus violent eſt auſſi moderé que le plus doux dans les occaſions indifferentes. D'un autre côté ſi tout eſt admis dans la paſſion & qu'elle authoriſe tout en toute ſorte de perſonnages, les paſſions mêmes ne tireront aucune difference du caractere des perſonnes ; & c'eſt ce qui arrive parfaitement dans Homere : il peint ſelon l'humeur où il ſe trouve, la peur, l'audace, la colere ; & il applique tout cela de la même maniere au premier perſonnage qui ſe trouve ſous ſa main, ſuivant plûtôt les fougues paſſageres auſquelles il eſt ſujet lui-même, qu'il ne s'attache à des caracteres qui deman-

deroient de l'égalité & de la conſtance : nous l'avons vû ailleurs à l'égard des Heros, & nous l'allons voir ici à l'égard de Minerve & de Mars. En effet Minerve dans l'Iliade eſt oppoſée à Mars, non comme la ſageſſe eſt oppoſée à la folie, ſelon l'interpretation de Mᵉ D. repetée en pluſieurs endroits; (3.512.537.& *al.*) mais comme une folie eſt oppoſée à une autre. Junon parlant de Mars à Jupiter (*L.* 5.*p.* 225.) lui dit : Pere des immortels n'êtes-vous pas irrité des ravages » que fait le Dieu de la guerre, & du » nombre infini des Grecs qu'il a immolés à ſa fureur ſans nulle raiſon ; & » contre toute ſorte de juſtice .... ce » furieux, cet inſenſé, ne connoît d'autre droit que la force ,,. Mais dans le même Livre (*p.* 233.) Mars ſe croit bien fondé de venir dire à Jupiter. » Grand Jupiter c'eſt vous qui eſtes la » ſeule cauſe de tous nos débats ; car » vous avez mis au monde une fille inſenſée & pernicieuſe, qui ne connoît » ny juſtice ny regle. Tous les autres » Dieux vous obéiſſent, & nous vous » ſommes tous ſoûmis ; il n'y a qu'elle » que vous ménagiez ; vous ne la retenez ni par les châtimens ni par les » menaces ; & vous lui laiſſez tout faire

impunément, parce qu'elle eſt vôtre « ouvrage, & qu'elle n'a reçû la naiſ- « ſance que de vous ſeul ». Il eſt vrai que Mr D.. croit infirmer ce témoignage de Mars, en diſant (1. 484.) que les plus emportez, les plus injuſtes & les plus « violens accuſent d'emportemens, d'in- « juſtice & de violence les plus mode- « rez & les plus ſages ; Mars, que ſa me- « re même vient d'appeller un inſenſé « & un furieux ; qui ne reconnoît de « droit que la force, accuſe Minerve de « ces mêmes fureurs, & de ne connoî- « tre ni juſtice ni regle : & ce caractere « eſt fort bien ſuivi ; car qu'eſt-ce qu'un « inſenſé ? ce n'eſt autre choſe qu'une « regle tortuë qui juge tout de travers, « & qui veut rendre tortu ce qu'il y a « de plus droit ». Mais en premier lieu les méchants n'accuſent les bons, du moins dans un Poëme raiſonnable, que ſur quelque fondement apparent. Quand Narciſſe dans Britannicus veut décrediter Burrhus, il ne dit pas comme Burrhus dit de luy,

Nommez-moy le perfide,
Qui vous oſe donner ce conſeil parricide.

Mais il prend un autre tour,

Burrhus ne penſe pas Seigneur, tout ce qu'il dit,

Son adroite vertu ménage ſon crédit.

Si Minerve avoit toûjours travaillé à concilier les Peuples par des propoſitions recevables de part & d'autre ; ſi même elle n'avoit employé les armes que par de juſtes motifs & d'une maniere digne d'elle ; Mars n'auroit jamais oſé dire qu'elle ne connoît ni juſtice ni regle, & il auroit cherché quelqu'autre ſorte d'accuſation. En ſecond lieu, Mᵉ D. elle-même juſtifie Mars dés la remarque ſuivante, & fait voir qu'il a raiſon de ſe plaindre de la conduite de Jupiter à l'égard de Minerve. Mars dit-» elle, (484.) traite icy Minerve comme » d'enfant de Jupiter, s'il eſt permis de » parler ainſi : ſous ces Fables des Dieux, » *continue t-elle*, Homere peint ce qui » eſt fort ordinaire parmi les hommes, » ou les diviſions qui regnent dans les » familles viennent ſouvent des com-» plaiſances aveugles que les peres & » meres ont pour un de leurs enfans » qu'ils préferent aux autres ». Ainſi voilà l'allegorie de Minerve ſageſſe divine, changée bruſquement par Mᵉ D. même en celle de Minerve enfant gâté. Enfin Mᵉ D. n'a pû s'empêcher de reconnoître la reſſemblance qu'il y a entre

Mars & Minerve, lorſque ſur un endroit du 15e Livre elle remarque (2. 599.) que Jupiter n'a pas la force de contenir ſes propres enfans, « puiſque Mars & Minerve contreviennent ſi ſouvent à ſes ordres ».

C'eſt particulierement cette déſobéïſſance qui ruïne l'allegorie de Minerve, regardée comme ſageſſe de Jupiter; car enfin, je ne ſerois pas ſurpris que ce Dieu étant lui-même trés-injuſte & trés-méchant dans l'Iliade, il n'eût pour ſageſſe qu'une Déeſſe du même caractere: mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'ils ſoient preſque toûjours broüillez. Elle-même a dit cy-deſſus: Jupiter manque « de reconnoiſſance pour moi, il me hait ». En effet, comme Jupiter favoriſe les Troyens, pour venger Achille, & que Minerve favoriſe les Grecs, ils ont à tous momens des querelles ſur ce ſujet. Au Liv. 4. (*p.* 129.) Jupiter la raille de ce que Paris eſt échapé à Menelas, & elle en demeure fort irritée (*p.* 130.) au L. 8. (*p.* 64.) Jupiter luy dit: Vous « avez bien fait de vous retirer, cette foudre m'auroit vengé de vôtre inſolence. » Il faut avoüer qu'en un endroit du même L. 8. Jupiter ſemble faire pour Minerve une exception favorable. Dans

une eſpece de conſeil qui ſe tient entre les Dieux au commencement de ce Livre. Jupiter (*p.* 34.) leur avoit dit à tous » en termes formels : Celui de vous » qui deſcendra pour ſecourir les Troïens » ou les Grecs, encourra mon indigna- » tion, & ne reverra l'Olympe, qu'a- » prés avoir été d'une maniere plus con- » venable à un Dieu ; ou plûtôt je le » précipiterai dans les plus profonds » abîmes du tartare ténébreux, dans » ces cavernes affreuſes de fer & d'ai- » rain qui ſont ſous la terre, & autant » au deſſous de l'empire des morts, que » le ciel eſt au deſſus de la terre, il con- » noîtra par ſon ſupplice combien je » ſuis plus puiſſant que tous les Dieux. » Minerve répond à cela qu'elle ſe re- » ſerve au moins la liberté de donner » aux Grecs des conſeils ſalutaires, afin qu'ils ne periſſent pas tous. » Jupiter » ſe radouciſſant lui dit (*p.* 36.) Raſſu- » rez-vous, ma fille, ce que je viens de » dire ne vous regarde pas, & j'auray » toûjours pour vous des ſentimens de » pere. On croiroit ſur ces paroles que Jupiter permet à Minerve en particu- lier d'aller ſecourir les Grecs ; elle s'en donne du moins la permiſſion dans le même Livre (*p.* 59. *&* 60.) & ſe joi-

gnaut à Junon, elle ſe diſpoſe à ſe jetter dans la mêlée : «mais Jupiter qui les apperçoit des ſommets du mont Ida, « entre dans une colere furieuſe, dit « le Poëte (*p.* 60.) & dépêchant auſſi- « tôt la meſſagere des immortels la « prompte Iris aux aîles d'or ; Allez « promptement, lui dit-il, au devant « de ces Déeſſes, obligez-les de retour- « ner ſur leurs pas, & ne les laiſſez pas « venir à ma rencontre, la partie n'eſt « pas égale entre elles & moy : car je « leur declare, & cela ſera, que je « bleſſeray leurs chevaux, & que je les « précipiteray elles-mêmes dans leur « char, & que je mettray ce char en « pieces, & que de dix ans entiers el- « les ne guériront des playes que ma « foudre aura faites par tout où elle au- « ra touché, & alors ma fille connoîtra « ce que c'eſt que de combattre contre « ſon pere ; car pour Junon, je ne ſuis « pas ſi fort irrité contr'elle, je ſuis ac- « coûtumé à la voir toûjours s'oppoſer à « tous mes deſſeins » Voilà comme la défenſe ou la menace du diſcours précédent ne regardoit point Minerve, ou la Sageſſe Eternelle, qui n'eſt pas ſujette à la deſtinée, dit Mr D. (2. 414.) mais qui eſt ſujette à la foudre. Dans la com-

miſſion dont Iris va s'acquitter vers les deux Déeſſes, il y a une bagatelle à remarquer ; c'eſt qu'aprés avoir rapporté mot pour mot le diſcours de Jupiter, Iris Déeſſe trés-ſubalterne & meſſagere de profeſſion, apoſtrophe Minerve ſeule, & parlant à une Divinité ſuperieure propre fille de Jupiter, & ſa ſageſſe, elle l'appelle de ſon chef en propres termes : Scélérate, chienne impudente, ἀισχυντη, κυον ἀδδεὲς [a], expreſſions nobles & harmonieuſes que Mᵉ D. n'a point traduites, de crainte de leur faire perdre en françois quelque choſe de leur grace & de leur force.

A l'égard d'Apollon, avant que d'examiner la juſteſſe de ſon allegorie avec les decrets de Dieu & la deſtinée, le Lecteur me pardonnera, s'il luy plaît, une digreſſion auſſi courte qu'il ſera poſſible, ſur la doctrine d'Homere & de Mᵉ D. au ſujet du deſtin & des decrets de Dieu ; je ne crois pas pouvoir m'en diſpenſer dans une critique auſſi approfondie d'ailleurs que celle-cy : mais les Lecteurs qui ne goûtent pas ces ſortes de diſcuſſions, peuvent paſſer à l'article ſuivant. Les idées d'Homére imparfaites & confuſes en tout genre

[a] θ 423.

de doctrine, le font encore bien davantage ſur le deſtin & les decrets de Dieu. Il eſt impoſſible d'un côté qu'il n'ait pas reconnu l'anteriorité du deſtin à l'égard de ſon Jupiter, puiſqu'il y a eû un temps où Jupiter n'étoit pas né, & où même aprés ſa naiſſance il n'étoit pas encore maître du ciel, qui ſelon le témoignage de Neptune (*L.* 15. *p.* 357. luy échut par le ſort. D'un autre côté il paroît par quelques traits de l'Iliade, que Jupiter eſt maître des arreſts du deſtin, quoiqu'il ne les ait pas portez. Il dit lui-même au 16e Liv. p. 28. quelle douleur pour moi de voir que « la cruelle deſtinée ait condamné Sar- « pedon le plus cher de tous mes enfans! « ſur quoi Junon lui répond : Quoy, « vous arracheriez des bras de la mort « un mortel que le deſtin a condamné, « ſatisfaites-vous : mais les autres Dieux « ne l'approuveront jamais. » Minerve au Livre 22. (*p.* 262.) luy dit préciſément la même choſe, & dans les mêmes termes grecs à l'égard d'Hector. Enfin, on voit d'autres endroits où le Poëte parlant lui-même, rend Jupiter ſeul auteur de la deſtinée des hommes : La Déeſſe mere d'Achille, dit-il, « (*L.* 17. *p.* 83.) avoit pris ſoin de l'in- «

» ſtruire de ſa deſtinée, en lui décou-
» vrant les decrets du puiſſant Jupiter. »
Mᵉ D. ne tire la doctrine d'Homere ſur le deſtin que des traits de cette eſpece, en oubliant tous les autres. Jupiter, » dit-elle (3. 432.) eſt l'auteur & le maî-
» tre du deſtin, & Apollon execute ſes
» ordres ; les decrets de Jupiter, ajoû-
» te-t-elle, font la deſtinée des hommes.

Cela poſé, Mᵉ D. prenant pour maître en des matieres ſi profondes, un Poëte, dont elle avoüe elle-même (*preface* 48.) qu'on ne ſçauroit tirer un ſyſtême de Theologie bien ſuivi, dit
» qu'il établit par tout la liberté de
» l'homme, & une double deſtinée ſi
» neceſſaire pour accorder cette liberté
» avec la prédeſtination : & rappellant cette idée, ou plûtôt ces mots au vol,
» 2. (*p.* 458.) elle dit : On voit par-
» tout dans Homere qu'il avoit connu cette double deſtinée des hommes, ſi
» neceſſaire pour accorder le libre ar-
» bitre avec la prédeſtination ; en voicy
» un témoignage bien formel & bien ex-
» prés. Il y a deux chemins pour tous
» les hommes ; s'ils prennent celui-là il
» leur arrivera telle choſe, s'ils prennent
» celui-cy, leur ſort ſera different.

Premierement, dés qu'il s'agira de

doctrine chrétienne ſur cette matiere, le mot de deſtinée ſera défendu. Si par la deſtinée qui diſpoſe des Royaumes on entend la volonté, ou la toute-puiſſance de Dieu, on peut retenir le ſentiment, dit S. Auguſtin, mais il faut corriger l'expreſſion. *Quæ regna, ſi propterea quiſquam fato tribuit, quia ipſam Dei voluntatem, vel poteſtatem fati nomine appellat, ſententiam teneat, linguam corrigat. De civ.* . Mais en ſecond lieu, ſur quoi Me D. avance-t-elle qu'une double deſtinée, un double decret de Dieu eſt neceſſaire pour conſerver la liberté de l'homme? on ne luy paſſera pas cette propoſition dans la fameuſe Ecole, qui tient que Dieu eſt le premier moteur des creatures libres, auſſi-bien que de celles qui ne le ſont pas; mais que faiſant agir les unes & les autres, conformément à leur nature & à leur condition, ſon decret toûjours ſimple eſt que les premieres faſſent librement ce qu'il leur fait faire, & que les ſecondes le faſſent neceſſairement [a]. On ne paſſera pas non plus à Me D. le double decret dans le ſyſtême expliqué d'une maniere ſi

a *Vide Sylvium in Th. p. 1. q. 22. de provid. Dei. art 4. & alios.*

nette par le R. P. Daniel Jeſuite [a] ; car bien que dans ce ſyſtême, Dieu pour former ſes decrets ſur tous les évenemens où la créature intelligente a quelque part, ſe dirige par la connoiſſance qu'il a des futurs conditionels, & en particulier de toutes les diſpoſitions d'eſprit dont cette créature eſt capable ; ſes decrets mêmes ne tombent jamais que ſur les ſeuls futurs abſolus : parce que du nombre infini des choſes poſſibles que Dieu voit, il ne veut efficacement que celles qu'il fait exiſter, & de toutes les inſpirations qui peuvent porter la créature libre à ſuivre les ordres fixes de ſa Providence, il luy donne toûjours celle à laquelle il ſçait certainement qu'elle ſe rendra. Au contraire, ſi Mᵉ D. veut entendre par la deſtinée les differentes voyes qui ſont ouvertes à l'homme ; en un mot, les futurs poſſibles ou conditionels ; en ce ſens il ne ſuffit pas d'admettre une double deſtinée ou un double decret ; mais il il en faut admettre une infinité, puiſque au lieu du chemin que l'homme prend en chaque circonſtance, il en

a *Traité Theologique touchant l'efficacité de la grace.*

peut

peut prendre une infinité d'autres.

Mais ce qui m'étonne ici, c'eſt que Mᵉ D. qui ne ſe jette dans un faux ſyſtême ſur le deſtin, que pour ſauver la liberté de l'homme, ſe ſert ailleurs d'une expreſſion terrible contre cette même liberté. Homere (*L. 22. p. 250.*) raconte qu'Hector fut le ſeul qui lié « par ſa mauvaiſe deſtinée, ne rentra « point avec les autres Generaux, & « demeura devant les Portes Scées. » Là-deſſus Mᵉ D. fait cette remarque (*3. 544.*) Il dit fort bien lié, car le deſtin met « aux hommes des entraves qui les em- « pêchent de fuïr leur ſort. » Mais elle « me permettra de l'avertir que bien que la mort vienne ordinairement aux hommes, indépendamment de leur choix; cependant ſi ces hommes ſont d'eux-mêmes quelques actions qui les y conduiſent, comme Hector en cette occaſion, le decret de Dieu ſur leur mort n'empêche point que ces actions n'ayent été trés-libres; & il n'eſt nullement permis de dire à leur égard que le deſtin ou le decret de Dieu lie les hommes, & leur met des entraves qui les empêchent de fuïr leur ſort. Cet éclairciſſement fait voir que la liberté de l'homme, comme toutes les autres veritez,

eſt bien mieux conſervée par les bons principes que par les mauvais.

L'infaillibilité des decrets de Dieu établie comme un principe certain dans toutes les écoles catholiques, s'oppoſe à une autre erreur d'Homere & de Mᵉ D. qui croyent que les decrets de Dieu peuvent eſtre changez. Homere a donc » connu cette verité, dit Mᵉ D. (3. 422.) » que Dieu eſt le maître du deſtin, & » qu'il peut le changer comme il luy » plaît; & (3. 552.) Homere établit icy » bien formellement, que Jupiter eſt » le maître abſolu du deſtin, qu'il peut » le changer, & éloigner l'heure qu'il » a marquée. » Et de peur qu'on ne croye que le deſtin n'eſt ici qu'un terme vague qui n'exprime pas exactement la volonté & les decrets de Dieu, Mᵉ D. a ſoin dans un autre endroit d'éclaircir ſa penſée, & de confirmer ſa propoſition. C'eſt au 3ᵉ vol. (p. 445. 446.) où elle fait cette belle remarque. Ce qu'Ho» mere dit ici des ordres de Jupiter qui » peuvent eſtre forcez, ſe doit expli„ quer par la double deſtinée qu'Home„ re a reconnuë, & dont j'ai déja parlé: „ & il n'y a rien là qui ne ſoit con„ forme à la ſaine Theologie, qui en„ ſeigne que Dieu revoque quelquefois

ſes decrets ; témoin le Roy Ezechias, " à qui le Prophete Iſaïe annonce la " mort : Donnez ordre à vôtre maiſon, " lui dit-il, car vous allez mourir. Ce " Roy pieux par ſes prieres & par ſes " larmes, fait changer cet arreſt de " mort, & obtient encore quinze ans " de vie. (Rois 4. 20.) Voilà donc des " decrets de Dieu forcez, car Dieu qui " en eſt le maître, les revoque. „ Mr D. " qui cite quelquefois Grotius, a pû voir que ce Commentateur conforme en ce point à la ſaine Theologie, explique cette ſentence de mort de la diſpoſition naturelle où étoit le malade, qui ne pouvoit eſtre guéri que par une volonté particuliere de Dieu, ou par un miracle : car Dieu ſuſpend & change quand il luy plaît les regles générales de la nature, ſelon leſquelles Ezechias devoit mourir : ainſi la dénonciation que le Prophete fait d'abord à ce Roi malade, lui exprime ce qui devoit arriver par le cours ordinaire des cauſes ſecondes ; & la promeſſe qu'il luy fait enſuite de quinze ans de vie, exprime le decret de Dieu, qui étoit d'accorder ces quinze années à Ezechias, en conſequence de ſes prieres & de ſes larmes, qu'il avoit prévûës, ou même préor-

données. C'eſt à peu prés ſur les mêmes principes que les Theologiens parlent de tous les endroits de l'Ecriture qui ont quelque rapport à celui-ci, parce qu'ils ſçavent que la volonté immuable de Dieu eſt un dogme qui appartient à la foy. *Reſponſio D. Th. ad fidem pertinens eſt, voluntatem Dei eſſe immutabilem (Sylv. in Th. p. 1. q. 19. art. 7.)*

Mᵉ D. ne rectifie point ſon ſentiment des decrets de Dieu qui peuvent eſtre forcez, en diſant que Dieu qui en eſt le maître les revoque; il y a d'abord une contradiction ſenſible entre des decrets de Dieu forcez, & Dieu maître de ſes decrets; des decrets de Dieu *forcez*, eſt une expreſſion trés-mauvaiſe, pour ne rien dire de plus fort: mais Dieu *Maître de ſes decrets* eſt encore une expreſſion impropre, car bien qu'il en ſoit le maître en ce qu'il les a faits volontairement & librement, ce terme emporte une idée de variation, qui ne leur convient point: mais l'on dit fort bien qu'il eſt le maître du monde & des changements qui y arrivent; parceque c'eſt Dieu qui par les décrets immuables dont il eſt l'Auteur, a reglé ces changemens même.

De plus Mᵉ D. n'eſt point conſtante

dans l'opinion que ce ſoit Dieu même qui revoque ſes décrets : il y a bien des endroits dans ſes remarques où elle paroît croire que ces décrets peuvent être forcez par des hommes. Nonobſtant ce qu'elle a dit. Vol. 2. p. 413. que les décrets de la deſtinée qui ne cedent jamais à la force, cedent quelquefois à « la douceur „ , ce qui eſt faux ; je trouve Vol. 3. p. 431. que les braves gens « forcent la deſtinée à changer, & à ſe « déclarer en leur faveur „ , ce qui eſt encore plus faux. Mr D. trouve moyen de ſe contredire, ſans dire vrai une fois ni l'autre. Enfin dans Homere même, Apollon qui repreſente la deſtinée ; (2. 392.) qui eſt le même que le deſtin (3. 542.) & que l'on doit croire par conſequent ſur ce qu'il en dira, parle ainſi à Enée. (*L.* 17. *p.* 78.) Enée, lui dit-il, comment ſauveriez-vous vôtre Ville contre les ordres même de « Jupiter, comme j'ai vû autrefois des « hommes qui ſe confiant en leur force, en leur courage, en leur valeur & « dans le nombre de leurs Troupes inacceſſibles à la peur, ont forcé les « deſtinées ? Eh ! vous perdez le ſuperbe Ilion même contre les décrets du « ciel ; car n'en doutez point, Jupiter «

» aime beaucoup mieux vous donner » la Victoire qu'aux Grecs : mais vous » vous dérobez à ſa bienveillance par » vôtre fuite „. Mᵉ D. qui a tant appuyé ſur Jupiter ſeul maître de ſes décrets, ſuit ici une autre pointe d'admiration, & dit ſur ce diſcours d'Apollon. » Voici un des plus beaux & des plus » forts endroits d'Homere, & un de » ceux qui ont été le plus défigurez par » les Traductions ; il n'eſt pourtant pas » obſcur, & Apollon y parle avec une » clarté & avec une éloquence digne de » de ce Dieu. Que peut on imaginer de » plus fort & de plus capable d'animer » des Troupes, que de leur dire ? J'ai vû » des armées remporter par leur valeur » & par leur courage des Victoires con- » tre les ordres même du deſtin, & vous » à qui le deſtin eſt favorable, & pour „ qui Jupiter même combat, vous per- „ dez par vôtre lâcheté tous ces avan- „ tages. Je ne crois pas que l'eſprit hu- „ main puiſſe aller plus loin, & voilà „ de ces traits que Demoſthene étudioit „ dans Homere, & qu'il a ſçû ſi bien imi- „ter (3. 445.) „. Aprés cela Homere n'a plus droit de dire formellement comme Mᵉ D. l'en loüe, (*Vol.* 3. *p.* 527.) „ que ce n'eſt pas la valeur qui ſauve

l'homme, & que c'eſt Dieu ſeul qui « donne la Victoire comme il lui plaît ; « puiſque Apollon nous aſſure qu'il y a des armées qui ſe confiant en leur « force, en leur courage, & dans le « nombre de leurs Troupes, ont forcé « les décrets de Jupiter, & gagné la « Victoire malgré lui. Ne trouvez-vous pas cette impieté bien digne d'être appellée le dernier effort de l'eſprit humain?

Cependant pour amener les choſes à un point raiſonnable, je paſſerois volontiers un expreſſion qui ſe trouve dans Homere, (*L. 17. p. 77. 78.*) Ils alloient remporter par leur force & par leur « courage la gloire de ce Combat, contre « les décrets de Jupiter même, ſi « dans ce moment, &c. ». Pourvû que la choſe n'arrive pas, comme en effet elle n'arrive pas ici, ce tour fait ſentir fort bien que les hommes paroiſſent ſouvent ſur le point de faire ce qu'ils ne font pourtant jamais contre les décrets de Dieu. Je ne condamnerois point même le nom du deſtin employé comme un mot poëtique avec cette précaution, que ſi le deſtin repreſente les décrets de Dieu, ſes arrêts doivent être irrevocables, comme on le voit ſouvent dans

les Poëtes Payens mêmes : ſi au contraire ce mot exprime la ſuite des évenemens naturels regardés plûtôt comme des effets du cours ordinaire des cauſes ſecondes, que comme des objets des volontez particulieres de Dieu ; un Poëte pourroit dire en ce ſens, que l'homme vertueux force ou ſurmonte le deſtin ; il le force en faiſant réüſſir des choſes dont un homme du commun ne viendroit pas à bout ; il le ſurmonte en oppoſant la conſtance & la patience aux périls & aux adverſitez. Mais il fait l'un & l'autre en conſequence des décrets de Dieu qui lui en donne le pouvoir, & qui peut même le faire triompher par des voyes extraordinaires & miraculeuſes de tous les obſtacles qui lui viennent de la part des Puiſſances viſibles & inviſibles. Venons maintenant à l'explication allegorique d'Apollon.

Nous avons vû, que ſelon Mr D. „ Apollon repreſente la deſtinée, & „ qu'il eſt le même que le deſtin. Je lis en d'autres remarques, comme au vol. 2. (609.) que Minerve n'étant proprement que la ſageſſe & l'intelligence „ de Jupiter, c'eſt elle qui a toûjours „ preſidé aux conſeils de ſa providence, & que par conſequent elle eſt re-

gardée comme amenant toutes choſes " au terme fatal qui eſt leur deſtinée ,,. Je trouve dans le même Vol. (*p.* 392.) que Minerve, c'eſt-à-dire, la ſageſſe " éternelle, la providence, a dicté les " loix que la deſtinée eſt obligée de ſui- " vre ,,. Reflexion que Mᵉ D. place à l'occaſion d'un endroit du L. 7. p. 3. où Minerve repreſentant la providence, ſuit un conſeil qu'Apollon repreſentant la deſtinée luy avoit dicté. Quoi qu'il en ſoit, par une combinaiſon que je ne comprends point, Minerve dans l'Iliade protegeant les Grecs, eſt toûjours oppoſée à Apollon qui protege les Troyens. C'eſt-à-dire, que la ſageſſe, l'intelligence, la providence de Dieu eſt toûjours oppoſée à la deſtinée des hommes, dont cependant elle eſt l'Auteur, ſelon Mᵉ D. même (3. 432.)

Je trouve encore dans le 21. L. (*p.* 237.) que Neptune qui étoit pour les Grecs, propoſe un Duel à Apollon qui favoriſoit les Troyens. Apollon le refuſe en lui diſant: Neptune vous me " trouveriez bien inſenſé ſi j'entrois en " lice avec vous pour de miſerables " mortels ,,. Réponſe qui condamne de folie tous les autres Dieux qui ſe battent pour ce même ſujet dans ce Liv. 21.

qui en effet eſt le triomphe de l'extravagance. Mᵉ D: remarque là-deſſus (*p.* 538. 539.) qu'Apollon étant le même que le deſtin, & la ruine des Troyens étant concluë & décidée, ce Dieu ne peut plus la differer, & qu'ainſi il ne doit pas combattre Neptune. Mais en premier lieu l'allegorie boite du côté de Neptune, dont on ne nous donne point le rapport Theologique avec Apollon. En ſecond lieu, quoique la ruine des Troyens ſoit décidée, ils ſe défendront encore longtemps, & leur Ville même ne doit pas eſtre priſe dans le Poëme. Apollon ſuimême viendra encore ſecourir Hector au livre ſuivant. Enfin ſi Apollon protecteur des Troyens ne peut plus les ſoûtenir, c'étoit une raiſon allegorique de le faire vaincre par Neptune. Il en eſt ainſi d'un endroit du L. 5. (*p.* 202,) où Apollon ſe plaint que Diomede s'eſt jetté ſur lui : Mᵉ D. fait là-deſſus cette remarque (1. 464.) prenez bien garde, dit Euſtathe, avec quelle bienſéance Homere ſe conduit ici, il ne donne aucun avantage à Diomede ſur Apollon, pour ne pas dire des choſes entierement incroyables, & que l'allegorie même ne puiſſe juſtifier: il bleſſe

Venus & Mars, car il eſt poſſible mo- «
ralement de vaincre & de ſurmonter «
les paſſions déraiſonnables repreſen- «
tées par ces deux divinitez ; mais il «
n'eſt pas poſſible de vaincre Apollon, «
ſoit qu'on le regarde comme le So- «
leil, ſoit qu'on le conſidere comme «
la deſtinée „. Mais il n'eſt pas poſſible non plus de vaincre Venus & Mars regardez comme des Planetes, & vaincus neanmoins par Diomede ; ou ſi l'on conſidere Apollon comme la deſtinée des Troyens dont il eſt protecteur, il étoit fort naturel allegoriquement parlant que Diomede vainquît ou ébranlât du moins la deſtinée des Troyens, & préparât leur ruine : enfin s'il s'agit de la deſtinée propre de Diomede à laquelle ſeule il paroît qu'Euſtathe & Mᵉ D. penſent ici ; c'eſt lui-même qui devoit eſtre vaincu par elle, & s'il ne convenoit pas que Diomede eût de l'avantage ſur Apollon, il convenoit en toute maniere qu'Apollon en eût ſur Diomede. Mais rien n'eſt plus plaiſant que ces interpretations allegoriques d'Euſtathe ſur les choſes qu'Homere ne fait point faire. Nous en verrons ailleurs des exemples plus marqués, paſſons cependant aux allegories morales.

ARTICLE III.

Des Allegories Morales.

NOus avons examiné dans l'article précedent la maniere dont Homere fait agir Minerve à l'égard de Jupiter & des autres Dieux, parce qu'en ce rapport les allegoriſtes ne peuvent la regarder que comme ſageſſe divine. Dans le deſſein que nous avons de l'examiner ici comme ſageſſe humaine ou comme vertu de prudence, nous la ſuivrons dans les communications qu'elle a avec les hommes. Ce n'eſt pas qu'en quelques-unes de ces communications mêmes Mᵉ D. ne la nomme encore ſageſſe divine ; mais en d'autres toutes ſemblables, elle la nomme auſſi prudence humaine. Nous joindrons ici les unes avec les autres, pour éviter un partage peut-être difficile & certainement inutile.

Il eſt parlé épiſodiquement dans l'Iliade de conſeils & de ſecours donnez aux hommes par Minerve : les uns & les autres ne devroient avoir eſté donnez que pour des entrepriſes juſtes fai-

tés par l'ordre ou avec le consentement des Dieux exprimé ou présumé. Mr D. tire ce principe d'Homere même, car en un endroit du Livre 11. (*p.* 186.) le Poëte dit, que Diomede vit un char « monté par deux des plus vaillans sol- « dats des rives de l'Hellespont, tous « deux fils de Merops de la Ville de « Percote, le plus excellent Devin de « son temps; & qui prévoyant le mal- « heur dont il étoit menacé, avoit dé- « fendu à ses fils d'aller à cette perni- « cieuse guerre: mais entraînez par leur « destinée qui les appelloit à la mort, « ils avoient mépriſé ses défenses, & « s'étoient dérobez de sa maison. Dio- « mede les attaque, leur ôte la vie, les « dépoüille de leurs armes. » Mr D. dit « là-dessus (2. 508.) qu'Homere toû- « jours attaché aux bonnes mœurs, en- « seigne icy que la désobéïssance des en- « fans aux ordres des peres, & le mé- « pris de la Religion, ne peuvent qu'ê- « tre funestes. Cependant au même Li- « vre 11. p. 210. Nestor raconte que « voulant aller combattre les Eléens, « son pere s'opposa à cette ardeur, il « luy dit qu'il étoit trop jeune & trop « novice encore dans le métier de Mars; « & il enferma son char & ses chevaux: «

» mais toutes ces précautions, dit Neſ-
» ſtor, ſont inutiles, je me dérobe, &
» je ſors à pied au milieu de nôtre Ca-
» valerie, car Minerve elle-même m'a-
» nimoit & me conduiſoit. » Voilà Minerve qui favoriſe déja la déſobéïſſance aux ordres des peres; vous l'allez voir favoriſer le mépris de la Religion, & la déſobéïſſance aux ordres des Dieux, & ce qui eſt bien plus étonnant, à ſes propres ordres. Pour exciter Diomede au combat, elle luy allegue l'exemple de Tydée pere de ce Héros, & luy dit en propres termes (*L. 5. p. 229.*) Quoy
» que je luy euſſe défendu de ſe battre
» contre les Thébains, & de les inſulter
» avec cette fierté qui lui étoit ſi natu-
» relle, & que je luy euſſe ordonné de
» ſe mettre à table avec eux, & de n'a-
» voir que des paroles de paix; mes or-
» dres & mes défenſes ne pouvant rete-
» nir ce courage indomptable, il défia
» ces orgueilleux deſcendans de Cad-
» mus, & les vainquit tous ſans peine,
» car je luy prêtay mon ſecours. Si l'on trouvoit dans un moderne une contradiction de morale & de diſcours comme celle-là, on diroit qu'il n'auroit pas ſeulement relû ſes vers, & certainement Homere paroît n'avoir jamis relû les

ſiens pour les corriger. Mais venons à ce qui ſe paſſe dans l'Iliade même, & commençons par le Héros. Achille, ſelon Horace, le P. le Boſſu, Mr & Mr D. eſt fougueux, déraiſonnable, injuſte, brutal & fou ; & c'eſt Minerve qui le protege & qui le conduit ; cela eſt trés-convenable dans l'idée d'Homere, car c'eſt un homme vicieux, gouverné par une Déeſſe encore plus vicieuſe : Mais, que devient l'allegorie que les Commentateurs veulent prendre dans le ſens avantageux ? Il n'y a point de honte, dit Mr D. (3. 513.) en parlant d'Enée « qui fuyoit devant Achille, à fuir de- « vant un Héros que la ſageſſe même « conduit. » Quand on penſe qu'Achille eſt ce Héros, l'on eſt peu touché de la maxime. Mais enfin, quand on ne regarderoit Minerve que comme une Déeſſe guerriere, il eſt honteux à Enée de fuir devant elle, puiſque ſelon Mr D. (2. 512. 3. 437.) Ajax & Menelas ont parû grands, parce qu'ils ne ſe ſont pas retirez devant Apollon, & Jupiter même qu'en combattant.

Mais aprés cela, quelles ſont les eſpeces de ſecours que Minerve donne à Achille ? elle employe la fourberie la plus baſſe pour faire tomber Hector

entre les mains de ſon ennemi, en luy perſuadant ſous la forme de Deiphobus, qu'elle va l'aider à le combattre. Ce procedé n'eſt pas digne de la ſageſſe divine, ni même de la prudence humaine. La prudence profite des fautes de ſes adverſaires, elle les trompe quelquefois par des démarches ſimulées, de l'interpretation deſquelles ils ſont toûjours maîtres; mais elle ſe défend toûjours le menſonge, & ſur tout la trahiſon faite ſous le nom de l'amitié ou de la protection. Je renvoye ailleurs l'inégalité injuſte que l'aſſiſtance de Minerve met enſuite dans le combat d'Achille & d'Hector : mais il eſt veritablement de ce lieu de remarquer comment Minerve ſoûtient Diomede dans » les Jeux du 23e Livre. Apollon avoit » ôté le foüet à Diomede, & Minerve » qui s'apperçoit de la ſupercherie d'A» pollon (*ce ſont les termes de la traduc»tion p.* 311.) s'approche promptement » de Diomede, lui donne un foüet, & » inſpire à ſes chevaux une vigueur » nouvelle : non contente de cette fa» veur, elle pouſſe plus loin ſon indi» gnation contre Eumelus, elle le joint, » rompt ſon eſſieu, les cavales s'écar» tent, le char ſe renverſe, & le fils

d'Admete tombe au pié des roües, & ſe « bleſſe au viſage & aux bras.» Laquelle « des deux ſupercheries, celle d'Apollon ou celle de Minerve vous paroît la plus ſage ? Me D. dit icy (*vol.* 3. 579.) Homere feint que Minerve vient au « ſecours de Diomede, parce que ce « Héros avoit eu la prudence de ſe « munir de deux foüets.» Voilà un « détail bien digne de l'allegorie de Minerve. Mais quelle explication donnera-t-on à l'eſſieu rompu ? Cette circonſtance nous apprend-elle qu'il étoit de la prudence d'un homme qui devoit diſputer le prix de la courſe à un autre, de faire rompre ſecretement l'eſſieu de ſon competiteur, comme Pelops fit à Oenomaüs ? Me D. nous dit elle-même (*ib.*) que cette prudence auroit été regardée comme une friponnerie, & qu'avant que de recevoir le prix, il falloit ſe purger de toute fraude par ſerment. Enfin, elle donne cet arreſt contre les Jeux de l'Eneïde comparez à ceux de l'Iliade (3. 589.) La courſe de Niſus & d'Euriale me ſemble « bien inferieure à celle d'Ajax & d'Uliſſe, & ce que Niſus fait en faveur « de ſon ami, eſt une injuſtice qui me- «

riteroit punition. „ Que faut-il donc faire à Minerve ?

Mais le trait le plus noir de Minerve eſt, lorſque envoyée par Jupiter à l'inſtigation de Junon, elle va exciter Pandarus au L. 4. à tirer contre Menelas une fléche qui rompt l'alliance qui avoit été jurée entre les Grecs & les Troyens. La ſeule action de toute l'Iliade où la ſageſſe pût eſtre convenablement employée, étoit au contraire de former cette alliance, en vertu de laquelle on devoit rendre Helene à ſon époux, & terminer une guerre ſi funeſte aux deux partis. Le Taſſe a eu une idée ſemblable à celle d'Homere. (*cant. 7. ſt. 99.*) mais il ſuppoſe avec bon ſens, que c'eſt un démon, qui ſous la figure de Clorinde, va exciter Oradin à tirer contre le Comte Raymond un trait qui rompt l'alliance qu'on avoit jurée ; car, comme je l'ay déja obſervé, on ne ſçauroit emprunter aucune idée d'Homere, ſans la changer, & ce n'eſt qu'à l'eſprit tentateur que convient la fonction qu'il donne ſi mal à propos à la ſageſſe. Mᵉ D. elle-même n'a pû s'empêcher de qualifier du nom de tentations les inſtances de Minerve à l'égard de Pandarus. Ho-

mere l'apelle inſenſé, dit-elle (1. 412.) « parce qu'il va faire une action manifeſtement injuſte & impie ; & que s'il « avoit eu le moindre ſens, il auroit « reſiſté à toutes ces tentations » ; Or, Dieu ou la Sageſſe divine eſt incapable de tenter en mal, & il ne tente jamais perſonne. *Deus intentator malorum eſt, ipſe autem neminem tentat. Jac.* 1. 13. C'eſt neanmoins ſur cette tentation même que Mᵉ D. s'interroge ainſi (1. 409.) Pourquoy Homere fait-il que Minerve va elle-même exciter Pandarus à une action auſſi injuſte que celle qu'il va faire de violer » l'alliance par un acte d'hoſtilité ? » Et au lieu de répondre comme ſur le troc infame des Villes que Jupiter & Junon ſe livrent mutuellement, que ſous les perſonnages des Dieux Homere repreſente les méchans Princes (1. 408.) ou plûtôt au lieu de faire remarquer en quel abîme d'impieté & d'extravagance le Paganiſme avoit plongé l'eſprit des hommes, & particulierement celui d'Homere, Mᵉ D. répond (1. 409.) que c'eſt pour faire entendre que la « Sageſſe même préſide à tous les de- « crets de Jupiter, & qu'elle conduit « tous les reſſorts de ſa Providence. » Par

où vous voyez d'abord qu'elle fait tomber le decret de Dieu ſur une action manifeſtement injuſte & impie. Non contente de cela elle dit (1. 413.) on „ peut demander icy pourquoy Minerve „ qui excite Pandarus contre Menelas, „ détourne-t-elle de Menelas le trait de „ Pandarus ? C'eſt pour faire entendre „ que la même Providence qui pouſſe, „ ſi on oſe ainſi parler, les méchans à „ faire du mal, ſçait auſſi ſauver de „ leurs mains ceux qu'ils attaquent.„ Il eſt certain d'abord, que Dieu qui ne peut vouloir le crime, ne peut en former le decret ; mais voyant de quoy la créature eſt capable en chaque circonſtance par ſa malice qu'il lui permet d'exercer, lorſqu'il le juge à propos, il fait le decret de tirer differens biens des maux qu'elle commet par ſa pure faute, & par ſa pure volonté. *Peccata mala ſunt, ideoque à Deo provideri non poſſunt, prævidet tamen, & prævisa ordinat ad bonum*[a]. Mais enſuite Mᵉ D. eſt la ſeule perſonne de nôtre Religion qui oſe parler ainſi : " La Providence pouſſe les méchans à faire du mal.„ Elle a peut-être entendu dire, que ſelon quelques Theologiens, dont je ne vou-

a *Eſtius in* 1. *Sent. diſt.* 39. *par.* 9.

drois pas ſuivre le ſentiment, Dieu prémeut les cauſes libres à ce qu'il y a de materiel & de phyſique dans les actions mauvaiſes. Mais, ſelon ces Theologiens mêmes, il ne les prémeut & ne les pouſſe jamais à ce qu'il y a de mauvais dans ces actions, & qui leur peut faire donner le nom de mal. Enfin, quand il ſeroit auſſi vrai qu'il eſt faux que la Providence pouſſe les méchans à faire du mal, eſt-ce là l'eſpece de doctrine ou de morale qui convient à un Poëme ou à un Commentaire fait ſur un Poëme ? Mᵉ D. dit en un endroit de ſon Livre (1. 519.) J'ai bien peur que beaucoup de gens " en liſant cet ouvrage, & le trouvant " fort au deſſus de mes forces, ne me " renvoyent à ma quenoüille & à mes " fuſeaux. „ Certainement elle a fait à Homere beaucoup plus d'honneur qu'il ne meritoit : mais elle pouvoit mieux placer ſa modeſtie, en s'abſtenant de toucher à des matieres qui ſont difficiles dans la Theologie même à laquelle elles appartiennent, qui ne ſe traitent point en maniere de propos rompus, ou dans des remarques de fantaiſies miſes à la queuë d'un Poëte payen qui n'a ni ſyſtéme dans l'eſprit, ni préciſion dans ſes diſcours.

Mais pour ſortir de la Theologie dont Mᵉ D. me fait parler ici malgré moi, quelle difference de la Minerve d'Homere avec celle qui inſtruit, & qui conduit le moderne Telemaque ? & malgré l'oubli des allegories que le P. le Boſſu nous reproche, dans lequel des deux Poëmes l'allegorie de Minerve ſageſſe divine, ou prudence humaine eſt-elle mieux ſoûtenuë ? Pour juger des deux perſonnages poëtiques nous n'avons qu'à employer une épreuve très-ſenſée que Montagne propoſe pour juger de deux perſonnages hiſtoriques ; c'eſt de les mettre à la place l'un de l'autre ; & de conſulter la maniere dont chacun d'eux auroit rempli la place de l'autre. C'eſt par là que Socrate lui paroît plus grand qu'Alexandre, parceque le Philoſophe auroit bien mieux rempli la place du Prince que le Prince n'auroit rempli celle du Philoſophe. Quel honneur ne feroit-on pas à l'Iliade ſi l'on y pouvoit tranſporter les conſeils & les exemples de bonté, de conduite, de valeur même que donne la Minerve de Telemaque ? repreſentez-vous au contraire qu'aprés tout ce qu'elle a dit & tout ce qu'elle a fait pour inſpirer à ce jeune Prince une conduite auſſi avan-

tageuſe à lui-même qu'à ſes Sujets ; elle va placer une plainte ſéditieuſe contre Jupiter ou une inſtigation noire de rompre une alliance jurée comme au 8e & au 4e livre de l'Iliade : eſt-il aucun Lecteur qui ne regardât ces ſortes de traits comme inſerez calomnieuſement par quelque envieux dans le Poëme de Telemaque ? D'où vient donc que dans Homere ils n'offenſent point les Admirateurs de ce Poëte ? c'eſt parceque les extravagances & les impietez ſont dans l'Iliade comme dans leur élement & dans leur centre, & que pour me ſervir d'une expreſſion de Me D. tout y eſt de même parure. Quelle difference y a-t-il auſſi du reſpect que Minerve s'attire dans Telemaque, à la maniere indigne dont on la traite dans l'Iliade ? eſt-il rien de ſi noble que l'embaras de Calypſo à la vûë de Mentor ſous le nom & ſous le viſage duquel Minerve s'étoit cachée ? Calypſo Déeſſe elle-même « eſt inquiéte & troublée à la vûë de « cet homme ſimple, obſcur, qui pa- « roît de mediocre condition, & qui « neanmoins, dit-elle, étant regardé « de prés, a quelque choſe au-deſſus de « l'homme „. Eſt-il rien de plus ſublime & de plus propre à porter juſqu'au fond

de l'ame une certaine veneration dont on eſt charmé, que l'inſpiration de ce Prêtre de Jupiter dans le Temple de Salente, qui ayant devant luy Mentor & Telemaque dit en mots entrecoupez. „ O Telemaque! tes travaux ſurpaſſent „ ceux de ton pere; le fier ennemi gé- „ mit dans la pouſſiere ſous ton glaive: „ les portes d'airain, les inacceſſibles „ remparts tombent à tes pieds. O gran- „ de Déeſſe que ſon pere .... O jeune „ homme tu reverras enfin .... à ces „ mots la parole meurt dans ſa bouche, „ & il demeure malgré lui dans un ſi- „ lence plein d'étonnement: tout le peu- „ ple eſt glacé de crainte, Idomenée „ tremblant, Telemaque ſurpris, Men- „ tor eſt le ſeul que l'eſprit divin n'a pas „ étonné „. En verité quand on a goûté ces ſortes d'images, on ne ſçauroit plus ſouffrir Jupiter prêt à ſe venger par la foudre de l'inſolence de Minerve ſcelerate & chienne impudente.

Au reſte un fait qu'il ne faut point diſſimuler, ſoit qu'il diminuë, ſoit qu'il augmente le tort d'Homere, c'eſt qu'on ne voit point dans l'Iliade qu'il ait eu non-ſeulement la moindre intention de faire de Minerve la ſageſſe de Jupiter, mais d'en faire même une Déeſſe ſage.

Homere

Homere étoit ſans doute trés-capable de nous preſenter Minerve comme la ſageſſe, & de lui faire faire ſous ce nom-là une infinité de fautes. Mais la verité eſt qu'il n'a jamais penſé à le lui donner. En effet Homere qui eſt trés-liberal d'épithetes honorables, qui appelle Priam égal en ſageſſe aux Dieux mêmes, lorſqu'il refuſe au L. 7. p. 24. de ſauver ſa Ville en rendant Helene aux Grecs, ce même Homere n'a pas ſongé une ſeule fois a donner l'épithete de ſage à Minerve. Auſſi ne l'eſt-elle que dans les remarques de Mᵉ D. mais il n'a pas oublié de l'appeller. λαοσσόος *P pulorum concicatrix* [a], qui met les Peuples en émotion, épithete qu'il donne à Mars [b] & à la diſcorde [c] : & ſelon le goût qu'Homere avoit pour le déſordre & pour le carnage, il a crû par là beaucoup plus relever Minerve que s'il avoit mis en elle l'aſſemblage de toutes les vertus.

Les combats de Diomede contre Venus & contre Mars entrent auſſi, ſelon Mᵉ D. dans les allegories morales. Diomede, *dit-elle*, (1. 464.) bleſſe Venus & Mars, parce qu'il eſt poſſible «

a v. 128.
b p. 398.
c v. 48.

» de ſurmonter les paſſions déraiſonna-
»bles repreſentées par ces deux divini-
» tez ,,. Venus ſignifie ſans doute la volupté charnelle ; Mars repreſente la folie en général, & plus particulierement » les injuſtices & les violences d'où naiſ-» ſent les guerres & les combats », c'eſt encore Mr. D. qui parle (3. 537.) Par rapport à Mars, je dis d'abord que c'eſt lui faire tort que de le croire plus méchant que les autres Dieux de l'Iliade. Ce n'eſt que chez les Commentateurs d'Homere qu'on trouve ces diſtinctions ſpécieuſes de Dieux bienfaiſants, ou malfaiſants, de bons, ou de mauvais eſprits ; chez lui depuis Jupiter juſqu'aux furies infernales, ils ne reſpirent tous qu'une folie & une injuſtice parfaite. Nous l'avons prouvé ailleurs à l'égard de Jupiter, & nous venons de le prouver à l'egard de Minerve. En ſecond lieu c'eſt Diomede que l'on prend pour Acteur contre Mars ; je ne vois point en lui un homme ſi oppoſé au déſordre de la guerre, puiſque au contraire c'eſt un des plus terribles & des plus inexorables combattants qui ſoit dans l'Iliade. En troiſiéme lieu, quel honneur moral font à Diomede ſes combats contre Mars ? puiſqu'il s'en prend

à Apollon, à Jupiter même auquel il reſiſte au L. 8. avec une hardieſſe dont Mr D. fait de grands éloges que nous examinerons en leur lieu. Au fond il paroît qu'Homere a voulu faire de Diomede un furieux, un autre Capanée qui ne craint ni les Dieux ni les hommes, & qui par là même s'eſt attiré la vengeance celeſte dont on le menace trés-clairement. Ce ſont ſur tout ces menaces & leur éxecution arrivée depuis, ſelon la penſée d'Homere, qui ruinent de fond en comble toute l'allegorie des vices attaquez & combattus, dont la victoire, dans un Poëte moral, doit procurer une ſûre & ample recompenſe. Bien plus, tous les diſcours qui ſe tiennent dans l'Iliade au ſujet de ces combats de Diomede contre Mars & contre Venus, vont à condamner ſon action: & il s'en faut bien qu'Homere déſapprouve auſſi nettement tant d'injuſtices & de violences qui ſe commettent dans ſon Poëme, qu'il paroît déſapprouver la conduite de Diomede. Venus s'étant allé plaindre à Dioné ſa mere de la bleſſure qu'elle venoit de recevoir; Dioné (*L. 5. p. 196.*) lui dit pour la conſoler: vous n'êtes pas la ſeule des immortels que l'audace ſacri- «

» lege des hommes ait osé attaquer»; là-dessus elle lui fait une énumeration de tous les Dieux qui avoient été blessez par des hommes, & nommant Hercule en particulier qui avoit blessé » Pluton; le malheureux, dit-elle, » (*p.* 198.) l'insolent, l'impie qui ne » craignit pas de commettre des sacri- » leges, & qui eut l'audace de blesser de » ses fleches les Dieux immortels.... » *& revenant à Diomede*, l'insensé ne » s'est pas souvenu que ceux qui ont la » folie de combattre contre les Dieux » ne demeurent pas long-temps sur la » terre, & que leurs tendres enfans ne » s'asseyent point sur leurs genoux, & » ne leur donnent pas le doux nom de » pere, au retour de leurs expeditions » & de leurs sanglantes guerres. Que ce » Diomede, tout brave qu'il est, prenne » garde qu'un jour quelque Dieu plus » fort que vous ne combatte contre lui; » & que bien-tôt la sage fille d'Adraste, » la genereuse Egialée femme de ce Va- » leureux guerrier, épouvantée la nuit par » quelque songe sinistre, ne remplisse » son Palais de cris, & n'éveille toute » sa maison en demandant son mary le » plus vaillant des Grecs, son mary le » premier objet de ses feux & de toute

ſa tendreſſe „. On répondra peut-être à ce diſcours, que Dioné flate ſa fille & ſe flate elle-même, en s'appliquant mal à propos une vengeance qui ne regarde que les Dieux juſtes ou ſymboles de juſtice qu'on auroit offenſez Mais non ; Mᵉ D. elle-même prend ce diſcours dans le ſens abſolu, & oubliant totalement l'allegorie d'un Héros qui combat la volupté, elle entre ici dans les interêts de Dioné mere de Venus, & nous preſente ſubitement la morale de cette Déeſſe contre ceux qui attaquent les Dieux. Ces invectives, *dit-elle* [a], que Dioné fait contre Hereule, *& par conſequent contre Diomede*, ſont autant de preceptes moraux qu'Homere donne à ſon Lecteur pour le porter à reſpecter les Dieux „. Sur l'exclamation de la Déeſſe, l'inſenſé ne s'eſt pas ſouvenu que ceux qui ont la folie de combattre les Dieux ne demeurent pas long-temps ſur la terre. Mᵉ D. dit, (*ib.*) Voilà une adreſſe bien admirable d'inſerer des ſentences ſans quelles paroiſſent, & dont on ſent l'effet ſans le voir. Homere ne débite pas ici une ſentence pure & marquée, en diſant que tous ceux qui combattent contre les Dieux

[a] 1. 460.

» meurent bien-tôt ; mais il dit, l'inſen-
» ſé ne s'eſt pas ſouvenu que ceux &c...
» comme ces véritez étant des ſenti-
» mens gravez dans le cœur de tous les
» hommes, Homere eſt le premier qui
» ait montré l'art de placer ainſi des
» ſentences déguiſées. Enfin, *dit-elle*,
» Dioné prédit à Diomede qu'un Dieu
» vengera un jour Venus & le punira
» de ſon audace ſacrilege ». Ainſi Dio-
mede peut avoir raiſon allégoriquement, mais il a tort Théologiquement, & il ſera puni hiſtoriquement. En vérité ſi Homere avoit voulu faire entendre qu'il y a de l'impieté à s'oppoſer à la diſſenſion & à la vôlupté, ſon allégorie ſeroit infiniment mieux ſoûtenuë, & il n'en auroit pû choiſir une plus juſte que celle de Diomede puni pour avoir combattu Mars & Venus. Mais qui plus eſt, on ne pourroit douter que ce ne fût le vrai but de cette allegorie, en ſe tenant à la regle trés-judicieuſe d'expliquer les préceptes obſcurs ou déguiſez dans un Ouvrage, par ceux qui y ſont clairs & poſitifs ; car je vois que Thétis dans le premier livre dit à Achille (*p.* 28.)
» mon fils demeure ſur tes Vaiſſeaux, &
» donne aux Grecs des marques de ton
» reſſentiment. Et au L. 24. mon fils il

eſt fort bon à un homme de goûter les « derniers plaiſirs avec une femme.

ἀγαθὸν δὲ γυναικὶ περ ἐν φιλότητι μίσγεσθαι,

Bonum verò mulieri in amore miſceri.

Voilà ſans détour & en termes précis, la penſée d'Homére à l'égard de la diſſention & de la volupté charnelle ; & par conſequent le principe par lequel nous devons expliquer l'allégorie dont nous venons de parler.

En général d'où vient qu'Homere ne dit jamais un mot qui puiſſe favoriſer l'interprétation de ſes allégories, ſur tout de ſes allégories morales qui ſont faites pour tout le monde ; car enfin dans tout le cours de l'Iliade, ce n'eſt point Homére qui eſt moral, c'eſt Mᵉ D. qui l'eſt, & ſouvent malgré ſon Auteur même. Je lis, par exemple, dans la premiere remarque ſur le L. 5. (*p.* 435.) Diomede picqué de ce qu'Agamemnon l'a taxé « de peu de courage, ſe ſurpaſſe lui-même, & fait des exploits inoüis ; Miner- « ve l'aſſiſte dans ce deſſein, parceque « la véritable ſageſſe veut qu'on ne ſe « venge des injures que par des actions « éclatantes qui en faſſent voir la fauſſe- « té ,,. Si Homére a eû cette penſée pourquoi ne la dit-il pas ? auroit-elle dés-

honoré ſon Poëme ? je vois enſuite dans le texte que Minerve dit à Diomede (*L.* 5. *p.* 178.) ſi quelque Dieu » vient pour vous ſurprendre ſous une » forme humaine, gardez-vous de com- » battre contre les immortels, ſi ce n'eſt » contre la ſeule fille de Jupiter, contre » la belle Venus ; ſi elle ſe hazarde de » venir dans les combats, tirez hardi- » ment ſur elle & la bleſſez ſans héſiter. Mr D. dit (1. 443.) qu'il n'eſt pas dif- » ficile de percer le ſens de cette allé- » gorie qui ordonne à un homme de » guerre de ceder aux Dieux, & de ne » combattre que contre Venus ſeule ». Ce qui m'empêcheroit de voir ce ſens, ſeroit l'exception même qui me paroît trés-pernicieuſe ; car il s'enſuit de là que de tous les vices un homme de guerre ne doit combattre que la volupté charnelle ; mais de plus cette exception eſt ridicule dans la vûë morale qu'on donne au Poëte, puiſque dans un inſtant il fera combattre Mars par Dioméde ſur l'exhortation même de Minerve. » Diomede qui m'êtes ſi cher, lui dit- » elle, (*p.* 230.) ne craignez ni le Dieu » Mars ni aucun autre des immortels ». Peut-on joindre plus groſſierement une faute de compoſition à une faute de mo-

rale ? Minerve à la page 178. a oublié de nommer Mars avec Venus comme deux vices qu'il faut combattre, elle le nomme ici, & gâte auſſi-tôt l'allégorie en ajoûtant, *ne craignez aucun autre des immortels*, comme s'ils étoient tous des vices, contre ce qu'elle a dit elle-même, *gardez-vous de combattre les immortels excepté Venus*, & contre les préceptes moraux qu'Homere, ſelon Mr D. (*p.* 460.) donne dans ce même livre, de reſpecter les Dieux. Mais je ne ſçaurois m'empêcher d'allèguer à cette occaſion, & en finiſſant cet Article, un des plus plaiſants diſcours qui ſoient dans l'Iliade par rapport au perſonnage qui le tient. C'eſt le même Dioméde qui voyant Glaucus venir à luy pour le combattre au 6e livre, lui dit, (*p.* 246.) ſi vous êtes quelqu'un des immortels qui ſoyez « deſcendu de l'Olympe, je vous déclare que je ne me bats point contre les « Dieux ». Lui qui dans le livre précédent, ſans remonter plus haut, a attaqué Apollon, Mars, & Venus ; dit ici, qu'il ne combat point contre les Dieux, & ne prévient pas ſeulement l'objection qu'on lui peut faire : c'eſt une preuve de la mémoire & de l'attention d'Homére. Bien plus Dioméde ſoûtient la maxime

de ne point combattre les Dieux par » l'hiſtoire de Licurgue fils de Dryas qui » fut frappé d'aveuglement, pour avoir » pourſuivi les nourices de Bacchus. » Bacchus lui-même épouvanté ſe pré- » cipita dans la mer, Thétis le reçût » dans ſon ſein, & le remit à peine de » ſon éfroy, ſi grande étoit la terreur » que cet homme violent & furieux lui » avoit imprimée. „ Pour peu qu'on ait de teinture de l'ancienne hiſtoire, on ſçait dans quelle vénération étoit Bacchus principalement par ſa valeur qu'il n'avoit jamais employée, ſelon les propres termes de Diodore L. 3. que pour la punition des méchants, & pour l'avantage du genre humain ἐπὶ κολάσει μὲν τῶν ἀσεβῶν, ἐνεργεσίᾳ δὲ τοῦ κοινοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων. Admirez là-deſſus la baſſeſſe du choix d'Homére dans la ſeule circonſtance qu'il nous rapporte de la vie de ce Dieu.

ARTICLE IV.

Des Allegories Phyſiques.

ON ne doute pas que les premiers Ecrivains du Paganiſme n'ayant qu'une connoiſſance fort groſſiere &

fort ſuperficielle de la Phyſique, & ne pouvant ainſi rien tirer du fond des choſes, ne ſe ſoient jettez dans les alluſions & dans les fables, auſquelles leurs Lecteurs mêmes n'étoient que trop portez. Ciceron en rend un témoignage qui paroît conſtant. Son ſecond Livre de la nature des Dieux eſt employé preſque tout entier à expliquer le rapport que chaque Dieu avoit à quelque élément, ou à quelque corps naturel. Là on trouve en effet que Jupiter repreſente la matiere étherée, & Junon l'air groſſier qui luy eſt inferieur, mais qui luy reſſemble aſſez, & qui luy eſt joint d'aſſez prés, pour avoir donné lieu de regarder cette Déeſſe comme ſœur & femme de Jupiter. Il en eſt ainſi des autres Dieux, entre leſquels on avoit partagé la nature, ou plûtôt qui en étoient eux-mêmes les parties. Je paſſe donc cette premiere inſtitution des Dieux comme un fait hiſtorique vrai en general : mais outre que les applications particulieres que les Ecrivains poſterieurs ont faites de chaque Dieu à chaque élément ou à chaque corps, paroiſſent ſouvent peu naturelles ; & par conſequent fort douteuſes ; d'ailleurs, elles ſont differentes en differens Au-

teurs ; c'eſt ce qu'on peut voir, en confrontant enſemble Varron qui avoit fait des recherches ſur cette matiere par rapport à la langue latine, Macrobe qui ajoûte à l'étimologie des noms latins des Dieux celle de leurs noms grecs, Diodore de Sicile qui attribuë l'origine de ces idées aux Egyptiens. La diverſité des applications rapportées par tous ces Auteurs, fait qu'on ne peut établir aucune regle fixe pour l'intelligence des allegories. Ce ſont auſſi ces incertitudes & ces équivoques qui ont rendu les Mythologiſtes ou Allegoriſtes ſi mépriſables dans ces derniers temps, où l'on a pris du goût pour la juſteſſe. Les Philoſophes & les Poëtes à allegories, ſont des Auteurs qui veulent s'énoncer par des ſignes, de la ſignification deſquels on n'eſt point convenu, & leurs Commentateurs ſont des Interprétes qui veulent déterminer les paroles de leurs Auteurs à un ſens qui eſt tel qu'on leur en pourroit trouver cent autres auſſi convenables que le leur. Repreſentez-vous un Peuple qui ſe ſert d'une langue arbitraire, où les uns parlent comme ils veulent, & les autres entendent comme ils veulent, & où neanmoins la fantaiſie & la préven-

tion populaire donne à quelques-uns la loüange de mieux parler & de mieux entendre que les autres. Il y a eu réellement quelque choſe de ſemblable à cela chez les Egyptiens, chez les Grecs mêmes, & chez les Romains dans toutes les matieres de Religion. Mais dans un ſiécle veritablement éclairé, la langue arbitraire des allegories en matiere de belles lettres, ne ſera jamais regardée dans les Auteurs que comme la reſſource & l'aliment de la fauſſeté d'eſprit, & dans les Interprétes, que comme un moyen trés-facile de ſoûtenir, de relever, & de conſacrer les ouvrages les plus impertinens & les plus bas. Cependant laiſſant à part toutes les differences d'Auteur à Auteur, on pourroit être content, & il commenceroit à y avoir une détermination qu'on pourroit ſuivre, ſi chaque Poëte ayant droit de ſe faire un ſyſtême particulier d'allegorie, on nous donnoit la clef d'Homére ſeul, & que nous ſçuſſions à quoy nous en tenir ſur le nom de chacun de ſes Dieux. Mais on n'en eſt pas là, & vous allez voir des variations remarquables dans les ſeules allegories de ce Poëte. Au Livre 5. de l'Iliade (*p.* 197.) il eſt dit que la reſpectable Junon el-

» le-même fut exposée à la fureur des » hommes, lorsque le magnanime fils » d'Amphytrion luy tira une fléche à » trois pointes, & la blessa au sein, & » que Pluton luy-même l'indomptable » Dieu des Enfers, tout terrible qu'il est, » fut couvert des insultes de ce même homme. » Mr D. (1.459.) interprete ainsi cette allegorie aprés Eustathe. Ju» non c'est l'air, & tout ce qui est au des» sus de la terre; Pluton c'est l'air qui » est au dessous; Hercule c'est l'esprit » philosophique veritable fils de Jupiter. » Hercule lance donc ses fléches contre » Junon & contre Pluton, & les blesse » c'est-à-dire, que l'esprit philosophi» que lance ses reflexions, ses idées, » ses vûës (*representées sans doute par les* » *trois pointes de la fléche*) & par leur » moyen il pénétre ce que Junon & Plu» ton ont de plus caché, car il n'y a » rien qui puisse se dérober à la philo» sophie. » Je ne chicane point Eustathe sur l'étude de la nature representée sous l'image d'une insulte & d'une attaque violente & cruelle, au lieu qu'elle devoit l'être sous le symbole d'une recherche pleine d'amour & d'estime. Je remarque seulement que Junon signifie ici l'air, comme on l'a déja établi; mais

allant au Livre 21. nous y trouverons ce combat de Junon contre Diane, (*p.* 239.) Junon luy prend les deux « mains de la main gauche, & luy enlevant de la droite ſon carquois de « deſſus les épaules, elle luy en donne « ſur les deux joües, en ſoûriant, la « fait tourner de côté & d'autre, & la « laiſſe enfin; toutes ſes fléches tombent « à ſes pieds. » Sur cela Mᵉ D. dit dans ſes Remarques (*p.* 339.) Je ſuis perſuadée que ſous la fiction de ce combat de Junon avec Diane, Homére a voulu décrire poëtiquement une éclipſe de Lune, qui n'eſt cauſée que par l'ombre de la terre la même que Junon. Junon tient les deux mains de Diane liées, c'eſt-à-dire, qu'elle lie toutes ſes facultez; elle luy enleve ſon carquois de deſſus ſon épaule, parce qu'elle empêche les rayons du ſoleil de l'éclairer. Elle luy en donne ſur les deux joües, parce que cette obſcurité cache la face entiere de la lune, quand l'éclipſe eſt totale; *elle devoit lui en donner ſur le nez, pour marquer l'éclipſe centrale*; enfin, elle fait que toutes ſes fléches tombent à ſes pieds, parce que tous les rayons demeurent arrê-

tez & ſuſpendus ſous elle. » Je tranſcris fidelement ces Remarques entieres, pour faire voir aux Auteurs que je refute, que je ne prétends rien retrancher de tout ce qu'ils croyent aider la vray-ſemblance de leurs explications. Mais le point où j'en veux venir eſt, que Junon qui ſignifioit l'air dans le Livre 5e, ſignifie la terre dans le 21. L'on répondra peut-être que ces Divinitez ſignifient differentes choſes, ſelon les actions qu'on leur fait faire, ou ſelon la maniere dont on les combine les unes avec les autres. Quand cela ſeroit, il faudroit m'en donner des regles juſtifiées par l'uſage conſtant d'Homére; mais cela même n'eſt point du tout : car nous avons dans le premier Livre Jupiter menaçant Junon de la battre (*p.* 37.) ſignifiant, ſelon Euſtathe cité par Mr D. (1. 325.) l'æther agiſſant ſur les élémens; or vous allez voir cette idée détruite par l'explication que Mr D. donne de l'endroit du L. 15. où le même Jupiter menaçant la même Junon, lui dit (*p.* 345.) » Avez-vous oublié qu'autrefois je vous » mis deux peſantes enclumes aux pieds, » que je vous liay les mains d'une chaî» ne d'or qu'on ne pouvoit rompre, &

qu'en cet état vous demeurâtes long- « temps ſuſpenduë au milieu des airs. « Junon ou l'air ſuſpendu au milieu des airs, eſt quelque choſe de bien trouvé. Mais écoutons Mᵉ D. L'allegorie phyſique me paroît ſenſible, dit-elle, « (*p.* 593. 594.) Homére explique icy « myſterieuſement la nature de l'air, qui « eſt Junon. Les deux enclumes qu'elle « a aux pieds ſont les deux élémens, la « terre & l'eau, & les chaînes d'or de « ſes mains c'eſt l'æther ou le feu qui « occupe la region ſuperieure. » Je ne ſçay pas ce que Jupiter ſignifiera icy, mais voilà ſon rôle pris par les chaînes d'or qui repreſentent l'æther qu'il devoit repreſenter.

Je dis plus: Quand dans la premiere inſtitution des choſes les Dieux auroient ſignifié les élemens, ou d'autres corps naturels; l'allegorie s'eſt évanoüie bien-tôt aprés d'une maniere à n'y pouvoir plus rappeller les eſprits: car enfin on s'arrête beaucoup plus à ce que les choſes ſont actuellement, qu'à ce qu'elles étoient dans leur principe: mais dans les mots ſur tout, quelle que ſoit leur ſignification d'origine, on ne les prend que dans leur ſignification d'uſage. Ainſi, quoique les premiers

hommes qui ont parlé de la nature chez les Payens, euſſent perſonaliſé la matiere étherée, & en euſſent fait Jupiter ; il eſt certain que dans les ſiécles ſuivans, & au temps d'Homére, le mot de Ζευς ne réveilloit point l'idée de la matiere étherée, & que tout le monde s'étoit accoûtumé à concevoir par ce mot un Dieu Pére & Roi des Dieux & des Hommes, & ſouverain Maître du Monde. L'autre idée étoit peut-être demeurée dans la tête de quelque Sçavant, mais le peuple l'avoit perduë, & Homére ne pouvoit douter qu'il n'offenſât, ou qu'il ne ſcandaliſât la plus grande partie de ſes Lecteurs, en faiſant faire à Jupiter une action mauvaiſe moralement, ſous prétexte qu'il l'entendoit de l'action phyſique de la matiere étherée ſur les corps inferieurs. Il y a même des Dieux dont l'allegorie eſt expliquée par leurs noms, & ſur leſquels les plus ignorans ne ſçauroient ſe tromper ; par exemple, Zephire & Flore. Ces Dieux viennent particuliérement de l'imagination des Poëtes, qui pour donner plus de grandeur & plus de feu à leur Poëſie, ont animé toute la nature : mais à l'égard de ceux-là même, il ſuffit que les cho-

ſes naturelles qu'ils ſignifient ayent été tranformées en quelque Divinité repurée bienfaiſante, pour obliger un Poëte à n'en plus parler que dans le ſens avantageux, & à ſupprimer tout ce qui pourroit y avoir de bas & de fâcheux dans les applications de l'allegorie; ainſi, quoique le vent qui regne au Printemps ſoit quelquefois trés-contraire aux fleurs, un Poëte ne peut point repreſenter cet effet par Zéphire qui battroit Flore, parceque cela eſt contraire à l'idée gratieuſe que la Fable donne de ces deux divinitez. A plus forte raiſon doit-on éviter ces ſortes d'images à l'égard des Dieux ſupérieurs dont l'origine phyſique n'eſt plus exprimée par leur nom. Ainſi quand on pourroit encore répréſenter la liaiſon de la matiére éthérée avec l'air groſſier par l'union de Jupiter avec Junon ſa ſœur & ſa femme, ce que je ne crois pas, il eſt certain du moins qu'on ne peut plus faire ſervir ces Dieux de ſymboles à ces élements, dans la ſuppoſition de leur choc mutuel; parceque l'application en ce point eſt viſiblement injurieuſe à la divinité ſuprême. Mais la conduite d'Homére, du moins ſuivant les interprétations de Mr D. eſt toute contraire

a ce principe. Il y a plusieurs endroits dans l'Iliade où Jupiter & Junon aussi-bien que d'autres Dieux s'accordent ensemble, & en quoi ils pourroient fort bien representer certains effets de la nature ; mais alors on n'en fait jamais l'allusion. Dans l'endroit même du premier livre dont nous parlons ici, tant que le discours de Jupiter se peut soûtenir, il répréſente Dieu, il répréſente un mary prudent, selon Mr D. rapportée ailleurs : ce n'eſt que deux lignes avant la fin de ſa harangue, & lorſqu'il parle de battre, qu'il commence à répréſenter à la matiére éthérée : c'eſt-à-dire, que Jupiter n'eſt allegorique qu'en un ſeul point qu'il falloit retrancher de l'allégorie.

Je fonde ſur cette derniere réfléxion une régle de ſens commun, dont l'obſervation eſt encore plus de l'interêt du Poëte que de l'utilité ou du plaiſir du Lecteur : c'eſt de diſtinguer par quelque marque ſenſible les peintures allégoriques d'avec les autres, & de leur donner une certaine étenduë qui en puiſſe aider l'explication. Cette régle a peut-être été ſuivie dans les combats du 21e livre qui ſont aſſez étrangers au Poëme, & aſſez longs en eux-mêmes pour faire

croire qu'Homére a eu quelque deſſein particulier dans des fictions d'ailleurs ſi extravagantes. Mais la quérelle de Jupiter & de Junon dans le premier livre naît de ce qui précéde, & influë dans ce qui ſuit : ainſi je n'ai aucun lieu de croire que le Poëte ait dans l'eſprit autre choſe que le ſens naturel qui ſe lie fort bien avec le reſte de ſon Poëme : D'ailleurs ce qui fait alluſion aux élements, ſelon l'interprétation de Mᵉ D. même, eſt ſi court qu'il en eſt imperceptible : en effet lorſque ſur un diſcours de ſept Vers, comme celui de Jupiter à Junon, j'aurai pris d'abord l'idée du Dieu ſuprême qui cache ſes décrets aux Anges mêmes ; d'un mary prudent qui diſtingue ce qu'il doit dire à ſa femme de ce qu'il doit lui taire ; comment veut-on que ſans le moindre ſigne de la part du Poëte, je me porte tout d'un coup au choc des élements, lorſque ce perſonnage trés-indigne des noms ſacrez & vénérables que Mᵉ D. lui donne, ménace ſa femme de mettre la main ſur elle ; car enfin les allégories d'Homére n'ont pas même l'avantage des énigmes, dont la juſteſſe quoique déguiſée fait découvrir ou recevoir immanquablement à tout le monde la même & l'unique ex-

plication. Mᵉ D. nous prend en vérité, pour des genies plus ſutbils que nous ne le ſommes, lorſqu'elle dit avec un air aiſé d'interrogation, qui ne voit que » l'allégorie ſauve toute cette préten- » duë indecence?„Pour moi j'avoüe que je le voyois ſi peu avant ſon explication, qu'aprés ſon explication même je ne le vois pas encore. On ſe réduira à répondre que le ſens litteral & naturel de Jupiter battant Junon, ou d'autres fictions ſemblables, eſt ſi ridicule & ſi impie, qu'il faut neceſſairement avoir recours à quelque interprétation plus favorable : jugez quel honneur cette réponſe fait à un Poëte ſujet, comme nous l'avons dit, à la regle du premier aſpect; mais de plus ſi les extravagances des perſonnages d'Homére étoient une raiſon d'avoir recours à l'allégorie ; Achille, Agamemnon, Dioméde, & tous les autres qui ſe diſent tant de ſottiſes, ſeroient tous des perſonnages allégoriques, contre l'opinion de Mᵉ D. (*Préf. p.* 61.) qui ouvrant elle-même la porte aux allégories croit pouvoir les arrêter où il lui plaira.

A l'égard des Dieux mêmes, Mᵉ D. n'interpréte pas allégoriquement toutes les infamies que Jupiter dit à Junon,

comme celle-cy au livre 18e (p. 129.) ſans doute que tous les Grecs ſont vos « enfans ,,. J'avois d'abord pris cela pour un de ces vains diſcours auſquels les Dieux d'Homére ſont fort ſujets dans leurs entretiens ; mais Me D. m'avertit (3. 470.) que c'eſt une raillerie amére, comme ſi Junon étoit infidele ,,. Cela eſt joly maintenant : Jupiter qui ſe déshonorant lui-même, réproche à Junon, à la chaſte Junon qu'elle a mis au monde un peuple entier de bâtards. En vérité cette horreur demandoit bien d'être ſauvée par une allégorie. Je trouve même qu'il en auroit fallu pour ſauver les douceurs offenſantes de ce diſcours où Jupiter fait à Junon une énumération exacte de toutes ſes maîtreſſes qu'il lui ſacrifie dans cet endroit du livre 14e (p. 329.) à l'occaſion duquel Me D. dit (2. 581.) que Homére n'étoit pas moins capable de réüſſir dans le genre tendre « & paſſionné que dans le terrible ,,. En un mot puiſque Me D. s'eſt paſſée ſur cela d'allégorie elle pouvoit s'en paſſer toûjours, d'autant plus que les allégories phyſiques en particulier ſont contraires à l'inſtitution même des diſcours ſymboliques. Car enfin quel eſt l'uſage que les Auteurs ou ſacrez ou profanes

ont fait des ſymboles ? ils les ont employez pour exprimer plus ou moins clairement quelque vérité de la Réligion ou de la Morale ; parce qu'au fond, comme le moins noble doit ſervir à ce qui l'eſt davantage ; c'eſt le Phyſique qui doit ſervir au Moral : ainſi c'eſt renverſer l'ordre des choſes, que d'emploïer des perſonnages qui font des actions bonnes ou mauvaiſes, en un mot des actions morales, pour répréſenter des effets phyſiques. Les paraboles admirables de l'un & de l'autre teſtament, les fables mêmes d'Eſope & de la Fontaine ſont priſes en un ſens tout oppoſé à celui-là. Je ſuis charmé par exemple de voir en ce dernier, Phebus & Borée perſonnages allégoriques qui ſe défient l'un l'autre de faire tomber le manteau d'un Voyageur. Le vent y employe inutilement toute la violence de ſon ſouffle, & le Soleil en vient à bout par la douce chaleur de ſes rayons. Le Poëte conclut de-là que la douceur fait plus que la violence. Mais je ſuis offenſé de voir Jupiter qui s'emporte contre Junon juſqu'à la battre, pour m'apprendre que la matiére éthérée eſt dans une eſpece de combat avec l'air groſſier. Ce qu'il y a de bon, c'eſt qu'on appelle cela

expliquer

expliquer le choc des élemens. Voilà ſans doute une belle maniére d'expliquer un point de Phyſique, & elle valoit bien la peine qu'on riſquât l'impertinence & l'impieté de la lettre. Par rapport à la Phyſique même, cette ſcience demande ſur tout de la préciſion & de la clarté, & ſouffre par conſequent moins qu'aucune autre les embarras de l'allégorie. Au reſte l'Iliade eſt un des Poëmes de l'antiquité dans lequel je vois le moins de Phyſique. Homére décrit vingt fois une lance, un chariot, le préparatif d'un repas; & je ne vois pas le moindre détail d'une opinion Philoſophique, ce qui auroit été neanmoins trés-curieux pour l'hiſtoire des Sciences, ce qui auroit marqué le talent précieux de dire clairement & agréablement des choſes difficiles, ce qui enfin auroit été bien plus digne de ſon Poëme que les bagatelles dont il repete ſi ennuyeuſement les deſcriptions. Sans parler de Lucrece qui a fait un Poëme entier ſur ces ſortes de matiéres auſquelles, ſelon Mᵉ D. même, (*Préf. p.* 31.) il a donné toute l'harmonie dont la Poëſie eſt capable, rien n'eſt ſi parfait dans Ovide que la formation du monde qui eſt à l'entrée de ſes Mé-

tamorphoſes. Virgile a placé fort à propos dans ſon 6e livre une eſpéce de Métempſicoſe, & pluſieurs autres idées phyſiques ou métaphyſiques qu'il a tirées, ſelon Servius, de différentes Sectes de l'antiquité : il eſt vrai que tous ces ſyſtêmes ſont faux, mais l'explication eſt belle ; c'eſt tout ce qu'on peut éxiger d'un Poëte ; le reſte eſt la faute de l'ancienne Philoſophie. Mais pour la moderne, les entretiens métaphyſiques du P. Malebranche, & en particulier ceux qui portent pour titre : De la magnificence de Dieu dans la grandeur & dans le nombre de ſes Ouvrages, ou de ſa Providence dans l'arrangement des corps ; auſſi-bien que les entretiens de Mr de Fontenelle ſur la pluralité des mondes, font voir que la nature bien examinée dans ce qui eſt à nôtre portée, & conjecturée dans le reſte par les principes d'une grande Philoſophie, offre à l'eſprit un ſpectacle non-ſeulement plus beau, mais infiniment plus étendu que tout ce qu'ont jamais produit les imaginations les plus déreglées. C'eſt pour cela auſſi que nôtre Philoſophie dédaigne ces embelliſſemens qui faiſoient le ſublime de l'ancienne. J'oſe aſſurer, par exemple, que ces alluſions,

ces métaphores, ou ces allégories ſur le corps humain que Longin en ſon chap. 26. cite de Platon avec tant d'éloges, ſeroient aujourd'huy trés-mépriſées non-ſeulement dans un traité de Phyſique, où l'on ne pourroit pas les ſouffrir, mais dans quelque Ouvrage que ce puiſſe être. Car au lieu que la Philoſophie ancienne trés-pauvre de ſon propre fond étoit obligée d'emprunter les figures de l'éloquence & les fictions de la Poeſie pour ſe ſoûtenir, la Philoſophie moderne trés-ſublime & trés-feconde par elle-même prête aujourd'huy ſon eſprit de juſteſſe & d'exactitude à l'éloquence, & même à la Poeſie; & leur fourniroit de plus en bien des rencontres des matériaux trés-avantageux.

Quoique l'objet de la Phyſique ſoit proprement les cauſes ſécrettes des effets de la nature, comme le choc des élements eſt en général la cauſe ſécrette de la forme que nous voyons dans l'Univers; nous comprendrons neanmoins ici ſous les allégories Phyſiques d'Homére quelques deſcriptions déguiſées que Mr D. (3. 534.) veut qu'il ait faites de certains effets naturels, dans ce qu'ils ont de plus ſenſible; comme de l'inondation & de la ſéchereſſe, ſous les

noms de Scamandre & de Vulcain ; & là dessus je demande d'abord quelle raison Homére pouvoit avoir d'envelopper sous des allégories de pareilles descriptions ? On pourroit alleguer pour raison de déguiser des descriptions purement Physiques, qu'elles sont en quelque sorte étrangéres à la Poësie, & ne sont peut-être pas au goût ou à la portée de tous les Lecteurs : mais que peut-on faire entrer dans un Poëme épique de plus convenable que les descriptions des effets sensibles de la nature ? est-il rien de plus beau que cette description de prés de cent Vers, que le Tasse fait au Chant 13. d'une sécheresse qui réduisit à l'extrêmité l'armée des Croisez,& qui à la priere que Godefroy addressa vers le Ciel,

Con la fede
Che fariaſtare i fiumi & gir i monti,

fût changée en une pluye salutaire, que ce Poëte décrit tout de suite avec la même fécondité & la même élegance ? Mais Homére non-seulement ne cherche jamais à faire naître de son sujet ces sortes de peintures ; il en néglige même les occasions qui s'offroient naturellement. L'Iliade commence par une peste qui donne lieu au démêlé d'Achille &

d'Agamemnon, comme l'Enéïde commence par la tempête qui jette Enée ſur les rivages de l'Affrique : comparez ces deux morceaux ; la tempête de Virgile indépendante même de la converſation de Junon & d'Eole qui la précede, & du naufrage qui la ſuit, remplit quarante Vers parfaitement travaillez. La peſte d'Homére eſt croquée en trois Vers unique, par leſquels on apprend qu'Apollon frappa d'abord les mulets & les chiens ; mais que les Grecs furent « bien-tôt eux-mêmes la proye de ſes « fléches mortelles, & que l'on ne voyoit « par tout que monceaux de morts ſur « des buchers qui brûloient ſans ceſſe,, : la voilà toute entiére de la traduction de Mᵉ D. (*p.* 4.) Sans alleguer les Poëtes, comme Lucrece, & pluſieurs autres qui ſe ſont exercez ſur des deſcriptions de peſte, les Auteurs en Proſe n'ont point négligé un ſi grand ſujet : celle de Thucidide qui a même donné lieu à celle de Lucrece, eſt fameuſe parmi les anciennes, & l'antiquité n'en a point de ſi belle que celle de Boccace. D'où vient donc que les Admirateurs regardent Homére comme le plus grand peintre qui ait jamais été ; ſur-tout pour les particularitez de la nature ? c'eſt que le

ſentiment de ſatisfaction qui ne s'exciteroit dans la lecture d'un moderne que par des tableaux achevez, s'excite dans la lecture d'Homére par quelques ébauches légéres dont la prévention acheve l'effet. Car enfin ôté le Bouclier d'Achille, où toute la nature eſt entaſſée en 12. ou 15. pieds de circuit, Homére n'a dans ſon Poëme aucunes deſcriptions des choſes naturelles, que celles qui entrent dans ſes comparaiſons, où elles ſont ordinairement trop longues comme comparaiſons, & trop courtes comme deſcriptions. Mais d'ailleurs les peintures préſentées par comparaiſon ſont beaucoup moins intereſſantes que les peintures directes, de l'aveu de Mᵉ D. car ſur la fiction de Pluton épouvanté d'un coup de Trident de Neptune, elle dit, (3. 511.) que Virgile l'a imitée en parlant de l'ouverture que Hercule fit à la caverne de Cacus au 8ᵉ livre de l'Enéïde.

Non ſecus ac ſi qua penitus vi terra dehiſcens, &c.

Mais, ajoûte-t-elle, cette copie eſt inferieure à tout l'original, & ſon principal défaut vient de ce que Virgile a fait une comparaiſon de ce dont Homére a fait une action. C'eſt pour cela

auſſi que je ſuis infiniment plus touché de la deſcription de la vie paſtorale que la retraite d'Erminie chez un vieux paſteur donne lieu de faire au Taſſe au Chant. 7e, que de toutes les comparaiſons qu'Homére tire de la campagne dans le plûs fort des combats, & avec leſquelles il paſſe ſi agréablement, ſelon Me D. (3. 533.) du ton rude au tendre.

Mais enfin, à prendre cette deſcription d'inondation & de ſéchereſſe, comme Homere veut nous la donner, & ſous les noms de Vulcain & du Scamandre, l'allegorie n'eſt point parfaite. A l'égard de l'inondation, c'eſt le Scamandre qui ſe déborde, & qui, ſelon le Poëte, fuit & devance les pas d'Achille; cela eſt fort bien juſques-là, & comme le Scamandre eſt un fleuve, la deſcription eſt plûtôt naturelle qu'allegorique. Mais à l'égard de la ſéchereſſe repreſentée par Vulcain qui vient faire retirer le Scamandre, en brûlant ſes eaux, l'alluſion m'en paroît abſolument fauſſe; & quoy que Me D. diſe (3. 534.) Que ſi Homére a décrit vivement une « inondation, il ne peint pas avec « moins de force la ſéchereſſe qui peut « ſeule la combattre. » Je ne ſçaurois

plier mon imagination à reconnoître la ſéchereſſe dans Vulcain, qui ſelon Mᵉ D. même (1. 327.) eſt le feu materiel & ſenſible, trés-different de la chaleur qui peut cauſer la ſéchereſſe : car la ſéchereſſe ne fait ſon effet qu'à la longue, contre ce qui arrive dans Homére, où Vulcain conſume en un moment une grande partie du Scamandre. L'allegorie ſeroit beaucoup plus juſte, ſi Vulcain, par exemple, eût mis le feu aux logemens des Troyens, au dedans ou au dehors de la place, & que le Scamandre l'eût éteint : En effet, on ſe ſert par tout des eaux pour éteindre le feu, mais je ne vois point qu'on employe le feu pour faire retirer les eaux. C'eſt donc encore un éloge gratuit en toutes ſes parties, que celui que Mᵉ D. fait d'Homére en cette occaſion même lorſqu'elle dit (*v.* 3. 534.) Il n'eſt rien » dans la nature dont ce Poëte n'em» belliſſe ſon Poëme : Mais dans ſon » plus grand enthouſiaſme il eſt d'une » ſageſſe admirable, & dans ſes fictions » les plus ſublimes, il ne s'éloigne ja» mais du naturel ; car c'eſt de la belle » nature que ſe tire le veritable ſubli» me, & il ne peut y avoir de vrai ſu» blime que dans le naturel. » Bien loin

qu'Homére ait embelli ſon Poëme de tout ce qu'il y a dans la nature, j'ay déja remarqué qu'il n'a pas fait dans l'Iliade une ſeule deſcription directe des choſes naturelles ; ou bien celles qu'on alleguera pour me contredire ſeront ſi eſtropiées & ſi chétives, qu'elles lui feront plus de tort que d'honneur ; & pour les deſcriptions allegoriques, outre qu'il n'y a rien par ſoi-même de moins naturel qu'une allegorie, celles d'Homére, comme je l'ay fait voir auſſi, ſeroient ordinairement plus juſtes, étant priſes en ſens contraire.

Outre cette peinture de l'inondation & de la ſéchereſſe dans le combat de Vulcain contre le Scamandre, Homére étoit ſur le point de nous en donner une autre ſur le même ſujet, dans le combat de Neptune contre Apollon : mais Homére s'eſt retenu, & la peinture a été ſupprimée par le refus qu'Apollon fait d'entrer en lice contre Neptune. Deux choſes, dit Mr D. (3. 538.) ont empêché Homére de faire combattre ces Dieux. Le rapport de l'allegorie theologique, ſelon laquelle Apollon, deſtinée des Troyens, ne peut plus rien en leur faveur, & le rapport de l'allegorie phyſique, ſelon la-

quelle Homére n'a plus rien à dire ici, car ce ſeroit, dit-elle (*ibid.*) le » même combat de l'humidité contre » la ſéchereſſe, & il faut éviter les redi- » tes & la monotonie toûjours ennuïeu- ſe & fatiguante. » Je ſuis veritablement réjoüi de voir un Poëte qui repete en cent endroits de l'Iliade de longues traînées de vers, ſans y faire le chan- gement d'un ſeul mot, & qui eſt même loüé de cette pratique par Euſta- the & par Mᵉ D. un Poëte chez qui les répétitions de mots ſont encore moins conſiderables que les répétitions de cho- ſes, & qui ſelon un certain aſpect, n'a fait de tout ſon Poëme qu'un tiſſu de combats, & qui néanmoins a ici la con- ſidération de ne nous pas préſenter deux combats, qui par le caractére des Ac- teurs, & par le tour de la deſcrip- tion, pouvoit être infiniment différents, ſous prétexte que le ſens allegorique en ſera le même. La monotonie que Mᵉ D. fait craindre à Homére, ne tombe point ſur les choſes, elle ne tombe que ſur la maniére de les dire; & comme on peut être monotone en racontant des choſes trés-différentes, on peut, ſans être monotone, racon- ter des choſes ſemblables, ſur tout ſi

elles ne le ſont que dans le ſens allegorique. Enfin, dans l'allégorie même, Vulcain & le Scamandre auroient pû ſignifier ſimplement le feu & l'eau qui ſont ſous nos mains, & dont nous diſpoſons ; pendant que Neptune & Apollon auroient marqué l'humidité & la ſéchereſſe qui font cette temperature de l'air, ou cette diſpoſition de la terre dont nous ne ſommes point maîtres. On pourroit anéantir à peu prés de la même maniére toutes les interprétations qu'Euſtathe ou Me D. donnent aux allegories tacites ou négatives d'Homére, c'eſt-à-dire, les raiſons qu'ils apportent de ce qu'il ne fait point faire. Une grande marque de la ſageſſe de ce « Poëte, *dit Me D.* (3. 512 *ſur ces fi-* « *ctions inſenſées des Dieux qui ſe bat-* « *tent les uns les autres, ſoit dans le* 20. « *ſoit dans le* 21. *de l'Iliade*, c'eſt qu'il « n'a point mis de la partie Pluton, Cé- « rés, Bacchus, parce qu'il n'a pas trou- « vé pour ces Dieux des fondemens vrai- « ſemblables d'allegorie. En effet, Plu- « ton ne peut pas paroître au ſecours « d'aucun parti, parce que c'eſt un « Dieu qui ne demande que la mort des « hommes, qui comme dit Sopoche, « s'enrichit de leurs gémiſſemens & de «

» leurs larmes, & qui ne dit jamais » c'eſt aſſez. Bacchus & Cérès qui nour- » riſſent les hommes, ne peuvent pas » non plus paroître dans une guerre qui » ravage les campagnes, & qui porte par » tout la déſolation. C'eſt une remar- » que d'Euſtathe, qui ſeule peut faire » voir qu'Homére ne s'éloigne jamais » de la vraiſemblance naturelle ou ſur- » naturelle, & que ſes fictions ont toû- » jours quelque fondement. » Mais en verité, c'eſt trop ſe défier des allego- riſtes, & ne point rendre aſſez de juſtice au creux de leur cervelle, & à la fa- cilité de leur verbiage, que de croire qu'ils fuſſent demeurez court, quand Homére auroit fait battre ces Dieux. Le malheur auroit été bien grand, s'il n'avoit trouvé à Pluton un emploi dans la guerre, qui eſt ſon plus grand fond. Rien n'eût été mieux que de faire diſputer Bacchus & Cérés ſur la pré- éminence de l'un ou de l'autre : cette allégorie bien placée & bien traitée ſe- roit du goût de nôtre ſiécle même, & n'auroit pas été plus éloignée du ſujet principal que celle de l'éclipſe dans le combat de Junon & de Diane.

Aprés tout, ſi certains Dieux ne ſe doivent point battre les uns contre les

autres, comme Neptune contre Apollon ; parce que celuy-ci eſt la deſtinée ; ou Mercure contre Latone, parce que celui-là eſt un Dieu de Paix ; pourquoi Homére fait-il la propoſition de ces combats ? Mercure (*L.* 21. *p.* 240.) s'adreſſant à Latone qui ne lui diſoit mot, lui parle ainſi : Déeſſe, je n'ay garde de combattre contre vous : c'eſt « une témérité trop grande de s'attaquer aux femmes de Jupiter : vantez-vous tant qu'il vous plaira dans « l'aſſemblée des Dieux, que je n'ay « pû réſiſter à vôtre force, & que vous « m'ayez vaincu. » Plaiſante ſuppoſition que Latone ſoit capable de ſe vanter d'avoir vaincu un Dieu qu'elle n'aura ſeulement pas touché : c'eſt un trait qui ne ſe trouve point dans la nature, & que le Poëte ne tire par conſequent que de la perverſité de ſon propre eſprit. Cependant Latone bien plus pacifique que le Dieu de Paix, ne répond rien, & s'en va. Voilà des entretiens bien pouſſez, & des ſcénes bien remplies.

Je conclus de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, que ſauver le ſens litteral d'Homere par ſon ſens allégorique, c'eſt le ſauver d'une impieté, &

même d'un ridicule par un autre. Au fond, ſi aprés l'opinion d'Euſtathe & de Mr D. j'oſe placer la mienne, je panche fort du côté de ceux qui croyent qu'Homére n'a jamais eu toutes ces veuës, & qui, comme Plutarque, abandonnent tous les Interprétes *qui tordent à force les fictions d'Homére, & les virent, comme l'on dit, par les cheveux, en interprétaions allégoriques.* [a] La plûpart des Dieux ont ſans doute une origine allegorique tirée de la Nature ou de l'Hiſtoire, & la recherche de cette origine a ſa curioſité; mais ils ne ſont plus allegoriques dans Homére, & les interpretations qu'on en donnera par rapport à ce Poëte, paroîtront toûjours chimeriques à ceux qui ne ſe payent que de raiſons ſolides, ou du moins vrayſemblables. Le ſtyle d'Homére eſt en général trés-éloigné du ſtyle de tous les Ecrivains anciens & modernes qui ont donné dans le myſtére & dans l'allégorie. Ils font tous ſentir, non pas à la verité la choſe qu'ils veulent dire, mais l'intention de dire quelqu'autre choſe que ce qu'ils diſent. Pour parler ſeulement des anciens, cette intention eſt viſible dans Pythagore & dans Platon

[a] *Maniere de lire les Poëtes.*

même, quoique celui-cy ait à mon ſens un peu moins d'allegories qu'on ne lui en prête. Mais Homére eſt le plus ſimple & le plus naïf de tous les Auteurs; jamais homme n'a cherché moins de fineſſe, & ne s'eſt découvert plus volontiers, à ſon propre déſavantage.

CHAPITRE V.

Que la prévention ne s'en eſt pas tenuë aux excuſes ſur la maniere indigne dont Homere a employé les Dieux, & qu'elle a prétendu l'autoriſer.

IL eſt bon de faire appercevoir icy un progrés remarquable dans le zele des nouveaux admirateurs d'Homére. Ce Poëte n'a d'abord merité que des excuſes, ſelon le P. le Boſſu, ſur les idées impies ou impudiques qu'il a données des Dieux. Ainſi, au ſujet de l'Adultére de Mars & de Venus décrit au 8e Liv. de l'Odyſſée, le P. le Boſſu (*L. 5. chap. 2.*) ſe ſert de ces termes tres modérez. Il eſt vray que l'on trouve des » endroits plus fâcheux, comme eſt l'a» dultére de Mars & de Venus dans l'O» dyſſée : mais outre les allégories phy» ſiques & morales, qui peuvent en quel» que façon excuſer ces figures trop » hardies, pour ne rien dire de plus « rude, ou que l'on trouve quelque

choſe d'approchant écrit dans la ſim-»
plicité de ces ſiécles anciens par des «
Auteurs qu'on ne peut condamner ; «
j'ajoûte même que l'allégorie étant «
ôtée, l'on n'ôte pas toute excuſe à «
Homére : & pour le faire voir, je «
dis que l'on doit conſidérer que ce «
n'eſt ni le Poëte, ni ſon Héros, ni «
un honnête homme qui fait ce re- «
cit ; mais les Phéaques peuples mols «
& efféminez, ſe le font chanter pen- «
dant leur feſtin. Homére donc, par «
l'exemple de ces peuples fainéans «
qui ne ſçavent que chanter, que dan- «
ſer, que manger & que boire, nous «
a enſeigné que ces arts mols & oiſifs «
ſont la ſource des voluptez crimi- «
nelles, & que les perſonnes qui vi- «
vent ainſi, ſe plaiſent ordinairement «
à entendre ces récits honteux, & à «
faire les Dieux même participans de «
leurs ſaletez .... D'où nous pouvons «
conclure que le récit d'Homére dont «
nous parlons, eſt bien moins un exem- «
ple pernicieux d'adultére & d'impiété, «
qu'un avis trés-utile qu'il donne à «
ceux qui veulent vivre en honnêtes «
gens ; ſçavoir, que pour éviter ces cri- «
mes, ils doivent fuir les arts & les «
voyes qui y conduiſent.»

On peut répondre en général à cette défense, qu'avant qu'on ait découvert cette morale souterraine, l'exemple des Dieux a porté son coup en mal, & invité les hommes à l'imitation. Mais, enfin, » conclut le P. le Bossu, malgré son rai- » sonnement précédent, il faut bien » des précautions à un Poëte pour tou- » cher des incidens aussi dangereux que » ceux-là : s'il veut faire plus de bien » que de mal, il doit étudier le besoin, » l'interêt, l'humeur de ses auditeurs, » & l'effet que ces sujets pourront faire » sur leur esprit ; & à vray dire, nous » ne sommes plus dans un temps où la » simplicité puisse rendre cette matiere » tolérable aux honnêtes gens, & où » l'on puisse la proposer sans corrom- » pre la meilleure partie de ses audi- » teurs, & sans entretenir la corrup- » tion & le vice qui est dans les au- » tres ; ainsi, quelque judicieux ou ex- » cusable qu'ait été Homére en cette in- » vention, un Poëte ne seroit aujour- » d'hui ni judicieux ni excusable, si en » cela il osoit imiter cet ancien. Il est » bon d'enseigner ce qu'il a enseigné ; » mais il est trés-mauvais de l'enseigner comme il l'a fait. » Il n'y a à reprendre dans cet aveu que la raison ti-

rée de la difference des temps ; car il ſemble que le P. le Boſſu regarde les Grecs du temps d'Homére comme des Saints éprouvez, ſur leſquels les exemples les plus pernicieux ne pouvoient faire aucune impreſſion mauvaiſe. Cette ſimplicité même de la nation ne devoit-elle pas faire juger à Homere que l'on prendroit ſes fictions au pied de la lettre, & que les Lecteurs de ſon temps ne ſeroient point capables de l'effort d'eſprit, par lequel ſes admirateurs modernes tirent une inſtruction morale d'une hiſtoire impie & deshonnête. En effet, de quelle conſequence n'a point été cette affreuſe Theologie pour ces peuples ſimples qu'elle a totalement corrompus ? au lieu qu'aujourd'huy que la Religion a banni l'idolâtrie de tous les eſprits, & que la Philoſophie nous a aguerris contre le préjugé de l'antiquité ; les actions infames & ridicules des Dieux d'Homére ne nous cauſent guéres d'autres émotions que celles de l'horreur ou de la pitié.

Mr D. a rappellé le même exemple de l'adultére de Mars & de Venus dans ſes Remarques ſur la Poëtique d'Ariſtote (*chap.* 26. *p.* 441. 442. *&* 443.) Mais il éleve bien ſon ton ſur le P. le

Boſſu : car aprés avoir copié fidélement tout ce que nous venons de rapporter de ce premier Auteur, il change ſon excuſe en une trés-grande loüange, & voici comme il parle (*p.* 442.) » Virgile en cela n'eſt pas plus retenu » qu'Homére ; car dans le 4e des Geor» giques il introduit une Nymphe qui » chante à ſa Maîtreſſe, qui n'avoit au» tour d'elle que des Nymphes, la mê» me hiſtoire de Mars & de Venus. S'il » falloit blâmer l'un de ces deux Poëtes, » continuë Mr D. ce ſeroit Virgile ſans contredit. » Je ſoûtiens en paſſant que Virgile eſt moins blâmable qu'Homere, parce qu'il ne fait qu'indiquer cette hiſtoire, qu'il ne l'étale point à l'imagination du Lecteur, & qu'il n'en ſoüille point ſon Ouvrage. Mais ni » l'un ni l'autre, ajoûte Mr D. ne mé» ritent d'être blâmez ; au contraire, » ils ſont tous deux dignes d'une trés-grande loüange. » Et moy je dis à l'égard d'Homére, qu'il eſt digne d'un blâme trés-grand, par le ſeul tour de ſa deſcription : car un Peintre peut repreſenter d'une maniere trés-criminelle les ſujets les plus moraux, un Joſeph, par exemple, ou une Suſanne ; Et à l'égard de Virgile, rien n'eſt plus mauvais que

la remarque de Servius dont Mr D. s'authorise, & qu'il traduit ainsi lui-même (p. 443.) c'est avec beaucoup de « raison & de bienséance que Virgile « fait chanter des chansons Philosophi- « ques dans le festin de Didon encore « chaste, & qu'au contraire parmi des « Nymphes où il n'y a que des femmes « seules il fait chanter les amour de « Mars & les filets de Vulcain „ C'est-à-dire, que selon Servius & Mr D. des femmes seules peuvent avec beaucoup de raison & de bienséance se plaire à des récits honteux, & faire comme les Pheaques, les Dieux mêmes participants des crimes des hommes.

Aprés tout je m'étonne que le P. le Bossu & Mr D. dans l'exemple particulier de l'adultére de Mars & de Venus ayent oublié la défense la plus plausible qu'ils lui pussent donner ; sçavoir, que Mars & Venus sont des Dieux subalternes destinez par Homére à répréſenter des vices, & contre lesquels Minerve sagesse de Dieu fait combattre Diomède au 5e de l'Iliade. Aussi le principal reproche qu'il y ait à faire contre Homére sur cet endroit de l'Odissée, c'est que la peinture en est véritablement impudique. Or selon les régles

de l'honnêteté civile à laquelle ſeule je me tiens ici, on peut répréſenter utilement dans les Poëmes toutes les paſſions & tous les vices, à l'exception de l'impureté, qu'il ne faut jamais peindre à découvert, quelque intention morale qu'on puiſſe alleguer; des Auteurs reſpectables ont dit qu'on pouvoit attaquer les autres vices de front; mais qu'on ne doit combattre celui-ci qu'en fuyant. En effet à l'égard de l'impureté, les peintures ſéduiſent plus que la morale ne corrige, & la répréſentation même eſt diſſoluë. Ainſi au lieu que *l'amour le moins honneſte exprimé chaſtement* peut être ſouffert, ſelon l'ancien témoignage de Mr Deſpreaux, (*art. Poët. chant.* 4e) les actions même permiſes entre perſonnes mariées peuvent donner occaſion à des peintures laſcives, & par conſequent trés-défenduës. Cependant toutes les fois qu'Homére a voulu parler de l'amour ſoit licite, ſoit illicite, il a toûjours fait des tableaux d'impureté, comme dans le 3e livre de l'Iliade, où Venus fait trouver enſemble Paris & Helene, & dans le 14e où Junon ſéduit Jupiter par la ceinture de Venus. Il importe donc peu pour l'honneur d'Homére qu'il n'ait pas ſoüillé

ſon Poëme de délicateſſes dangereuſes, comme l'en loüe Mᵉ D. (*Préf. p. 5.*) puiſqu'il l'a ſoüillé des groſſieretez les plus criminelles, ſoit en elles-mêmes ſoit par la peinture qu'il en fait. Il étoit même inutile que Mᵉ D. obſervât à l'avantage de ſon Auteur, qu'Agamemnon parlant de l'uſage auquel il deſtine Chryſeis (*L. 1. p. 3.*) employe un terme qui ſignifie plûtôt avoir ſoin de ſon lit que partager ſon lit. Il le fait, dit-elle, (1. 280.) pour épargner Agamemnon & ſes Auditeurs, & même « par reſpect pour la Déeſſe qui inſpire « le Poëte, parce qu'une Muſe ne doit « parler qu'avec pudeur & bienſéance „. Que ſert cette précaution priſe en un ſeul endroit, ſi cette Muſe, ſelon la remarque & les propres termes de Mᵉ D. (3. 596.) dit pluſieurs fois ſi librement qu'une telle captive ſe coucha auprés d'un tel Héros, expreſſion encore moins conforme à la pudeur & à la bienſéance que celle de partager un lit qu'on la vante d'avoir évitée?

CHAPITRE VI.

Combien eſt condamnable l'employ qu'on a fait de l'Ecriture Sainte pour juſtifier Homere.

ARTICLE PREMIER.

De quelques idées d'Homére qu'on dit être conformes à celles de l'Ecriture Sainte, ſur tout à l'égard des Dieux.

APrés avoir excuſé Homére ſur les idées impies ou impudiques qu'il a données des Dieux, aprés l'en avoir loüé; le dernier terme de la prévention devoit être de les conſacrer par l'exemple de l'Ecriture Sainte. Les nouveaux Admirateurs de ce Poëte ont attaqué, pour ainſi dire, la liberté de la litterature, & ont voulu gêner les ſentimens humains ſur des matiéres toutes profanes, en nous faiſant comme autant d'articles de foy des prétenduës beautez d'Homére.

d'Homére. C'eſt dans cette vûë que le P. le Boſſu, & aprés lui Mr & Me D. ont dit que les Cenſeurs expoſoient les Auteurs ſacrez aux railleries des Libertins & des Athées, à cauſe de la conformité des idées d'Homére avec celles de l'Ecriture Sainte : mais ſans alleguer les perſonnes doctes & pieuſes que ces indignes comparaiſons ont révoltées ; les Libertins & les Athées n'auroient jamais penſé d'eux-mêmes, à de pareilles confrontations, vû la difference infinie qu'il y a de l'Ecriture Sainte à Homére pour le fond des choſes : nous l'avons déja vû ſur quelques traits particuliers, nous le verrons ici plus amplement.

Le P. le Boſſu n'avoit donné cette prétenduë conformité d'Homére avec l'Ecriture Sainte qu'en propoſition vague, & l'on ne ſçait point juſqu'où il vouloit la porter. Mr D. même n'a juſtifié bien poſitivement Homére par l'Ecriture Sainte en choſe vicieuſe, que dans la fiction du ſonge trompeur que nous avons diſcutée ailleurs : mais Me D. a fait de ſon Commentaire un Paralelle preſque perpetuel de l'Iliade avec les Livres ſaints. Je ſçai combien ſes intentions ſont droites, & je connois

mieux que qui ce ſoit l'innocence de ſon admiration pour Homére ; mais enfin c'eſt particuliérement elle qui a porté cette admiration juſqu'à ce troiſiéme dégré & à ce dernier excez que je combats. J'obſerve même que l'on n'a eu recours aux juſtifications priſes de l'Ecriture Sainte, que quand toute autre reſſource a manqué : celle-ci eſt ſi peu convenable par elle-même, que l'on ne s'y jette que quand on ſe voit confondu par l'horreur des choſes que le texte d'Homere preſente. On tire de l'hiſtoire & de la fable, de la nature, & de l'allégorie, de la raiſon, & du ſophiſme, tout ce qu'on en peut tirer pour ſauver Homére ; l'Ecriture Sainte n'eſt chargée que de ce qui demeure privé de toute excuſe humaine, & qui eſt diamétralement oppoſé aux prémieres impreſſions de la nature, & aux plus ſimples lumiéres de la raiſon ſur la divinité. A l'occaſion, par exemple, de Jupiter ſéduit & charmé par la ceinture de Venus que Junon a empruntée, Mᵉ D. » emploie d'abord la moralité d'Euſta-» the, ſelon lequel Homére enſeigne » ici qu'il faut fuir les voluptez & ſe » défier des femmes, qui ne ſont jamais » plus dangereuſes même pour leurs

maris que lors qu'elles cherchent à « leur plaire par leurs charmes : car, « dit-elle, que ne doivent pas craindre les « hommes puiſque Jupiter même n'a pû « s'empêcher d'être trompé? (2. 581.) Mais comme on ſent tout d'un coup l'incongruité d'une morale donnée aux dépens du Dieu ſuprême, dont le ſommeil, ſelon une remarque de Mr D. à ce ſujet même (2. 586.) ne doit être qu'un ſommeil volontaire ; & qui, ſelon la fiction d'Homére, s'endort ſi peu volontairement, qu'à ſon réveil il entre dans une colére furieuſe (*L. 15. p. 345.*) contre Junon qui l'avoit ſurpris ; on a enfin recours à l'Ecriture Sainte pour autoriſer ce ſommeil de ſéduction & de moleſſe. Homére, dit-on, (2. 586.) a ſuivi de bons guides : dans les ſaints « Prophetes, il eſt ſouvent dit que Dieu « eſt éveillé, que Dieu eſt endormi ,,. Je crois qu'il ſuffit de répéter de ſemblables applications, pour en faire rougir les Auteurs mêmes.

Au 24e livre de l'Iliade on trouve un précepte horrible d'impudicité. Ce n'eſt pas un malhonnête homme qui le propoſe, ce ne ſont pas des Peuples mols & éféminez qui le font chanter devant eux ; c'eſt une Déeſſe reſpectable d'ail-

leurs, c'eſt Thétis qui dit à Achille : » mon fils juſqu'à quand plongé dans » la douleur & dans les larmes ronge- » rez-vous vôtre cœur „ ? Je quitte ici Mᵉ D. pour alleguer le texte,

μεμνημενος ἐδὲ τι σίτου
οὔτ' ἴυης, ἀγαθὸν δὲ γυναικὶ πὶς ἐν φιλότητι
μίσγεσθαι. Ω. 129.

Memor neque cibi potûs neque cubilis. Bonum verò mulieri in amore miſceri.

Je ne traduirai point exactement ce Grec ni ce Latin. Je dirai ſeulement que Thétis invite Achille, dans les termes les plus ſignificatifs, à ſe conſoler par les plaiſirs de la table, & avec une femme. Cela eſt ſi groſſier que Mᵉ D. a ſupprimé entierement les plaiſirs de la table, & a déguiſé fort à propos le reſte ſous le mot d'amour. Il n'y a que l'a- » mour, continue-t-elle dans ſa traduc- » tion, qui puiſſe faire diverſion à vô- » tre douleur : car helas ! il ne vous reſte » que peu de temps à vivre „. Voilà le motif qui a été tourné & retourné en tant de maniéres par Anacréon, par Horace, & par tous les Poëtes profanes. Mʳ D. a écrit dans la vie de Platon, (*p.* 42.) que ce Philoſophe demandoit » dans ſon jeune âge à ſa maîtreſſe » Xantippe ſes bonnes graces, en des

termes fort preſſants, & par ces bel- « les raiſons qui ſont dévenuës depuis « les lieux communs de la morale lu- « brique qui regne aujourd'hui ſur un de « nos Théatres; d'où elle ſe gliſſe inſen- « ſiblement dans les Villes & dans les « Maiſons; que la beauté eſt une fleur « qui paſſe trés-promptement, que ſi « on ne ſe hâte d'aimer, on perd inuti- « lement ſa jeuneſſe, & que la vieilleſſe « vient à grands pas nous ravir nos « beaux jours & tous nos plaiſirs ,,. Mais Mr D. pouvoit avertir ſes Lecteurs qu'on auroit bien-tôt dans les Villes & dans les Maiſons l'Iliade d'Homére en François ,, où l'on verroit non un lieu commun, mais le principe de toute morale lubrique, & que ſi l'on conſultoit l'original, on trouveroit qu'au lieu que nôtre Théatre n'offre cette morale qu'en termes, & en ſens honneſtes, Homére preſente l'impureté la plus découverte, & recommande formellement l'action honteuſe. Me D. allegue d'abord là-deſſus Denis d'Halicarnaſſe & Plutarque. (3. 595.) Selon Denis d'Halicarnaſſe, qui a fait, dit-elle, (3. 595.) de ſi *judicieuſes* réfléxions ſur l'art d'Homére, Thétis ne donne pas à ſon fils un con-

ſeil qui paroît ſi indécent & ſi indigne d'une mere, pour le porter à ſe plonger dans la volupté ; au contraire, ſuivant le Texte de ce Critique dont Mᵉ D. déguiſe l'abſurdité en le traduiſant, c'eſt pour l'en détourner ὅτι οὐ χεὴ αὐτὸν τρωσαι. *Art. Rhét. c. 9.* » & pour le faire reſſouvenir de ſon premier amour pour Briſéïs, & de la faveur que Jupiter même lui a prêté, » en faiſant ſouffrir tant de maux aux Grecs à ſon occaſion, » Plutarque cité auſſi par Mᵉ D. fait remarquer une » autre adreſſe dans Homére : c'eſt d'avoir mis en un grand jour la ſageſſe de » ſon Héros, qui aimant Briſéïs ; & » ſçachant que la fin de ſa vie approche, ſe hâte pourtant ſi peu de joüir » des plaiſirs que ſa mere ſe croit obligée de l'y inviter. Je conviens, *dit* » *Mᵉ D.* que ces remarques de Denis » d'Halicarnaſſe & de Plutarque ſont » fort adroites pour adoucir & pour diminuer l'indécence qui paroît d'abord dans ce conſeil de Thétis ».

Denis d'Halicarnaſſe raiſonne véritablement en Rhéteur Grec & en Sophiſte, lorſqu'il veut qu'un conſeil d'impureté ſoit en même-temps un précepte de continence, une invitation à l'a-

mour, & une commémoration des bienfaits de Jupiter; & Plutarque ne diminuë point l'indécence du conſeil de Thétis, puis qu'au contraire cette indécence ſert, ſelon lui, à relever la ſageſſe d'Achille, & qu'Homére ſacrifie l'honneur d'une Déeſſe à la ſageſſe d'un inſenſé. Mais en vérité, continuë Mᵉ D. ſi du temps d'Homére on avoit eu de ces « paſſions criminelles, & de ces com- » merces honteux, la même idée que « nous en avons aujourd'hui, & qu'en « ont eû même dans les ſiécles ſuivants « des Payens plus éclairez; toutes ces « réfléxions ſeroient bien foibles pour « les excuſer. Il vaut donc mieux re- « courir aux mœurs de ces ſiécles, *ajoû-* « *te t-elle*, & dire tout ſimplement que « dans ces premiers temps ces ſortes de « commerces avec des captives étoient « permis, & auſſi legitimes que le ma- « riage même. Si cela n'avoit pas été, « comment un Poëte qui ne travaille « qu'à former les mœurs, auroit-il oſé « dire qu'une telle captive ſe coucha auprés d'un tel Héros?

C'eſt-là ſans doute la ſeule conſequence qu'on puiſſe tirer de tous ces endroits d'Homére; les Grecs ne ſe faiſoient pas une affaire d'avoir commerce

avec des captives ; mais cela n'empêche pas qu'Homére, faiſant de cette pratique un précepte qu'il met dans la bouche d'une Déeſſe, n'ait commis une faute conſidérable contre les mœurs, à l'égard des Payens mêmes, puiſqu'il les a tous ſcandaliſez, & a fait avoüer à ceux qui l'ont défendu avec le plus de zele, que cet endroit paroiſſoit avoir quelque choſe de trés-indécent. En effet, quoique les Payens ne fiſſent pas des crimes de toutes les actions que la Religion condamne ; l'incontinence a paſſé de tout temps pour un grand vice, & le conſeil même des choſes qu'ils croyoient les plus licites en cette matiére, a toûjours paru indigne d'un perſonnage grave. Ainſi, comme on ne ſçauroit rien faire des apologies précédentes, il faut recourir à l'Ecriture Sainte pour ſauver, ſi l'on peut, une infamie que toute bienſéance & toute morale avoit condamnée. Homére l'a dit, pourſuit » Mᵉ D. comme l'Ecriture Sainte dit » que Sara donna à Abraham ſa ſer» vante Agar, & comme elle rapporte » qu'Abimelech s'excuſa d'avoir enlevé » Sara, qu'il croyoit ſœur d'Abraham » & encore fille, en diſant qu'il l'avoit » fait dans la ſimplicité de ſon cœur,

& dans la pureté de ſes mains ,,. L'exemple d'Abimelech ne fait rien au ſujet préſent, puiſque l'Ecriture Sainte ne dit point s'il vouloit épouſer Sara, & qu'enfin Dieu ne permit pas qu'il la touchat [a] : mais à l'égard d'Abraham, la Theologie, à laquelle Me D. m'oblige encore d'avoir recours ici, nous apprend deux choſes qui rendent ſon cas infiniment different de celui d'Achille. L'une que la Poligamie étant alors autoriſée par la Coûtume, & tolérée de Dieu même ; Agar étoit véritablement femme d'Abraham : & l'autre que ce ſaint Patriarche ne ſe détermina à épouſer cette Eſclave, que par le motif d'avoir des enfants, ſur qui les promeſſes de Dieu puſſent tomber. Or par rapport au premier article les Eſclaves avec leſquelles les Princes Grecs ont commerce dans l'Iliade ne ſont nullement leurs femmes ; puiſque Briſéïs (*L. 19. p. 167.*) dit en pleurant ſur le corps de Patrocle, vous me promettiez de me faire épouſer Achille ,,. Par rapport au ſecond article il n'eſt perſonne qui puiſſe ſoûtenir la comparaiſon des Héros d'Homére avec de plus ſaints des Patriarches, dont Saint Auguſtin

[a] *Gen. 20. 6.*

a dit, [a] que dans la pluralité des femmes, il a gardé une disposition à la continence qui le rend comparable à l'Apôtre Vierge. Au fonds combien Homére étoit-il éloigné de ces conoissances, lorsqu'il fait conseiller à Achille d'user d'une simple concubine pour le consoler ? motif pour lequel Abraham n'auroit pas usé de Sara même, sçachant bien que cette recherche de consolation n'est pas au nombre des motifs par lesquels on peut user du mariage, selon le véritable esprit de cet état, & la perfection qui lui convient.

ARTICLE II.

Des faits qu'on prétend que Homére a tirés de la Sainte Ecriture.

JE sçai que de Sçavants critiques raportent aux merveilleux évenements dont les livres sacrez font foy, l'origine de plusieurs Fables du Paganisme. Je ne songe point du tout à attaquer ce systême. Et quoique sans remonter à cette source, les anciens Mythologistes ayent trouvé dans les seules histoi-

[b] *Aug. de bono conjugali. c.* 20. 21.

res de l'Egypte & de la Gréce, ou dans la Phyſique telle qu'on la connoiſſoit, un fondement aſſez vrai-ſemblable de la plûpart des fictions des Poëtes; j'accepte à l'égard d'Homére même le ſentiment des Sçavants critiques dont je viens de parler, & j'en tire contre lui des reproches encore plus forts. Car enfin ſi Homére n'avoit puiſé ſes idées que dans la Mythologie, je ſerois beaucoup moins ſurpris de leur impieté & de leur extravagance; mais s'il a lû les premiers Livres de l'Ancien Teſtament, ou qu'il ait connu par quelque moyen que ce ſoit les véritez revélées aux Juifs, il faut qu'il ait eû une étrange ſorte d'eſprit pour corrompre d'une maniére ſi horrible & ſi pernicieuſe ce qu'il y a au monde de plus pur & de plus édifiant. L'exemple le mieux marqué que nous ayons de cette corruption eſt la fiction d'Até qui ſe trouve dans le diſcours d'Agamemnon au 19e Liv. Me D. dit à ſon occaſion (3. 491.) les Anciens ont donc reconnu un Demon « créé par Dieu même, & uniquement « occupé à faire du mal, *& plus bas.* « (*p.* 494.) Les Payens ont connu qu'un « Démon de diſcorde & de malédiction « étoit dans le Ciel, & qu'il fut préci- «

» pité en terre, ce qui s'accorde parfai-» tement avec l'Hiſtoire Sainte„. Mais en conſultant le texte d'Homére (*p.* 154. 155. *du Livre* 19.) Je vois d'abord qu'Até eſt propre fille de Jupiter ; circonſtance que ce Poëte n'avoit garde d'omettre dans la vûë qu'il a de rendre les Dieux Auteurs de tous les crimes & de tous les malheurs des hommes : or l'Hiſtoire Sainte nous apprend-elle que le Démon ſoit fils de Dieu ? Mais de plus Mᵉ D. a beau nous dire avec un tour de phraſe qui fait un jurement. *Que le Démon eſt crée par Dieu même*, nôtre Catechiſme nous enſeigne que le Démon n'eſt point ſorti tel des mains de Dieu, & que Dieu ne l'a point crée dans l'état où ce terme nous le répreſente. En effet Dieu ne peut produire ni au dedans ni au dehors de lui rien de mauvais, & non-ſeulement le Fils image eſſentielle du Pere poſſede toute ſa bonté, mais même aprés avoir formé toutes les créatures, Dieu a vû qu'elles étoient trés-bonnes. *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.* Gen. 1. C'eſt donc profaner un tres-grand éloge que de dire comme Mᵉ D. (3. 494.) qu'Homére rend un témoi-» nage authentique à la vérité de l'Hiſ-

toire, d'un Ange précipité du Ciel; à « quoi elle ajoûte que ce témoignage « eſt d'autant plus remarquable, qu'il « eſt rendu plus de cent ans avant que « le Prophete Iſaïe eût parlé de la chû- « te de Lucifer; car peut-on douter, « continue-t-elle, que cette idée ne ſoit « tirée de la vérité même „? Mais premierement un Poëte eſt incapable de rendre témoignage à la vérité d'une Hiſtoire, qu'il faut ſçavoir d'ailleurs pour la démêler d'avec les Fables dont il l'enveloppe; ainſi ſon témoignage bien loin d'eſtre authentique, n'eſt d'aucun poids, d'autant qu'un menteur de profeſſion ne mérite pas d'eſtre crû même dans ce qu'il dit de vrai. Secondement, le fait même n'eſt pas de nature à recevoir témoignage d'Homére ni d'aucun Auteur profane; c'eſt un fait ſurnaturel & inviſible, & par conſequent hors de la portée de leur témoignage. Je dirai bien, par exemple, que Xenophon dans ſa Cyropedie L. 7. rend témoignage à l'accompliſſement de la Prophetie que Daniel avoit faite à Balthazar ſur la mort prochaine de ce Prince, parceque cet Hiſtorien profane raconte ſur les mémoires, qu'il en avoit la maniére dont les Officiers de Cyrus entrerent dans

Babylone, & en vinrent égorger le Roi la nuit d'un festin de débauche, conformément à ce qu'on lit dans le Prophete : mais c'est un fait naturel & visible dont Xenophon ou les Auteurs de ses mémoires étoient témoins capables & compétants ; & cette conformité des deux monuments pourroit servir à prouver à des Infideles ou à des Hérétiques l'autorité du livre de Daniel. Il y a même souvent dans les faits surnaturels une visibilité qui peut tomber sous le témoignage d'un Ecrivain profane : par exemple, en regardant comme legitime le Passage de l'Historien Josephe sur Jesus-Christ ; cet Historien y rend un véritable témoignage aux miracles du Sauveur du monde, parce qu'étant supposé les sçavoir d'ailleurs que de l'Evangile, ce qu'il en dit fait voir que la mémoire de ces miracles étoit trés-vive dans la Judée : & cela pouvoit contribuer à faire sentir aux Payens la vérité de l'Histoire Evangelique. Mais la chûte de Lucifer est un fait invisible, qui ne peut recevoir témoignage que de Dieu même, ou de ceux à qui Dieu l'a revelé. Ainsi au lieu de faire honneur à Homére de l'anteriorité de son témoignage à celui d'Isaïe par des expressions qui insi-

nuent preſque que le Poëte a eu revelation de la chûte de Lucifer avant le Prophete ; on pouvoit dire tout au plus que bien que le Paſſage d'Iſaïe où cette chûte eſt indiquée, n'eut pas encore paru ; une tradition authentique avoit appris ce fait aux Juifs, & que de chez eux il étoit paſſé chez les Gentils qui l'avoient corrompu ſelon leur coûtume, en le transformant en la Fable d'Até, telle qu'Homére la rapporte. C'eſt par là auſſi qu'il eſt faux que Homére ait tiré l'Hiſtoire d'Até de la vérité même ; ſoit parce qu'elle eſt differente de l'Hiſtoire vraye par les circonſtances les plus graves, ſoit parce qu'il ne la repete lui-même que d'aprés le Peuple, & qu'il la met dans la bouche d'Agamemnon comme un vieux conte ſçû de tous ceux qui l'entendoient. Troiſiémement enfin il y a toute ſorte d'apparence qu'Homére ne croyoit point cette Hiſtoire non plus que toutes celles qu'il rapporte ſur les Dieux. Plutarque [a] du moins nous avertit de les regarder, pour la plûpart, comme des fictions imaginées exprés par les Poëtes pour amuſer les Lecteurs ; & là-deſſus il eſt plaiſant de conſiderer l'attention de Mr D. à dire ſans ceſſe dans

[a] *Maniére de lire les Poëtes.*

ſes remarques, Homére a connu telle & telle vérité; ſur des choſes qu'il avoüeroit lui-même n'avoir employé que comme des Fables. Car quand je trouverois dans ſes Poëmes des myſteres ou des miracles de l'Ancien Teſtament transferez mot à mot & ſans aucune alteration, je ſerois convaincu qu'il les auroit pris là comme dans les Archives des Preſtres Egyptiens, ſans ſçavoir la difference qu'il devoit mettre entre ces deux ſortes de monuments.

Mais qu'Homére eut crû ou non la chûte d'Até, il a tort d'avoir employé dans ſon Poëme une hiſtoire qui y jette une contradiction inexplicable. La diſcorde regne parmi les Dieux dans toute l'Iliade : dés le premier Livre, Vulcain qui vient d'être témoin de la querelle de Jupiter & de Junon, leur dit : (*p.* 38.) Voilà des choſes bien ter» ribles, & des malheurs bien inſup» portables ; ſi pour de miſérables mor» tels vous ne faites que vous querel» ler, & mettre tout le Ciel en déſor» dre ; il n'y aura plus moyen de goû» ter les plaiſir des feſtins, & de joüir » des délices du Ciel, puiſque la divi» ſion regne parmi les Dieux mêmes. Mᵉ D. fait là-deſſus une Remarque

auſſi judicieuſe que le texte. Quelle horreur, dit-elle (1. 325.) ne doivent donc pas avoir les hommes pour « la diviſion, puiſque cette malheureuſe diſcorde venant à ſe gliſſer parmi les Dieux, trouble toute leur félicité, & les empêche de joüir du « Ciel même ? Voilà un point de morale « fort important, & tout le ſujet de l'Iliade qu'Homére nous trace à pluſieurs repriſes, afin que nous en ſoïons « frappez. » Nous avons ſans doute beaucoup d'obligation à Homére d'avoir diffamé les Dieux pour nôtre inſtruction : il eſt encore bien plûs inſtructif dans le Livre 21. où ils ſe prennent veritablement aux cheveux, & en viennent aux coups & aux bleſſures. Nous en avons aſſez parlé dans le chapitre des allégories : il ſuffit d'obſerver ici que le Poëte dit formellement à cette occaſion (*L.* 21. *p.* 232.) que la diſcorde, qui ſelon lui n'eſt plus dans le « Ciel, alluma le combat entre les Dieux. « La chûte, l'abſence d'Até paroît rendre ces combats abſurdes, ou devenir abſurde elle-même par ſa contradiction avec eux : mais non, ſuivant une remarque que Mᵉ D. emprunte d'Euſtathe, (3. 494.) Homére par l'hiſtoire «

» d'Até avertit ſes Lecteurs avec beau-
» coup d'art de ne pas ajoûter foy à la
» fable qui fait regner la diſcorde dans
» le Ciel parmi les Dieux, & de lui don-
» ner un ſens allegorique ; car il aſſûre
» qu'elle ne parut plus dans le ſéjour
» des immortels, depuis le jour qu'elle
en fut précipitée. » Je ſerois curieux de ſçavoir par quel motif les Lecteurs Payens ſe devoient déterminer à croire la chûte d'Até plus vraye que les combats des Dieux ; au lieu de croire les combats des Dieux plus vrays que la chûte d'Até : c'eſt quelque choſe de bien déciſif que de combattre une fable par une autre. Mais d'ailleurs quoiqu'un Poëte ne ſe donne pas pour un Hiſtorien fidele, il eſt neanmoins ridicule de ſe détruire luy-même, & d'avertir ſes Lecteurs de ne rien croire de tout ce qu'il dit. Son art conſiſte au contraire à rendre ſes fictions ſi vraiſemblables & ſi convenables, que l'on ſoit porté à les regarder comme vrayes, ou du moins à ſouhaiter qu'elles le fuſſent. Me D. vante ſi bien Homére » en un autre endroit (3. 607.) de ce » qu'il ſçait donner à ſes fictions tout » l'air de la verité, & confirmer ſes miracles. » A tout prendre, il n'étoit pas

neceſſaire que le démon de la diſcorde fut dans le Ciel pour broüiller les Dieux; il n'y a aucun d'eux qui ne ſoit capable de mettre tout le Ciel en déſordre; Diane le dit de Junon (*L.* 21. 241.) Junon le dit de Mars (*L.* 5. 225.) Mars le dit de Minerve (*L.* 5. 233.) Jupiter luy-même (*L.* 21. 232.) ſent ſon « cœur pénétré de joye de voir les Dieux « partagez marcher les uns contre les autres.

Cependant Mᵉ D. qui croit qu'Homére nous avertit de ne pas ajoûter foi à la fable qui fait regner la diſcorde parmi les Dieux, & dans le ſéjour des immortels, d'où elle a été précipitée, Mᵉ D. elle-même ne craint point de la faire regner dans le Ciel parmi les ſaints Anges, depuis la chûte de Lucifer; elle s'en explique ainſi dans ſa Préface (*p.* 15. *&* 16.) A l'égard des ligues & des combats des Dieux, on peut dire « qu'Homére eſt encore à couvert de « nos cenſures. L'Ecriture Sainte nous « préſente des exemples qui méritent « tout nôtre reſpect & toute nôtre vé- « nération. Le Prophéte Daniel nous « fait voir le combat des Anges con- « tre d'autres Anges. Dans le chapitre « 1cᵉ l'Ange Gabriel qui protegeoit la «

» Gréce, combat vingt-un jour contre
» l'Ange qui protégeoit la Perſe ; &
» l'Ange Michel qui protégeoit les Juifs
» vient à ſon ſecours. Dans le chapi-
» tre 12. les deux premiers Anges com-
» battent encore ſur les bords du Ti-
» bre, comme pour en diſputer la poſ-
» ſeſſion : & je vois ſur cela, ajoûte-
» t-elle, que le ſçavant Grotius a re-
» marqué que dans les premiers temps,
» c'eſt-à-dire, ſous la loy; des Anges qui
» préſident aux Nations, les uns favo-
» riſoient les Perſes, les autres le Grecs;
» & que la venuë de Nôtre-Seigneur
» diſſipa cet eſprit de parti, s'il eſt per-
» mis de ſe ſervir de ce terme : *Omnes*
» *aliarum nationum præſides Angeli aut*
» *Perſis favebant, aut Græcis : talia in-*
» *ter Angelos ſtudia extinxit Chriſtus.*
J'oſe d'abord avancer que l'on n'admet point dans l'Egliſe l'explication de Grotius. En effet, elle eſt contraire au ſyſtême de la Theologie ſur les Anges : car la croyance commune étant que ces Eſprits Bien-Heureux ont été confirmez en grace d'abord aprés la chûte de Lucifer, il n'y avoit rien à reformer en eux à la venuë de Nôtre-Seigneur. Mais entre les meilleurs Interprétes de l'Ecriture Sainte, quel-

ques-ont crû que ces Anges qui ſont nommez dans Daniel les Princes des Nations Payennes, comme des Perſes & des Grecs étoient des Démons que l'Ecriture Sainte appelle ailleurs les Princes, les Puiſſances & les Conducteurs de ce Monde. (*Ad Eph.* 6. 12.) & que c'eſt contre ces démons que combattoient les bons Anges protecteurs des Juifs; car, pour le dire en paſſant, il n'eſt point vray que S. Gabriel fut Protecteur des Grecs, comme le dit Mr D. puiſqu'au contraire il eſt Protecteur des Juifs conjointement avec S. Michel, & qu'à la fin du chapitre 10. il dit luy-même qu'il avoit rencontré le Protecteur des Grecs. Toutefois on s'eſt peu arrêté à cette premiere interprétation, & le ſentiment le plus commun [a], eſt que ces Princes des Perſes & des Grecs étoient de bons Anges, auſſi-bien que ceux à qui Dieu avoit confié la garde des Juifs: Mais nonobſtant le terme de combattre dont ſe ſert l'Ecriture Sainte en parlant des Anges Tutelaires de ces divers Peuples, Theodoret & S. Gregoire nous avertiſſent de ne point penſer qu'il y ait aucune diſſention, & à plus forte raiſon aucun combat dans le Ciel:

a *Vide Pererium in Dan.*

ce terme ne signifie autre chose que l'exposition que les Anges font à Dieu des différens intérêts des Peuples dont ils ont soin : parce que selon le sentiment des Theologiens, les Anges ne connoissant pas toûjours les Decrets de Dieu sur les choses particulieres, ils peuvent demander avec bonne intention de part & d'autre, des choses differentes les unes des autres, jusqu'à ce que les décrets de Dieu soient déclarez. Les interpretes ont même cherché quels pouvoient estre les motifs qui portoient les Anges Gardiens des Grecs & des Perses à s'opposer au retour des Juifs que demandoient les Anges, Saint Michel, & Saint Gabriel ; & ils répondent que sans blesser le véritable interest des Juifs mêmes toûjours plus sages dans l'adversité que dans la prosperité, ces Anges souhaittoient d'ailleurs que les Juifs semez dans les Nations idolâtres y répandissent la connoissance du vrai Dieu. J'allegue ces raisons pour faire voir combien l'esprit que les Auteurs Ecclesiastiques cherchent & trouvent dans l'Ecriture Sainte pour l'édification des Fideles, est different de celui que Mr D. y met pour la rendre conforme à Homére.

Nous n'insisterons pas beaucoup sur quelques autres traits d'Homére, que Mr D. rapporte à certains faits de l'Ecriture Sainte, avec lesquels neanmoins ils ont un rapport si imperceptible, qu'il n'y a que Mr D. qui puisse le voir. Je mets en ce rang cet endroit du L. 21. (*p.* 241.) comme les flâmes d'une « Ville embrasée par le feu que la cole- « re des Dieux a lancé, s'élevent jus- « qu'aux nuës». Mr D. dit là-dessus, (3.54.) Homére avoit connu cette grande vé- « rité que Dieu punit quelquefois des « Villes entiéres en lançant sur elles ses « feux vengeurs ,,. Cette loüange est affectée dans le style même : car l'expression de grande vérité ne s'applique point ordinairement à des faits historiques, & son usage le plus commun est de la faire tomber sur des propositions ou de dogme, ou de morale : on a beau déguiser le fait en maxime, c'est une affectation de plus, parce qu'on ne s'avise guére de faire une proposition generale d'un fait unique, comme les feux tombez du Ciel pour punir Sodome & Gomorre. Sur un autre endroit où Jupiter songe à transporter Sarpedon en Lycie, pour le délivrer de la mort qui le ménaçoit aux Champs de Troye (*L.*16. 28.)

» Me D. dit: les Payens mêmes ont été » perſuadez que Dieu pouvoit enlever » un homme & le tranſporter tout d'un » coup dans un pays fort éloigné ,,. Il ne faut pas une grande pénétration d'eſprit pour comprendre qu'un Etre fort ſupérieur à l'homme eſt capable de cette action, & les Payens pouvoient le croire ſans aucune connoiſſance du vrai Dieu, ni d'aucun fait de l'Ecriture Sainte ; d'autant plus que l'Hiſtoire d'Habacuc que Me D. a ſans doute en vûë étant poſtérieure à Homére, ne pouvoit pas lui avoir été appriſe même par la Tradition. Mais j'avoüe que je me perds dans la remarque de Vol. 3. p. 424. où à l'occaſion de la pluye de ſang qui tombe à la mort du même Sarpedon fils de Jupiter par adultére, Me D. dit : » Homére a connu que le fils de Jupiter » mourant toute la nature devoit ſouf» frir, & que des larmes de ſang devoient » pleurer cette mort ,,. Cependant j'aime mieux abandonner cét endroit que d'imputer mal-à-propos à Me D. l'alluſion que je crois y voir.

Aucun Poëte n'a été plus libéral qu'Homére du ſecours des Dieux : le penchant qu'il a eû pour un merveilleux peu recherché & beaucoup repeté, ne

luy

luy a pas permis de distinguer les entrepriſes difficiles de celles qui ne le ſont pas, & il n'attend pas que la conjoncture ſoit digne, ſelon le précepte d'Horace, du Dieu qu'il y fait intervenir. Mᵉ D. tourne tout cela pieuſement, & y trouve même les plus fines ſpiritualitez. Homére, dit-elle, (1. 295.) a connu cette verité que les Anges & « les autres eſprits ſe manifeſtent aux « hommes, & que Dieu les envoye au « ſecours de ceux qu'il veut retirer du « péril. Dieu ne ſe laiſſe voir, dit-elle, « dans la même page, qu'à ceux qu'il « veut éclairer par ſa préſence „. Mais comme ces propoſitions qui ſont des principes dans l'eſprit de Mᵉ D. ne le ſont nullement dans celui d'Homere, il les contredit au premier vent qui le fait tourner d'un autre côté. Ainſi Mercure envoyé par Jupiter à Priam au 24ᵉ Livre, le laiſſe à l'entrée de la tente d'Achille, en lui diſant (p. 378.) qu'il n'eſt pas de la majeſté des Dieux de ſe « montrer aux hommes, ni de paroître « favoriſer ſi ouvertement les mortels „: c'eſt-à-dire, que les Dieux d'Homére ne prêtent ouvertement du ſecours aux hommes, que pour les faire maſſacrer les uns les autres; & qu'ils ſe cachent

dés qu'il s'agit de leur donner quelques marques de pure bonté. Ainſi cette aſſiſtance perpetuelle des Dieux, qui auroit été dans un autre Poëte une marque de Religion, eſt dévenuë dans Homére une preuve d'impieté.

ARTICLE III.

Que la conformité qui ſe trouve par quelque endroit entre le ſtyle d'Homére & celuy de l'Ecriture Sainte, ne juſtifie point ce Poëte des fautes qu'il peut avoir faites contre les regles du diſcours.

QUoyqu'il ne s'agiſſe pas des Dieux dans cet article, nous l'ajoûtons pour achever ce qui concerne la comparaiſon d'Homére avec l'Ecriture Sainte. Il eſt certain que la proximité des temps & des climats, a mis quelque conformité pour le ſtyle entre Homére & les Ecrivains ſacrez : Pourvû qu'on ne porte pas cette reſſemblance trop loin, & que la prévention ne nous la faſſe pas trouver par tout comme à l'Auteur de *l'Homerus Hébraïſans*. Il peut être cu-

rieux par rapport à la Critique, de confronter le premier monument de l'antiquité profane avec les monuments encore plus anciens de nôtre Religion. Mais je veux prouver ici que l'exemple de l'Ecriture Sainte n'autorise aucune des choses que la raison & les vraïes régles de l'Eloquence & de la Poësie nous font voir estre des fautes dans Homére. Premierement l'Ecriture Sainte ne nous a point été donnée comme un modele d'Eloquence & de Poësie, & ce seroit la profaner que d'y chercher les régles de nos Poëmes & de nos Harangues, au lieu des véritez de nôtre Foy, & de nôtre Morale. Les nouveaux Philosophes ont dit qu'il ne falloit pas s'arrester aux expressions de l'Ecriture Sainte sur les matiéres de Physique; parce que l'Ecriture Sainte ne tendant qu'à nous instruire de la Réligion, elle s'est conformée d'ailleurs aux opinions vulgaires sur les choses naturelles, dont elle ne parle jamais que par occasion & sans aucun dessein de nous rendre habiles sur ce sujet. Tous les esprits n'ont peut-être pas encore accepté cette distinction; mais il n'est personne qui ne convienne que les régles du beau style ausquelles les Auteurs profanes sont obligez de se tenir

ſont ſouvent négligées dans l'Ecriture Sainte ; c'eſt ce qui a fait parler ainſi un des plus ſçavants Evêques qu'ait jamais eu l'Egliſe de France. *Monſieur Huet Evêque d'Avranches dans une Lettre inſérée parmy les Diſſertations ſur diverſes matiéres de Religion & de Philoſophie, recueillies par Monſieur l'Abbé de Tilladet Vol. 2. page 31.* L'élevation ni la ſimplicité des Livres ſacrez ne ſont pas les » marques qui font connoître que l'Eſprit Saint les a dictez, puiſque Saint » Auguſtin a eſtimé qu'il étoit indifferent que le langage de l'Ecriture Sainte fut poli ou barbare. Qui a ignoré » que Saint Paul n'entendoit point les » figures de la Rhétorique, & qu'il étoit » *imperitus ſermone*, que Moïſe avoit » de la peine à s'expliquer ; que le Prophete Amos étoit groſſier & ruſtique ; » & que ces ſaints perſonnages, quoique parlant des langages differents, » étoient pourtant tous animez du même Eſprit. C'eſt à peu prés dans le » même ſens que le P. de Laubruſſel » (*L. 2. art. 9. p. 283.*) a dit, Dieu n'a-» t-il pas pû en animant également de » ſon ſouffle & Iſaïe & Amos, s'accommoder à la ſublimité du génie du premier, & à la rudeſſe du ſecond, à peu

prés comme le ſouffle d'un habile maî- « tre s'ajuſte à la bonne ou à la mauvaiſe « diſpoſition de l'inſtrument qu'il tou- « che ; *& à la fin du même article*, il ſuf- « fit de croire que les Auteurs des ſaints « Livres ont été tellement dirigez & « inſpirez de Dieu, qu'ils n'ont pû ni « ſe tromper ni nous tromper en tout « ce qu'ils ont écrit & qui a été mis au « rang des Livres ſacrez, ce qui ſuffit « pour établir leur autorité ſur un fon- « dement inébranlable. Car du reſte que « la Doctrine de Jeſus-Chriſt ait été « écrite & prêchée par les Apoſtres en « differents termes ſelon les differents « tours de leurs génies ; c'étoit toûjours « la vraye parole de Dieu, malgré la di- « verſité des expreſſions que l'Eſprit de « Dieu laiſſoit à leur choix ,,. En effet, quelqu'un ignore-t-il que l'Evangile de Saint Luc, & les Actes des Apô- tres ne ſoient écrits avec plus d'élegance que les autres Livres du nouveau Teſta- ment ?

Je conclus des autoritez précédentes, que citer une expreſſion de l'Ecriture Sainte, c'eſt quelquefois citer l'expreſ- ſion d'un Auteur qui avoit de la rudeſſe, & qui par conſequent ne peut pas nous ſervir d'exemple, c'eſt aller prendre le

bon ſtyle & le bon goût, non plus chez les Grecs & chez les Romains, ſelon le ſyſtême ordinaire des belles lettres, mais chez les Orientaux & chez les Juifs. La ſeule choſe qu'il y ait à conclure d'une expreſſion de l'Ecriture Sainte, c'eſt que le fait ou la maxime enfermée ſous cette expreſſion eſt un article de Foy : mais pour l'expreſſion même, tant qu'elle demeurera dans l'Ecriture Sainte, je ne la cenſurerai jamais, parceque je ſerois ridicule & témeraire de relever un Ecrivain ſacré ſur des mots & ſur des phraſes ; lorſque ſans ſe picquer de l'Eloquence il me propoſe les véritez les plus eſſentielles de ma Réligion. Mais quand un Auteur profane qu'on me donne pour un modele univerſel employera ces mêmes expreſſions, & ſur tout qu'il s'en ſervira pour offenſer la raiſon & la bienſéance, je regarderai comme une ſuperſtition ou une véxation de vouloir m'interdire l'examen ou la cenſure de ces expreſſions, ſous prétexte qu'elles ſe trouvent dans les Livres ſaints où elles ne préſentent que ce qui peut porter les hommes à la ſageſſe, à la juſtice, & à la vérité : nous ſerions donc obligez ſur ce pied-là d'admirer l'Alcoran, parce qu'il eſt

plein d'expreſſions & d'images tirées de l'Ecriture. Enfin bien loin que le Saint-Eſprit éxige de nous que nous conformions nos idées ſur le ſtile, à celui de l'Ecriture ; c'eſt lui-même qui a bien voulu ſe conformer au ſtile établi parmi les hommes pour faire plus d'impreſſion ſur leur eſprit, ſelon le temps où il leur vouloit parler : car enfin les Livres ſacrez ne ſont nullement du même ſtile ; les Rois ſont écrits autrement que la Geneſe, & les Machabées faits par un Ecrivain qui avoit eû commerce avec les Grecs ſont encore plus differents des Rois : ce dernier même quoique plus élegant que ceux qui l'avoient précedé, fait au Lecteur des excuſes qui ſelon les principes de la Foy & les explications de la Theologie, ne peuvent tomber que ſur ſon ſtile. Les Peres & les Docteurs de l'Egliſe qui ont vécû en differents ſiécles où les belles lettres ne fleuriſſoient pas, ont bien voulu auſſi pour l'utilité de leurs contemporains, s'accommoder à leur goût ſur le ſtile de pointes, ſur les alluſions aux nombres, ſur les allégations des vieux Philoſophes, corrigeant & rectifiant toutes ces pratiques par l'excellence de leurs inſtructions : mais par une raiſon ſemblable les

Auteurs de pieté des derniers temps ont crû devoir traiter d'une maniére plus conforme au goût perfectionné cette vérité ancienne & nouvelle ou cette même Doctrine, qu'ils ont puisée dans les Peres & dans les Docteurs de l'Egliſe comme dans ſa véritable ſource.

Cependant quoique les Auteurs ſacrez n'ayent point cherché ordinairement l'éloquence humaine, & que S. Paul en particulier ait renoncé au ſublime des Ecrivains profanes, on ne laiſſe pas de trouver dans l'Ecriture Sainte un grand nombre d'endroits trés-éloquents & trés-ſublimes, à en juger même humainement : parceque pluſieurs de ces ſaints Auteurs ont été de trés-grands hommes indépendament de l'inſpiration particuliere du Saint-Eſprit, & parce qu'auſſi les hommes les plus ſimples étant pénétrez de ce qu'ils diſent, ſont capables de produire de trés-ſublimes expreſſions. Delà vient que des Auteurs profanes ont même employé trés-avantageuſement quelques traits de l'Écriture Sainte en les accompagnant des autres beautez de l'Eloquence ou de la Poëſie auſquelles la plûpart de ces ſaints Auteurs ne ſe ſont pas attachez.

Il n'eſt enfin aucun de ces traits ou

de

de ces tours de l'Ecriture Sainte qu'on allégue pour juſtifier Homére, qui ne ſoit infiniment plus beau dans l'Ecriture Sainte que dans l'Iliade : comme l'épreuve de Gédeon comparée à celle d'Agamemnon, le réfus terrible que Dieu fait des ſacrifices matériels comparé à la déclaration intereſſée de Jupiter qui ne demande point d'autre culte, & pluſieurs autres exemples de même nature que nous avons déja alleguez, & que nous alleguerons encore dans le reſte de cet Ouvrage.

Fin de la Troiſiéme Partie.

DISSERTATION CRITIQUE SUR L'ILIADE D'HOMERE.

QUATRIE'ME PARTIE.

Examen abregé du détail de l'Iliade.

NOus rapportons tout le détail de l'Iliade à ſix Chefs principaux : le merveilleux des fictions, les combats, les diſcours, les ſentimens & les moralitez que nous mettons enſemble, les comparaiſons, & la compoſition ou le ſtile. Nous les traiterons avec toute la briéveté qui pourra s'accorder avec l'éxecution pleine & entiére de nôtre deſſein au ſujet d'Homére.

CHAPITRE PREMIER.

Du merveilleux des Fictions.

LE terme de fiction peut s'entendre en géneral des avantures feintes qu'un Poëte fait entrer dans la conſtitution de ſon Poëme. Si ces avantures viennent ſeulement les unes aprés les autres ſans autre liaiſon que d'eſtre des obſtacles differens au deſſein final du Héros, l'Odyſſée en donnera le premier modele ; mais il ne s'agit point icy de ce ſecond Poëme d'Homére ſur lequel nous n'avons garde de prévenir Mᵉ D. Si ces avantures tiennent les unes aux autres, & rentrent pour ainſi dire les unes dans les autres, de telle ſorte même quelles ſemblent n'en faire qu'une, c'eſt ce qu'on appelle intrigue. L'Iliade n'a ni avantures ni intrigue. Les anciens même ſoit Grecs, ſoit Latins n'ont preſque pas connu ce dernier art dans lequel les Eſpagnols ont triomphé, & qui a été mis en uſage dans les Romans. A vrai dire, je ne demanderois point ces profondes intrigues dans l'Epopée ni

dans la Tragedie, où je crois qu'il ne faut chercher que les évenemens qui peuvent mettre dans un grand jour la fin morale qu'on s'eſt propoſée. Ainſi dans le Poëme de Telemaque, Mentor n'arreſte ce jeune Prince en chaque lieu, qu'autant qu'il le faut pour exercer ſa vertu, & pour lui faire acquerir de l'expérience, comme le dit l'Auteur même.

Les fictions des Romans & des Tragedies modernes ſe tiennent toûjours dans le naturel, ſans aller au merveilleux : on a de trés-bonnes raiſons d'en uſer ainſi. Cependant, ſans parler de tous les contes où l'on fait entrer des Fées & des Genies, nous avons des Opera, & quelques autres pieces à machines qui ont leur mérite propre fondé particulierement ſur le merveilleux. Pour l'Epopée, les anciens & les modernes l'y ont également employé. Ce merveilleux conſiſte à faire paroître les Dieux, & à préſenter des prodiges ; & il fait l'unique ſujet de ce Chapitre.

A l'égard des Dieux, il y a deux regles à ſuivre : l'une de ne les faire paroître qu'en des occaſions qui méritent leur préſence ; & l'autre de ne leur faire faire que des actions dignes d'eux. Ces

deux regles ſont également violées dans toute l'Iliade. Les Dieux y paroiſſent ſi inutilement & ſi indécemment, que c'eſt une des plus grandes affaires d'Euſtathe & de Mᵉ D. que de trouver des loüanges à Homére ſur cet article. Mais nous avons parlé ſi au long des Dieux d'Homére, que le nouvel aſpect où nous les regarderions icy ne fourniroit qu'un autre arrangement à des choſes déja dites. Au reſte ſi Homére avoit ſuivi les deux regles précedentes il lui auroit été inutile d'appuyer avec l'adreſſe que lui prête Mᵉ D. la fiction qui introduit les Dieux combattans avec les hommes. Cette addreſſe conſiſte à ſuppoſer, que les Héros mêmes voyent les Dieux. Homére, dit Mᵉ D. (1.447.) ne peut plus eſtre accuſé de fiction ni de menſonge; puiſque les Héros eux-même témoignent que cela eſt: il y a là beaucoup d'adreſſe„. Le Poëte n'a pas beſoin d'excuſe ſur l'intervention des Dieux abſolument priſe: mais s'il en avoit beſoin, l'expédient d'Homére ne ſuffiroit pas; puiſqu'au fond les Héros d'un Poëme ne voyent & ne diſent que ce qu'il plaît au Poëte de leur faire voir & de leur faire dire. On reconnoît-là les réflexions creuſes du bon Archevêque

de Theſſalonique, (*p.* 536.) quoique Mr D. ne le cite pas.

A l'égard des prodiges operez par la préſence ou par la puiſſance des Dieux, en quoi conſiſte le merveilleux proprement dit, ils ſemblent eſtre au-deſſus des préceptes, & par conſequent à l'abry de la Critique : mais on ſera peut-eſtre convaincu par les réfléxions ſuivantes, que rien ne peut ſe ſouſtraire à l'empire de la raiſon, & qu'elle doit conduire la Poëſie même juſque dans ſon vol le plus élevé. Ariſtote & Mr D. aprés lui, ſentant le beſoin qu'Homére avoit de juſtifications outrées, ont avancé ce principe étonnant, que le merveilleux de l'Epopée va juſqu'au déraiſonnable [a]. Il eſt vrai qu'Ariſtote, toûjours confus dans ſes idées, allegue ridiculement pour exemple de ce merveilleux déraiſonnable Hector pourſuivi par Achille qui fait ſigne aux Grecs de ne pas tirer ſur le Héros Troyen, qu'il veut avoir ſeul la gloire de tuer ; fait trés-ſimple & trés-naturel ; au lieu que Mr D. bien plus ſenſé que ſon Auteur, prend pour exemple du merveilleux déraiſonnable les trépiez de Vulcain marchant d'eux-mêmes. Quoiqu'il en ſoit, ce principe

a *Ariſt. chap.* 25. *M. D. rem. ſur la Poët.* 463.

fait pour ſauver Homére, lui porte le coup mortel ; puiſqu'on nous accorde qu'il pouſſe ſon merveilleux juſqu'au déraiſonnable : au lieu que la pratique d'Homére & le précepte d'Ariſtote auroit dû eſtre de pouſſer la fiction juſqu'au merveilleux ; car il ne faut point confondre l'ordre naturel dont il eſt permis de ſortir dans l'Epopée, avec la raiſon qu'on ne doit jamais perdre de vûë.

Pour diſtinguer maintenant le merveilleux du déraiſonnable, nous poſons d'abord cette regle génerale : il faut que le merveilleux prenne & ſuive le fil de la nature ; il peut aller au-delà, mais il ne doit jamais la heurter ni la contredire. Cette regle eſt autoriſée par l'origine même de la Fable où la plûpart des Dieux ſont des corps ou des effets naturels perſonnaliſez & diviniſez, auſquels on a donné des attributs analogiques ou correſpondans aux Eſtres phyſiques qu'ils répréſentent. D'ailleurs ſi la poëſie eſt faite pour élever & pour charmer l'imagination, & non pour la bruſquer, ou pour la choquer ; on s'apperçoit aiſément qu'on ne peut parvenir à l'un, & ſe défendre de l'autre que par la regle propoſée : mais l'application

que nous en allons faire à diverſes fictions de l'Iliade, en fera voir encore plus clairement l'étenduë & la ſûreté.

Homére préparant au 21e Liv. ce combat, où les Dieux marchent les uns contre les autres ; dit que le ciel ſonna de la trompette.

ἀμφὶ δὲ σάλπιγξεν μέγας οὐρανός. Φ 388.

Nôtre langue, qui reſiſte aux abſurditez, n'a pas permis à Mr D. de traduire ce Vers à la lettre ; & elle lui a ſubſtitué judicieuſement cette phraſe. Le ciel donne le ſignal du combat. 232. Le Commentateur aux longues minuties & aux vaines applications, je veux dire Euſtathe, badine long-temps ſur cet endroit, & Mr D. ſe croit obligée (3.536.) de rapporter une partie de ſon badinage. Il avoûë d'abord que l'expreſſion d'Homére n'a rien de grand, & qu'il falloit plûtoſt dire que le ciel tonna ; mais ajoûte-t-il, l'expreſſion d'Homére eſt plus propre pour le combat : enſuite comme le Poëte a dit au L. 20. ſur le combat des Grecs & des Troyens, que Jupiter tonna du haut des cieux. Euſtathe obſerve qu'Homére par cette » grande idée a relevé le premier com- » bat comme moins conſidérable ; au » lieu que pour le combat des Dieux

qui tire toute ſa grandeur des Dieux « mêmes, il ſe contente de dire que le « ciel ſonna de la trompette „. Si le Poëte avoit changé de place ſes deux expreſſions, on l'auroit loüé bien plus à propos de les avoir conformées au ſujet, ſuppoſé d'ailleurs que les Dieux qui ſe battent ne ſoient pas la choſe du monde la plus baſſe. Quoiqu'il en ſoit Mᵉ D. ſouſcrivant à Euſtathe conclut que « c'eſt un prodige trés-convenable à la « grande poëſie, que de repreſenter le « ciel ſonnant de la trompette, comme « ſi le ciel avoit une bouche ; au lieu « que s'il avoit dit ſimplement le ciel « tonna, il n'auroit rien dit d'extraordi- « naire ni de ſurprenant „. Pour moi je dis que le ciel n'ayant ni ne pouvant avoir une bouche, & n'étant point dans l'ordre des animaux qui ſont doüez de la parole ou de la voix ; nôtre regle condamne ce merveilleux, comme n'étant point analogique à ce qui ſe paſſe dans la nature.

Il n'en eſt pas de même de la parole prêtée aux animaux en certaines circonſtances. Car premierement on peut faire parler dans des occaſions trés-rares les animaux les plus ordinaires : mais ceux qui les entendront doivent regar-

der cét évenement comme un prodige qui marque la colere du ciel. C'eſt la déciſion de Lucien [a], juſtifiée par l'Hiſtoire même de l'Aneſſe de Balaam que les Admirateurs alleguent trés-mal à propos en faveur d'Homére : & pour le dire en paſſant, il me ſeroit aiſé de faire voir que les miracles réels & effectifs, de l'Ecriture Sainte prennent & ſuivent mieux que les vaines fictions d'Homére ce fil de la nature dont je parle dans ma regle. Secondement, je n'improuverois pas le don même de la parole dans des Chevaux de race immortelle, comme ceux d'Achille, quoique Lucien ait raillé Homére d'avoir employé cette fiction ; mais ſi je puis hazarder une conjecture, Lucien étoit choqué en général, comme tout le monde, de voir l'Iliade pleine de Chevaux raiſonnables, auſquels on parle comme à des hommes ; & par inadvertance il a appliqué ſa raillerie à un fait particulier qui ne la mérite pas. En effet, des Chevaux immortels diſtinguez par la parole feroient une fiction trés-noble, ſi Homére n'aviliſſoit lui-même ce privilege en prodiguant, ſinon la parole, du moins l'intelligence à tous les Chevaux

a *Dans le ſonge ou le Cocq.*

des Armées grecque & troyenne. Hector au 8e Livre (*p.* 46.) fait à ſes Chevaux une exhortation d'une page, & elle contient de plaiſantes choſes. Xante & Podarge, & vous Ethon & Lampus; voicy une occaſion où vous pouvez me payer tous les ſoins qu'Andromaque fille du magnanime Eetion à eus de vous, en vous ſervant tous les jours elle-même, plûtoſt qu'à moi, le pain & le vin de ma table. Combien de fois m'a-telle quitté pour vous aller voir? » Il n'y a peut-eſtre aucun Lecteur qui en cét endroit ne coure aux remarques de Me D. dans l'eſpérance de lui voir abandonner de bonne grace ſon Auteur, ſur un trait ſi monſtrueux. Mais on eſt bien détrompé par cét éloge. (2.420.) Il y a icy une beauté cachée, que ceux qui ne « connoiſſent pas bien encore Homére « ne ſentiront peut-eſtre pas. Ce Poëte » peint une Princeſſe, qui aimant tendrement ſon mary, avoit ſoin toutes « les fois qu'il revenoit du combat d'aller à ſa rencontre, & qui ravie de le « voir, couroit à ſes Chevaux, & leur « donnoit du pain & du vin; pour leur « témoigner ſa réconnoiſſance de ce « qu'ils avoient ramené ſon mary ,,. N'eſt-il pas beau de voir une femme, qui pour

courir à des Chevaux, laisse la personne même de son mary couvert de sang & de poussiere, & qui peut avoir besoin de son secours? Ce secours même est exprimé par un sentiment trés-fin qui se trouve au 17e Liv. (*p.* 70.) lorsque le » Poëte fait dire par Jupiter plaignant » Hector. Andromaque aprés le com- » bat ne te verra point lui remettre en- » tre les mains ces belles armes d'A- » chille, dont elle prendroit tant de » plaisir à te désarmer ». On voit par le jugement que nous portons de ce dernier trait, que nos coûtumes ne nous gouvernent point si impérieusement qu'on nous le reproche : car aujourd'hui ce ne seroit pas la femme d'un Général d'Armée qui le déshabilleroit ; & nous ne laissons pas de trouver ce dernier sentiment d'Andromaque aussi naturel, que nous trouvons le premier absurde. Quelques partisans d'Homére excuseront le discours d'Hector, comme plusieurs autres, par la grossiéreté des premiers temps : mais Me D. regarde cette apologie même comme un blasphême. Elle veut nous faire approuver Homére dans toute sa rusticité ; & il ne tiendra pas à elle qu'on n'aboliſſe, pour la rétablir, toute la politesse &

toutes les bienſéances de nos coûtumes & de nos mœurs.

Antiloque dans les Jeux du 23. Liv. addreſſe auſſi à ſes Chevaux une exhortation en forme (*p.* 312.) & quoique le Poëte lui faſſe dire entre autres choſes, quelle honte pour vous qu'une « Cavale devançât des Chevaux de vô- « tre réputation ! „ Je n'ai pas oublié que dans le même Livre. (*p.* 306.) Neſtor pere d'Antiloque lui avoit dit : mon « fils, tu as des Chevaux bien peſans, « & qui n'ont pas beaucoup de force „. Ainſi voilà des Chevaux aſſez mépriſables, auſquels pourtant on ne dédaigne pas de parler. Me D. dit, (2. 419.) que la fureur & l'entouſiaſme ſuffiſent « pour juſtifier tous ces diſcours ; car « *ajoûte-t-elle*, dans ces Etats, il n'y a « rien à quoi on ne parle „. Il eſt vrai ; dans la fureur on parle à tout : mais la fureur même exclut abſolument les Harangues ; & ce ſeroit une faute que de faire adreſſer dans la fureur par des hommes à d'autres hommes des diſcours auſſi longs & auſſi raiſonnez que ceux qu'Homére fait addreſſer par des hommes à des Chevaux : ou bien ſi par l'entouſiaſme Me D. entend celui du Poëte ; on ſçait bien que le Poëte doit

garder ordinairement cet enthousiasme pour lui-même, & quand il parle seul, sans le faire passer à ses personnages. Dans la supposition même des Chevaux immortels qui parlent, je n'approuverois point la longue complainte que Jupiter fait sur eux au Liv. 17. (*p.* 85.) Car au fond Jupiter doit demeurer à peu prés autant au-dessus de ces Chevaux immortels comme lui, que les hommes sont au-dessus des Chevaux mortels comme eux. Mᵉ D. dit sur cela. (3. 448.) qu'Homére avoit bien compris que la bonté de Dieu s'étend sur tout, sur les animaux comme sur les hommes ,,. Mᵉ D. n'est pas bien accoûtumée au stile de la Theologie qu'elle allégue ailleurs sur un sujet semblable; (2. 602.) car selon ce stile la providence s'étend sur les animaux qu'elle nourrit, comme elle revest les lys des champs; mais on n'applique la bonté de Dieu qu'aux créatures appellées à une fin surnaturelle, & capables de recompenses ou de punition. *Numquid de bobus cura est Deo?* 1. *cor.* 9. 9.

Au reste il paroît par le texte d'Homére, que les Chevaux même d'Achille n'ont parlé que par miracle, la Déesse Junon leur donnant une voix articu-

lée [a], que les furies leur ôtent un moment aprés [b]. Ce trait des furies naît, comme bien d'autres, de la pure fantaiſie d'Homére ſans ancun fondement ſenſible qui puiſſe faire par conſequent le moindre plaiſir au Lecteur. C'eſt ce qui a réduit Euſtathe cité par Mr D. (3. p. 505.) à dire que le Poëte a voulu faire entendre que la privation de « la voix eſt quelque choſe de ſi triſte « & de ſi funeſte, qu'il n'y a que les fu- « ries qui puiſſent ſe charger du cruel « employ d'ôter la voix „. Je n'aurois point crû cela ſi triſte & ſi funeſte pour un Cheval, à qui la parole n'eſt point naturelle, & qui ſelon Mr D. dans la même remarque, n'a parlé que par « un prodige tres-ſurprenant „.

Noſtre regle permettroit encore les paroles formées en un lieu où l'on ne voit perſonne; parce que le ſon n'étant qu'un air pouſſé d'une certaine maniére vers nos oreilles, des Eſtres inviſibles pour nous ſont ſenſez capables de le pouſſer de cette maniére, & de ſe faire entendre. Mais quand je condamnerai dans l'ancienne Fable la Foreſt de Dodone & le Navire Argo qui parloient,

a *Liv.* 19. *p.* 174.
b *p.* 175.

je

je ſerai de l'avis de Lucien [a] qui a critiqué par goût & par ſentiment ces deux fictions dont je vois le défaut dans mon principe. Le Taſſe a fait gémir & parler les arbres de la Foreſt enchantée ; mais il ſuppoſe que des Démons s'étoient mis en poſſeſſion de ces arbres ; ce qui juſtifie ce merveilleux. On peut même prêter dans la Poëſie quelque ſentiment imparfait aux corps inanimez, pourvû que le témoignage qu'ils en donnent ſoit conforme à leur nature. Ainſi nous paſſerons à Virgile d'avoir fait pleurer dans ſes Egloques les Lauriers, les Tamarins, & même les Rochers du froid Lycée.

Illum etiam Lauri, etiam flevere Myricæ,
.... & gelidi fleverunt ſaxa Lycæi.

Mᵉ D. (3.566.) allégue ces deux traits pour juſtifier Homére d'avoir fait pleurer la mort de Patrocle par les ſables de la mer, & par les armes des Grecs ; (*L.* 3. *p.* 287.) mais la choſe eſt un peu differente. Car certains arbuſtes pleurent effectivement, & l'eau ruiſſelle des rochers à l'entrée de la belle ſaiſon ; ce qui n'arrive point à des ſables, & en-

[a] *Dial. du Songe ou du Cocq.*

core moins à des armes : Or un Berger plein de ſa douleur, applique aſſez volontiers à cet effet de la nature le ſentiment qu'il a dans l'ame. Cette prévention de celui qui parle autoriſe même des idées qui d'ailleurs ſortiroient de ma regle, & il a été permis à Phedre de dire.

Il me ſemble déja que ces murs, que ces voutes,
Vont prendre la parole, & prêts à m'accuſer,
Attendent mon Epoux pour le déſabuſer.

Parceque c'eſt la peinture d'une impreſſion de l'ame, & non un fait rapporté ; outre que par ces murs & par ces voutes Phédre pouvoit entendre les perſonnes mêmes du Palais de Théſée qui ſçavoient ce qui étoit arrivé. Aprés cela il ne faut pas diſſimuler que les pleurs, qui ont moüillé les ſables & les armes dans Homére, pourroient bien eſtre les larmes des Grecs mêmes, ce qui reviendroit au naturel un peu exageré : mais le texte ne preſente pas ſi bien ce ſens là.

Les proprietez fabuleuſes que les anciens Naturaliſtes ont attribuées à certains terroirs, à certaines plantes, à

certaines eaux, ſont trés-recevables dans la Poëſie ; & ces proprietez mêmes qui ont ſouvent été crûës, parce qu'elles ſont toûjours analogiques à la nature connuë, ſont le vrai modele des fictions poëtiques. Un Poëte qui auroit l'eſprit juſte ſeroit même capable de feindre des choſes qui ſe trouveroient vrayes en certain lieu ou en certain temps, ſans qu'il le ſçût, ou qu'il le prévît. Cela eſt arrivé au Taſſe, qui voulant dépeindre un bruit affreux ſortant du fond de la Foreſt enchantée, s'exprime ainſi. *Cant.* 13. *ſt.* 21.)

Esce all'hor de la ſelva un ſuon repente,
Che par rimbombo di terren che treme ;
El mormorar de gli auſtri in lui ſi ſente,
El pianto d'onda, che fra ſcogli geme.
Come rugge il leon, fiſchi il ſerpente,
Come urla il lupo, e come l'orſo freme,
Vódi, & vódi le trombe, e vódi il tuono ;
Tanti, e ſi fatti ſuoni eſprime un ſuono.

Or il s'eſt formé depuis peu dans l'Archipel une Iſle où cette fiction poëtique s'eſt verifiée. Selon les Relations qui en ont été envoyées à l'Academie des Sciences [a]. Cette Iſle vomit quelquefois des tourbillons de feux accompa-

[a] *Mémoire de l'Academie des Sciences.* 1713.

gnez d'un bruit égal à une bordée de gros canons tirant tous enſemble ; d'autre fois ce bruit paroît compoſé d'un ſon de tambours & de trompettes, joint aux hurlemens de toute ſorte d'animaux.

Cependant je paſſe encore à la Poëſie l'impoſſible de fait, pourvû qu'on en voye quelque eſpece de poſſibilité dans les notions de la Phyſique. Un exemple de ma penſée eſt l'ingénieuſe & plaiſante fiction des paroles gelant en l'air pendant l'Hyver, & ſe dégelant au Printems dans Rabelais, qui rapporte ſur ce ſujet d'excellens traits des anciens. L. 4. chap. 55. mais dés le chapitre ſuivant il pouſſe lui-même ſa fiction trop loin, & ſe perd à ſon ordinaire dans l'ordure. Je condamnerai auſſi pluſieurs idées du ſyſtême des Fées, où la nature eſt bien plus ſouvent forcée que dans la mythologie. Rien n'eſt plus abſurde, par exemple, que ces armes Fées elles-mêmes, qui au lieu de n'avoir que certaines propriétez convenables à leur matiére ou à leur forme, comme d'eſtre impénétrables, d'ébloüir ou d'aveugler ceux qui les regardent ; ſe remuent, ou font d'autres actions humaines. Mais, pour dire le vrai, Homére a donné le premier

exemple de cette faute dans les Ouvrages de Vulcain, & sur tout dans le bouclier d'Achille, dont c'est icy le véritable lieu de parler.

Thétis au L. 18. (*p.* 130.) entrant chez Vulcain, trouve d'abord les trépiez qu'il préparoit pour l'ornement d'un Palais magnifique ; il les avoit assis sur des roues d'or, afin que d'eux-mêmes ils pussent aller à l'assemblée des Dieux, & s'en retourner. Cette fiction peche clairement contre le principe établi. Mais, dit on, c'est un Dieu qui a fait cet Ouvrage : j'en tombe d'accord, & par là on devoit voir dans cét Ouvrage une perfection que des hommes ne luy auroient jamais donnée. Mais cette perfection devoit estre prise dans l'idée d'un excellent Ouvrage d'or ou d'autre métail, auquel la sculpture n'a jamais donné le mouvement. Si Homére avoit dit, par exemple, que ces trépiez étoient montez si parfaitement, que d'un seul coup de main il les faisoit aller de sa forge dans l'assemblée des Dieux, la fiction seroit bonne, & elle reviendroit même à celle des Chevaux des Dieux, qui d'un saut franchissent la moitié du ciel. (*L.* 5. *p.* 226.) Mais des trépiez qui marchent tout seuls sont un prodige

cela ; comme Promethée, qui ſelon une fiction bien plus heureuſe & pour la poëſie & pour l'allégorie, fut obligé d'aller prendre le feu du ciel pour animer la figure humaine qu'il avoit formée du limon de la terre. Mais dans Homére, c'eſt Vulcain qui a donné à ces Statuës l'intelligence que Jupiter ſeul devoit leur donner ; & ce ſont les autres Dieux qui leur ont appris le métier que Vulcain ſeul devoit leur apprendre : quand on lit ces fictions, comme dit fort bien Mᵉ D. (3. 472.) il eſt bien » naturel de vouloir pénétrer un peu le ſens quelles renferment ,,, ſelon elle, ou quelles devroient renfermer, ſelon moi.

Vulcain ſe rendant ſur le champ aux déſirs de la Déeſſe, va à la forge : il approche les ſoufflets du feu, & leur ordonne de travailler. Les ſoufflets qui travaillent ſont du même ordre que les trépiez qui marchent ; ainſi ce que j'ay dit de l'un ſervira pour l'autre. Mais c'eſt à cette occaſion même que Mᵉ D. vante Homére de donner de ſa vie & des mœurs à toutes choſes. (*ib.* 476.) Homere, *dit-elle*, en un autre endroit, » (3. 447.) anime tellement ſa Poëſie » qu'auprés d'elle tout paroît languiſſant ou mort ,,. En vérité ſi c'eſt-là ce

qui charme Mr D. on peut la contenter à peu de frais, & Homére lui-même ne luy a pas donné tout le plaiſir qu'elle pouvoit attendre; car il ne tenoit qu'à luy de faire danſer toutes les piéces de la forge. Serieuſement parlant il n'y a de l'eſprit & de l'art que dans les fictions qui ſont faites ſur la regle propoſée. J'oſe aſſurer qu'elle eſt la ſeule qui puiſſe diſtinguer le merveilleux qui demande beaucoup de recherche & de choix, du déraiſonnable qui ne coûte rien, ou qui n'eſt d'aucun prix.

Le bouclier mérite une diſcuſſion plus étenduë. La ſurpriſe où il met tous les Lecteurs a produit quelques objections vagues, auſquelles on a fait des réponſes de même nature; on va voir icy quelque choſe de plus détaillé & de plus exact. J'attaque d'abord cette multitude effroyable d'objets ſur un champ toûjours trés-borné, quelque dimenſion qu'on donne au bouclier d'Achille. Car il y avoit là de quoy remplir la galerie d'un Palais, ſans en omettre le platfonds. Je ne tire point mon objection de la difficulté de placer tant de figures dans un petit eſpace, un Dieu le peut, un homme même le pourroit: je la tire de l'effet même de ces figures, qui ſe-

ront auſſi parfaites que l'on voudra, mais qui ſeront preſque imperceptibles ; quoique dans un bouclier deſtiné à eſtre porté par un homme toûjours en mouvement, les objects duſſent avoir plus d'évidence que de perfection. Secondement il me paroît que Mr D. regarde le bouclier comme un ſeul tableau, & je ne vois point qu'elle y conçoive des diviſions. Je ſçai qu'un trés-ſçavant homme prépare un Ouvrage dans lequel j'ay oüy dire qu'il employe cette derniere idée, partageant le bouclier ſuppoſé rond en douze tableaux ſéparez par des lignes qui aboutiſſent à deux circonferences concentriques. On m'a fait entendre qu'il plaçoit l'Ocean dans le centre de tout l'Ouvrage, & le ciel dans la bande circulaire contiguë au cercle du centre ; qu'au deſſus étoient les douze tableaux environnez d'une derniere bande circulaire à l'extrêmité du bouclier, où il mettoit l'Ocean encore une fois. Je ne puis répondre rien de précis à une explication qui n'eſt pas publique dans le temps qu'on va imprimer ceci : mais outre qu'Homére auroit un extrême tort d'avoir ſupprimé ou mal énoncé des circonſtances qu'on n'avoit point encore apperçûës, j'oſe

avancer qu'il n'y a jamais eu dans la Sculpture ou dans la Gravure de diſpoſition plus bizarre & plus gothique que celle-là. Je me tiens donc à l'explication commune ſuivie par Mᵉ D. qui prouve par la diſpoſition même de l'Ocean, qui ſelon le texte (*L.* 18.*p.* 146.) environne tout le bouclier, qu'Homére a connu, que l'Ocean environnoit la terre[a]; au lieu que ſuivant la conſtruction qu'on nous promet, on prouveroit qu'Homére a cru que l'Ocean environnoit la terre, que la terre environnoit le ciel, & que le ciel environnoit l'Ocean. Selon le ſens de Mᵉ D. à laquelle je ſouſcris en ce point, le bouclier n'eſt donc qu'un ſeul tableau auquel la terre ſert de champ, & que la repréſentation de l'Ocean environne, comme l'Ocean réel environne nôtre Hemiſphere. Or en regardant le bouclier comme un ſeul tableau, les objets y ſont étrangement dépareillez: car des batailles, des jugemens, & des danſes ne s'accordent guéres, & rompent l'unité d'action ou de ſujet auſſi importante dans les tableaux que dans les poëmes: mais voicy le capital. Où eſt-ce que Vulcain ſuppoſe l'œil du ſpectateur? on ſçait qu'en

a 3. 485.

un même champ de tableau, on ne peut repréſenter qu'autant d'objets que le ſpectateur immobile en pourroit découvrir du point de vûë où l'on le ſuppoſe : parceque tout tableau doit eſtre conſideré comme une glace, ſur laquelle on auroit tracé les contours, & imprimé les couleurs des objets réels qu'on verroit à travers. Or ſi le ſpectateur eſt ſur la terre, ſelon le choix ordinaire & naturel du point de vûë d'un tableau, vous ne me ferez point croire qu'il puiſſe voir du même coup d'œil, & à travers une même glace deux Villes Grecques, Athenes & Eleuſine, (3.479.) & l'Ocean qui environne nôtre Hemiſphere. La ſeule courbure de la terre dans un lieu égal fait perdre les objets à une diſtance ſenſible à l'œil, & les feroit perdre à plus forte raiſon dans une étenduë ſi immenſe. Du temps d'Homére on ne croyoit pas la terre ſphérique, mais cette erreur ne faiſoit pas qu'on pût découvrir ſur ſa ſurface plus d'objets que nous n'en découvrons aujourd'huy. Il faut même bien diſtinguer des campagnes & des mers dont on borde l'horiſon à perte de vûë ; & des actions qu'on doit mettre à la portée de la vûë. Ainſi en laiſſant

le ſpectateur ſur la terre, le projet que Mr D a. & Me D b. attribuent à Homére d'avoir voulu repreſenter tout l'Univers eſt vicieux dans un tableau par les regles de la perſpective & de la peinture. Virgile ne s'eſt guéres moins étendu dans le bouclier d'Enée, & il a violé non-ſeulement l'unité du lieu mais l'unité du temps, en preſentant des choſes qui ſe ſont paſſées à pluſieurs ſiécles & à pluſieurs journées de diſtance les unes des autres. Mais Virgile n'ayant point entouré ſon bouclier de l'Ocean, n'a pas fourni une objection ſi forte qu'Homére contre la diviſion de ce bouclier en pluſieurs tableaux.

Le point de vûë dans le bouclier d'Achille eſt donc loin de la terre : & dans la ſuppoſition de la ſurface ſphérique, ſi le ſpectateur doit découvrir l'Ocean qui environne les Ouvrages du bouclier comme il environne la terre, la regle des tangentes, en ne prenant même pour arc que l'étenduë de la terre entre l'Ocean oriental & l'occidental, portera ce point de vûë à une diſtance qui ſera de plus de deux mille lieuës. Dans la ſuppoſition même de la ſurface plate, cette diſtance doit encore eſtre trés-

a *Poët.* 460. b 3. 479.

conſiderable pour mettre le ſpectateur au-deſſus des montagnes qui l'empêcheroient de découvrir un champ ſi vaſte. Or dans l'une & dans l'autre ſuppoſition, Homére ne devoit point ſe borner à deux Villes, comme il a fait, & il étoit indiſpenſablement obligé de placer ſur le bouclier toutes celles de nôtre Hemiſphére, puiſqu'il s'en donne le point de vûë & le terrain: quoique d'un autre côté dans ces deux ſuppoſitions, les Villes & à plus forte raiſon les hommes, ne ſeront nullement viſibles; ou ſi le peintre les rend viſibles, il rompra au-delà de toute licence admiſe la proportion qui doit ſe trouver entre ces objets & le terrain qu'ils couvriront. Suivons maintenant la deſcription du Poëte.

» Il commence par le Ciel que Vulcain a repreſenté ſur le bouclier. Il y » place (*p.* 138.) le Soleil & la Lune, » les Pleïades, les Hyades, le violent » Orion, & l'Ourſe ou le Chariot, qui, » tournant toûjours au tour du Pole, » paroît toûjours à nôtre vûë, & obſerve toûjours l'Orion. C'eſt, *ajoûte le* » *Poëte ib.* la ſeule conſtellation qui ne » ſe baigne jamais dans les flots de l'Ocean ». Les anciens admirateurs d'Ho-

mére qui, ſur l'emploi d'un ſeul mot tiré de quelque ſcience, jugeoient qu'Homére avoit poſſedé cette ſcience toute entiére, l'ont vanté d'une grande connoiſſance dans l'aſtronomie ; & je vais démontrer au contraire par le peu qu'il en dit, qu'il ne la ſçavoit en aucune ſorte. Premierement un Poëte inſtruit de l'aſtronomie ſe ſeroit fait un plaiſir de nommer toutes les conſtellations qui peuvent paroître enſemble ſur l'Hemiſphere. Leurs noms n'auroient pas remply trois ou quatre Vers en un temps ſur tout, où elles n'étoient pas toutes déſignées, & l'énumération en auroit été plus courte, plus ſçavante, & plus curieuſe que celle des trente trois Nereïdes de la Cour de Thétis qui ſont nommées tout de ſuite au L. 18. p. 110. ſans que ce catalogue donne aucune ſatisfaction au Lecteur, qui apprend à la fin qu'on ne les a pas nommé toutes. Le Poëte pouvoit même, en plaçant le Soleil ſous une certaine conteſtation du Zodiaque repreſentée en configuration aſtronomique ou en figure emblematique, marquer la ſaiſon & le jour où ſe devoit paſſer la principale action de ſon Héros. C'eſt par quelque attention de cette nature qu'un Poëte ou qu'un Pein-

tre font voir quelque connoiſſance de l'aſtronomie ; mais il n'en faut point pour nommer ou pour peindre au hazard quelques Etoiles.

En ſecond lieu qu'entend-il par l'Ourſe qui obſerve toûjours l'Orion ? en comparant une conſtellation de l'équinoctial, comme l'Orion, avec une conſtellation voiſine du pole, comme l'Ourſe ; cela ne devroit eſtre dit que d'une conſtellation qui ſe trouveroit dans le même cercle de déclinaiſon que l'autre. Au lieu que la tête même de la grande Ourſe la ſeule qu'Homére connut, eſt éloignée de 40. dégrez du cercle de déclinaiſon de l'Orion.

Les objections précédentes ſont nouvelles, & peut-être un peu trop recherchées pour le ſiécle d'Homére : en voici une plus ſimple qui a été faite par les Anciens mêmes, & qui convainc ce Poëte d'une erreur énoncée en propoſition formelle. C'eſt d'avoir dit que l'Ourſe ou le Charriot eſt la ſeule Conſtellation qui ne ſe baigne jamais dans les flots de l'Ocean. Ariſtote répond à cela, que par la *ſeule*, Homére entend la plus connuë : mais Ariſtote ignoroit-il que la plus petite confuſion de termes dans les matiéres

aſtronomiques, qui tiennent à la Géométrie, fait une erreur groſſiére & inexcuſable. D'ailleurs, quand Homére auroit dit, *la plus connuë de celles qui ne ſe couchent point*, ſa propoſition n'en auroit pas été plus juſte; car il ne faut point donner l'Ourſe ni aucune autre Conſtellation pour un exemple abſolu d'étoiles qui ne ſe couchent point, puiſqu'il y a des peuples pour leſquels Caſſiopée, le Cygne, & toutes les Conſtellations de l'Hemiſphére céleſte ſe couchent auſſi peu que l'Ourſe; & d'autres au contraire, pour leſquels l'Ourſe & les Conſtellations encore plus ſeptentrionales ſe couchent auſſi exactement que l'Orion. Si Homére avoit dit que l'Ourſe qui s'avance beaucoup en deça du Pole, eſt à compter par l'Equateur, la premiere des Conſtellations qui ne ſe couchent point πρώτη, au lieu d'οἴη, qui n'auroit point rompu ſon vers, il auroit dit aſſez vray par rapport au paralelle de Troye, qui eſt au 42e degré. Sur quoy même il auroit été bon d'avertir que Vulcain rapportoit tout à la poſition de cette Ville, au lieu qu'il paroît ſe placer fort-mal à propos entre Athénes & Eleuſine. Strabon, qui en qualité de Géographe,

devoit défendre les droits de l'Aſtronomie, a ſuccombé comme les autres au zéle de défendre Homére, & il prétend que par l'Ourſe ce Poëte entend le cercle arctique. Il faut ſçavoir avant toute choſe, que chez les Anciens le cercle arctique n'étoit pas fixé comme il l'eſt aujourd'huy, à une minute prés de 23. dégrez & demi de nôtre Pole, & tracé par la révolution du Pole de l'Ecliptique, autour du Pole du Monde. Le cercle arctique s'avançoit & s'agrandiſſoit, ſuivant la plus grande élevation du Pole, & il étoit toûjours le premier paralelle qui parut tout entier ſur l'horiſon. Cela ſe conclut d'un paſſage de Strabon même vers la fin du 2e livre, où il parle des différens Peuples qui ont le cercle arctique plus petit ou plus grand que le tropique, ou égal au tropique. En ce ſens les Anciens terminoient avec raiſon à leur cercle arctique, en quelque paralelle qu'il fût, les Conſtellations qui ne ſe couchent point : mais la propoſition que Mr D. Poët. 451. allegue de Strabon, qui dit que le cercle arctique eſt la borne du lever & du coucher des Aſtres, n'eſt nullement vraye dans la notion que nous avons aujourd'huy de ce cercle. Quoiqu'il en

ſoit, il eſt abſolument impoſſible que par l'Ourſe Homére ait entendu le cercle arctique ni ancien ni moderne ; car outre qu'il met l'Ourſe dans la compagnie de l'Orion, des Pleïades & des Hyades, qui ſont des Conſtellations ou des parties de Conſtellation, & non pas des cercles ; d'ailleurs, il faudroit qu'il eut perdu l'eſprit pour dire qu'un cercle obſerve une Conſtellation, ou que le cercle arctique obſerve l'Orion plûtôt qu'aucune autre Conſtellation Septentrionale. Toutes ces mépriſes font voir qu'Homére n'a parlé qu'au hazard, & le rendent le premier modéle de tous ceux qui ſur des *oüy-dire*, ou tout au plus ſur des notions mandiées, veulent toucher à des matiéres qu'ils ne ſçavent pas par principes. Mr Deſpreaux qui s'étoit religieuſement abſtenu de toute connoiſſance géométrique, c'eſt-à-dire, de celle de toutes les ſciences humaines qui eſt la plus capable d'exercer & d'étendre l'eſprit, de former & de fortifier le jugement, eſt tombé dans le même inconvenient la ſeule fois qu'il s'eſt hazardé de parler d'Aſtronomie ; car croyant propoſer deux ſyſtêmes différens ſur le ſoleil, il a dit *ſi le ſoleil eſt fixe, ou tourne ſur ſon axe.* Et il

ſe trouve que dans le ſeul & même ſyſtême moderne le ſoleil eſt fixe & tourne ſur ſon axe. Mais voyons ſi Homére ſera plus heureux ſur la terre que dans le ciel.

Dans une des deux Villes dont il parle, Vulcain a repréſenté un jugement (*p.* 139.) il s'agit d'un homme qui a commis un meurtre, & qui ſoutient contre le parent du mort, qu'il a payé l'amende à laquelle il a été condamné. Le ſpectateur peut deviner par l'attitude des perſonnages le ſujet d'un jugement connu par l'hiſtoire, comme celui de Salomon ou celui de Daniel; mais il eſt difficile de deviner ce ſujet dans un tableau de fantaiſie, & je ne comprends pas trop comment Vulcain avoit pû exprimer celuy-cy. Quoy qu'il en ſoit, c'eſt icy la premiere deſcription, où l'on entre en doute ſi les figures du bouclier ſont mobiles ou immobiles. On n'y voit du moins aucune attention à une des premieres regles de la Peinture, qui eſt de ne prendre qu'un ſeul moment de l'action repreſentée. Mᵉ D. connoît cette regle, & elle s'en ſert pour expliquer la ſituation de deux hommes que le Poëte au L. 17. place enſemble ſur le même char dans

l'inſtant unique où l'un y monte, & l'autre en deſcend. Dans la Poëſie comme dans la Peinture, *dit-elle*, « (3. 450.) il n'y a ſouvent qu'un mo- « ment qu'il faut ſaiſir, *& plus bas* c'eſt « un ſeul moment qui fait cette image : « en liſant les Poëtes, *continuë-t-elle*, on « tombe ſouvent dans de grands embar- « ras, ſi l'on l'on ne démêle pas bien le « moment dont ils parlent. » A l'égard des Poëtes, ils ne ſont point obligez de ſe tenir à un ſeul moment, & quand ils s'y tiennent, c'eſt à eux à le bien déméler. Mais s'ils veulent que cette regle de Peinture leur ſoit favorable en quelques-unes de leurs deſcriptions, c'eſt à eux à l'obſerver fidelement quand ils parlent eux-mêmes de Peinture. Cependant nous allons voir qu'Homére a furieuſement multiplié les momens de toutes les actions qu'il repreſente dans le bouclier. Dans le jugement, par exemple, les vieillards ſont aſſis pour entendre les deux parties, & leurs ſceptres ſont entre les mains des Hérauts; Voilà un moment. Quand ils ſe levent pour aller aux opinions, ils prennent leurs ſceptres de la main des Hérauts; en voilà deux : il eſt dit même qu'ils ne donnent leurs avis que l'un aprés l'au-

tre, ce qui demande autant de momens qu'il y a de Juges. Si l'on répond à cette difficulté, que quelques-uns des Juges ſont encore aſſis, pendant que les autres vont aux opinions; c'eſt par là préciſément que Vulcain a trop étendu ſon action, & violé la regle du ſeul moment; puiſqu'en un Tribunal bien reglé quelques-uns des Juges ne vont point aux opinions, pendant que les autres écoutent encore les Parties, ou les Avocats. En effet, quand on dit à un Peintre que ſon tableau ne doit offrir qu'un ſeul moment, on entend par là qu'aucun de ſes perſonnages ne faſſe une action qui ne s'accorde pas pour le moment avec celle qu'il fait faire à un autre perſonnage, c'eſt-à-dire, qui ne puiſſe pas avoir été faite dans le même moment. Mais du reſte, on n'a jamais crû neceſſaire d'avertir un Peintre de ne pas faire faire à un même perſonnage deux actions differentes ou contradictoires. On ne luy a jamais dit: Gardez-vous de peindre un Juge aſſis & écoutant attentivement un Plaidoyé, & le même Juge ſe levant & allant donner ſon opinion. C'eſt néanmoins l'idée que la deſcription d'Homére fait naître. Or, cet effet eſt abſolument im-

poſſible, à moins que le Peintre ou le Graveur n'ait repeté le même perſonnage ſous d'autres figures dans le même tableau ; pratique généralement condamnée, & qui ne paroît point avoir lieu dans le bouclier ; ou que la figure unique du même perſonnage ne remuë ; ce qui eſt veritablement la penſée d'Homére, quoy que Mr & Me D. s'y oppoſent de tout leur pouvoir. Je ne parle point de la troiſiéme hypotheſe, qui eſt celle de la multiplication des Tableaux. Quand elle paroîtra, nous dirons qu'un Peintre qui a tort de violer la regle du ſeul moment dans un ſeul tableau, ſeroit encore plus ridicule de faire une ſuite de Tableaux qui ne differaſſent que par quelques geſtes dans la même action ; parce qu'on peut faire une ſuite d'hiſtoire, mais qu'on ne fait point une ſuite de geſtes. Ainſi, de quelque côté que l'on ſe tourne, Homére eſt détruit par la raiſon, & ne ſe ſoûtient que par la prévention.

Autour de l'autre Ville (*p.* 140.) ſont campées deux armées, & c'eſt ici qu'il eſt impoſſible de ne pas voir que les figures ſont dans un mouvement trés-vif, trés-long & trés-varié. Car ſelon le ſens que Me D. donne à une deſcrip-

tion ſi obſcure que les Interprétes Grecs n'y ont rien compris ; (3. 481.) de ces deux armées, l'une vient aſſiéger la Ville, & l'autre ſe prépare à la défendre : la premiere fait des propoſitions à l'autre qui les refuſe : là-deſſus l'armée de défenſe part pour aller ſe mettre en embuſcade, & couper les vivres à l'armée d'attaque ; pendant que les » femmes, les enfans & les vieillards » défendent les murailles. Voilà donc » ces Troupes qui marchent par des lieux » couverts : Mars & Pallas ſont à leur » tête. Dés que ces Troupes ſont arri- » vées au bord d'un fleuve, où les trou- » peaux de l'armée aſſiégeante venoient » boire ; elles ſe cachent couvertes de » leurs armes, & font avancer deux ſen- » tinelles pour les avertir quand les » troupeaux arriveront. En même temps » on voit paroître des troupeaux de » bœufs & de moutons ſuivis de deux » bergers, qui ne ſoupçonnant aucune » ruſe ni ſupercherie, ſe réjoüiſſent en » joüant de leurs chalumeaux. Les trou- » pes qui ſont en embuſcade ſe levent, » ſe jettent ſur ces troupeaux dont » elles font une cruelle boucherie, & » tuent les Bergers. Les ennemis qui » ſont devant la place, entendant ce bruit,

bruit, montent à cheval, & courent « à toute bride au ſecours de leurs « troupeaux : on en vient aux mains, & « il ſe fait un rude combat ſur les bords « de ce fleuve : la fureur, le déſordre « & la mort regnent dans tous les rangs. « Les uns bleſſez tombent au pouvoir « de leurs ennemis, les autres ſont « pris ſans avoir receu aucune bleſſu- « re, celui-là eſt traîné ſans vie, cet au- « tre entre les bras de la mort ſe dé- « fend encore. » Je laiſſe à part dans cette deſcription la fantaiſie d'Homére qui fait voyager deux armées qui étoient en preſence, & qui n'avoient qu'à ſe battre au lieu où elles ſe trouvoient ; en quoy même elles agiſſent fort differemment des Armées Gréque & Troyenne auſquelles Mr. D. les compare (§. 481.) & qui ne branlent jamais d'une place. Mais que l'on faſſe quelque attention au mouvement des deux armées du bouclier, & l'on verra combien nous ſommes loin du moment auquel nous avons commencé. Comment retrouver dans cette défaite ſanglante les deux armées qui ſe faiſoient des propoſitions & des refus ? Dira-t-on que la tête de ces armées fait ces propoſitions & ces refus, pendant que la

queuë va d'un côté en embuſcade, & de l'autre au ſecours des ſiens ? Mars & Pallas marchent-ils devant l'une de ces deux queuës, pendant qu'un ſecond rang arrive au fleuve, qu'un troiſiéme ſe met en embuſcade, qu'un quatriéme ſe jette ſur les troupeaux, qu'un cinquiéme ſe bat, & qu'un ſixiéme eſt renverſé. Ou bien eſt-ce la derniere ligne qui écoute les propoſitions, pendant que la premiere eſt déja battuë? Je vous laiſſe le choix de l'une ou de l'autre abſurdité : il en eſt ainſi de l'autre armée. D'abord aprés ce détail le Poëte dit (*p.* 142.) toutes ces figures ſe mêlent & combattent, comme ſi c'étoit des hommes vivans : Sur quoy Mᵉ D. fait cette remarque. Il ſemble, dit-elle (3. 481.) qu'Homére avoit « prévû qu'il y auroit des Interprétes « qui prenant ſes expreſſions trop au « pied de la lettre, croiroient effecti- « vement que ces figures étoient ani- « mées & vivantes, & qu'elles faiſoient « toutes ſortes de mouvemens. C'eſt pourquoy il a ajoûté : *comme ſi c'étoient des « hommes qui fuſſent veritablement en vie*; « ce qui ſuffit pour les déſabuſer, & « pour faire voir qu'Homére ne parle « ici que comme doit parler tout hom- «

me qui décrit & explique un tableau. « Il donne à ſes figures le mouvement « quelles n'ont pas „.

Il eſt vrai qu'en expliquant un tableau ordinaire, où l'on auroit peint un combat, je pourrois dire que les figures ſe mêlent comme des hommes vivans. Mais d'un autre côté je ſupplie Mᵉ D. de ſuppoſer un moment que les figures remuent, & je prend la liberté de luy demander, ſi pour exprimer ce mouvement, elle-même ne diroit pas auſſi que ces figures ſe mêlent comme des hommes vivans ? le paſſage ne prouve donc rien, puiſqu'il eſt également vray dans les deux cas. Il y a plus : je ſoûtiens que c'eſt une ineptie de dire, en voyant un combat dans un tableau ordinaire, que les combattans ſe mêlent comme des hommes vivans : car on auroit droit de me répondre ; eſt-ce que s'ils ne combattoient pas, ils paroîtroient des hommes morts ? toutes les figures d'un tableau ne ſe tiennent-elles pas comme des hommes vivans, en quelque attitude que ce ſoit de mouvement & de repos ? Quand donc Homére a dit que les figures du bouclier ſe mêlent comme des hommes vivans ; il eſt à croire qu'il n'a pas voulu dire une

choſe commune à toute ſorte de tableaux, & qu'il a entendu par là qu'elles ſe remuoient en effet, quoy qu'elles ne fuſſent pas des hommes vivans. Ce qui ſuit achevera de prouver qu'Homére ſuppoſe un véritable mouvement dans les figures, & nous fournira de plus une regle certaine pour démêler dans les deſcriptions de tableau, les expreſſions vives & élegantes, de celle qui ſeroient exaggérées, & même fauſſes.

Vulcain dit le Poëte, (*p.* 145.) repreſente encore avec une ſurprenante varieté une danſe trés-figurée. De jeunes hommes & de jeunes filles d'une admirable beauté, ſe tenant par la main, danſent enſemble .... toute cette troupe danſe, tantôt en rond avec tant de juſteſſe & de rapidité, que le mouvement d'une roüe qu'un Potier eſſaye, n'eſt ni plus égal ni plus rapide; & tantôt la danſe ronde s'entr'ouvre, & cette jeuneſſe, ſe tenant toûjours par la main, danſe en faiſant mille & mille tours & détours. Je ne dis rien de la comparaiſon outrée d'une danſe en rond avec la viteſſe d'une roüe de Potier; ni du mauvais effet qu'auroit aux yeux cette viteſſe, ſi elle étoit vraye; ni de l'erreur phyſique de Mᵉ D. dans ſa re-

marque au ſujet de cette roüe ; ſçavoir, que le poids de la matiére diminuë ſa rapidité. (3. 485.) Je remarque ſeulement qu'il eſt totalement impoſſible que ſans un mouvement ſucceſſif des figures, tantôt la danſe tourne comme la roüe d'un Potier, & que tantôt elle s'entr'ouvre pour faire mille détours ; car dés quelle s'entr'ouvrira, il eſt de toute neceſſité que le mouvement circulaire s'arrête : & il ne peut pas même arriver qu'une partie continuë de tourner, pendant que l'autre s'entr'ouvrira. Ces jeunes hommes, dit Mᵉ D. (3.484.) & ces jeunes filles, qui danſent tantôt « en rond, & tantôt ſéparez, comment » la gravure peut-elle les repreſenter ? « voilà l'objection de quelques Criti- « ques : c'eſt une choſe bien difficile *ré-* « *pond-elle*, comme ſi l'ouvrier n'avoit « pas la liberté de faire paroître ſes per- « ſonnages en differents états „. Je viens de faire voir à l'égard de cette danſe que non ſeulement l'art ôtoit cette liberté au peintre ; mais que la nature luy en ôtoit la poſſibilité ? Toutes les autres objections, *c ntinue* Mᵉ D. ſur ces troupes qui vont en embuſcade, ſur ce « jeune homme qui en joüant de la « Guittare chante agréablement, ſur ce «

» Taureau qui mugit quand il eſt dévo-
» ré par un Lion, & ſur les concerts,
» ſont puériles : on ne pourroit jamais
» parler de peinture ſi on banniſſoit ces
» expreſſions ». Entre ces expreſſions il y en a qui ſont d'uſage, & d'autres dont on ne ſe ſert jamais. On peut dire qu'un Taureau mugit quand il eſt dévoré par un Lion, parceque le Peintre ou le Graveur peut repreſenter ce Taureau la gueule prodigieuſement ouverte, & dans un effort de cri. On peut dire que le jeune homme chante, en voyant ſa bouche diſpoſée pour cet effet, quoiqu'il ſoit un peu plus difficile de le marquer ; mais on ne peut point dire que des armées écoûtent des propoſitions au pié de leurs murailles, & vont loin de là en embuſcade ; parce que les deux actions extérieures qui ſont les ſeules manières par leſquelles la peinture puiſſe parler, ſont incompatibles, & ainſi des autres. Quand Mr & Mr D. ont dit l'un aprés l'autre [a], qu'en expliquant un ta-
» bleau de Raphaël ou du Pouſſin, il
» faudroit neceſſairement animer les
» figures, & les faire parler & agir con-
» formement au deſſein du Peintre » ; ils ont raiſon juſqu'à un certain point :

a *M. Poët. d'Ariſt.* p. 467. & *M. D.* 3. 479.

on peut expoſer, & même aſſez au long, la penſée de celui qui parle, & de ceux qui écoûtent ; mais on ne peut pas leur prêter une ſuite de cinq ou ſix actions differentes. Mr Felibien [a] a fait pluſieurs explications de tableau ; entr'autres celles de la transfiguration de Raphaël, & de la manne du Pouſſin : cette derniere ſur tout eſt auſſi longue qu'elle eſt vive & élegante ; il anime les figures du tableau, & les fait parler & agir conformément au deſſein du Peintre : y trouvera-t-on des expreſſions étonnantes, comme dans la deſcription d'Homére : jetteront-elles preſque tous les Lecteurs preſens & futurs dans la penſée que les figures du tableau du Pouſſin ſont dans un véritable mouvement, comme celles des tableaux changeans qu'on a vû dans nos Foires. Euſtathe cite des anciens qui l'ont crû des figures du bouclier ; lui-même, aprés avoir réſiſté à cette opinion, n'a pû s'empêcher d'y revenir, & de dire qu'il y avoit de la machine dans cette répréſentation. Mr D. le rapporte. (*Poët.* 466.) avoüons-le donc, ces figures remuent effectivement dans l'intention du Poëte. Cette interpretation eſt la ſeule qui ap-

a *Entretiens ſur les vies des Peintres.*

planiſſe toutes les difficultez : Mᵉ D. copiant Mʳ ſon époux [a], dit [b], il ni a » rien de plus ſimple & de plus naturel » que la deſcription de ce bouclier »: je le dis comme eux ; mais en ſuppoſant le mouvement des figures, au lieu qu'ils veulent trouver ce ſimple & ce naturel dans les contradictions formelles & perpetuelles des expreſſions du Poëte avec l'immobilité des mêmes figures : au fond je ne ſçay d'où vient l'oppoſition de Mᵉ D. à ce mouvement. Elle admire les trépiez qui vont à l'aſſemblée des Dieux, & qui en reviennent ; elle eſt charmée de la vie & des mœurs donnez aux ſoufflets. Elle dit, (3. 471.) aprés Ariſtote » & Mʳ ſon époux, que par le rapport » de la Poëſie ce déraiſonnable eſt pré» ciſement ce que le Poëme épique de» mande, & que par le rapport de ce » qui eſt mieux, la choſe eſt plus merveilleuſe & plus excellente de cette » maniére, & que les originaux doivent » toûjours avoir le deſſus ». Elle ſoûtient qu'aprés ces rapports plus difficiles à entendre, du moins pour moy, que ceux de l'algebre ; on doit s'étonner de la cenſure que Scaliger a faite des trépiez marchans. Pourquoi veut-elle donc

a *Poët.* 467. b 3. 479.

s'étonner des figures mouvantes, qui ne ſont mauvaiſes que ſelon ma regle du fil de la nature pris & ſuivi par la fiction ? en effet les principes de Mᵉ D. rendent les figures mouvantes non-ſeulement recevables, mais neceſſaires. Elle dit Vol. 3. (474.) il faut bien remarquer le ménagement d'Homére, « lorſqu'il parle de ces Ouvrages mi- « raculeux de Vulcain : d'abord il met « les trépiez qui marchent ſeuls ; en- « ſuite l'eſprit de ſon Lecteur étant dé- « ja accoûtumé au miracle, il lui mon- « tre deux Statuës d'or animées ; & de- « là il paſſe à la fabrique du bouclier « prodigieux. Pour moi, je l'avoûë, on « appellera cela foibleſſe de femme ou « ſottiſe, comme on voudra. Je trouve « qu'Homére a jetté tant de vrai-ſem- « blance dans tous ces endroits miracu- « leux, que j'y ſuis trompée, & que je « crois voir effectivement ce qu'il peint ». Mais en vérité, ſi les trépiez marchent, ſi les ſtatuës ſont animées ; & que les figures du bouclier ſoient immobiles, quelle pitoyable gradation ſera celle-là ? Mᵉ D. dit elle-même, (3. 479.) qu'elle ne voit pas dans la deſcription du « bouclier un ſeul mot qu'Homére n'eût « pû dire, quand ce bouclier n'auroit «

» été que l'Ouvrage d'un homme ». Eſt-ce là donc la le troiſiéme terme d'une gradation qui a eu pour premier dégré des trépiez marchans, & pour ſecond dégré des ſtatuës intelligentes ? certainement le troiſiéme devoit être des figures non-ſeulement mouvantes, mais doüées de ſageſſe divine.

Le Poëte finit toute la deſcription par cette belle circonſtance que nous avons déja alleguée : » à l'extrêmité du » bouclier tout au tour, il met l'immen» ſe Ocean qui renferme tous ces grands » & merveilleux Ouvrages. (*p.* 146.) Mᵉ D. qui ne ſe défie pas de la prudence d'Homére, l'accompagne icy de ſes loüanges dans le précipice où il ſe jette. Il paroît, *dit-elle*, (348.) par ce » paſſage qu'Homére connoiſſoit que » la terre eſt environnée de l'Ocean ». Oüy : mais ſi l'Ocean borde tout le bouclier, où eſt-ce que Vulcain a mis le ciel, dans la ſuppoſition du ſeul tableau, qui eſt celle de Mᵉ D. & la ſeule vraye ? car un ciel auſſi découvert qu'il doit l'être ici, non-ſeulement par ce qui en eſt répréſenté, mais par l'étenduë même de l'horiſon neceſſaire aux objets que Vulcain met ſur la terre, doit remplir, & border par conſequent toute la moitié

ſupérieure du bouclier. Cette derniere objection eſt ſi péremptoire, quelle pouvoit preſque me diſpenſer de toutes les autres. Car elle fait voir que non-ſeulement Homére n'a connu ni perſpective ni peinture ; mais qu'il ne s'eſt pas même formé une idée de ce qu'il vouloit d'écrire.

Nous ne finirons pourtant point la Critique du bouclier, ſans dire un mot du deſſein que Mr & Me D. prêtent à Homére, d'y avoir voulu répréſenter tout l'Univers, & tout ce qui fait l'occupation des hommes pendant la Guerre & pendant la Paix[a]. Si cela eſt vrai, je tiens Homére pour trés-ridicule, d'avoir prétendu remplir ce deſſein en quatre ou cinq articles. Et il eſt tombé dans l'inconvenient de tous ceux qui prennent des ſujets trop vaſtes ; ils diſent toûjours trop & trop peu : Mr D. (*Poët.* 469.) la vante d'avoir tout « mis, excepté la chaſſe & la navigation ». C'eſt un ancien axiome de la prévention. *Homére a tout dit.* Mais où ſont dans le bouclier les magnifiques & differentes demeures des Divinitez du Ciel, de la Mer, & des Enfers, & ſi le bouclier exprime la fabrique du monde

a *M. D. Poët.* 469. & *M. D.* 5. 485.

ſelon Mr D. (3. 438.) où ſont les cieux des planettes ſubalternes, & les ſphéres des élements ? ſi l'on nous borne à la ſurface de la terre, & aux occupations des hommes ; où ſont les Fêtes en l'honneur des Dieux, par où il devoit commencer, la conſtruction ou la conſécration de leurs Temples, les conſultations des Oracles & des augures ? où voit-on des fondations de Villes, des couronnemens de Rois, des pompes funebres ſelon la coûtume de tous les pays! où a-t-il mis les exercices & les jeux de la ſeule Grece ? comment a-t-il oublié toutes les ſciences & tous les arts dont il avoit une connoiſſance ſi profonde ? (2. 480.) Que de choſes omiſes outre la Chaſſe & la Navigation ! Il a omis la Chaſſe, dit Mr D. parce qu'en ce tems-là elle ne faiſoit pas le plaiſir des Héros : Hercule n'a-t-il pas été le plus fameux de tous les Chaſſeurs, & n'eſt-il pas recommandable pour avoir tué le Lion de Nemée, le Sanglier d'Erimanthe, la Biche aux pieds d'airain qu'il atteignit à la courſe ? Orion fils de Neptune, dont Homére vient de nommer la conſtellation préferablement à tant d'autres, n'avoit-il pas été Chaſſeur, & ami de Diane Déeſſe de la Chaſſe ? Ho-

mére a fait lui-même ſi au long l'Hiſtoire de Meleagre fils du Roi Oenée, & Chef de la chaſſe du Sanglier de Calidon. Une grande partie de ſes comparaiſons eſt priſe de la Chaſſe; ſeroient-elles toutes auſſi baſſes que la comparaiſon de l'Ane a parû l'être à quelques Critiques? il a omis la Navigation, ajoûte Mr D. parce quelle a toûjours fait plus de mal que de bien aux hommes: eſt-ce que la guerre ſur laquelle il s'étend ſi fort fait beaucoup de bien aux hommes? dans cette vûë même il devoit repréſenter des naufrages pour dégoûter les hommes de la Navigation. Mais ce n'eſt pas là tout: dans le ſyſtême de Mr D. qui eſt Chrétien, la Navigation eſt non-ſeulement utile mais neceſſaire, à conſiderer le monde dans ſon origine & dans ſa propagation: car tous les hommes étant nez d'un ſeul, il n'y a que la Navigation qui ait pû porter les deſcendans de ce premier homme par toute la terre, & qui puiſſe encore aujourd'huy y porter la foy & les lumiéres de l'Evangile. Dans le ſyſtême d'Homére même, ſelon lequel la plûpart des Peuples étoient Autochones, indigenes, où nez dans le pays qu'ils habitoient; la Navigation étoit utile ou

même neceſſaire pour décharger les Provinces trop peuplées, & pour envoyer des Colonies dans les terres inhabitées; ſans alléguer la raiſon du commerce qu'Homére n'a point prétendu condamner, & ſur lequel on ne luy paſſeroit pas condamnation. Mᵉ D. elle-même, qui adopte icy. (3. 485.) la penſée de Mʳ ſon mary, la contrédit en forme à la fin de ſes remarques ſur le Livre précédent (3. 456.) à l'occaſion d'une comparaiſon de ſon Auteur, où pour repréſenter Ménelas & Merion emportant le corps de Patrocle qui avoit rendu tant de ſervices aux Grecs, il peint deux forts Taureaux traînant le péſant fardeau d'une poutre énorme, ou d'un mât de Vaiſſeau: (*L.* 17. *p.* 104.) car elle obſerve, aprés » Euſtathe, qu'Homére choiſit la pou» tre & le mât de Vaiſſeau, comme les » deux choſes les plus neceſſaires aux » hommes, la poutre pour bâtir les mai» ſons, & le mât pour la Navigation & » le Commerce ». Voilà comme la prévention employe le pour & le contre auſſi vainement l'un que l'autre.

Je ne dis rien icy de certaines fictions d'Homére qui ne ſont qu'un jeu inutile, comme celle de Minerve qui ſur l'ex-

hortation de Junon (*L. 5. p. 222.*) ſe préparant à aller combattre Mars, met ſur ſa tête (224.) un grand caſque d'or, ombragé de quatre panaches, qui auroient ſuffi pour couvrir les nombreux bataillons d'une armée que cent groſſes Villes auroient miſe ſur pied : & dés qu'elle eſt devant Mars ſur le champ de bataille (*p. 231.*) elle quitte ce caſque pour prendre celuy de Pluton ; que ne le prenoit-elle d'abord ; & d'ailleurs où met-elle le premier qui tient tant de place, & ou prend-elle le ſecond qui ne luy appartient pas? Il y auroit ſans doute de la rigueur à ſuivre pas à pas des faits poëtiques, & à vouloir en juſtifier l'arrangement comme ſi c'étoit des faits alléguez dans un procez. Mais un Poëte doit comme un Muſicien préparer & ſauver les diſſonances.

Il y a dans Homére d'autres fictions qui me paroiſſent bien plus vicieuſes : ce ſont certaines idées chimériques qui ne ſe preſentent à l'imagination ſous aucune forme diſtincte. Comme on voit, *dit-il*, (*L. 16. p. 24.*) au milieu d'un temps ſerain, un nuage noir ſe former ſur le ſommet de l'Olympe, & s'élever vers le ciel, lorſque Jupiter menace la terre & la mer d'une furieuſe tempête ;

on voit de même la terreur & la fuite s'élancer tout d'un coup des Vaiſſeaux vers les murs d'Ilion. Il eſt difficile de lier la comparaiſon avec le fait ; mais le fait même n'eſt pas aiſé à prendre. Mᵉ D. dit » ſur ce ſujet (3.421.) qu'il eſt trés-» beau & trés-poétique d'avoir fait de » toutes ces troupes effrayées & miſes » en fuite deux perſonnages, la ter-» reur & la fuite, qui s'élancent des » Vaiſſeaux des Grecs, & qui courent » vers Troye ,,. Le Grec dit *le cri & la terreur*, & ne dit point, *qu'ils s'élancent vers les murs d'Ilion*, de ſorte qu'il ne fournit point l'image que Mᵉ D. ſe forme. Mais quand il la fourniroit, ces troupes changées en deux perſonnages ne nous plairoient point. Mᵉ D. en cherche la cauſe dans nôtre langue qui » n'eſt pas accoûtumée, *dit-elle*, à une Poëſie ſi forte ». Il faut plûtôt chercher cette cauſe dans nôtre eſprit, que la bonne Philoſophie a accoûtumé dans l'éloquence & la poëſie même à rejetter toutes les propoſitions qui ne réveillent point d'idée exacte & préciſe. Il eſt vray que nôtre langue, qui a commencé à ſe perfectionner dans le temps où la Philoſophie a commencé à s'établir, participe à cette juſteſſe, & ſemble rejetter,

avant la réflexion même de l'esprit, toutes ces expressions confuses. C'est pour cela que Mr D. a fort bien fait de changer un endroit du L. 17e ; où Hômére selon la traduction qu'elle en donne dans sa remarque, (3. 435.) dit à la lettre : mais ce travail, c'est-à-dire, « ce combat ne sera pas long-temps « sans éprouver la terreur & la force, « & sans estre disputé ». Cela auroit paru sans doute en nôtre langue un galimathias énorme. Mr D. luy a substitué cette phrase : il faut que tout à l'heure la « terreur & la force décident ce démêlé « : ce qui est un peu plus soûtenable, quoi qu'aucun Ecrivain François ne s'exprimât ainsi d'original. Quand on ne peut pas traduire à la lettre, dit à cette occasion Mr D. (*ib.* 434.) il faut tâcher au moins de bien prendre l'idée « du Poëte, & la rendre le plus noblement qu'il est possible, sans s'en écarter. Voilà à quoi je m'étudie toûjours, « quand je ne puis suivre Homére. Ce « qui est beau dans le Grec *continuë Mr D.* ne le seroit nullement en nôtre « langue : j'ay donc pris l'idée, je l'ay « exprimée par un autre tour ; les connoisseurs en jugeront ». Les connoisseurs estimeront beaucoup dans nôtre

langue l'avantage de porter avec elle, pour ainſi dire, le diſcernement des idées juſtes, & de celles qui ne le ſont pas ; & d'en marquer le choix à ceux mêmes qui n'ont aucune Philoſophie. Mais nous parlerons plus au long de cette matiére dans le dernier Chapitre de cet Ouvrage.

Ce goût d'idées chimériques, que l'on trouve en un aſſez petit nombre de traits d'Homére, s'eſt prodigieuſement répandu dans les Ouvrages de ſes Admirateurs ; & il y a produit ce grand nombre d'interprétations alambiquées, & de loüanges creuſes que Mᵉ D. traduit d'Euſtathe. Ainſi ſur un endroit du L. 5. ou Enée eſt guéri ſubitement d'une bleſſure qu'il venoit de recevoir ? Euſtathe rapporté par Mᵉ D. dit, (1. 468.) qu'Homére paſſe légérement ſur cette guériſon miraculeuſe d'Enée ; parce que n'ayant d'autre fondement pour la vrayſemblance que la puiſſance des Dieux, & ne pouvant eſtre juſtifié ni par aucune Fable, ni par aucune allégorie ; elle ne devoit pas eſtre expliquée plus au long. » Sur un autre endroit, où Homére voulant exprimer le bruit d'un combat livré entre Hector commandant les Troyens, & Neptune ſoûtenant

les Grecs, joint enſemble trois comparaiſons hyperboliques ; on lit dans Mᵉ D. (2. 591.) que la neceſſité de ces comparaiſons entaſſées eſt fondée ſur « ce qu'un homme, un Poëte, qui cherche n'arreſte pas ſon eſprit ſur un ſeul « objet, mais qu'il le promene ſur pluſieurs ». C'eſt-à-dire qu'Homére nous apporte les incertitudes de ſa compoſition, & nous communique ſon broüillon. Quoique Mᵉ D. ne cite pas icy Euſtathe, ceux qui connoiſſent le bon Archevêque de Theſſalonique, ſentiront bien qu'il a part à cette remarque. Je vous offre ces trois comparaiſons, fait-il dire à Homére, parceque je ne ſçai laquelle eſt la bonne. πόση τις οὖν τυτεβοή; ὅσην οὐκ ἔχω εἰπεῖν p. 594. Mais tout diſparoît devant la remarque ſur l'endroit du L. 7ᵉ où Jupiter dit à Neptune jaloux de cette muraille ſans fondement, & à hauteur d'homme que les Grecs avoient fait pour ſe retrancher. Vôtre gloire eſt en ſûreté. Jupiter ne dit pas « à Neptune *c'eſt Mʳ D. qui parle*, « (2. 409.) la gloire de la muraille que « vous avez bâtie eſt en ſûreté, mais « vôtre gloire : car en effet, rien ne peut « effacer la gloire d'un Dieu : mais il « n'en eſt pas de même de ſa murail- «

» le, *c'eſt-à-dire, des rempars de Troye.*
» Leur gloire étoit déja preſque effacée,
» où elle devoit eſtre fort inferieure à
» celle que devoit avoir dans tous les
» ſiécles la muraille des Grecs. La diffe-
» rence en eſt ſenſible : la muraille de
» Neptune, cette muraille véritable
» qui a exiſté, n'a duré que peu d'an-
» nées, & a paſſé, comme dit Euſtathe,
» de l'eſtre au néant ; au lieu que celle
» qui n'a jamais été bâtie, & qui n'a
» jamais exiſté que dans l'imagination
» d'un Poëte, a paſſé en quelque façon
» du néant à l'eſtre. Tant il eſt vray que
» la Poëſie donne à ſes Ouvrages une
» vie plus durable que celles que les
» plus grands Princes donnent aux leurs ». Voilà ſans doute un raiſonnement à démonter toute la Logique de nôtre ſiécle. Ainſi dans l'impuiſſance où je me ſens d'y répondre en particulier, je diray ſeulement en général, que ſi quelque raiſon étrangere me ſoûtient dans la mauvaiſe opinion que j'ay d'Homére, ce ſont les éloges que ſes Admirateurs ſont obligez de luy chercher. Car enfin il me paroît impoſſible que je me trompe en condamnant un Poëte qu'on loüe par des tours qui ne peuvent jamais tomber dans l'eſprit de

deux Lecteurs, s'ils ne les empruntent l'un de l'autre ; qu'on n'a jamais employez à l'égard de quelque autre Auteur que ce puiſſe eſtre ; & par le moyen deſquels on trouveroit toutes les beautez de l'éloquence & de la poëſie dans des Ouvrages indignes d'amuſer le petit Peuple.

CHAPITRE II.

Des Combats.

NOus avons déja dit que l'Iliade, ſelon un certain aſpect, n'eſt qu'un tiſſu de Combats. Mᵉ D. ſemble l'avoir ſenti de même ; puiſqu'elle fait valoir, en pluſieurs de ſes remarques, les moyens dont ſe ſert Homére pour délaſſer ſon Lecteur, qui pourroit, dit-elle, eſtre bien-tôt las de tant de Combats. (1.493.) Le moyen dont il s'agit, dans le premier endroit où elle parle de la ſorte, eſt un de ces longs diſcours qu'Homére fait tenir à ſes perſonnages quand ils ſont ſur le point de combattre, & où voulant ſauver l'ennuyeux par l'abſurde, il a ajoûté l'un à l'autre : mais, comme nous devons faire un Chapitre exprés des diſcours, nous y renvoyons abſolument cet article.

Un ſecond expédient d'Homére eſt la variété qu'il jette, ſelon Mᵉ D. dans les Combats mêmes. Voicy un tableau » bien varié, dit-elle, ſur un endroit du » L. 16. (3.419.) il eſt étonnant qu'-

Homére ; aprés avoir decrit tant de « Combats, trouve encore une ſi gran- « de diverſité, non-ſeulement pour les « bleſſures & les chûtes des morts, & « des mourants ; mais encore pour l'ex- » preſſion ; rien ne ſe reſſemble dans ces « peintures, & le Verbe même *mourir* « eſt diverſifié en mille & mille façons. « Mais premiérement, ſi ſelon Mr D. citant Euſtathe (l. 311.) il n'y a rien de « plus ridicule que de changer ce qui a « été une fois bien dit, » Homére a tort de varier ſes expreſſions, & de ne pas redire dans les mêmes termes des choſes qui ſont les mêmes : ſecondement quand Homére varieroit par hazard quelques expreſſions, jamais homme n'a répété avec plus d'aſſiduité des Vers entiers, ſur tout en matiére de Combats, tout le monde connoît ce reſtein.

Δούπησεν δὲ πεσών, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ

& ces deux autres preſque ſemblables,

ὅσσε δὲ γύῃ ἐκάλυψε, τὸν δὲ σκότος ὄσσε ἐκάλυψεν,

troiſiémement, la variété des expreſſions ne fait point la variété des objets que demande un grand Poëme, la difference même des parties du corps humain auſquelles Homére fait bleſſer les differens perſonnages, & dont il porte quelquefois le détail juſqu'à l'indécen-

ce, ne m'empêche point de m'ennuyer de l'uniformité générale de ſes Combats, auſſi-bien que de leur continuité. Cette ſorte d'objet, étant ordinairement trés-confuſe, ne doit occuper, à mon ſens, qu'une trés-petite partie du Poëme, & d'ailleurs il en faut prendre la variété dans la difference eſſentielle & ſenſible des Combats ſur terre, des Combats ſur mer, des Batailles générales, des rencontres, des défis, enfin des attaques de Place & des aſſauts. On ne ſçauroit donner un modéle plus varié & plus accompli ſur cette matiére que le Taſſe. Mais quoique le ſujet de l'Iliade preſentât naturellement les mêmes eſpeces de varieté, Homére ne connoît que les Batailles, & les Combats ſinguliers.

A l'égard des Batailles on voit au L. 4. (*p.* 149.) l'Ordonnance de Neſtor qui plaçoit la Cavalerie à la tête, & l'Infanterie derriere : c'étoit dit Mr D. » (1. 421.) l'Ordonnance qu'Homére » eſtimoit le plus, puiſqu'il la donne à Neſtor. » Cependant au L. 11e (*p.* 166.), l'Infanterie ſe met en Bataille aux premiers rangs, par l'ordre d'Agamemnon ; & elle eſt ſoûtenuë de la Cavalerie. Voicy un ordre de Bataille, *dit Mr D.*

D(2.499.) tout contraire à celuy de « Neſtor dans le 4e Liv. car là c'eſt la Ca- « valerie qui eſt la premiere, & elle eſt « ſoûtenuë par l'Infanterie; oſerois-je di- « re ici ma penſée, *continue-t-elle*, je crois « que c'eſt le voiſinage des ennemis qui « oblige Agamemnon à changer cet or- « dre; il veut enfoncer leurs Bataillons » avec ſon Infanterie, & achever leur dé- « faite avec ſa Cavalerie, qui tombera ſur « les fuyards. » Oſeray-je dire auſſi ma penſée? Homére offre à ſon Lecteur la premiere choſe qui ſe preſente à ſon eſprit, & il ne ſonge pas plus à l'honneur de Neſtor qu'à celuy d'Agamemnon; il ne ſonge pas même au ſien; car dans cet endroit même du L. 11e Me D. pour faire comprendre l'arrangement des Troupes, eſt obligée d'ajoûter une remarque au texte qui, dit-elle, eſt aſſez obſcur. Nous dirons quelque choſe ailleurs des obſcuritez d'Homére; mais par rapport à ce double arrangement de Troupes que Me D. obſerve avec tant de ſoin, rien n'eſt plus indifferent à Homére que l'ordre dans lequel il nomme les choſes. Au L. 8. (*p.* 51.) il s'agit de ſortir des retranchemens pour repouſſer les Troyens: Dioméde marche le premier, Agamemnon & Méne-

las viennent enſuite, & aprés eux les deux Ajax. Selon l'ordre de la dignité, les deux Atrides devoient marcher avant Dioméde; & ſelon l'ordre de la valeur, ſur lequel Homére & Mᵉ D. appuyent beaucoup, ils ne devoient paroître qu'aprés le grand Ajax, puiſque Mᵉ D. a dit elle-même ſur le L. 7ᵉ (*p.* 399.) » grand honneur pour Agamemnon d'ê-» tre nommé avec Dioméde, & avec » Ajax. »

Quand les Combats ſont une fois commencez dans l'Iliade, on ne voit plus aucune conduite générale; les chefs mêmes n'y agiſſent que comme ſoldats, & ne ſe diſtinguent que par le nombre des coups qu'ils donnent; ou ſi l'on aperçoit quelque ombre de commandement, ce ſont des vûës ſi ſimples, qu'elles tomberoient d'elles-mêmes & neceſſairement dans les plus petits genies: comme lors qu'au Liv. 17ᵉ (*p.* 80.) » Tous les Troyens s'éforçant d'enle-» ver le corps de Patrocle; Ajax donne » par tout ſes ordres, & ne ſouffre pas » que ni Officier ni Soldat quitte ſon » poſte pour avancer ou pour reculer, » mais il les force à couvrir toûjours le » corps de Patrocle, & à combattre de » pié ferme pour le garantir des outra-

ges que luy préparoient les Troyens. « Mr D. dit là-deſſus (3. 446.) Il ne s'agit que de ſauver le corps de ce Prince, & tout doit concourir pour cela : « cet ordre d'Ajax eſt fort ſage, & d'un « Capitaine expérimenté. » C'eſt une grande queſtion s'il ne s'agiſſoit que de ſauver le corps de Patrocle, & ſi les Grecs n'auroient point mieux fait d'employer autrement leur avantage, & de profiter, pour quelque choſe de plus important, de l'acharnement ridicule des Troyens ſur le corps de Patrocle : mais quand il ſeroit clair que les Grecs ne duſſent s'attacher qu'à ſauver ce corps, la ſageſſe & l'expérience d'un grand Capitaine ſe prouve par des manœuvres un peu plus recherchées que celle d'Ajax ; car il n'eſt point de Sergent qui dans le même deſſein que luy ne fit le même commandement.

D'autres fois les Chefs appellent ou aſſemblent quelque ſécours : mais cela ſe fait d'un air, & par des motifs qui tiennent plus de la lâcheté que de la prudence. Au L. 13. (p. 282.) Deiphobus fils de Priam délibére en lui-même s'il « iroit appeller à ſon ſécours quelque « brave Troyen, ou s'il combattroit ſeul « contre Idoménée. Enfin le premier «

» party l'emporta comme le plus ſûr.
» Il alla donc chercher Enée qu'il trou-
» va à la queuë des Bataillons ; Enée
» excité par les paroles de Deiphobus
» va contre Idoménée avec beaucoup
» d'audace & de fierté ; Idoménée le
» voyant approcher ne prend point la
» fuite comme un jeune Soldat peu
» aguerri, mais il l'attend de pié ferme :
» tel qu'un Sanglier plein de confiance
» en ſa force & en ſon courage, attend
» ſans s'étonner, dans le lieu le plus
» déſert d'une haute montagne, une
» troupe de Chaſſeurs & de chiens qui
» fondent ſur luy avec un grand bruit....
» Tel le grand Idoménée attend le cou-
» rageux fils d'Anchiſe. » Mais par une contradiction inconcevable, aprés ce narré & cette comparaiſon du Poëte, Ido-
» ménée appelle ſes compagnons Aſca-
» laphus, Apharée, Deipure, Merion,
» & Antiloque tous auſſi vaillans qu'ex-
» périmentez Capitaines. Mes amis,
» *leur dit-il*, venez me défendre : car je
» me trouve ſeul ; & je vois venir à moy
» le redoutable Enée que vous avez vû
» ſi ſouvent dans les Batailles tout cou-
» vert de ſang de ſes ennemis. Enée,
» voyant arriver ce renfort à Idoménée,
» appelle auſſi ſes amis, Deiphobus, »

par qui cette chaîne de gens qui s'appellent a commencé, & avec luy Paris & « Agenor qui combattoient à la tête des » Troyens. » On peut dire à tout cela qu'en une Bataille il ne s'agit pas de disputer la victoire selon les regles d'un Combat singulier, que la chose même est impraticable dans le tumulte & dans la mêlée, qu'enfin il faut songer à l'avantage de sa Nation, préférablement à une gloire propre qui n'est point à sa place. Je reçois toutes ces réponses; mais je dirois à un jeune Poëte qui m'apporteroit un endroit semblable à celuy que je viens d'alléguer: mettez vos Héros dans un jour qui leur soit plus favorable, changez en précaution de grand Capitaine ces défiances de mauvais Soldat, en un mot imitez sur cet article tous les Poëtes du monde, excepte Homére.

Les descriptions des Batailles de l'Iliade se consument donc presque toutes en circonstances particulieres, dont quelques-unes mêmes sont risibles: comme la chûte de ce Midon qui au « L. 5. (*p.* 212.) tomba de son Char la tête la premiere dans un endroit « où le sable étoit mou & profond. Ho- « mére varie si bien, *dit là-dessus Me D.*

» (1. 471.) toutes les differentes attitu-
» des des bleſſez & des mourans, qu'ici
» il peint la chûte d'un homme qui,
» tombant la tête la premiere dans un
» endroit mou & profond, y enfonce
» juſqu'aux épaules, y demeure enga-
» gé, & eſt tenu là tout droit les jambes
» en haut, par la peſanteur de ſes ar-
» mes qui le tiennent en cet état. » On trouve d'autres circonſtances plus étenduës, mais qui n'en ſont pas moins frivoles : comme ce jeu d'Automedon & d'Alcimedon montant l'un aprés l'autre ſur le char d'Achille que la mort de Patrocle venoit de laiſſer ſans conducteur. Automedon gardoit ce char qui ſe trouvoit alors loin de la bataille [a], & vouloit le ramener à Achille ; mais les » chevaux immortels, apprenant la » mort de Patrocle, ne voulurent d'abord ni avancer ni reculer ; » & malgré les grands coups de foüet d'Automedon que Mᵉ D. leur épargne dans le François, ils demeurent immobiles » comme une colomne ſur un tombeau : » mais un moment aprés, Jupiter leur ſouffle une force invincible ; » Automedon tombe icy dans une autre diſgrace ; car les chevaux immortels, pre-

a *Liv. 17. pag. 85.*

nant auſſi-tôt le mors aux dents, emportent le char d'une courſe rapide « au milieu des Grecs & des Troyens ; « de ſorte qu'Automedon fond ſur les « Bataillons comme un Vautour ſur des « Colombes, & volant dans tous les « rangs, il évite & pourſuit les Troyens « avec une égale viteſſe. (*l.* 17.) c'étoit « malgré lui, *dit là-deſſus Me D.* (3. 449.) « car les chevaux l'emportoient comme « il va l'avoüer lui-même .... Ainſi, *continuë-t-elle* Cette particularité n'eſt « pas ajoûtée comme une jeuneſſe & « une folie d'Automedon, c'eſt l'éloge « des chevaux. » Quoique Me D. ne cite pas ici Euſtathe, je ſuis bien-aiſe d'avertir qu'il a fait naître cette remarque, (*Euſt. p.* 1113.) parce que j'ai à dire quelle tient de la petite Critique, des longues minuties, & des vaines applications du bon Archevêque de Theſſalonique. Qu'eſt-ce en effet qu'un homme qui fond malgré luy ſur des Bataillons comme un Vautour ſur des Colombes ? la comparaiſon ſeroit bien placée ; & quand il le feroit de ſon plein gré, ſeroit-ce pour cela une jeuneſſe & une folie, puiſque ſes chevaux ſeuls, ſelon le Poëte, ſont capables de faire fuir les Troyens ? de plus le Poëte dit formel-

lement dans le Grec, qu'Automedon ſecondoit & augmentoit l'impetuoſité des chevaux. ἵπποις ἀϊσσων p. 460. Ainſi, ils ne l'emportoient pas malgré luy. Mais, dira-t-on, il va répondre à Alcimedon, qui l'accuſera d'imprudence, que » perſonne ne peut modérer la fougue » de ces chevaux indomptables, & que » cela n'étoit donné qu'à Patrocle ſeul.» Je ne ſçaurois qu'y faire, & je ne puis pas empêcher Homére de ſe contredire. Automedon lui-même, aprés avoir dit qu'il n'y avoit que Patrocle qui pût conduire ces chevaux, ne laiſſe pas d'inviter Alcimédon par une autre contradiction à venir prendre les guides, afin » qu'il puiſſe deſcendre pour combat- » tre. » Rien n'eſt plus plaiſant qu'un dialogue de douze vers établi entre deux perſonnes, dont l'une eſt à terre, & l'autre ſur un char emporté à bride abbatuë. Mais qu'eſt-ce que le Lecteur gagne à voir Alcimedon monter ſur ce char à la place d'Automedon qui en deſcend pour combattre à pié. C'étoit à Alcimedon à combattre à pié, comme il étoit, & à Automedon à demeurer ſur ſon char; d'autant plus qu'il va ſucceder à Patrocle dans la fonction de cocher d'Achille : (*L.* 19. *p.* 173.) ou

plûtôt ſuivant la penſée que le Poëte fait naître, Alcimedon devoit monter ſur le char pour combattre à côté d'Automedon, qui auroit continué de tenir les rênes des chevaux. Que l'on compare tout cela avec le choix & la varieté des circonſtances également naturelles & ſinguliéres que Tite-Live prefente dans les deſcriptions de Combats : car enfin, ce n'eſt point le détail comme détail que l'on condamne dans Homére. Je condamnerai bien plûtôt les tableaux où rien n'eſt achevé, & où il a crû que la multiplicité des objets leur tiendroit lieu de perfection : c'eſt une maniére d'ennuyer par la briéveté même. En effet un détail expoſé en cinquante ou ſoixante Vers laſſera moins que dix ou douze Vers où l'on ne dit les choſes qu'en gros. Je me ſouviens à cette occaſion d'un jugement que Mr D. porte ſur un Vers d'Homére comparé à un paſſage de Xenophon: le Vers d'Homére eſt au L. 10. K 296.

ἀμφὶ φόνον, ἀν νεκυας, δῦσι τ' ἔγχεα, καὶ μάλαν αἷμα

Ils marchent au milieu du meurtre, du carnage, des morts, des armes & du ſang, (L. 10. p. 144.) & voici le paſſage de Xenophon de la maniére dont Mr D. l'a traduit ſur la ſeule citation d'Euſ-

thate, que même elle ne nomme pas, & qui ne dit point l'endroit d'où il l'a tiré. » Quand le combat fut fini, on voyoit » le champ de Bataille inondé de ſang, » couvert de morts, & ſemé de piques » rompuës, & d'épées, les unes à terre, » & les autres dans les corps morts. » Mais Homére, *continuë Me D.* a ra- » maſſé toute cette image dans un ſeul » Vers qui eſt d'une vivacité & d'une » harmonie merveilleuſe. » Je ne condamne point du tout le Vers d'Homére pris tout ſeul; je dis ſeulement qu'il n'enferme qu'une expoſition générale, & des mots vagues, qui frappent beaucoup moins l'imagination que le détail offert dans le paſſage de Xénophon, tel même qu'il eſt cité par Euſtathe, & traduit par Me D. mais il eſt encore plus beau dans l'original, où l'hiſtorien décrit la défaite des Thébains à Coronée par Ageſilas, dans l'éloge de ce Roy. » Quand le combat eut ceſſé, on vit » dans toute l'étenduë du champ de ba- » taille la terre inondée de ſang; les » corps des amis & des ennemis étendus » les uns ſur les autres, les boucliers » percez, les lances rompuës, les épées » nuës ou ſemées à terre, ou enfoncées » dans les corps; ou encore engagées

dans les mains des Soldats. » Toute prévention à part, une Hiſtoire écrite dans le ſtyle du paſſage de Xénophon ſera plus lûë qu'un Poëme écrit dans le ſtyle du Vers d'Homére. Je ne préviens point l'objection du détail ennuyeux qu'il faut éviter. Les Lecteurs équitables jugeront bien que je ne veux pas porter les choſes d'une extrêmité à l'autre, & j'ajoûteray même, qu'en prenant toutes ſortes de deſcriptions, & ſur tout celles des Combats, par un détail bien choiſi, comme je conſeille de le faire; tous les combats d'un Poëme ne doivent jamais approcher de la longueur inſupportable de ceux d'Homére conſiderez tous enſemble.

Mais la plus grande abſurdité des combats de l'Iliade eſt le rôle que les Dieux y joüent : c'eſt une conſideration qu'il faut ajoûter à tout ce que nous avons dit des Dieux. Homére lui-même a commencé ſa Critique ſur ce ſujet. Apollon L. 21. (*p.* 237.) dit à Neptune: vous me trouveriez bien inſenſé, ſi « j'entrois en lice avec vous pour de mi- « ſérables mortels. » & cela dans le Livre même qui eſt plein de ces ſortes de combats. J'ay remarqué ailleurs qu'Homére étoit le plus grand ennemi de ſes Hé-

tos, mais il eſt lui-même ſon plus grand ennemi : il ne tient point à luy qu'on n'apperçoive toutes les abſurditez de ſon Poëme ; non-ſeulement il n'en déguiſe aucune par adreſſe de Poëte, mais il les indique quelques fois avec la derniere ſimplicité. Les Dieux ne combattent pas ſeulement les uns contre les autres, en faveur des hommes ; ils combattent même contre les hommes qui les bleſſent, & qui les mettent en fuite. Cependant, comme Homére a auſſi des Vers emphatiques à employer à l'avantage de ſes Dieux, le tout enſemble fait une contradiction étonnante : il a pris ſoin même de la mettre quelque fois dans l'eſpace de quelques lignes. Ménélas au L. 17. (*p.* 64.) voyant venir Hector ſoûtenu par Apollon, dit: » toutes les fois qu'un mortel oſe combattre contre un homme que le bras » puiſſant de Dieu ſoûtient, il court à » ſa perte, & reçoit bien-tôt le châtiment de ſa folle témérité. *Et tout de ſuite*, encore ſi j'entendois prés de » moy la voix du vaillant Ajax, tous » deux nous ferions ferme, & nous combattrions, fuſt-ce contre un Dieu. D'un » autre côté, Hector au ſujet duquel Me D. dit (2. 591.) Quelle grandeur il y a-

dans cette image qu'Homére fait en « opposant ainsi Hector à Neptune, & « en l'égalant par-là à ce Dieu!» ce même Hector, comme s'il se défendoit & de l'image d'Homére, & de l'exclamation de Mᵉ D. dit (*L.* 20. *p.* 197.) s'il ne falloit que parler je combattrois mê- « me contre les immortels ; mais la pi- « que à la main, je serois bien-tôt puny « de ma témérité, car les Dieux sont « bien plus forts que les hommes. »

Au L. 20. (*p.* 184.) Junon dit à Neptune & à Pallas : avertissons Achil- « le de ce que nous allons faire en sa « faveur ; autrement dés qu'il trouvera « devant lui quelqu'un des Dieux amis « des Troyens, il sera saisi d'épouvan- « te. » Mᵉ D. observe sur cela (3. 514.) qu'Homére donne toûjours à Achille « une sorte de Religion, qui peut s'ac- « corder avec le fond de son caractere. » Cette Religion consiste ici en ce qu'il est susceptible d'épouvante à l'aspect des Dieux : cependant sans remonter plus haut que la page précedente (*p.* 513.) à l'occasion d'un endroit où Homére « fait Achille impatient de verser le « sang d'Hector sous les yeux mêmes « du Dieu Mars qui le protege. » Mᵉ D. dit, voilà des traits dignes d'entrer dans

» le caractere d'Achille : il veut tuer » Hector ; mais ce n'eſt pas aſſez pour » luy : il veut le tuer ſous les yeux de » Mars, & malgré la protection dont ce » Dieu l'honore. » Ainſi voilà ſa Religion évanoüie. Au fond Ajax au L. 15. n'avoit-il pas reſiſté à Hector quoique celui-ci fut ſecondé d'Apollon (*p.* 370.) Diomède au L. 5. n'avoit-il pas donné la chaſſe à ces Dieux protecteurs de Troye, à Mars & à Venus ? pourquoi donc Junon dit-elle qu'Achille ſera ſaiſi d'épouvante en les voyant?

Je parlerai autrement quand ce ſera Jupiter même qui s'oppoſera à l'entrepriſe de quelque Héros ; car il me paroît qu'il ne peut y avoir que de la folie & de l'impieté à luy réſiſter : cependant que les Héros d'Homére fuyent Jupiter, ou qu'ils lui réſiſtent ; Mᵉ D. trouve toûjours de quoy les loüer. Les Grecs, dit Homére, (*L.* 8. *p.* 39.) voyant le » ciel en feu, & Jupiter armé contr'eux » de ſes éclairs & de ſes foudres, prennent l'épouvante & ſe diſſipent : ny » Idoménée, ny Agamemnon, ny les » deux Ajax n'oſent tenir ferme. » Tous les plus grands Héros de l'armée Grecque fuyent, dit Mᵉ D. (2. 415.) mais » ils fuyent devant Jupiter : Neſtor le

plus grand rempart des Grecs, *continuë* « *Homère*, demeure ſeul, mais malgré « luy, il ne peut fuïr comme les autres ; « car Paris avoit bleſſé un de ſes che- « vaux. Je trouve ici une addreſſe mer- « veilleuſe, *continuë* *Me D.* Homére, « pour faire voir que la fuïte de ſes Hé- « ros n'étoit pas honteuſe en cette occa- « ſion, juſtifie Neſtor de n'avoir pas fuï « comme les autres : il dit donc qu'il « demeura *malgré luy*, & il en donne la « raiſon. Quel art ? » Ce cheval bleſſé, qui empêche Neſtor de fuïr, me fait reſſouvenir en paſſant d'un endroit du L. 13. (*p.* 286.) où Homére dit qu'Idoménée, rendu peſant par l'âge, & « n'ayant pas des pieds aſſez légers pour « précipiter ſa fuïte, faiſoit lentement « ſa retraite, en parant à tous les traits « qui pleuvoient ſur luy. » Voilà un homme bien heureux d'eſtre vieux ; cela luy fait faire bonne contenance. S'il avoit eu la vigueur de ſa jeuneſſe, il alloit fuïr à toutes jambes. Mais malgré l'art avec lequel on excuſe Neſtor de n'avoir pas fuï devant Jupiter, je vois d'un autre côté qu'on releve Dioméde pour avoir réſiſté long-temps à ce Dieu. Dans cette déroute générale cauſée par Jupiter même, dit Me D. ſur le même L. 8.

(2. 416.) Diomède eſt le ſeul qui ne » fuït point : en quoi Homére ſuit admirablement le caractére qu'il a donné à ce Héros. Diomède, qui avoit » déja été attaqué par Apollon dans » le dernier combat, & qui étoit retourné trois fois à la charge contre » ce Dieu, ne prend pas ſi légérement » la fuite ; il faut qu'il ait fait auparavant des efforts dignes de ſon courage, il faut que la foudre tombe aupa» ravant à ſes pieds, & encore aprés » cela toute la ſageſſe de Neſtor eſt neceſſaire pour le faire reſoudre à fuïr. » Tout cela eſt conduit avec un grand » art. » Pouvoit-on moins attendre, *continuë Me D.* (*ib.* 417.) de ce caractere » fier & terrible qu'Homére vient de » donner à Diomède, qui ne peut eſtre » effrayé par les foudres mêmes de Ju» piter : Diomède, *ajoûte-t-elle au bas de* » *la même page* (417.) aprés même la » foudre de Jupiter tombée à ſes pieds, » n'auroit jamais conſenti à prendre la » fuite ſans Neſtor. » Diomède, *dit-elle enfin* (418.) en délibérant veut aller » contre Hector ; il faut que Jupiter, » pour l'en empêcher, revienne trois » fois à la charge. Je m'arrête un peu » *continue-t-elle*, à expliquer la beauté

de ces caractéres; parce qu'il n'y a pas « un ſeul trait qui ne mérite d'eſtre étu- « dié, & que c'eſt la partie où les Poë- « tes manquent le plus ſouvent, faute « d'avoir bien médité ces excellens ori- « ginaux, ſeuls capables de les guider « & de les conduire. » Mais au lieu de toutes ces remarques de Mr D. il me ſemble qu'il n'y a ſur tout cela qu'un mot à dire. Si le tonnerre n'eſt dans Homére qu'un effet naturel, ou même une augure équivoque, comme il paroît l'eſtre par un endroit du 15e L. p. 368. où les Troyens l'expliquent mal-à-propos en leur faveur, Agamemnon, Neſtor, Idoménée, & les deux Ajax ſont des lâches de fuïr, ſur tout avec cette épouvante & ce déſordre qu'Homére leur attribuë (*L. 8. p. 39. & 42.*) Si le tonnere eſt un ſigne évident de la volonté contraire de Jupiter, Dioméde eſt un inſenſé & même un impie de ne pas ſe retirer juſqu'à un moment plus favorable. C'eſt plûtôt pour ne laiſſer rien à dire que pour dire quelque choſe de neceſſaire, que je m'arreſte un moment icy à faire voir la difference de cette réſiſtance de Dioméde à Jupiter, avec la réſiſtance de Jacob luttant avec l'Ange alleguée dans la Préface de Mr D.

(*p.* 15.) Car on voit clairement par le texte de l'Ecriture, que cette lutte étoit une épreuve avantageuſe à Jacob même, & un ſymbole des ſuccez que la ferveur de ſes prieres avoient eu auprés de Dieu, de la même maniére qu'il eſt dit dans l'Evangile (*Matt.* 11. 12.) que le Royaume des Cieux ſouffre violence, & que les violents l'emportent. Cela a-t-il quelque rapport à la réſiſtance de Dioméde, qui ſe fait au mépris de Jupiter; & qui ſelon les régles du bon ſens devoit eſtre ſur le champ punie de mort?

Quoiqu'il en ſoit, dira-t-on, ces excellens originaux nous donnent Dioméde pour tel, & ils établiſſent ainſi ſon caractere. Je l'avois d'abord penſé moi-même, mais faiſant bien-tôt réfléxion à la variation & au déſordre d'eſprit de nôtre excellent original, je me ſuis tenu aſſûré de trouver quelque part Dioméde poltron à ſon tour, comme tous les autres. Aprés une courte recherche, je n'ay plus été ſurpris que de l'excez où le Poëte a porté ſa lâcheté dans le L. 5. où ce Héros fait d'ailleurs tant de merveilles. Dioméde (*L.* 5. *p.* 213.) voyant » Hector accompagné du Dieu Mars, » fut ſaiſi de frayeur; comme un hom-

me ſans expérience ſorti, pour la pre- «
miere fois de ſon pays, & qui aprés «
avoir traverſé de vaſtes campagnes, «
trouve tout à coup un fleuve, qui «
roulant fiérement ſes flots tous blancs «
d'écume, porte le bruit de ſes eaux «
à l'Ocean, s'arreſte tout étonné, & «
retourne ſur ſes pas; le fils de Tydée «
ſe retire de même, & en s'adreſſant «
aux troupes, il leur dit: ce n'eſt pas «
ſans raiſon, mes amis, que nous ſom- «
mes effrayez de la valeur du grand «
Hector; il a toûjours prés de luy quel- «
qu'un des immortels qui le protege, «
& qui éloigne de luy tous les dan- «
gers. A l'heure que je vous parle, il «
eſt accompagné du terrible Dieu des «
batailles, ſous la figure d'un mortel. »
Je conçois que Mars peut inſpirer de la crainte, & la retraite la plus prompte n'eſt pas toûjours digne de blâme: mais pourquoi ſe ſervir des mots deſtinez de tout temps à exprimer la plus parfaite lâcheté, *ſaiſi de frayeur*, *effrayé de la valeur du grand Hector*. Pourquoi aggraver tout cela par une comparaiſon trés-ignominieuſe pour un Héros, & entiérement oppoſée au mérite de la guerre; *Un homme ſans expérience, ſorti pour la premiere fois de ſon païs?* Mais

admirez la convenance des idées d'Homére. Dioméde tremble & ſe retire à l'aſpect de Mars, Dieu ſubalterne, repréſentant le vice ; & ſans Neſtor il n'auroit jamais fuï devant Jupiter le plus grand des Dieux, & repréſentant le vray Dieu.

Homére a un autre moyen de rendre honneſte la fuite de ſes Héros, c'eſt de ſuppoſer que Jupiter a verſé la terreur dans leur ame. Ajax même ſert de but à cette fantaiſie d'Homére. Jupiter du » haut des cieux verſe la terreur dans le » cœur du fils de Telamon (*L.* 11. 199.) Mᵉ D. dit là-deſſus, (2. 514.) Que n'au- » roit point fait Ajax, ſi Jupiter ne s'é- » toit oppoſé à ſon courage, & s'il n'a- » voit verſé la terreur dans ſon cœur ? » C'eſt-à-dire, quelle hardieſſe n'auroit-il point euë, s'il n'avoit eu peur ? Au reſte, ſi Homére vouloit eſtre utile aux Grecs, je dis même pour la guerre ; il ne devoit point fournir cette idée de terreur verſée dans l'ame par Jupiter ; prétexte bien plus pernicieux pour des troupes que celuy du tonnerre, regardé même comme un augure ſiniſtre : car enfin le tonnerre eſt quelque choſe de ſenſible qu'on ne peut alléguer à faux ; mais des Soldats n'auront qu'à prétex-

ter la terreur que Jupiter verſe dans leur ame, & ils ſe croiront en droit de fuïr : cependant Homére met lui-même dans la bouche d'Uliſſe une ſentence déciſive contre ceux qui écoûtent cette terreur. Car Uliſſe parle ainſi (*L.*11.191.) voilà Jupiter qui verſe la terreur dans « le cœur de tous les Grecs : n'importe, « & je me reproche d'avoir délibéré. « Ne ſuffit-il pas de ſçavoir qu'il ny a « que des lâches qui fuïent, & que tout « homme qui a du courage doit combat- « tre de pied ferme, & ne pas conſidé- « rer le danger? » Mr D. ne manque pas de remarquer ſur cela (2.510,) qu'on ne ſçauroit mieux peindre tout ce « qu'un homme d'un grand courage « doit penſer & dire dans un ſi grand « danger. » Mais Uliſſe qui brave ici la terreur verſée dans l'ame, craignoit fort le tonnerre ; car au L. 8. (*p.* 40.) Dioméde lui crie de toute ſa force : où « fuïez-vous, fils de Laërce? Quoi ! vous « tournez le dos : ne craignez vous « point que quelqu'un ne vous perce « dans voſtre fuïte ? quelle honte pour « vous ! arreſtez, & faites ferme, afin « que nous ſauvions le ſage Neſtor des « mains d'un cruel ennemi. Il dit, & « ſes paroles ne ſont point entenduës ;

» Uliſſe *emporté par la frayeur que lui* » *cauſoit un coup de tonnerre qu'il ve-* » *noit d'entendre*, gagne les Vaiſſeaux. » Homére, comme vous voyez, n'eſt pas un vent moins favorable pour précipiter la fuite de ſes Héros, que pour ſeconder leur ardeur, ſelon l'expreſſion de Longin chap. 7. Mᵉ D. (3. 410.) » dit au ſujet d'Ajax qui cedoit aux » Troyens & à Jupiter, que pour mé- » nager ce Héros, Homére meſure ſes » termes, & ne dit pas : il ſe retira, il » s'enfuit, mais il s'éloigna des traits. » Pourquoi donc ne pas ménager un peu les autres Héros dans une ſemblable circonſtance ? il adoucit (3. 438.) la fuite de Ménélas : pourquoi n'adoucit-il pas celle d'Uliſſe bien ſupérieur à Ménélas?

A tout prendre il paroît que Mᵉ D. panche pour le courage contre Jupiter même : car je trouve cette remarque ſur le L. 15. (2. 608.) Homére, pour » relever la valeur d'Hector, lui a don- » né Neptune pour antagoniſte, & pour » relever celle d'Ajax, il lui a déja op- » poſé Hector ſoûtenu par Apollon, » & voilà qu'il lui oppoſe ici Jupiter » même, ce ſont là des traits d'un grand maiſtre. » Pourquoi donc Mᵉ D. dans

ſon livre de la Corruption du goût p. 552. défend-elle Ajax d'avoir fait un défi à Jupiter. Il eſt vrai que les paroles d'Homére, *fais nous périr*, n'expriment point ce défy ſi nettement que celle de Mr Deſpreaux & de Mr de la Mothe, *& combats contre nous*: mais la penſée d'Ajax, quoique foiblement exprimée « dans le Grec, va ſi naturellement au « défy, que Longin même a crû l'y voir; « puiſque dans ſa paraphraſe alléguée « & traduite par Me D. (3. 453.) il dit, « que pourvû que le jour paroiſſe, Ajax « eſt trés-aſſûré de faire une fin digne « de ſon grand cœur: *quand Jupiter luy-même viendroit s'oppoſer à ſes efforts.* »

Mais un grand inconvenient qui arrive de cette oppoſition des hommes aux Dieux, eſt qu'en preſtant aux hommes une grandeur chimérique, elle donne aux Dieux une véritable petiteſſe. Voyez l'ignominie de Mars fuïant devant Dioméde au L. 5. & diſant à Jupiter, (*p.* 234.) ma viteſſe & ma légéreté ne m'ont ſauvé qu'à peine. » Le P. Rapin [a] avoüe ſur cet endroit-là qu'Homére feroit pitié, ſans le reſpect dont « on eſt prévenu pour la grandeur de ſon « genie. » Me D. fait remarquer (1. 456.)

[a] *Comparaiſon d'Homére & de Virgile.*

que la pitié n'eſtoit point le caractere de Mars. La fuïte étoit-elle ſon caractere? Pour moi, quand je trouve dans l'Iliade Achille [a], Ajax [b], Hector [c], s'avancent ſemblables au terrible Mars; je dis toûjours; ils vont donc fuïr comme leur Patron, & ſouvent je devine juſte. Les Dieux mêmes inſpirent la lâcheté aux Héros qu'ils favoriſent. Hector au L. 20. (*p.* 198.) étoit prêt de faire des merveilles; il diſoit à ſes Soldats: quand » les mains d'Achille ſeroient comme » le feu, & ſon courage comme l'acier » embraſé, je ne laiſſerois pas de le » chercher & de le combattre. Dans ce » moment, *continue le Poëte*, Apollon » s'approche d'Hector, & lui dit: Hector, ne combattez pas ſeul à ſeul contre Achille à la teſte des troupes, contentez-vous de réſiſter à ſes efforts au » milieu de vos bataillons; vous eſtes » perdu s'il vous approche: Hector reconnoît la voix du Dieu, & ſaiſi de » frayeur il ſe retire au milieu de ſes » Phalanges. » Ainſi Mᵉ D. a quelque raiſon de dire (2. 501.) que la retrai» te des Dieux tourne à la gloire des » Héros; » car ſi Apollon s'étoit retiré,

a *L.* 22. *p.* 259.
b *L.* 7. *p.* 14.
c *L.* 11. 183.

Hector

Hector auroit beaucoup mieux fait. Toute l'Iliade eſt pleine de ces exemples qui ont tous quelque ridiculité particuliere ; mais la matiére qui m'accable me réduit à avertir ſeulement les Lecteurs d'y prendre garde, quand ils réliront Homére aprés ma Critique.

A l'égard des combats ſinguliers, nous avons diſcuté dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage celui d'Ajax & d'Héctor ; nous avons dit quelque choſe de celui d'Hector & de Patrocle, qui n'eſt un véritable combat, que dans la comparaiſon que le Poëte y joint : tel qu'un Lion, dit Homére (*L.* 16. *p.* 51.) qui aprés avoir traverſé des montagnes « brûlées par l'ardeur du ſoleil, ſans « trouver le ſécours d'une eau ſalutai- « re, rencontre tout à coup prés d'une « ſource un furieux Sanglier, qui la « gueule beante & encore teinte du ſang « des beſtes qu'il a dévorées, cherche « auſſi à étancher ſa ſoif ; la ſource eſt « trop petite pour les déſalterer tous « deux ; ils ſe chargent avec une égale « furie, & enfin le Lion aprés divers aſ- « ſauts terraſſe ſon ennemi, tel Hector « ſe jette ſur le fils de Menœtius. » Mais ne vous fiez point à cette comparaiſon, qui vous feroit croire qu'Hector & Pa-

trocle s'étoient chargez vigoureuſement, & avoient fait l'un contre l'autre divers aſſauts. Voici comment la choſe s'étoit paſſée. Patrocle (*ib. p.* 49.)
» dont la fureur croiſſoit à tous mo-
» mens, pareil au Dieu Mars, s'étoit
» mêlé par trois fois avec les ennemis,
» & en avoit fait un horrible carnage.
» A chacune de ces charges il avoit tué
» de ſa main neuf Héros. Enflé par ce
» ſuccez & inſatiable de ſang, il en
» faiſoit une quatriéme: & alors, géné-
» reux Patrocle, *dit le Poete en l'apoſtro-*
» *phant*, la fin de vôtre vie commence
» à ſe faire voir. Le terrible Apollon
» marche contre vous à travers les Pha-
» langes, ſans eſtre vû, car il étoit en-
» veloppé d'un épais nuage, il s'arrête
» derriere Patrocle, & du plat de ſa
» main il le frappe derriere le dos entre
» les deux épaules. Un ténébreux ver-
» tige s'empare en même-temps de lui;
» ſes yeux ſont obſcurcis; Apollon dé-
» lie ſon caſque qui roule aux piez des
» chevaux, la pique de Patrocle, toute
» forte, toute peſante, & toute garnie
» d'acier qu'elle étoit, ſe rompt entre
» ſes mains; ſon bouclier qui le cou-
» vroit tout entier ſe détache, & tom-
» be à ſes pieds; & Apollon lui-même

lui délie ſa cuiraſſe. Alors l'étonne- «
ment & la frayeur lui glacent les eſ- «
prits, ſes forces l'abandonnent, il «
demeure immobile. Un Dardanien, «
profitant de ce moment, s'approche «
& lui donne un coup de pique entre «
les deux épaules : c'étoit le fils de «
Panthoüs, le vaillant Euphorbe, qui «
en force, en courage, en adreſſe à me- «
ner un char, & en viteſſe ſurpaſſoit «
tous ſes compagnons, & dont les pre- «
mieres armes étoient célébres par la «
mort de vingt guerriers qu'il avoit «
précipitez de leurs chars dans la mê- «
lée. Ce fut lui, généreux Patrocle, «
qui vous bleſſa le premier ; mais il «
n'eût pas la gloire d'achever de vous «
vaincre, action trop au-deſſus de ſes «
forces ; car retirant promptement ſa «
pique il regagna ſon bataillon, & «
n'eût pas la hardieſſe d'attendre Patro- «
cle nû & déſarmé. » Me D. dit là-deſ-
ſus. (3.431.) Le Poëte releve la va-
leur d'Euphorbe, pour faire plus «
d'honneur à Patrocle : il n'y avoit «
qu'un Héros qui eût oſé l'approcher. »
Nos ſimples ſoldats ne ſouffriroient
point aujourd'huy parmi eux un Hé-
ros, qui n'auroit pas oſé attendre un
homme nû & déſarmé. Le fils de Me-

nœtius, *continue Homére*, qui ſe ſentit » dompté par la main d'Apollon, & af- » foibli par ſa bleſſure, tâche pour évi- » ter la mort de regagner le gros de ſes » Theſſaliens. Hector voyant ce Héros » ſe rétirer du combat, & dangereuſe- » ment bleſſé, traverſe tous les rangs, & » s'approchant le perce de ſa pique. Pa- » trocle tombe avec grand bruit, & » plonge tous les Grecs dans le deüil & » dans les regrets d'une ſi grande per- » te. » Voilà la belle maniére dont Patrocle eſt tué par Hector, & que Patrocle lui reproche à merveille en expirant (*p.* 53.) le fils de Latone ſecon- » dé par mon cruel deſtin m'a ôté la vie; » Euphorbe eſt venu aprés lui, & tu » n'es que le troiſiéme. » C'eſt pourtant à quoi Homére applique ſa comparaiſon du Lion & du Sanglier qui combattent long temps auprés d'une ſource; en indiquant Hector par le Lion, & Patrocle par le Sanglier, malgré toute la ſupériorité de courage que Mᵉ D. (3. 432.) donne à Patrocle ſur Hector; mais il faut dire à l'avantage d'Homére, que l'erreur d'hiſtoire naturelle ſur le Sanglier, qui a devoré des beſtes, n'eſt pas dans le texte; & qu'elle n'eſt dûë qu'au ſin que Mᵉ D. a pris par tout

d'étendre & d'orner le ſtyle d'Homére.

Je placeray icy la derniere cenſure du combat d'Achille & d'Hector, qui eſt le plus long & le plus vicieux de tout le Poëme. Cependant je commenceray cette cenſure par une juſtification d'Homére, ſur ce qu'Achille pourſuivant Hector défend aux Grecs de tirer ſur ſon ennemi: mais cette juſtification aura cela de particulier, qu'au lieu que Mᵉ D. croit-elle même juſtifier ſur ce point Homére contre les modernes, je vais le juſtifier contre Ariſtote & contre elle. Ariſtote allégué par Mᵉ D.(3.553.) parle ainſi : il faut jetter le merveil- « leux dans la Tragedie : mais plus en- « core dans l'Epopée, qui va en cela « juſqu'au déraiſonnable : car comme « dans l'Epopée on ne voit pas les per- « ſonnages qui agiſſent, tout ce qui « paſſe les bornes de la raiſon eſt trés- « propre à y produire l'admirable & le « merveilleux. Par exemple, ce qu'Ho- « mére dit d'Hector pourſuivi par Achil- « le, ſeroit ridicule ſur le Théatre ; car « on ne pourroit s'empêcher de rire, de « voir d'un côté les Grecs debout ſans « faire aucun mouvement, & Achille « de l'autre qui pourſuit Hector, & qui «

» fait ſigne aux Troupes de ne pas tirer; » mais c'eſt ce qui ne paroît pas dans l'Epopée. » Je ſoûtiens ſur cela, que ni dans la Tragedie, ni dans aucun autre Poëme, nous ne trouverions point ridicule qu'Achille fit ſigne aux Troupes de ne pas tirer ſur Hector qui eſt hors de la mêlée, & qui ſe trouve avec lui dans les termes d'un combat ſingulier: au contraire nous trouverions infame qu'Achille permit aux Grecs de l'aider en un combat où il a par lui-même, & par le ſécours de Minerve tant de ſupériorité ſur ſon ennemy abandonné des Dieux & des hommes: ma juſtification d'Homére contre Ariſtote & contre Mᵉ D. conſiſte donc à dire qu'ils font tort à Homére d'appeller merveilleux déraiſonnable un trait conforme aux plus communes loix de la bien-ſéance; & même de le juſtifier ſur un point qu'il ne pouvoit pas traiter autrement, & ſur lequel je ne crois pas qu'il ait jamais eu d'autre objection que celle qu'il leur plaît de forger. Ainſi quand Mᵉ D. dit ſur cét endroit. (3. 554.) que ce qu'on » traite aujourd'hui de ridicule & d'abſurde dans Homére, eſt traité d'admirable & de merveilleux par Ariſto» te, qui en dit même la raiſon. » Je ne

ſçai point qui elle a en vûë, & je ne me ſoucie guére de le ſçavoir, car ce ne peut être qu'un inſenſé. Tout ce que je ſçai eſt que les Poëtes Epiques ont imité en ce point Homére, & que perſonne ne les en a blâmez. Virgile (*L.* 10.) fait prendre la même précaution à Turnus lorſqu'il va attaquer Pallas.

Ut vidit ſocios; tempus deſiſtere pugna,
Solus ego in Pallanta feror, ſolus mihi Pallas
Debetur.

& au (*L.* 12.) lorſqu'il va attaquer Enée,

Parcite jam Rutuli, & vos tela inhibete Latini.

Dans le Taſſe même qui eſt un moderne, Tancrede ſe préparant à combattre Argant. *Canto* 19. *ſt.* 5.)

Si volge a i ſuoi,
E fa ritrargli da l'offeſa.

Mais dans ce dernier Poëte, qui a porté au plus haut point la nobleſſe des caracteres, Tancrede fait moins cela par un mouvement d'orgüeil comme Achille & Turnus, que par un ſentiment d'honneur qui lui défend d'attaquer ſon ennemi avec le moindre avantage, & qui lui fait jetter ſon bouclier, (*ib. ſt.* 9.) quand il voit qu'Argant n'en

a point. Ce qui me ſurprendroit un peu plus eſt que les Troyens ne tirent point ſur Achille, pour défendre Hector qui n'avoit pas refuſé leurs ſecours. Au reſte ſi le déraiſonnable dont il eſt parlé dans le paſſage d'Ariſtote, régardoit moins la défenſe qu'Achille fait de tirer, que l'énorme fuite d'Hector; j'avoüerois en ce cas que le déraiſonnable de l'Iliade eſt ici pouſſé à ſon dernier excés, ſoit par rapport à la bien-ſéance du caractere, ſoit par rapport à la poſſibilité du fait, & je conviens que les modernes traitent cette fuite de ridicule & d'abſurde, malgré toutes les raiſons d'Ariſtote.

Mais ce qui détruit toute la gloire qu'Achille à pû s'acquerir par la défenſe qu'il a faite aux Grecs de tirer ſur Hector, c'eſt le ſecours qu'il accepte de la part de Minerve. Nous avons remarqué ailleurs, que ce ſécours ne conſiſte qu'en fourberies, & qu'ainſi Homére avilit les Dieux dans la protection même qui eſt le plus beau de tous les actes de ſupériorité: je ne prens ici ce ſecours que du côté d'Achille qu'il déshonore comme Héros. Le P. le Boſſu a deſtiné tout le ſixiéme Chapitre de ſon 5. L. a juſtifier cette fiction. Mr D. adopte ſa Doctrine, & en donne tout le précis

dans la remarque du Vol. 3. (*p.* 556.) Achille, *dit-elle*, a refuſé le ſecours « des Troupes pour vaincre Hector ; « mais il ne refuſe pas celui de Miner- « ve : Homére a voulu faire entendre « par-là que toute la force des hommes « vient de Dieu, que leur courage ſe « perd quand il les abandonne, & que « le ſecours d'un Dieu, bien loin de « déshonorer le Héros qu'il favoriſe, « releve autant ſa gloire que celui des « hommes la détruit. „ Mais ſi cela eſt, pourquoi eſt-ce que ſur un endroit du L. 5. (*p.* 171.) où Minerve s'éloigne des Grecs Mr D. dit (1. 438.) qu'Homére releve leur gloire, en faiſant « voir que même ſans le ſecours des « Dieux ils ſçavent vaincre ? „ Pourquoi prend-elle tant de peine à faire ſentir l'égalité qu'elle veut qu'Homére ait miſe entre Achille & Hector, en faiſant tomber entre les mains d'Hector les premieres armes d'Achille, qui ayant été faites par un Dieu, étoient impénétrables auſſi-bien que les ſecondes ? ſans cela dit-elle, (3. 438.) on auroit pû dire qu'Achille n'auroit tué Hector, « que parce qu'il avoit des armes fai- « tes par la main d'un Dieu, & qu'Hec- « tor n'en avoit que de main d'homme ; «

» au lieu qu'en ayant tous deux de la » main de Vulcain, la victoire d'Achil- » le ſera complette & dans tout ſon luſ- » tre. „ A cette objection Mᵉ D. auroit repondu que ces armes divines données à Achille ſeul, marquent que toute la force des hommes vient de Dieu, & que ce ſecours ſurnaturel releve la gloire d'Achille, bien loin de la détruire. Mais enfin nous-mêmes qui ſommes choquez de l'avantage qu'Achille tire du ſecours de Minerve, pourquoi ſommes-nous charmez, dans l'Opéra de Perſée, de voir les differens ſecours que les Dieux donnent à ce Héros, pour le faire triompher de Méduſe ? la raiſon en eſt évidente ; c'eſt que ces exploits ſont par eux-mêmes au-deſſus des forces humaines, & que l'attention des Dieux pour ce Héros marque en effet ſon mérite & ſa vertu, ſelon les Vers de l'Andromède de Corneille alléguez par le P. le Boſſu. C'eſt Caſſiopée mere d'Andromède qui parle à Phinée rival de Perſée.

Le Ciel, qui mieux que nous, connoît ce que nous ſommes,
Meſure les faveurs au mérite des hommes :
Et d'un pareil ſecours vous auriez eu l'appui,

S'il eût pû voir en vous mêmes vertus
qu'en luy.
Ce ſont graces d'en haut rares & ſingulié-
res,
Qui n'en deſcendent point pour des ames
vulgaires.

Achille, qui eſt un ſcelerat & un fou, méritoit-il cette protection de la part de la ſageſſe même ? d'ailleurs ces ſecours des Dieux ne font pas que Perſée ne dût encore s'armer d'une valeur extraordinaire, pour venir à bout de ſon entrepriſe. Cela eſt trés-bien exprimé par le diſcours de Mercure à ce Héros dans l'Opéra de Quinaut.

Je vous laiſſe au milieu d'un péril redou-
table,
Je ne puis plus rien pour vos jours :
Cherchez voſtre dernier ſécours,
Dans un courage inébranlable.

Il n'y a rien de ſemblable à tout cela dans le combat d'Achille & d'Hector. La ſuperiorité naturelle & ordinaire du premier ſur le ſecond eſt ſi exceſſive, que pour faire quelque plaiſir au Lecteur, il auroit fallu mettre tout le ſecours du côté d'Hector contre Achille ſeul, je dis même nud & ſans armes.

Ceux qui voudront défendre Ho-

mere d'une maniere plus ſenſible que ne fait Mᵉ D. diront peût-être que ſi Achille a Minerve pour lui, Apollon combat auſſi pour Hector. Mais Homére anéantit encore cette apologie par la nature du ſecours qu'Apollon donne à Hector : Celui-ci, *dit le Poete*, » (*L. 22. p. 263.*) auroit-il pû réſiſter » ſi long-temps, & éviter la mort qui » le menaçoit, ſi Apollon pour la der- » niere fois ne ſe fût approché de luy, » n'eût augmenté ſes forces, & ne luy eût donné de nouvelles aîles ? » Mᵉ D. (3. 553.) dit ſur cet endroit : Homére » prévient ici l'objection qu'on pouvoit » lui faire, comment Hector qui n'eſt » pas ſi diſpos & ſi vif qu'Achille, & » qui a encore de plus grands tours & dé- » tours à faire, peut échaper à ſon en- » nemi, qui avec ſa legereté naturelle, » a encore des armes divines qui le ren- » dent plus leger ? C'eſt qu'Apollon » vient pour la derniere fois à ſon ſe- cours. » Ce qu'il y a de plaiſant en cette explication d'Homére, c'eſt qu'il ne la donne que quatre pages entieres aprés qu'on a vû cette fuite qui a fait naître ſi naturellement l'objection : Et il n'avoit qu'à ſuivre le ſens le plus commun, & à penſer, comme les au-

tres hommes, pour la prévenir. En un mot, ce n'eſt pas la fiction du ſecours des Dieux que nous condamnons dans Homére, c'eſt le tour groſſier & & rebutant qu'il lui donne, & par lequel il deshonore en même temps & ſes Dieux & ſes Héros. En effet, pour appliquer icy une ſolution qui convient à pluſieurs autres endroits, c'eſt en vain qu'on nous allegue des traits des autres Poëtes, ou même des faits hiſtoriques, qui ſemblent juſtifier certaines idées d'Homére. Je trouve au contraire que rien ne luy fait plus de tort; car ſi ces traits de Poëſie ou ces faits hiſtoriques ſont agréables dans les autres Auteurs, Homére eſt bien malheureux de les avoir rendus déſagréables dans ſon ouvrage. Mais tout eſt permis aux Ecrivains ſenſez, & tout eſt défendu à celui qui ne l'eſt pas.

Aprés les combats vient la dépoüille des morts. Mr D. ſur un endroit du L. 11. où Diomede eſt bleſſé, en arrachant la cuiraſſe d'Agaſtrophus, dit aprés Euſtathe (2. 508.) qu'Homére pour enſeigner qu'il n'y a rien de plus « mal-à propos que de s'amuſer à dé- « poüiller les ennemis dans le combat, « feint que tous ces Héros qui s'arrê- «

» tent ainſi à enlever les armes à ceux » qu'ils ont tuez, ſont bleſſez pour l'ordinaire dans cette occupation. » Si c'étoient d'autres Auteurs qu'Euſtathe & Mᵉ D. qui parlaſſent ainſi, je croirois qu'ils n'auroient jamais lû Homére: car il n'eſt rien de plus marqué dans ce Poëte que la gloire que les Héros attachent à dépoüiller les vaincus de leurs armes. Le même Diomede au L. 5. (*p.* 200.) ſe jette ſur Enée, dans » le deſſein de le dépoüiller de ſes ar» mes: au *L.* 11. 186. il dépoüille les » deux fils de Merops des leurs: Aga» memnon L. 11. (*p.* 180.) dépoüille » Iphidamas, & porte en triomphe » ſes belles armes: Uliſſe dans le même » L. (*p.* 193.) dit à Socus: Pluton aura ton ame, & moi tes armes. » Enfin, Achille au L. 22. (273.) dépoüille Hector qu'il vient de tuer. Ce n'étoit pas ſeulement l'occaſion qui les déterminoit à cela, ils s'en faiſoient une regle. Hector au L. 7. (*p.* 6.) dans la propoſition qu'il fait d'un combat ſingulier, convient que le vainqueur aura les armes du vaincu. Idomenée au L. 13. (*p.* 269.) dit à Merion: Vous trouverez pluſieurs piques dans ma tente, nous y verrez briller ces armes Troyen-

nes que j'ay priſes aux ennemis tuez de ma main. Car j'oſe me vanter que je n'ay pas accoûtumé de combattre de loin, & que je ſçay joindre l'ennemi: voilà pourquoi ma tente eſt ſi riche en piques, en boucliers, en caſques, & en cuiraſſes, dont l'éclat ébloüit les yeux.» Le Poëte lui-même parle de cet exploit en termes avantageux [a]; Muſes qui habitez le haut Olympe, dites-moi qui fut le premier des Grecs qui orna ſon bras des ſanglantes dépoüilles de ſon ennemi? En un mot, il étoit alors auſſi glorieux d'enlever les armes aux ennemis, qu'il eſt glorieux aujourdhui de leur enlever leurs drapeaux. L'exemple de Diomede bleſſé ne détruit donc point cette obſervation generale. Quoi! parce qu'Homere ſuppoſe qu'un homme eſt bleſſé en faiſant une action perilleuſe, le Poëte enſeigne qu'il ne faut pas la faire? Quel enſeignement & quelle maniere d'enſeigner? En verité, ſi l'on m'en croit, nous ne recevrons comme d'Homere que ce qu'il aura énoncé en termes formels, de peur de luy faire dire quelque choſe de plus mauvais encore que ce qu'il dit. Je ſçay qu'en quelques endroits de l'Iliade on défend de

[a] *L.* 14. 340.

dépoüiller les morts. Au L. 6e (*p.* 242.) Neſtor éleve ſa voix, & dit aux Grecs: « Héros de la Grece, favoris du Dieu « des combats, qu'aucun de vous ne s'a- « muſe à ramaſſer les dépoüilles pour en » remplir ſes vaiſſeaux : Ne penſons qu'à » vaincre, aprés la victoire vous aurez » tout le loiſir de dépoüiller les morts. Au L. 15. (*p.* 366.) Hector crie de toute ſa force aux Troyens de quitter le pillage, & de fondre ſur les vaiſſeaux. » Il y a ſans doute des occaſions où il eſt plus avantageux de pouſſer la victoire que d'enlever les armes ou les drapeaux des vaincus, & il paroît par le texte d'Homére, que c'eſt ſur des occaſions de cette nature que tombe la défenſe de Neſtor, & celle d'Hector : mais d'ailleurs, enlever des armes dans le ſens des anciens Héros, & des drapeaux dans le nôtre, eſt une choſe trés différente du pillage, qui a fait quelquefois manquer de grandes entrepriſes, & perdre même le fruit des batailles qu'on avoit gagnées, ſelon la remarque trés-vraye de Mr D. (1. 493.) J'avoüe enfin qu'Homére n'a pas toûjours aſſez marqué cette difference. Agamemnon, par exemple, au Liv. 11. (*p.* 169.) aprés avoir tué le Roy Bie-

nor & ſon Ecuyer Oilée, les depoüille « tous deux de leurs armes & de leurs « habits, & les laiſſe là tout nuds ; » c'eſt-à-dire, qu'Homere choiſit le General des Grecs pour luy attribuer une action qui ne convenoit qu'au dernier goujat de l'armée ; ou ſi c'étoit là les mœurs du temps d'Homére, elles eſtoient bien horribles, & elles meritent bien peu qu'on les préfére aux nôtres.

CHAPITRE III.

DES DISCOURS.

JE croi qu'il eſt inutile d'avertir que par les diſcours j'entends tout ce qu'Homére fait dire à ſes perſonnages : c'eſt ce qu'Ariſtote appelle le Dramatique, qu'il loüe ce Poëte d'avoir beaucoup employé dans ſon ouvrage. Si Homére s'eſt aviſé le premier de cette forme de peinture poëtique, comme Ariſtote nous l'aſſûre, en ajoûtant même qu'il étoit encore le ſeul qui s'en fût ſervi dans l'Epopée, c'eſt ſans doute une trés-grande loüange pour ce Poëte; car outre que les diſcours varient & animent extrêmement la Poëſie, ils ſont d'ailleurs ſingulierement propres à caractériſer les perſonnages : mais ſi Homére a inventé cette partie de l'art, il l'a laiſſée dans une grande imperfection, & les diſcours de l'Iliade péchent en bien des manieres que nous allons examiner. Nous commencerons par les diſcours qui tiennent de plus prés aux combats qui ont fait le ſujet du chapi-

tre précédent : les exhortations ſe preſentent les premiéres. Pour faire ſervir Homére même à ſa critique, nous alleguerons d'abord une de ces exhortations que nous avoüons être excellente en elle-même, & par ſa brieveté, mais dont l'oppoſition condamnera terriblement les autres. Au L. 5. (*p.* 208.) Agamemnon dit à ſes ſoldats : Mes amis, montrez-vous des hommes d'un « courage intrépide, & que le reſpect « que vous vous devez les uns aux au- « tres dans la ſanglante mêlée vous obli- « ge à faire vôtre devoir. Dans une ar- « mée de vaillants hommes, il s'en ſau- « ve toûjours plus qu'il n'en perit, au « lieu que les lâches, non ſeulement « n'acquierent point de gloire, mais en- « core leur lâcheté leur ôtant la force, « ils deviennent la proye de leurs en- « nemis. » Le reſpect que vous vous devez les uns aux autres eſt une des belles choſes qui ſe puiſſe dire, & qui autoriſe mieux tout ce que nous avons établi juſqu'à preſent de l'honneur & & de la dignité qu'un Poëte doit conſerver à tous ſes perſonnages : mais par tout ailleurs les exhortations qu'Homére fait faire par les Héros ou par les Dieux, deshonorent ceux à qui el-

les s'adreſſent. Au Livre 10. (*p.* 135.) Dioméde dormoit dans le milieu de la nuit, tous les Poſtes étant en bon état. (*ib.* 137.) Neſtor & Uliſſe envoyez par Agamemnon, vont éveiller tous les Chefs avant l'heure ordinaire. Le Poë-« te dit (135.) qu'ils trouverent Dio-» mede couché devant ſa tente tout ar-» mé, ſes compagnons à terre, autour » de luy, la tête ſur leurs boucliers. On ne ſçauroit porter plus loin l'auſ-terité de la diſcipline militaire ; auſſi Mᵉ D. obſerve-t-elle fort judicieuſe-ment à ce propos (2. 482.) qu'Ho-» mére releve toûjours le caractére de » Diomede par des traits qui marquent » un grand guerrier. Dioméde voïant les » ennemis ſi prés, couche tout armé & hors de ſa tente. » A quoi croyez-vous que mene tout ce détail, à un éloge de la part de Neſtor & d'Uliſſe ? C'eſt tout le contraire : Neſtor s'approche, le pouſſe du bout du pied, & l'éveille, » en lui diſant : Levez-vous, fils de Ty-» dée, n'avez-vous point de honte de » dormir ſi tranquillement toute la nuit. Ce qu'il y a ici de plus ridicule, eſt qu'Agamemnon dans le même Livre & quatre ou cinq pages plus haut, donnant à Menelas pour un autre quartier

de l'Armée le meſme ordre que Neſtor & Uliſſe executent dans celui-ci, lui a dit formellement: (*p.* 129.) Appellez chacun par ſon nom, traitez-les tous « honorablement, en les comblant de « loüanges. » Voilà l'attention qu'Homére a apportée à l'aſſemblage de ſes parties, & à l'union de ſes couleurs.

J'ay parlé en un autre endroit des exhortations inſultantes que Glaucus & Sarpedon font à Hector. Sarpedon auquel je m'arrête icy, dit à Hector. (*L.* 5. *p.* 203.) Fils de Priam, que ſont donc devenus cette force & ce cou- « rage que vous aviez autrefois? .... « Vous vous tenez-là ſans action, & « vous n'allez pas par-tout exhorter les « troupes à faire ferme, de peur que « vous ne deveniez la proye de vos en- « nemis. ..... Voilà les ſoins qui doi- « vent vous occuper jour & nuit; voi- « là vôtre devoir; nul repos, nulle re- « lâche ni nuit ni jour. » Mr D. fait là-deſſus cette remarque (1. 466.) Plus un homme a de courage, plus il de- » meure muet à un reproche qu'il a me- « rité; Hector n'a rien à répondre à Sar- « pedon; il faut qu'il ſe juſtifie par des « actions, & non par des paroles, & « » ç'eſt ce qu'il fait; Au-reſte, *continue-*

» *t-elle*, on doit remarquer dans Ho-
» mere, que tous les reproches & tou-
» tes les remontrances qu'il fait faire
» ont toujours leur effet, comme dit
» fort bien Euſtathe : Hector tance Pa-
» ris, & Paris qui fuyoit retourne au
» combat ; Sarpedon reprend Hector,
» & Hector fait des exploits merveilleux:
» Le Poëte veut enſeigner par là qu'il
» n'y a rien de plus utile que de repren-
» dre les hommes, pourvû qu'on le faſſe
» à propos: mais outre que les exhorta-
tions d'un ſubalterne à un General, qui
ne doit ſouffrir que les conſeils, ſont
abſurdes, par le ſeul renverſement de
l'ordre ; Sarpedon viole icy la dignité
d'Hector, en le taxant de peu de cou-
rage, reproche qu'un Poëte qui a du
ſentiment, ne fait jamais adreſſer à un
homme dont il a fait un Héros, &
ſi Sarpedon ne bleſſe pas auſſi la ve-
rité par ce reproche, c'eſt la faute d'Ho-
mere, qui ne devoit jamais faire com-
mettre de lâcheté à Hector.

Les Dieux de l'Iliade ſont ſujets à faire des exhortations auſſi peu convenables que celles des hommes. Junon & Minerve (*L. 5. p. 227.*) arrivant enſemble au lieu où étoit le plus fort du combat, elles trouvent une

grande partie des plus braves guerriers de l'Armée aſſemblez autour du grand Diomede, ſemblables aux plus fiers lions qui ne reſpirent que le carnage, ou aux plus terribles ſangliers dont la force & la fureur étonne les chaſſeurs les plus déterminez. Là Junon s'arrête, & prenant la reſſemblance & la voix de Sentor .... Quelle honte, s'écrie-t-elle, & quelle indignité, timides Grecs, qui n'avez que l'apparence de guerriers! „ Me D. ne dira pas icy que Junon reprend les Grecs à propos, ſi l'on s'en rapporte aux deux comparaiſons du Poëte. Junon devoit parler en cette occaſion comme Patrocle au L. 16. lorſqu'animant les deux Ajax dans la mêlée, il leur dit[a]: Voicy une affaire qui ne demande rien moins que des hommes tels que vous; ſoyez ce que vous avez été dans les occaſions les plus perilleuſes, ou redoublez même, s'il ſe peut, vôtre valeur.

Minerve qui encherit toûjours ſur les ſottiſes des autres Dieux, fait encore bien pis que Junon. Elle s'approche du fils de Tydée (L. 5. 228.) qu'elle trouve prés de ſon char & de ſes chevaux: ce Héros s'étoit retiré un peu à

[a] p. 36.

„ l'écart, pour reprendre haleine, & „ pour rafraîchir un peu la plaïe que Pen- „ darus luy avoit faite; car ſous la pe- „ ſante & large couroye qui ſuſpendoit „ ſon bouclier, il étoit tout en ſueur, „ & n'avoit plus la force ni de ſe ſoûte- „ nir ni de porter ſes armes. Ayant donc „ relevé cette courroye, il lavoit „ avec de l'eau ſa bleſſure, & en eſ- „ ſuyoit le ſang. La Déeſſe s'appuye „ ſur le joug de ſes chevaux, & lui par- „ le de cette ſorte: en verité Tydée a „ eu un fils qui ne lui reſſemble guére. „ Tydée n'étoit pas d'une taille avan- „ tageuſe comme lui, mais il ne reſpi- „ roit que la guerre. Je me ſouviens „ que lorſque les Grecs l'envoyerent „ ſeul en Ambaſſade vers les Thebains, „ qui étoient en grand nombre; quoi- „ que je lui euſſe défendu de ſe battre „ contr'eux, & de les inſulter avec cet- „ te fierté qui lui étoit ſi naturelle; & „ que je lui euſſe ordonné de ſe mettre „ à table avec eux, & de n'avoir que „ des paroles de paix; mes ordres & mes „ défenſes ne pouvant retenir ſon cou- „ rage indomptable, il défiâ ces or- „ gueilleux deſcendants de Cadmus, & „ les vainquit tous ſans peine: car je lui „ prêtai mon ſécours. Je ne fais pas moins

moins pour vous que j'ai fait pour « lui, je me tiens toûjours à vos côtez, « je vous protege, je vous défends; & « lorſque je vous ordonne de combat- « tre contre les Troyens, je vous trou- « ve ou accablé de laſſitude, ou ſaiſi « de crainte. Non, vous n'eſtes point le « fils de ce brave Tydée dont je ne pou- « vois retenir la valeur. „ Les remarques de Mr D. ne ſont pas moins importantes que le texte. Elle dit d'abord (l. 481.) avec quel art Homére garde les « bien-ſéances! pour la converſation « que Minerve a ici avec Dioméde, il « prend le temps que ce Héros retiré du « combat, & hors d'haleine, eſt occupé « a rafraichir ſa playe, ſur le bord du « Simois. „ Il n'y a jamais eû qu'Homére qui ait pû eſtre loüé de bienſéance pour avoir introduit une Déeſſe qui va chercher un homme bleſſé, non pour lui donner aucun ſecours, mais pour le quereller. En effet, que peut-on imaginer de plus odieux que de prendre le temps où un homme de guerre porte ſur lui la marque encore ſanglante de ſon courage & de ſes efforts, pour lui dire qu'il dégénere de ſon pere! Mais ce qui eſt véritablement capable de mettre hors de lui-même un honneſte homme; elle

lui fait d'un ton doucereux les reproches les plus injuſtes qu'on puiſſe entendre : *Non, dit-elle, vous n'eſtes point le fils de ce brave Tydée dont je ne pouvois retenir la valeur.* C'eſt pourtant ſur tout cela que Mᵉ D. a la bonté de nous donner l'inſtruction ſuivante : Je ne puis m'empêcher, *dit-elle*, (481.) de dire » ici un mot pour faire ſentir à ceux qui » ont encore beſoin de ſecours, la force & » la beauté du paralelle offençant que » Minerve fait de Dioméde & de Ty» dée ſon pere; car je ſuis perſuadée que » ces ſortes de remarques peuvent eſtre » plus utiles que toutes celles qu'on » peut faire ſur des points d'antiquité. » Tydée ſeul dans une Ville ennemie » combattit contre les Cadméens, mal» gré, la défenſe de Minerve, & les » vainquit ; & Dioméde à la teſte de ſes » Troupes ; au milieu d'une grande ar» mée, & avec des ennemis fort infé» rieurs en nombre, refuſe de combat» tre, quoique Minerve le lui ordonne. » Tydée deſobéït à cette Déeſſe pour » combattre, & Dioméde déſobéït pour » ne pas combattre ; & il déſobéït aprés » avoir éprouvé en mille occaſions le » ſecours de cette Déeſſe. Voilà de ces » tours que Démoſthene paroît avoir ſi

bien étudiez, & qu'il a imité en tant « de rencontre. Auſſi Démoſthene eſt « le plus homérique de tous les Ora- « teurs, & je croi qu'on pourroit ex- « pliquer ſon art par celuy d'Homére. » Je croy que les tours d'Homére imitez par Démoſthene, ſont les figures que les enfants voyent dans les nuées. En tout cas Démoſthene met ſes penſées ou ſes raiſonnemens dans leur jour, & n'a pas beſoin d'un Commentateur qui les dévéloppe. En effet, un Commentateur eſt bon pour expoſer des faits d'où dépend l'intelligence de ſon Auteur, & pour expliquer des expreſſions qui ne ſont pas ſi claires aujourd'huy qu'elles l'étoient autrefois : mais il eſt honteux à quelque Auteur que ce ſoit, ancien ou moderne qu'un Commentateur ſoit obligé de lui aider à penſer ou à parler. Outre cela Démoſthene étoit fondé en raiſon dans les invectives qu'il faiſoit aux Atheniens, ſans cela ſon éloquence auroit été d'autant plus ridicule, qu'elle auroit été plus forte. En un mot, je ne vois aucun rapport entre les harangues du plus ſenſé & du plus éloquent des Orateurs Grecs & le diſcours de Minerve, où je ne ſçaurois appercevoir que du travers d'eſprit. Je ne puis même

m'empêcher de plaindre le pauvre Diomède qui fait dans l'Iliade de plus grands exploits qu'Achille même, & qui eſt en bute à des reproches perpetuels de lâcheté. Avant celui de Minerve nous avions vû celui d'Uliſſe ; & l'on peut ſe reſſouvenir que dans le Chapitre du caractere d'Agamemnon, nous avons remarqué que ce Général le rabaiſſe encore en comparaiſon de Tydée, par la même hiſtoire des Thébains, de telle ſorte que ſi l'on enlevoit de l'Iliade les actions de Dioméde, & qu'on n'y laiſſât que ce qu'on lui dit, il paſſeroit pour le plus inſigne poltron de tout le Poëme.

Il y a dans l'Iliade des exhortations d'une autre eſpece ; ce ſont celles qui portent à la fuite : nous en avons vû pluſieurs de la part des Dieux & de la part des Héros dans cet Ouvrage, je n'alléguerai plus que celle-ci ; elle eſt de Sténélus à Dioméde. Sténélus fils de Capanée qui venoit de repouſſer ſi vivement (*L.* 4. *p.* 157.) l'injuſte reproche qu'Agamemnon fait à Dioméde à côté duquel il ſe trouvoit ; voyant au L. 5. (*p.* 186.) Pandarus & Enée venir à Dioméde, deux adverſaires qu'il devoit mépriſer, & par rapport à Dioné-

de, & par rapport à lui-même, s'aviſe de dire : mon cher Dioméde je vois « deux vaillants hommes qui pleins « d'ardeur s'avancent pour combattre « contre vous ; ils ont tous deux une « force & un courage invincible ; l'un « c'eſt Pandarus qui n'a point ſon pareil « à tirer de l'arc ; l'autre c'eſt Enée qui « ſe vante d'eſtre fils de la belle Venus « & du magnanime Anchiſe : allons « donc, montez ſur ce char, retirons « nous. » Mais pourquoi, dira-t-on, cette contradiction de caractere, cette abſurdité de poltronerie dans Sténélus ? c'eſt uniquement pour donner lieu à une réponſe courageuſe de Dioméde qui le regardant (*p.* 187.) avec des yeux pleins de colére, lui dit d'un ton « terrible : ne me parle point de fuïr, « tes conſeils ſont ici ſuperflus. Quel « art ! »

Aprés les exhortations nous placerons les converſations qui ſe tiennent dans le fort de l'action générale, & celles qui précédent ou ſuſpendent les combats particuliers. Ces converſations ſont preſque toûjours vicieuſes, par le temps & par le lieu indépendament de ce quelles contiennent. Ce ſont quelques fois les combattans d'un même parti qui les

ont entr'eux ; telle eſt la converſation d'Enée & de Pandarus au Liv. 5. Enée (*p.* 181.) voyant les ravages que le „ redoutable Dioméde faiſoit dans tous „ les rangs, ſe jette au milieu de la ba„ taille à travers les piques & les jave„ lots, pour voir s'il ne trouveroit point „ le vaillant Pandarus fils de Lycaon: „ dés qu'il l'eût apperçû il le joignit.„ Le Poëte raſſemble lui-même avec un extrême ſoin toutes les circonſtances des perſonnes, des temps, & des lieux qui peuvent le condamner : c'eſt Dioméde qu'il faut arreſter, il eſt actuellement dans ſa plus grande fureur, & dans ſes plus grands ſuccez ; Enée & Pandarus ſe rencontrent dans le tumulte de deux armées entiéres qui ſe choquent ; c'eſt-là qu'Homére place un entretien de cinq grandes pages dans le François, & de ſoixante & dix vers dans le Grec. Enée repreſente à Pandarus les exploits de Dioméde, & l'invite à ſe ſervir contre lui de ſon arc, qui le met au-deſſus de tout ce qu'il y a de grands Capitaines dans l'armée Troyenne ; en voilà pour une page. Pandarus répond qu'il a déja tiré inutilement une fléche contre cet homme qui reſſemble à Dioméde, mais qui pourroit bien être un Dieu, ou tout

au moins un homme aſſiſté d'un Dieu, puiſqu'il n'eſt pas mort du coup : le malheur veut d'ailleurs qu'il n'ait ny ſes chevaux ny ſon char ; mais il a onze chars en Lycie, il en fait la deſcription, & parle de leurs remiſes ; ſon pere lui avoit conſeillé d'en prendre un avec deux chevaux ; mais il a eu peur que ſes chevaux toûjours bien nourris ne ſouffriſſent dans une Ville remplie déja de tant de cavalerie ; il s'eſt contenté de ſon arc & de ſes traits, qui au lieu de tuer les gens les rendent plus furieux : mais aſſurément dés qu'il ſera de retour chez lui, il les brûlera, aprés les avoir mis en piéces : tout cela remplit trois autres pages. Dans la cinquiéme Enée offre à Pandarus ſon char tiré par les chevaux de Tros excellens, pour les remener à Troye, ſi Dioméde a l'avantage ; Pandarus accepte l'offre, & pendant qu'il attendra Dioméde avec ſa lance, il conſeille à Enée de tenir les rênes de ſes chevaux qui n'obéïroient pas à une main étrangere, ſi par malheur il falloit s'enfuïr. Voilà le canevas de la converſation d'Enée & de Pandarus, & qui plus eſt le modele de la plûpart des Diſcours qu'Homére fait tenir à ſes Héros dans les combats.

On trouve au 13e Livre une converſation d'Idomenée & de Mérion. Ceux-cy ſe rencontrent (*p.* 268.) hors de la mêlée, dont ils étoient ſortis pour venir chercher de nouvelles armes. Idomenée en particulier, arrangeant mal ſa phraſe même, (270.) fait une parentheſe d'une demie page, pour débiter des lieux communs ſur la valeur. Auſſi aprés avoir fini, voici ce qu'il ajoûte avec une ingenuité incomprehenſible de la part du Poëte : (*p.* 271.) mais ne parlons pas davantage de nos proüeſſes comme de jeunes fanfarons ; de peur que quelqu'un ne nous entende, & ne ſe mocque de nous de ce que nous nous amuſons à parler lors qu'il faut agir. „ Mr D. elle-même abandonne cette converſation, (2. 554. 555.) & croit que c'eſt un des endroits où Homére s'eſt endormi, ſuivant l'expreſſion d'Horace : c'eſt enfin le ſeul qu'elle condamne dans toute l'Iliade en le ſuppoſant véritablement de ce Poëte : mais ce n'eſt pas la nature de la faute, c'eſt l'aveu du Poëte même qui la guide dans cette condamnation ; ſi elle ſe conſultoit elle-même, elle ſentiroit que la converſation d'Idoménée & de Merion eſt beaucoup moins vicieuſe que celle d'E-

née & de Pandarus, car parce qu'elle est moins puerile en elle-même, que parce qu'elle est plus courte d'un quartier, soit enfin parce qu'étant faite à l'écart, elle n'a pas l'incommodité d'un entretien réglé dans un lieu & en un temps où l'on peut à peine se faire entendre par les plus proches. car selon Eustathe qu'elle remarque, dit-il, la voix n'étoit pas suffisante parmi le tumulte & le bruit des combattans.

Mais tout cede pour le merveilleux aux conversations entre ennemis, c'est-à-dire, aux questions, aux reproches, aux railleries que les combattans font les uns aux autres. Le premier, & en même-temps un des plus singuliers exemples de cette inculité, est la conversation de Diomede & de Glaucus au 6e Livre. On a parfaitement bien remarqué avant moy[a] la faute de Diomede, qui au lieu de profiter de l'imprudence d'Hector qui va à Troye dans le fort du combat, en commet un autre en s'amusant fort long-temps à faire, & à ecouter des histoires. Diomede demande d'abord à Glaucus qui il est (v. 145.), en mettant dans son interrogation même l'histoire

a *Monsieur de la Mare.*

de Bacchus. Glaucus répond à Diomède : (247.) Magnanime fils de Tydée, pourquoi me demandez-vous qui je ſuis ? telles que ſont les feüilles dans les Foreſts, tels ſont les hommes ſur la ſurface de la terre : les feüilles qui ſont aujourd'hui l'ornement des arbres ſont „ abbatuës par les vents, & la Foreſt „ qui reverdit en pouſſe de nouvelles, „ quand toute la nature eſt ranimée par „ le Printemps ; il en eſt de même des „ hommes, une génération paſſe, & une „ autre fleurit. „ Que dites-vous de ce lieu commun, qu'il eſt difficile même de lier avec la queſtion de Dioméde ? mais cela n'eſt rien en comparaiſon de l'hiſtoire de Bellerophon que Glaucus entreprend de raconter, parcequ'il eſt petit fils de ce Héros. Cette hiſtoire remplit 5. pages entieres de la Traduction Françoiſe ; & quelque longue quelle ſoit, Glaucus y omet une circonſtance, faute de laquelle on ne comprend rien au caractére de Bellerophon, qui à la p. 248. eſt donné pour un homme plein de pieté & de ſageſſe, & qui à la page 251. a attiré ſur lui la haine des Dieux, on ne ſçait comment : de ſorte que Mr D. eſt obligée d'avoir recours à une de ſes moralitez dévinées : ce Poëte,

dit-elle, (1. 501.) veut-il faire entendre qu'il fut plus aisé à ce Prince de conserver son innocence, pendant qu'il fut malheureux & persecuté; qu'aprés qu'il fut heureux & placé sur le Trône? A la fin de cette histoire, Diomède reconnoît qu'il a avec Glaucus une liaison d'hospitalité par ses ayeux; il raconte les presents qu'ils se sont faits; & pour les imiter, voyant que Glaucus avoit des armes d'or, il lui propose de les trocquer contre les siennes qui n'étoient que d'airain, & qui, selon le Poëte, valoient plus de dix fois moins. Glaucus à qui Jupiter, selon le sens naturel du texte, ôte l'esprit, accepte sur le champ une proposition si impertinente de la part de Diomède, qui par ce moyen gagne presque autant que s'il avoit tué son homme, & qu'il l'eût dépoüillé. Mais nous parlerons ailleurs du terme Grec ἐξέλετο, qui fait une difficulté dans cét endroit.

Nous joindrons à la conversation de Diomède & de Glaucus celle d'Achille & d'Enée, qui l'égale presque en longueur, mais qui la surpasse de beaucoup par la disconvenance des discours. Achille (*L.* 20. *p.* 187.) demande d'abord à Enée à quel dessein il s'est avan-

cé pour le combattre ? & entrant dans le ſecret de l'état & de la ſucceſſion de „ Priam, il lui dit, eſtes-vous dans l'eſ- „ perance que le Roi Priam vous choi- „ ſira pour ſon ſucceſſeur, & qu'aprés „ lui vous regnerez à Troye ? mais „ quand même vous vous ſignaleriez „ par ma mort, jamais Priam ne paye- „ roit de ce prix un ſi grand ſervice, car „ il a des enfants, & ſon eſprit n'eſt pas „ aſſez foible & aſſez baiſſé pour lui „ inſpirer un parti ſi injurieux à ſa fa- „ mille. Quoi donc les Troyens vous „ ont-ils aſſigné une certaine enceinte „ de terres, & doivent-ils vous en faire „ preſent, comme à un Héros, aprés que „ vous m'aurez vaincu ? j'eſpere que „ vous ne viendrez pas ſi facilement à „ bout de cette entrepriſe. „ Là-deſſus il le fait reſſouvenir qu'il avoit un jour attaqué ſes troupeaux ſur le mont-Ida, qu'il l'avoit mis en fuite lui-même, & que le pourſuivant juſqu'à Lyrneſſe il avoit ſaccagé cette Ville, par le ſecours de Minerve, & l'auroit tué lui-même s'il n'avoit été ſauvé par Jupiter. Il faut ſçavoir que par le peu d'adreſſe d'Homére à ménager ſes récits, & par ſon peu d'attention à ménager la patience de ſes Lecteurs ; cette avanture du

mont-Ida avoit été racontée ſix pages plus haut (*p.* 182.) par Enée même, en autant de Vers préciſément dans le Grec, & en trois lignes de plus dans le François : voici pourtant la remarque de Mᵉ D. ſur cette répétition (3.515.) Achille détaille ici un peu plus l'hiſtoi- « re dont Enée a déja dit un mot : Ho- « mére ménage ſi bien ſes récits, qu'il « ne tombe jamais dans aucune redite. » Enée répond ici à Achille, que s'il vouloit il diroit des injures comme un autre : Achille n'en a dit aucune, & il a même tenu un diſcours trop doux pour ſon caractére : Enée continuë & traite, non ſans raiſon, de puérilités tout ce qu'Achille lui a dit ; mais il qualifie du même nom le récit de ſa propre généalogie que lui-même Enée a commencé, & qu'il va pourſuivre : il la fait remonter à Jupiter pere de Dardanus ; il conte les jumens & les poulains de ce Héros, il rapporte la Fable de Borée qui aima ces jumens, & qui en eût douze cavales dont il explique les propriétez, il fait enſuite une longue généalogie ; pour ne rien exagérer, elle eſt compoſée de ſeize noms, dont quelques-uns même ſont répétez depuis Jupiter juſqu'à Enée qui eſt le dernier. Aprés cela

il revient à l'article des injures dont nous croyons eſtre quittes, & il le traite, ſinon avec une baſſeſſe de termes dont on nous défend d'accuſer Homére, du moins avec une baſſeſſe de ſens que rien n'a jamais égalée : ne perdons pas, dit-il, (191.) le temps davantage „ en vains diſcours, au milieu des deux „ armées ; on ne manque jamais d'in„ jures ny de reproches quand on veut, „ il y en a tant, que ſi on les vouloit „ écrire, un Vaiſſeau à cent rames ſuf„ firoit à peine à les porter ; car il n'y a „ rien qui ait tant de volubilité que la „ langue, elle trouve toûjours de quoi „ s'éxercer ; on a de part & d'autre un „ vaſte champ de paroles, où les ar„ mes ne manquent jamais, & on peut „ toûjours rendre injure pour injure. Ne „ faiſons donc pas comme les femmes „ qui ſe querellent dans les ruës & dans „ les places publiques, & qui ſe repro„ chent tout ce qu'elles ſçavent, & tout „ ce qu'elles ne ſçavent pas ; car la co„ lére les domine. „ Voilà un aveu déciſif, & la condamnation d'Homére eſt ſortie de ſa propre bouche. Il confeſſe, ſans y penſer, que lorſque dans le premier Livre il a fait dire par Achille à Agamemnon des injures qui n'avoient

pas même de fondement, il lui a fait imiter les femmes qui ſe querellent dans les ruës & dans les places publiques, & qui ſe reprochent tout ce qu'elles ſçavent, & tout ce qu'elles ne ſçavent pas; & qu'ainſi il a traité la colére de ſon Héros comme celle d'une harangere: il a ſenti, je ne dis pas l'inutilité & le déplacement de ſes diſcours, mais ce qui m'étonne davantage, leur puérilité même, qui ſembloit plus attachée à ſon ſiécle, & qui devoit par conſequent lui eſtre plus imperceptible; il a été ſur les bienſéances naturelles, comme ſur les premieres idées de la Divinité & de la Morale, il a connu les unes & les autres, & il n'a pas eû le courage de les ſuivre: c'eſt un des plus forts arguments qu'on puiſſe faire, non-ſeulement contre ſon Ouvrage, mais encore contre ſon eſprit. Cependant il faut entendre Mᵉ D. ſur cette converſation d'Achille & d'Enée, voicy comme elle parle. (3. 518.) Euſtathe dit ſur cela qu'Homére ſe « plaît ſouvent à ſurprendre ſon Lec- « teur, en lui donnant toute autre choſe « que ce qu'il avoit attendu; il s'atten- « doit ici à voir un furieux combat ſe « terminer par la mort de l'un des Hé- « ros, & il voit ces Héros ſe retirer ſans «

» bleſſure ; aprés une converſation fort » tranquille, ſuivie d'un léger combat.„ Pour moi il me ſemble qu'un Poëte doit ſurprendre par le merveilleux, & non par l'abſurde ; mais Homére, *con-* » *tinuë Euſtathe cité par Mᵉ D.* nous » dédommage avantageuſement de ce „ qu'il nous fait perdre ; & les amateurs „ de ce Poëte gagnent ici, outre beau- „ coup de beautez poëtiques, une fou- „ le d'hiſtoires anciennes dont la con- „ verſation de ces Héros eſt remplie.„ En un endroit du même L. 20. (*p.* 185.) & qui précede immediatement la converſation d'Achille & d'Enée, Neptune & les autres Dieux amis des Grecs vont s'aſſeoir dans un lieu appellé le retranchement d'Hercule. Mᵉ D. nous apprend là-deſſus (3. 514.) l'origine de ce re- » tranchement & la cauſe de ſon nom ; » *& elle ajoûte*, qu'Homére ne ſuccom- „ be point à la tentation de raconter „ cette hiſtoire ; car, *dit-elle*, la ſitua- „ tion preſente ne lui en donne pas le „ temps.„ On pourroit dire en général qu'il ne faut point exciter la curioſité du Lecteur ſur des choſes qu'on n'a pas le temps de lui expliquer ; mais enfin ſi l'on a recours au texte, (*p.* 185.) on verra que non-ſeulement le combat

n'eſt point encore commencé du côté des Dieux, mais que les Dieux délibérent encore dans la page ſuivante 186. s'ils le commenceront ; leur délibération n'eſt terminée que par l'ordre de Jupiter. Ainſi le Poëte qui n'eſt pas lui-même ſur le champ de bataille, & qui compoſe dans ſa chambre, trouve que la ſituation d'un combat qui n'eſt point encore reſolu, ne lui permet pas de faire l'hiſtoire du retranchement dont il s'agit ; & lorſque le combat eſt commencé, Achille & Enée qui en ſont les Acteurs, trouvent qu'il leur eſt permis d'avoir un entretien des plus longs & des plus ſots qui ſoient dans toute l'Iliade.

Aprés tout j'admire le ſoin que Me D. prend quelquesfois de faire obſerver qu'Homére ne place ſes diſcours que dans des occaſions où l'on a le temps de les faire. Au 5e L. (*p.* 207.) les Soldats d'Enée ſont tranſportez de joye « de le voir guéri ſubitement d'une bleſ- « ſure qu'il venoit de recevoir : mais, « *dit le Poëte*, ils ne l'interrogerent « point ſur cette ſurprenante avanture, « comme ils l'auroient ſouhaité ; car « le combat qu'Apollon, l'inſatiable « Mars, & l'implacable Diſcorde avoient «

„ rallumé ne leur en donnoit pas le „ temps. „ Ce ſeul paſſage devroit ſuffi- „ re, dit là-deſſus Mᵉ D. (1. 468.) pour „ faire voir que lors qu'Homére fait „ parler un peu longuement ſes Héros, „ c'eſt que l'occaſion n'eſt pas fort preſ- „ ſante, & qu'elle lui en donne le temps; „ car pour peu que l'action ſoit vive „ il ſçait fort bien retrancher tous les „ diſcours qui ſeroient ſuperflus ou mal „ placez. „ Quelle penſée! ce qu'Ho- mére fait en un endroit ſuffit pour faire voir ce qu'il fait par tout ailleurs; lorſqu'on voit par tout ailleurs, qu'il viole groſſiérement ſa propre regle: mais de plus Euſtathe le loüe encore plus groſſiérement de l'avoir violée. Aü L. 21. (*p.* 220.) Achille dans le fort de ſon ardeur vient de tuer Aſtéropée, & il va tuer Terſiloque, Mydon, Aſty- pyle, &c. dans cet inſtant il place un diſcours d'une page entiére, où il in- fere ce trait adreſſé au corps d'Aſtéro- „ pée. Tu te glorifiois d'eſtre deſcendu „ du fleuve Axius, & moi je me glori- „ fie d'eſtre deſcendu de Jupiter même; „ car Pélée qui regne ſur tous les Theſ- „ ſaliens m'a donné la naiſſance, & il eſt „ fils d'Eacus iſſu de Jupirer.„ il faut bien remarquer, dit là-deſſus Mᵉ D. citant

Euſtathe (3. 532.) avec quelle adreſſe Homére mêle la ſimplicité des récits « généalogiques, parmi la plus grande « vivacité de l'action, pour jetter de la « diverſité dans ſa Poëſie, & pour dé- « laſſer ſon Lecteur. » C'eſt-là, comme vous voyez, une occaſion preſſante, où neanmoins on loüe Homére d'avoir donné une généalogie au Lecteur pour le divertir. C'eſt comme dans le dénombrement du L. 2e à la teſte duquel Me D. remarque (1. 359.) que pour ſuppléer à l'action qui eſt l'ame du « Poëme, & pour corriger l'ennui que « peut donner la quantité de noms pro- « pres dont ce dénombrement eſt rem- « pli, le Poëte l'a admirablement varié « par des hiſtoires anciennes. » Cependant au milieu du même dénombrement (*p.* 80.) à l'occaſion des enfans d'Oenée Roi de Calydon, Me D. dit, (*p.* 368.) qu'Homére n'eſt point tenté de ra- « conter une hiſtoire où il y avoit bien « du tragique, parceque ce n'en étoit « pas le lieu. » S'il l'avoit pourtant racontée, la loüange étoit toute prête; ç'auroit été pour ſuppléer à l'action, & pour corriger l'ennui. Me D. fait par tout à Homére un dilemme d'admiration, *quidquid dixeris admirabor*, quel-

que parti qu'il puiſſe prendre, il eſt toûjours ſûr d'un éloge.

Outre ces converſations d'éclairciſſement entre ennemis, il y en a qui ne ſont que de reproches. Et ſi les Héros d'un même parti ne gardent point de meſure entr'eux dans leurs aſſemblées, ou peut bien juger que ceux d'un parti different en garderont encore moins dans les combats. Je m'arreſte aux reproches que Tlepoleme fils d'Hercule fait à Sarpedon fils de Jupiter avant que de l'attaquer. Homére ſemble avoir eu deſſein dans tout ſon Poëme, de relever Sarpedon, qui indépendamment de ſa naiſſance paroît le plus illuſtre des Capitaines alliez des Troyens : il lui donne la plus grande part à l'attaque des retranchements au L. 12e, ſa mort qui arrive au 16e eſt le plus grand exploit de Patrocle, & Jupiter prend un ſoin particulier de ſon corps. Ce Héros entre en action au 5e Liv. & voici ſelon la bonne coûtume d'Homére, la premiére idée qu'en reçoit le Lecteur par la bouche de Tlepoleme (*L. 5. p. 216.*)

» Sarpedon qui commandes les Lyciens,
» quelle neceſſité que tu vinſſes ici
» montrer ton peu de courage, & faire
» voir que tu n'es pas né pour les com-

bats. Ceux qui te diſent fils du grand « Jupiter, te flattent & veulent nous en « impoſer : il y a trop de difference « de toi à ces grands perſonnages, à « qui ce Dieu donna autrefois la naiſ- « ſance. De ce nombre étoit certaine- « ment mon pere, infatigable dans les « travaux, invincible dans les combats, « & d'une valeur à toute épreuve : on « l'a veu venir autrefois en ce pays pour « les chevaux de Laomedon. Il y vint « avec ſix Vaiſſeaux ſeulement, & peu « de Troupes ; & cependant il ne laiſſa « pas de ruiner la Ville d'Ilion, & de « faire de ſes places un affreux déſert. « Pour toi tu n'es qu'un lâche, & tu « laiſſe périr ici tes Troupes malheu- « reuſement. Je ne penſe pas que ton « voyage de Lycie à Troye ſoit d'un « grand ſecours aux Troyens, non, « quand même tu ſerois un prodige de « valeur ; car abbatu par ma lance, tu « vas deſcendre dans le ſombre Royau- « me de Pluton. » Au lieu que les autres Poëtes cherchent ordinairement à ſoûtenir le fabuleux ou le merveilleux qu'ils introduiſent dans leurs Poëmes, Homère ébranle d'abord l'origine de Sarpedon qu'il a donnée plus haut. D'ailleurs ſi Sarpedon n'eſt pas fils de

Jupiter, n'eſt-il pour cela qu'un lâche, comme Tlepoleme le lui reproche? Enfin quel honneur reviendra à Tlepoleme de tuer un lâche? au fond il eſt aſſez bien puni de ſa ſottiſe; car c'eſt lui-même qui le moment d'aprés eſt tué par Sarpedon, d'un trait qu'il reçoit au milieu du col (*p.* 218.) Mais avant que de le frapper, Sarpedon lui répond ainſi (*p.* 217.) Tlepoleme, il eſt vrai, qu'» Hercule ruina autres fois la Ville de » Troye par la faute & par l'imprudence du grand Laomedon, qui lui refuſa ſes chevaux qu'il lui avoit promis, & pour leſquels ce Heros étoit » venu de fort loin. Ce Roi parjure ne » ſe contenta pas même de les lui refuſer, il le traita indignement, quoi » qu'il en eût reçû de trés-grands ſervices: pour toi, je te prédis que tu » n'auras pas le ſort de ton pere; ta » derniere heure t'attend ici, & terraſſé par cette pique, tu vas me couvrir de gloire & enrichir d'une ombre » l'empire du Dieu des enfers.» Me D. dit là-deſſus. (1. 473.) Sarpedon ne » peut pas nier qu'Hercule n'ait pris » Troye, mais il tâche de diminuer cet » exploit, en diſant qu'il étoit moins » dû à la valeur d'Hercule qu'à l'injuſti-

ce de Laomedon. Mais que devien- «
dront donc les Troyens ? *continue M^r* «
D. l'injuſtice de Priam & de ſes Prin- «
ces ne leur ſera-t-elle pas encore plus «
funeſte ? Sarpedon ſent bien cette «
conſequence, c'eſt pourquoi il n'in- «
ſiſte point, & va tout d'un coup à la «
menace ; *Ta derniere heure t'attend* «
icy, &c. „ voilà comme il faut creuſer pour trouver des beautez dans Homére. Je dirai neanmoins pour les Lecteurs qui auront la patience de ſe mettre au fait de tout cela, qu'un Poëte ayant le choix des diſcours qu'il fait tenir à ſes perſonnages, n'en eſt pas quitte pour leur faire éluder les repliques ou les retorſions auſquelles il les expoſe ; & qu'il devoit leur avoir fait prendre d'autres tours. Sarpedon, par exemple, devoit particulierement inſiſter ſur ſa naiſſance qu'on lui a diſputée, & dont Homére l'auroit rendu trés-jaloux, s'il avoit fait la moindre attention à la nature : il l'auroit au contraire rendu trés-indifferent ſur le fait de Laomedon, qui ne lui importe de rien : & par là il auroit ſauvé à ſon diſcours ce vice d'inconſequence, l'ἀγανακλουθον des Grecs, d'où les perſonnages de l'Iliade ne ſortent point.

Mais ce qu'il y a de plus horrible dans les diſcours d'Homére, & par rapport au bon ſens, & par rapport aux bonnes mœurs, ce ſont les railleries adreſſées aux bleſſez, & ſouvent aux morts. Il y en a qui ſont pueriles, ou dans leſquelles, pour mieux dire, Homére donne un tour puérile aux choſes qui ſont les plus graves; telle eſt l'inſulte d'Uliſſe à Socus au 11e Livre: » Fils du vaillant Hippaſus, luy dit U-„ liſſe, (*p.* 194.) tu attendois ton ſa-„ lut de ta fuite, mais tu es un méchant „ coureur, & la mort a été plus dili-„ gente: elle t'a bien-tôt atteint, mal-„ heureux, ton pere & ta mere n'au-„ ront pas la conſolation de te fermer „ les yeux, mais les oyſeaux de proye „ te dévoreront, & ſe battront ſur ton „ cadavre; au lieu que lorſque je ſeray „ mort, tous les Grecs me feront des „ funerailles, & m'honoreront d'un magnifique tombeau.„ Telle eſt encore cette mauvaiſe pointe de Polydamas, qui dit d'un trait qu'il vient de lancer contre un Grec, qu'il lui ſervira de bâton, pour deſcendre aux enfers. (*L.* 14. *p* 338.) On peut voir l'éloge que Me D. en fait dans ſes Remarques, (2. 592.)

Il

Il y a d'autres reproches qui ſont plus ſanglants. Nous avons parlé ailleurs de cet Othryonée qui étoit venu à Troye pour demander Caſſandre en mariage ; & qui, pour la mériter, s'expoſoit à tous les perils ; ce qui fait d'abord une image noble & gratieuſe. Il eſt tué au Liv. 13e par Idomenée : Et Homére qui ne manque jamais de gâter ſes plus beaux endroits par quelques traits déſagréables, comme je crois l'avoir remarqué ailleurs, fait inſulter enſuite ce malheureux amant par ſon vainqueur, qui lui dit, en le voyant tomber : (*p.* 277.) Othryonée, vous ſerez le plus brave de tous les hommes, ſi vous tenez la parole que vous avez donnée à Priam : ce bon Roy, pour vous engager à la tenir, vous a promis ſa fille ; mais nous ſommes plus en état de vous ſatisfaire que le Roy Priam : Nous allons faire venir d'Argos la plus plus belle fille d'Aganemnon, & nous vous la donnerons en mariage, à condition que vôtre are valeur nous rendra maîtres de roye : Venez donc ſur nos vaiſſeaux, in que nous dreſſions les articles : ous ne ſommes pas indignes d'avoir gendre comme vous. „ Fut-il ja-

mais une raillerie plus fade, plus injuſte, & plus mal placée ! Qu'eſt-ce qui porte Idomenée, qui n'eſt ni rival ni ennemi particulier d'Othryonée, à ajoûter au coup qui donne la mort à ce jeune Prince, une ironie qui lui fait une playe encore plus cruelle ? Les vrais Héros ne ſe réjoüiſſent de la victoire, qu'en regrettant en quelque ſorte le ſang des ennemis mêmes, qui en eſt le prix ; parce qu'au fond la véritable bravoure eſt toûjours jointe à l'humanité, & ne ſe fait point un badinage de la mort des hommes qu'elle n'immole que par contrainte. Mᵉ D. convient elle-même de ce principe, & ſur un endroit du 3ᵉ Livre elle dit, (*p.* 388.) que „ Menelas eſt touché non ſeulement des „ maux que ſouffrent les Grecs, mais „ auſſi de ceux que ſouffrent les Troïens: „ Voilà, *continuë-t-elle*, le caractére „ d'un Prince juſte & d'un homme de „ bien ; il ſçait diſtinguer parmi ſes ennemis les innocens des coupables.„ Mais ſans aller à des ſentimens ſi parfaits, il n'eſt point d'homme de guerre un peu bien né qui ne parle avec eſtime de ceux qui ſont morts en braves gens dans l'autre parti, bien loin de les railler dans la mort même. Voici pourtant la

jugement que Mr D. porte ſur l'endroit d'Othryonée. (2. 560.) Homere a mêlé icy, avec beaucoup d'art, des railleries qui partent d'un courage heroïque, & qui ſont trés-capables d'allumer le courage des combattans qui les entendent, & de divertir le Lecteur tranquile qui les lit. Et c'eſt là-deſſus qu'elle dit aprés Euſtathe, (2. 559.) qu'Homere eſt auſſi le pere de la Comedie: cependant malgré le divertiſſement que Mr D. prend à ces ſortes de railleries, Homére lui-même les condamne. Merion au Liv. 16e n'avoit dit que deux mots à Enée, en l'attaquant (p. 39.) Enée, quelque brave que tu ſois, il " eſt difficile que tu te défaſſes de tant " d'ennemis qui viennent t'aſſaillir. " Quoique fils de Déeſſe, tu n'es pas " plus immortel que moy: Fais ſeulement bonne contenance; ce javelot " ſera plus heureux que le tien, & Pluton & moy nous allons faire un beau " partage, il aura ton ame, & moi la " la gloire de t'avoir tué. Patrocle qui " l'entendit ne put s'empêcher de le reprendre avec aigreur: Quoy! Merion " lui dit-il, un homme de courage s'amuſe à des diſcours? Ce n'eſt point par " des railleries que nous repouſſerons "

„ les Troyens, & que nous les obligerons à s'éloigner du corps de Sarpedon, mais en faiſant mordre la pouſſiere aux plus braves de leurs Chefs. „ Les conſeils veulent des paroles, & la „ guerre demande des actions, il n'eſt pas icy queſtion de parler mais d'agir.» C'eſt donc vainement que Mr D. dit dans ſes Remarques ſur la Poëtique d'Ariſtote (*p.* 440.) qu'il eſt naturel à des hommes qui ne ſont pas encore corrompus de s'entretenir de ſang froid avant que de ſe battre : Patrocle dans Homére a tourné ce naturel en ridicule. Mais ce qui me confond pour les admirateurs de ce Poëte, ce même Patrocle qui vient de donner à ſon compagnon une leçon ſi judicieuſe, tuë Cebrion quelques momens aprés. Celuy-cy (*L.* 16. 47.) tombe de ſon char la tête la premiere, comme un plongeur ; Patrocle s'écrie avec un ris amer : Bons „ Dieux, que voilà un Troyen qui eſt „ diſpos, & qu'il plonge de bonne grace! „ c'eſt dommage qu'il ne ſoit plus voiſin de la mer ; qui diroit qu'il y eût de ſi bons plongeurs à Troye ? » Cela eſt ſuffiſamment mauvais, cependant la raillerie a été extrêmement abregée dans la traduction. Mr D. nous la rend

toute entiere dans ſes Remarques, (3. 429 la voici : C'eſt dommage " qu'il ne ſoit plus voiſin de la mer, il " fourniroit les bonnes tables d'excel- " lentes huiſtres, & les tempêtes ne lui " feroient pas peur. Voyez comme pour " ſe tenir en haleine, il s'exerce, & " plonge du haut de ſon char dans la " plaine : qui diroit qu'il y eût de ſi bons " plongeurs à Troye ? Cela me paroît un " peu long, *dit ſur cela Me D.* & ſi ce " paſſage eſt veritablement d'Homere, " je dirois preſque que ce Poëte ſemble " avoir voulu faire ſentir par là qu'un " grand Guerrier peut être un aſſez " mauvais railleur. Mais je doute fort " qu'il en ſoit : il y a beaucoup d'appa- " rence que ces cinq derniers vers ont " été ajoûtez par quelqu'un des anciens " Critiques, dont Homére a eſſuyé les " caprices ; ou peut-être même par " quelqu'un des Rapſodes, qui en reci- " tant ſes vers, y faiſoient des addi- " tions à leur fantaiſie, pour plaire à " leurs Auditeurs. Et ce qui me le per- " ſuade, c'eſt qu'il n'eſt nullement vrai- " ſemblable que Patrocle qui vient de " blâmer Merion de la petite raillerie " qu'il a faite à Enée (*p.* 40.) & de lui " dire que ce n'eſt point par des raille- "

„ ries ou des invectives qu'ils repouſ-
„ ſeront les Troyens, mais à coups d'é-
„ pée, que les conſeils veulent des pa-
„ roles, & que la guerre demande des
„ actions; il n'eſt nullement vrai-ſem-
„ blable, dis-je, que ce même Patro-
„ cle oublie ſi-tôt ce beau precepte, &
„ & qu'il s'amuſe à plaiſanter, ſur tout
à la vûë d'Hector. „ Quoy qu'en diſe
Mr D. ce n'eſt point là une raiſon d'ô-
ter ces vers à Homére. Son Poëme
nous preſente aſſez d'autres perſonna-
ges qui blâment dans les autres ce
qu'ils font eux-mêmes. Achille à qui
les injures coûtent ſi peu, & qui ne
devoit pas avoir oublié celles qu'il
avoit dites à Agamemnon, voit Ajax
& Idomenée qui prennent querelle au
23e Livre, en regardant les Jeux, il leur
dit ſans honte: (*p.* 318.) Ajax & vous
„ Idomenée, ne continuez pas une diſ-
„ pute ſi meſſéante à des hommes com-
„ me vous. Si vous en voyiez faire au-
„ tant aux moindres Officiers de l'Ar-
mée, vous leur impoſeriez ſilence. „
Ainſi, je ne ſuis nullement ſurpris que
Patrocle qui condamne les railleries
dans Merion, en faſſe lui-même de plus
ridicules: mais je le ſuis extrêmement
que Mr D. par ſa Remarque donne

droit à chaque Lecteur de retrancher de l'Iliade ce qui ne luy paroîtra pas raiſonnable. Si l'on s'en rapportoit au goût de certaines gens, cette ouverture de Critique réduiroit les deux Poëmes d'Homére à trés-peu de choſe.

Mais il eſt temps de paſſer aux diſcours qui ſe tiennent en d'autres rencontres que dans les combats : Nous en avons allegué dans le cours de cette Critique un grand nombre auquel nous ne toucherons plus : voici à peu prés ce qui nous reſte, en ſuivant l'ordre même de l'Iliade. An 1er Liv. (*p.* 17. *&* 18.) Neſtor entreprend de calmer Achille & Agamemnon qui ſe querelloient, & dans ce diſcours qu'il eſt inutile de rapporter au long, Homére commence à donner le caractére d'un vieux babillard, conteur infatigable des exploits de ſa jeuneſſe, & qui veut toûjours, comme les admirateurs de l'antiquité, que les hommes du temps paſſé valuſſent mieux que ceux du tems preſent. C'eſt là, dira-t-on, le caractére des vieillards, & Homére eſt admirable de l'avoir ſi bien repreſenté. Je tombe d'accord que par ces ſortes de traits Homére a fait connoître qu'il entrevoyoit la nature des caractéres & l'u-

ſage qu'on en pouvoit faire dans la Poeſie : mais il s'en faut bien qu'il eût fait encore toutes les réflexions neceſſaires ſur un article ſi important. Il péche ici pour n'avoir pas diſtingué entre tous les traits dont on peut peindre un vieillard, quels étoient ceux qui convenoient au Poëme Epique. Le P. le Boſſu à la fin du 8e chapitre, & dans tout le 9e de ſon 4e Livre, enſeigne qu'entre les circonſtances d'un caractére qui peuvent être au choix d'un Poëte, il doit prendre celles qui ſont les plus propres à rendre ſon perſonnage agréable. Pour faire voir que je je profite avec plaiſir des lumieres du P. le Boſſu, & que je ne cherche qu'à conduire au vrai l'eſprit de ſes Lecteurs & des miens ; j'applique ſa regle au caractére d'un vieillard pris en general, & je dis : un vieillard conſideré comme tel, & gardant ce qui eſt eſſentiel à cette idée, peut-être babillard, conteur de ſes propres faits, ſot admirateur du vieux temps ; ou bien il peut eſtre un homme d'un grand ſens, d'une grande experience, d'une grande moderation. Homére devoit donc prendre Neſtor par ces bons endroits, ſans les mêler avec les mauvais. Mais quand il auroit eu beſoin, par rapport à ſon ſujet, de

donner quelques défauts à Neſtor, ce qui ne paroît point du tout, il devoit choiſir entre les défauts des vieillards ceux qui ne les tournent point en ridicules, comme la trop grande circonſpection, ou la trop grande condeſcendance, & il devoit éviter le trop grand babil. On peut même en accorder davantage à un Poëte; il luy eſt permis de dire que ſes Héros ont certains défauts, qui dans le fond vont au ridicule : mais la dignité du Poëme épique, en luy permettant l'énonciation de ces défauts, ne lui en permet point l'imitation. On peut me dire que Neſtor aimoit à parler : mais on m'affadira, en me racontant ſes diſcours. Rien ne me paroît plus propre à mettre ce principe dans tout ſon jour, & à faire voir en même temps la vraye maniere de traiter les défauts des Héros, que ce bel endroit de Telemaque. « Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains, pour ſçavoir le ſecret de « ſes ennemis, avoit appris leur reſolution : car Neſtor & Philoctéte, ces « deux Capitaines d'ailleurs ſi ſages & « ſi experimentez, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor « dans ce déclin de l'âge, ſe plaiſoit «

» trop à raconter ce qui pouvoit lui at-
» tirer quelques loüanges, Philoctete
» naturellement parloit moins, mais il
» étoit prompt, & pour peu qu'on ex-
» citât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce
» qu'il avoit reſolu de faire. Les gens
» artificieux avoient trouvé la clef de
» ſon cœur. Pour en tirer les plus im-
» portans ſecrets, on n'avoit qu'à l'ir-
» riter, alors fougueux & hors de lui-
» même, il éclattoit par des menaces,
» il ſe vantoit d'avoir des moïens ſûrs
» de parvenir à ce qu'il vouloit: pour
» peu qu'on parût douter de ces moïens,
» il ſe hâtoit de les expliquer inconſi-
» derément, & le ſecret le plus intime
» échapoit du fond de ſon cœur: ſem-
» blable à un vaſe prétieux, mais fêlé,
» d'où s'écoulent les plus délicieuſes li-
» queurs, le cœur de ce grand Capitai-
» ne ne pouvoit rien garder. Les trai-
» tres corrompus par l'argent d'Adraſte
» ne manquoient pas de ſe joüer de la
» foibleſſe de ces deux Rois; ils flat-
» toient ſans ceſſe Neſtor par de vaines
» loüanges, ils lui rappelloient ſes
» victoires paſſées, admiroient ſa pré-
» voyance, & ne ſe laſſoient jamais de
» l'applaudir. D'un autre côté ils ten-
» doient des piéges continuels à l'hu-

meur impatiente de Philoctéte ; ils ne " lui parloient que de difficultés, de " contretemps, de dangers, d'inconve- " nients, & de fautes irremediables. " Auſſi-tôt que ce naturel prompt étoit " enflâmé, ſa ſageſſe l'abandonnoit ; & " il n'étoit plus le même homme ; mais il n'eſt aucun beſoin de raiſonnement ni d'exemple, pour prouver le ridicule de Neſtor dans ſes frequens narrez qu'il fait de ſes anciennes proüeſſes ; Mᵉ D. nous dit elle-même, aprés *le bon Archevêque de Theſſalonique*, (1. 311.) qu'il n'eſt pas ridicule aux femmes de ſe vanter de leurs bonnes actions, parce qu'elles en font trés-rarement, mais que cela eſt trés-ridicule à un homme à qui les bonnes actions doivent eſtre plus familieres.

Au 2ᵉ Livre toute l'armée qui ſe diſpoſoit à partir ſur l'ordre ſimulé d'Agamemnon, s'étoit renduë aux exhortations d'Uliſſe, & ne ſongeoit plus qu'à demeurer. Le ſeul Therſite (p. 55.) parlant ſans meſures & ſans bornes " faiſoit un bruit horrible, il ne ſçavoit " dire que des injures, & toutes ſortes " de groſſiéretez, il s'attaquoit inceſ- " ſamment aux Rois avec inſolence, " & diſoit tout ce qui lui vendit dans "

„ la bouche.„ Dans l'épiſode de Therſite, qui n'eſt comme tous les autres qu'un long diſcours, le Poëte, ſelon Mᵉ D. (1. 344.) inſtruit ſon Lecteur, „ en lui preſentant le caractere d'un „ homme qui a beaucoup d'eſprit, & „ qui n'en eſt que plus impertinent & plus ridicule. „ Mᵉ D. donne libéralement de l'eſprit à tout ce qui appartient à l'antiquité; car on n'en accorderoit pas aujourd'hui à un homme qui ne ſçauroit dire que des injures, & toutes ſortes de groſſiéretez; Homére » peint Therſite, *continuë-t-elle*, avec » des couleurs ſi vives & des traits ſi » marquez, que les anciens frappez de » cette peinture, on dit qu'Homére a » donné dans ſon Poëme les idées de » tous les genres de Poëſies; & que cét » endroit, par exemple, eſt un modele » parfait de ſilles ou de la ſatyre: mais, » dira-t-on, eſt-il bien de placer dans » un Poëme héroïque un perſonnage ſi » vicieux? rien n'en empêche, *répond* » *Mᵉ D.* & je ne connois aucune regle » qui excluë du Poëme épique ces ſortes de caracteres: car ce Poëme peut » employer tout ce qui arrive dans la » nature, & tout ce qui eſt ordinaire » dans la vie civile. „ A entendre ce

diſcours de Mᵉ D. croiroit-on que ſur un endroit du 1ᵉʳ Livre elle eût fait cette remarque? (326.327.) Vulcain qui boitoit des deux côtez, ne pouvoit « eſtre ſi empreſſé ſans faire une figure « fort plaiſante; mais Homére ſe con- « tente de dire que les Dieux rioient de « ſon empreſſement, ſans expliquer la « véritable cauſe de leurs ris; il la ſu- « prime, comme dit Euſtathe, afin « qu'il ne paroiſſe pas tomber mal-à- « propos, & hors de ſaiſon dans le gen- « re ſatyrique, & dans les filles, „ ἵνα μὴ δοκοῖη σιλλαίνειν ἀκαίρως. De ces deux remarques contradictoires c'eſt cette derniere qui eſt la bonne. Car le Poëme épique reçoit à merveille toutes ſortes de fêtes, de réjoüiſſances, le Paſtoral même; mais le ſatyrique & le comique le défigurent. En un mot, ni les ſottiſes des naturels emportez, comme Ajax, (3.580.) ni les mauvaiſes railleries des grands guerriers, comme Patrocle, (3.429.) ni les groſſiéretez des gens de beaucoup d'eſprit comme Therſite, (*cy-deſſus.*) ne peuvent jamais ſervir d'objet aux peintures d'un Poëme héroïque, qui ſelon Mʳ D. même[a] doit imiter ce qu'il y a de plus excellent, «

[a] *Poëtique* 433.

» & plûtôt ce que la nature eſt capable » de faire que ce qu'elle fait.

Je paſſe d'ici au Liv. 9e où eſt la fameuſe Ambaſſade faite à Achille. Ce Livre, dit Euſtathe, cité par Me D. (t. 2. 430.) eſt trés-vif, plein d'action, » & renferme une force d'éloquence » admirable pour le genre judiciaire, » dans tout ce que les Ambaſſadeurs diſent à Achille, & dans tout ce qu'Achille leur répond; & jamais Homére » n'a mieux fait voir que dans ce Livre » la force de ſon art merveilleux dans » les diſcours politiques. » Tous les diſcours des Députez d'Agamemnon ne contiennent que des lamentations ſur l'état de l'armée Grecque, & des ſupplications qu'on fait à Achille de venir la ſecourir; ainſi de ce côté-là il n'y a déja aucune ombre de diſcours judiciaire ni politique, pour ceux du moins qui ont quelque ſentiment de la propriété des termes. Veut-on des exemples de diſcours judiciaires dans les Poëtes? c'eſt dans Virgile le conſeil des Dieux au 10e Livre de l'Enéïde, ſur la fortune d'Enée; c'eſt dans Corneille l'accuſation & la défenſe de Rodrigue ou d'Horace. Veut-on des diſcours politiques? c'eſt dans le Taſſe la harangue

de l'Ambaſſadeur du Roi d'Egypte au Chant 2. pour propoſer la Paix à Godefroy, & le refus de ce Général ; la propoſition de rendre ou de défendre Jeruſalem, diſcutée par Orcan & par Solyman au Chant 10e ; d'une maniére toute autre que celle de reſtituer ou de garder Helene, ne l'eſt par Antenor & par Paris au 7e L. de l'Iliade. C'eſt dans Corneille l'examen de la queſtion qu'Auguſte propoſe à Cinna & à Maxime, s'il conſerveroit ou s'il dépoſeroit la ſouveraine puiſſance ; ou la délibération ſur le parti que l'on doit prendre au ſujet de Pompée abordant au Port d'Alexandrie ; lors qu'on peut

Le ſervir, le chaſſer, le livrer vif ou mort.

Mais enfin de quelque genre que ſoient les diſcours des Ambaſſadeurs d'Homére, ſi d'ailleurs on paſſe à ces Ambaſſadeurs, la baſſeſſe de leur déſolation, & au Poëte la fauſſeté de ſa ſuppoſition ſur le beſoin qu'on avoit d'Achille ; les diſcours d'Uliſſe & d'Ajax ſont parfaitement beaux. Uliſſe neanmoins fait une repetition trés-longue des propres paroles d'Agamemnon qui rempliſſent prés de la moitié de ſon diſcours ; mais comme nous devons exa-

miner à part les répétitions d'Homére, & que d'ailleurs ces répétitions ne gâtent point le diſcours d'Uliſſe pris en lui-même & ſéparément, nous n'en dirons rien ici. J'omets auſſi toute la réponſe d'Achille qui eſt encore fort belle, à cela prés qu'il parle d'Agamemnon d'une maniére outrageante, que les Députez Grecs ne devoient jamais ſouffrir, & dont neanmoins ils ne font pas la moindre plainte. Mais Phenix voyant qu'Uliſſe a été cruellement refuſé, prend la parole ; & ſon diſcours eſt une des plus monſtrueuſes choſes qui ait jamais été miſe ſur le papier. Premierement, Phenix Gouverneur d'Achille, & inviolablement attaché à ſa perſonne, comme Phenix même le dit (*p.* 104.) s'étoit trouvé dans le camp d'Agamemnon actuellement ennemi d'Achille, lors qu'on a ſongé à l'ambaſſade, & il ſe charge de la conduire. Voilà des bienſéances finement obſervées. Mᵉ D. a ſenti elle-même ce défaut, mais elle en fait un éloge ; Phenix, *dit-elle*, (2 445.) ſe trouvoit alors heureuſe-» ment dans le camp des Grecs, où il » étoit allé ſans doute pour voir le ſuc-» cez du dernier combat, & pour rap-» porter à Achille l'état de l'armée, &

des retranchemens qu'on venoit de « faire devant le camp ; mais Homére « ne s'amuſe pas à expliquer cette cir- « conſtance qui ne fait rien à ſon action. „ Je ſuis d'un avis bien different de celui-là : car s'il y avoit dans toute l'Iliade quelque choſe d'important à dire, je tiens que c'étoit la cauſe qui avoit fait aller Phenix au camp des Grecs pendant la colere d'Achille. Ces ſupléments de Mr D. ſont inſupportables à l'égard d'un Poëte qu'elle vante en cent endroits, de dire tout avec la derniere exactitude, (1.302. *& al.*) & qui réellement eſt rempli de toutes ſortes de ſuperfluitez. Il eſt merveilleux qu'Homére, ſelon qu'il lui plaît, puiſſe omettre les éclairciſſements les plus neceſſaires, & les plus courts ; ou faire les contes les plus longs, & les plus éloignez de ſon ſujet. Quoiqu'il en ſoit Phenix commence, (*p.* 104.) & dit à Achille qu'il ne le quittera point s'il s'en retourne en Phtie, comme il vient de ménacer les Grecs qu'il le feroit dés le jour ſuivant : mais comme Homére a envie de placer ici l'hiſtoire de la jeuneſſe de Phenix, qu'Achille devoit lui avoir entendu conter mille fois ; quelle tranſition croyez-vous qu'il prenne ? la ſup-

position chimérique que les Dieux voulussent lui rendre sa premiere jeunesse. Je ne me consolerois pas, dit il, (105.) » mon cher enfant de cette cruelle sé-
» paration quand Dieu lui-même des-
» cendu du ciel me promettroit de chan-
» ger ma vieillesse en une jeunesse flo-
» rissante, & de me mettre dans l'âge
» où j'étois, quand je quittai la Grece
» pour me mettre à couvert des em-
» portemens d'Amyntor mon pere,
» qu'une cruelle jalousie avoit mis en
» fureur contre moy. » Il n'est rien qu'Homére n'eût dû faire pour éloigner de l'esprit du Lecteur l'histoire de la jeunesse de Phenix, & il se tourmente pour la faire venir; Phenix, qui, selon les premiers élemens de la Rhétorique, devoit en commençant se concilier l'estime de ses auditeurs, les avertit d'abord que son pere, sa mere, & lui composoient une famille pleine de désordres honteux, & de dissentions mortelles. Mon pere, *dit-il*, aimoit éper-
» dûment une jeune personne dont il
» n'étoit point aimé; & il mépriſoit si
» fort ma mere qu'il ne la pouvoit souf-
» frir. Ma mere, pour se venger, étoit
» tous les jours à me persecuter de de-
» venir le rival de mon pere, de m'at-

tacher à cette femme, & de le prévenir, ne doutant point que je n'en fusse bien-tôt écoûté, & que mon pere, qui étoit âgé & mal reçû, ne lui devînt encore plus insupportable. Enfin je lui obéïs. Mon pere, qui s'apperçût aussitôt de mon attachement, s'emporta à un tel excez, qu'il fit les plus horribles imprécations contre moi, & qu'il invoqua les terribles furies, les conjurant que je ne pûsse jamais faire asseoir sur ses genoux un fils sorti de moi. Ces formidables Déesses avec le Dieu des enfers, & la cruelle Proserpine, ont exaucé ses imprécations. J'avoüe que dans ce moment la douleur & le désespoir penserent me faire commettre le plus grand de tous les crimes; je me vis sur le point d'aller plonger un poignard dans le sein de mon propre pere; mais quelque Dieu secourable me retint au milieu de ma fureur, en me remettant devant les yeux les reproches éternels que j'allois m'attirer, & les noms odieux d'impie & de parricide dont j'allois me noircir.„ Là-dessus il prit le parti de s'enfuir pour n'estre pas exposé, dit-il, au ressentiment de mon Pere, au lieu de dire, *de peur d'accomplir le*

crime dont j'étois tenté. Quand il a fait le détail de toutes les peines qu'il eût à s'échapper, il dit à Achille qu'il le regardoit comme ſon fils, d'autant plus qu'il n'en pouvoit point avoir d'autre ; ce qui fait le ſeul rapport convenable de l'hiſtoire de ſa jeuneſſe avec Achille, rapport qu'il falloit ne marquer qu'en général, en en ſupprimant les cauſes auſſi odieuſes qu'inutiles : je puis « dire, divin Achille, continuë-t-il, » (*p.* 107.) que ce ſont mes ſoins qui » vous ont rendu tel que vous eſtes. » Il a bien là de quoi s'applaudir. Mᵉ D. elle-même, qui a été véritablement trompée par Homére, comme nous l'avons temarqué ailleurs, & qui revient toûjours à admirer Achille, cét homme fougueux, déraiſonnable, injuſte, brutal, & fou ; dit ici, (2.464.) » tel que vous eſtes, c'eſt-à-dire, le plus » grand des Héros, un homme égal » aux Dieux. Il faut bien remarquer, *ajoûte-t-elle*, plus bas (46.) combien » Homére donne à l'éducation. Achille » à beau eſtre fils d'une Déeſſe, ce ſont » les ſoins de Phenix qui l'ont rendu tel » qu'il eſt ; & en verité quand l'éduca- » tion manque, la plus heureuſe naiſ- » ſance ne va guére loin. » Mais en vé-

rité, malgré cette naiſſance & cette éducation, je ne ſouhaitterois point à Mᵉ D. un fils ſemblable à Achille; & j'ai pour elle en particulier le ſentiment général qu'exprime Eraſme lors qu'il dit d'Homére: *Talès finxit Deorum filios, ut nemo ſanus Paterfamiliàs ſimiles ſibi Liberos velit obtingere* [a]. Phenix fait enſuite à Achille de tendres reproches (108.) ſur les peines qu'il a eûës à l'élever: c'eſt-là qu'il dit d'abord: ſoit que vous allaſſiez à quelque feſtin, ou que « vous mangeaſſiez dans vôtre appartement, il falloit que je vous euſſe toûjours ſur mes genoux, & que je vous « fiſſe moi-même manger & boire; car « vous ne vouliez rien recevoir que de « ma main: „ aprés quoi il ajoûte dans le Grec traduit par Mᵉ D. dans ſes remarques, (2. 465.) pendant cette premiere enfance toûjours trés-difficile, vous « avez ſouvent inondé mes habits du « vin que je vous donnois à boire, & « que vous rejettiez. „ Mᵉ D. a bien voulu ſupprimer dans ſon texte une circonſtance qui fait ſoûlever le cœur; mais ce n'eſt pas ſans médire de la délicateſſe de nôtre ſiécle, de la foibleſſe de nôtre imagination, & du malheur de

[a] *In vita D. Hieron.*

nôtre langue. (p. 465). Nous nous défendrons ailleurs aux dépens d'Homére de ces vaines accuſations. Mᵉ D. dit, (2. 460.) qu'Homére a ſupprimé la circonſtance du ſéjour d'Achille dans le Palais de Lycomede, parceque cette circonſtance n'a rien de grand; trouve-t-elle quelque choſe de plus grand dans la circonſtance du vin rejetté? mais d'ailleurs le Poëme épique ne reçoit-il pas le gratieux auſſi-bien que le grand? elle veut qu'il reçoive le comique & le ſatyrique, pourquoi en exclut-elle l'hiſtoire d'Achille caché parmy les filles de Lycomede, qui eſt une des plus charmantes fictions de toute l'ancienne Fable, & qui peignant à merveille d'un côté les précautions d'une mere timide comme Thétis, fait d'ailleurs beaucoup d'honneur à Achille, & lui donne même du grand par la maniere dont il eſt reconnu? Phenix aprés tous ſes préambules vient au fait: » Domptez vôtre colére, mon cher Achille, dit-il, (108.) » il ne convient pas à un homme tel » que vous d'avoir une haine implacable, & un cœur endurci. „ Mais comme il ne peut pas eſtre un moment ſans conter, il propoſe à Achille la Fable ou la parabole de l'injure & des priéres,

qui ne ſeroit pas tout à fait claire ſans les remarques de Mr D. Il repreſente enſuite à Achille les preſens infiñis qu'Agamemnon lui offre ; & paſſant inceſſamment d'un conte à l'autre, il entre dans l'hiſtoire de Meleagre trés-longue, & même trés-mal contée ; car les noms & quelques avantures d'Idas, de Marpeſſe, de Cléopatre, & d'Althée qu'il jette au milieu de ſa narration, l'embroüillent tellement, que j'oſe défier les Lecteurs les plus attentifs de l'entendre à la premiere, ni même à la ſeconde Lecture. Avant que d'y entrer il dit, (*p.* 111.) je vais vous la conter ; car je parle ici au milieu de mes amis ; parenthéſe inepte, qui auroit été mieux placée avant l'hiſtoire fâcheuſe de ſa jeuneſſe, qu'avant un conte auquel il n'avoit aucun intereſt perſonnel. Quoiqu'il en ſoit, toute l'affaire de Meleagre, qui tient cinq pages, ne paroît avoir le moindre rapport au fait de l'ambaſſade, que par la circonſtance de la derniere ligne ; ſçavoir, que Meleagre ayant ſervi les Etoliens trop tard, & aprés avoir refuſé ſon pere même, qui ſe mettoit à genoux devant lui, n'avoit point eu le preſent que les Etoliens lui avoient offert ; d'où Phenix

conclut qu'Achille pourroit bien ſe reconcilier un jour avec moins de profit qu'à preſent, & ne plus trouver les Grecs dans une diſpoſition auſſi favorable que celle où ils ſont aujourd'hui. Ce trait particulier, ou, pour mieux dire, toute l'hiſtoire qui y aboutit, fait voir malgré Mᵉ D. (2.469. 471.) combien Phenix appuyoit ſur l'intereſt, & combien eſt juſte le reproche que lui en fait Platon au 3ᵉ Liv. de la Republique.

Achille répond à Phenix en l'appellant ſon pere, & lui donnant d'autres épithétes honorables, qu'il trouve mauvais qu'il parle ainſi pour Agamemnon ſon ennemi. Cependant ébranlé par ſon diſcours, il dit qu'il délibérera, au lever de l'aurore, s'il doit partir ou demeurer; (*p.* 118.) il fait ſigne enſuite aux Ambaſſadeurs de prendre leur congé. Là-deſſus Ajax (*ib.*) fait un diſcours trés-beau, qnand ce ne ſeroit que par ſa briéveté, de ſorte qu'Achille perſiſtant dans ſon refus, ne laiſſe pas de ſe rapprocher encore, & dit: (120.) » allez, & pour toute réponſe dites aux » Grecs que je ne prendrai les armes, » & ne paroîtrai dans les combats, que » le fils de Priam, le divin Hector, aprés » avoir couvert de morts tout ce riva-

ge,

ge, & mis la flotte en feu, ne vienne « ménacer les Tentes & les Vaiſſeaux « des Theſſaliens. „ Ce progrez d'adouciſſement dans Achille fait ſans doute une peinture trés-heureuſe, & Mᵉ D. la relevé trés-judicieuſement, lors qu'elle dit : (2. 474.) aprés le diſcours d'Uliſſe, Achille a dit qu'il va partir dés « le lendemain ; aprés celui de Phenix, « il n'eſt plus ſi déterminé au départ, « ce départ eſt incertain ; & aprés celui « d'Ajax, il ne parle plus de partir, au « contraire il paroît diſpoſé à prendre « les armes ; mais il ne ſe diſpoſe à les « prendre que quand le danger menace- « ra ſes Vaiſſeaux. Ce caractere d'Hom- « me inéxorable eſt conduit avec un art « merveilleux. „ Mais Homére ne fait faire lui-même aucune attention à ce progrés : bien plus, il détruit dans la ſuite la remarque de Mᵉ D. car Uliſſe, rendant compte de l'ambaſſade à Agamemnon, (*p.* 121. 122.) ne lui rapporte que la premiere réponſe d'Achille qui lui a été adreſſée, & dans laquelle il a marqué la reſolution de partir ; ce qui met une eſpece de fatuité dans Uliſſe, comme s'il comptoit pour rien ce qu'Achille a dit aux autres, lors qu'il ne falloit appuyer

au contraire que ſur ce qu'il avoit dit à Ajax, auquel il avoit parlé en dernier lieu, & qui avoit mieux réüſſi que lui. Mais ce qu'il y a en cela de plus abſurde, c'eſt que rapportant fort mal ſon ambaſſade, il eſt aſſez téméraire pour prendre Ajax & les deux Hérauts à témoin de ſon rapport, & qu'Ajax & les deux Hérauts ſont aſſez ſtupides pour ne pas le contredire. Homére a encore ici un grand beſoin de Mᵉ D. qui vient auſſi à ſon ſecours avec ſa remarque de la (*p.* 475.) on demande ici, *dit-elle*, pour-» quoi Uliſſe ne parle que de la réponſe » qu'Achille lui a faite d'abord, & ne dit » rien de la diſpoſition où l'avoient mis » enſuite les diſcours de Phenix & celui » d'Ajax ? il eſt aiſé de répondre à cette » demande, c'eſt parceque Achille eſt » obſtiné dans ſon reſſentiment, & que » ſi dans la ſuite un peu attendri par » Phenix, & ébranlé par Ajax, il a pa-» rû diſpoſé à prendre les armes, ce » n'eſt nullement par rapport aux Grecs, » mais ſeulement pour ſauver ſa flotte, » quand Hector aprés avoir paſſé les » Grecs au fil de l'épée, viendra l'in-» ſulter. Ainſi cet infléxible ne rabat » rien de ſa colére. Il eſt donc de la pru-» dence d'Uliſſe de faire ce rapport à

Agamemnon, afin que désabusé du « secours dont il se flattoit, il prenne, « avec tous les chefs de l'armée, les « mesures nécessaires pour sauver ses « Vaisseaux & ses Troupes. „ Quand nous accepterions cette précaution d'Ulisse, précaution défenduë à un Ambassadeur qui est réponsable de la vérité pure à celui qui l'envoye, il falloit du moins que les quatre personnages, avant que d'aborder Agamemnon, convinssent entr'eux de la dissimulation dont ils alloient user. Sans cette précaution Ulisse s'exposoit à recevoir un démenti de leur part.

Dans le 11e L. le Roi Macaon Medecin fameux venoit d'estre blessé, & mis hors de combat (197.) par Paris d'un coup de fléche à l'épaule; Achille (204.) voit de la poupe de son Vaisseau un homme que Nestor ramenoit sur son char; il envoye Patrocle pour s'informer si ce n'étoit pas véritablement Macaon fils d'Esculape, comme il le soupçonnoit. Patrocle part pour executer cet ordre, Nestor & Macaon arrivez dans leur quartier, étoient descendus de leur char, (*ib.*) & pendant qu'Eurimedon le dételloit, ils s'étoient tenus « quelques momens sur le rivage à se «

» délaſſer, & à ſe rafraichir aux douces
» haleines du vent, qui ſéchoit la ſueur
» dont ils étoient couverts. Aprés s'être
» un peu rafraichis ; ils étoient entrez
» dans la Tente de Neſtor, & s'étoient
» aſſis, la belle Hecamede leur avoit
» préparé du miel nouveau, de la fleur
» de farine, & des oignons trés-pro-
» pres à irriter la ſoif, „ plaiſant regime pour un homme bleſſé qui d'ailleurs eſt Medecin ! Ici Homére que Mᵉ D. vante ſouvent de ne point s'arrêter à des deſcriptions dans les occaſions preſſantes, comme s'il étoit lui-même un perſonnage de ſon Poëme, ou que l'on ne pût rien faire pendant qu'il parle, Homére prend ſon temps, pendant que le ſang de Maçaon coule toûjours, pour décrire les meubles de Neſtor, ſa table d'un bois prétieux, & ſoûtenuë par un pied d'un bleu celeſte, & ſa coupe à deux fonds qu'aucun homme ne pouvoit porter quand elle étoit pleine ; parce qu'elle contenoit apparemment quinze ou vingt pintes d'eau ou de vin, qui augmentoient furieuſement le poids du vaſe : cependant Neſtor la ſoûtenoit facilement, lui qui ſe plaint par tout de ſon âge & de ſa foibleſſe, & qui a beſoin d'eſtre remplacé de ſon vivant même

par cinq Lieutenans. (1.421.) Neſtor & Macaon, aprés avoir étanché leur ſoif s'entretenoient enſemble (206.) malgré la bleſſure du dernier. Là-deſſus Patrocle arrive, Neſtor le veut faire aſſeoir, mais Patrocle le refuſe : divin vieillard, lui dit-il, (*ib.*) je n'ai pas le temps de m'aſſeoir ; ne me retenez pas, je vous « prie, je dois ce reſpect à celui qui « m'a envoyé de ne pas le faire atten- « dre, il a de l'impatience de ſçavoir « qui eſt celui que vous avez ramené « bleſſé, & je vois que c'eſt le grand « Macaon : permettez donc que j'aille « lui rendre réponſe, vous connoiſſez, « ſage Neſtor, le caractere de ce Hé- « ros, il eſt violent & emporté ; & l'ex- « cuſe la plus legitime ne met pas toû- « jours à couvert de ſa colére. „ Sur cette excuſe Neſtor commence un diſcours de dix mortelles pages dans le François, & de 150. Vers dans le Grec, le ſang de Macaon coulant toûjours ; il s'attache particulierement à l'hiſtoire des Epéens, encore plus mal contée que celle de Meleagre. Pour le faire conjecturer à ceux mêmes qui ne la liront pas, je n'ai qu'à dire que Mᵉ D. a été obligée à deux choſes ; l'une d'ajoûter au Texte vers la troiſiéme page, cette liai-

ſon ou plûtôt cette interpretation (208:) „ mais il faut vous expliquer la ſource „ & la premiere cauſe de cette guerre „ vous ſçaurez donc, &c. „ Sans quoi le Lecteur ne ſçauroit où il va ; & l'autre de faire cette remarque. (2. 518.) „ Homére ſuit dans cette hiſtoire la „ même methode qu'il a ſuivie dans „ ſon Poëme, de commencer par la fin „ & de revenir enſuite au commencement. „ Homére, comme je l'ai dit ailleurs, n'a point ſuivi cette méthode en regardant la colére d'Achille comme le vrai ſujet de l'Iliade ; mais quand il l'auroit ſuivie dans un Poëme qui reçoit des récits épiſodiques, convient-elle à une hiſtoire qui doit eſtre racontée dans l'eſpace de quelques moments ? quoiqu'il en ſoit, la longue harangue de Neſtor à beſoin d'une apologie, & par rapport à Patrocle qui eſt preſſé de s'en retourner, & par rapport au ſang de Macaon qui coule toûjours. Voici ce que Mᵉ D. répond à la premiere difficulté, Patrocle, *dit-elle*, (2. 517.) vient de „ dire à Neſtor qu'il n'a pas le temps de „ s'aſſeoir, qu'il eſt preſſé d'aller rendre „ réponſe à Achille qui l'attend avec „ impatience ; cependant voici Neſtor „ qui commence un diſcours aſſez long,

& Patrocle l'écoûte. J'ai veu des gens " qui reprochent cela à Homére comme une faute ou comme un petit oubli ; mais ils ſe trompent : Patrocle ne " s'aſſied point en effet, & il écoûte ce " diſcours debout. Neſtor étoit un Prince ſi conſiderable & ſi reſpectable, " que Patrocle ne pouvoit ni ne devoit " l'interrompre pour le quitter, & ce " diſcours eſt ſi ſerieux, ſi important, il " touché de ſi prês Patrocle, & a un ſi " grand rapport à Achille & aux affaires preſentes, que Patrocle n'a pas à " craindre d'eſtre blâmé de ce petit retardement. „ Cependant ce diſcours de Neſtor ſi ſerieux & ſi important eſt traité de conte deux pages aprés par Mr D. au reſte dit-elle, (519.) ce conte eſt placé ici avec beaucoup d'art ; car le " but de Neſtor eſt de retenir Patrocle " juſqu'à ce qu'il ait vû de ſes yeux la " déroute des Grecs ; afin que cette vûë " ſi touchante le diſpoſe à aller faire ſon " rapport à Achille, & à interceder " pour eux auprés de lui. „ Sur cette derniere raiſon je demande comment Homére eſt aſſez peu ſoigneux de ſon honneur, aſſez ennemi de lui-même, pour ne pas dire en deux mots : Neſtor qui vouloit que Patrocle eût le temps de

voir le mauvais état de l'armée Grecque, l'arrêta par ce diſcours. L'omiſſion d'un préambule ſi aiſé, & en même-temps ſi neceſſaire dans l'intention que l'on prête au Poëte, ne ſuffit-elle pas pour faire voir qu'il ne s'eſt jetté dans ce narré, comme dans la plûpart des autres, que par ſon importune démangeaiſon de parler? Pour la ſeconde difficulté qui vient de la bleſſure de Macaon, cet homme qui ſelon le texte même, (*p.* 198.) „ vaut mieux que des bataillons entiers, „ & dont par conſequent on devoit prendre un trés-grand ſoin, Me D. diſculpe ainſi Homére. On doit ſe ſouvenir, *dit-elle*, (2. 516.) que Macaon „ n'étoit pas ſi bleſſé qu'il dût obſerver „ un regime different de l'ordinaire.... „ auſſi vient-on de voir qu'il s'eſt ar- „ rêté ſur le rivage à ſe rafraichir, & „ Homére dit que Neſtor & lui s'entre- „ noient de choſes agréables; un hom- „ me bien bleſſé ne s'amuſe point à ſe- „ cher la ſueur à l'air, & n'a pas de con- „ verſations ſi longues. „ Ainſi Me D. avoüera que toute cette conduite d'Homére eſt de la derniere abſurdité, s'il ſe trouve que Macaon ſoit dangereuſement bleſſé. Cherchez donc L. 11. p. 198. lig. 3. vous y lirez ces mots *les*

Grecs voyant Macaon dangereuſement bleſſé, & plus bas, p. 219. Eurypile dit que Macaon bleſſé dans ſa tente a beſoin lui-même d'un habile Médecin : mais d'ailleurs n'eſt-il pas abſurde que Neſtor & Macaon s'entretiennent de choſes agréables pendant la déroute des Grecs ? Cependant le Poëte qui décrit au long dans ce même endroit (*p.* 218. 219.) la maniére dont on traite Eurypile bleſſé à la cuiſſe, perſonnage bien moins conſiderable en toute maniere que Macaon, ne fait plus aucune mention de celui-ci. L'inatention du Poëte va même ſi loin, que Patrocle qui n'a rendu aucune réponſe à Achille avant le L. 16e en lui faiſant dans ce Liv. (*p.* 3.) le dénombrement des bleſſez, nomme Dioméde, Uliſſe, Agamemnon, Eurypile, & oublie Macaon pour lequel ſeul Achille l'avoit envoyé ? Homére a fait des fautes plus conſidérables que celle-là, mais il n'y en a guére qui le caracteriſe mieux.

Au Liv. 14e dans une eſpece de conſeil qui ſe tient au moment que les Grecs étoient actuellement pouſſez juſques dans leurs vaiſſeaux ; aprés ſix diſcours aſſez longs d'Agamemnon, de Neſtor & d'Uliſſe, Diomede prend la

parole, (*p.* 316.) & dit à Agamemnon qui avoit conſeillé la fuite pour la troiſiéme fois dans le Poëme : Voici un » meilleur conſeil que le vôtre, ſi vous » voulez l'entendre, & qu'un dépit » ſecret de voir que ce conſeil vient » d'un jeune Homme, ne vous porte » pas à le rejetter. Iſſu du ſang du grand » Tydée, qui aprés avoir fait des ex- » ploits immortels, trouva ſon tom- » beau ſous les murs de Thébes, je » puis auſſi parler dans une aſſemblée » de Princes & des Rois. Porthée eut » trois fils, Agius, Melas & Oenée, » tous trois dignes du ſang dont ils ſor- » toient, ils habitoient les Villes de » Pleuron & de Calydon, mais mon » pere fut obligé de ſe retirer à Argos ; » ainſi l'avoient ordonné Jupiter & les » autres Dieux ; là il épouſa la fille du » Roy Adraſte qui le combla de richeſ- » ſes, & le retint auprés de lui. Il poſ- » ſedoit beaucoup de terres, des enclos » d'une grande étenduë, & de nombreux » troupeaux ; & il n'y avoit point dans » toute la Grece de guerrier qui l'é- » galât en réputation ; mais toutes ces » choſes vous ſont connuës ; c'eſt pour- » quoi ne me regardez pas comme un » homme ſans nom & ſans naiſſance, &

ne mépriſez pas l'avis que je vais vous « donner. Allons tout bleſſez que nous « ſommes ; allons ſoûtenir nos trou- « pes, & rétablir le combat. » Mᵉ D. juſtifie ainſi cette digreſſion. (2. 580.) Diomede aprés avoir dit un mot de ſa « naiſſance, pour autoriſer la liberté « qu'il prend, propoſe ſon avis. ». Ce mot eſt un peu long, mais il eſt plaiſant que Diomede attende la dixiéme année du ſiége, & le 14ᵉ Liv. d'un Poëme où il a déja parû cent fois pour parler de ſa naiſſance aux Princes Grecs; & il eſt encore plus plaiſant qu'aprés la leur avoir expoſée fort au long, il leur diſe qu'elle leur étoit déja connuë.

Dans le 19ᵉ Livre où ſe fait la reconciliation d'Agamemnon & d'Achille, aprés le diſcours du Roi que nous avons examiné dans la 2ᵉ partie de cet Ouvrage, & la réponſe d'Achille qui veut qu'on aille au combat dés ce moment même, Uliſſe prend la parole, (p. 159.) & dit à Achille : Divin fils de Pelée, quelqu'impatience que vous ayez d'al- « ler au combat, ne menez pas vos trou- « pes à jeun attaquer l'ennemi, car l'af- « faire ne ſera pas ſi-tôt decidée ..... « c'eſt pourquoi ordonnez aux Grecs « d'aller repaître ſur leurs Navires : le «

» pain & le vin ſont la force & le cou-
» rage du ſoldat, il eſt impoſſible qu'un
» homme qui n'a pas mangé, combatte
» toute une journée, depuis le lever du
» ſoleil juſqu'à ſon coucher; car ſi ſon
» courage ne l'abandonne pas, ſes for-
» ces l'abandonnent.... au lieu que ce-
» lui qui a pris de la nourriture, com-
» bat tout le jour, ſes forces répondent
» à ſon courage, & s'il arrive enfin qu'il
» tombe en défaillance, ce n'eſt qu'a-
» prés que le combat eſt fini. Voilà bien
des paroles pour peu de choſe, & Me D. ne pourra pas dire ici comme ſur un endroit trop concis du 1er Liv. qu'il y a toujours dans Homere plus de ſens que de mots. (1. 303.). Agamemnon qui entre dans l'avis d'Uliſſe, propoſe à Achille d'affermir leur reconciliation par un ſacrifice ſolemnel, en attendant que les troupes prennent quelque nourriture. Achille (*L.* 19. 162.) veut qu'on remette toutes ces cérémonies à un autre temps; & lui qui ſort frais de ſa tente, où il s'eſt repoſé dix-huit jours, & qui n'a dans la tête que la vengeance de Patrocle ſans aucun autre interêt, veut, comme un fol qu'il eſt, que les Grecs fatiguez & abbattus entrent dans ſa paſſion, & commencent à jeun le combat. Ce ſoir, dit-il, aprés le ſoleil

couché, ils auront tout le loisir d'être « à table.... Avant ce temps-là je ne « puis ni manger ni boire. » Cela conclut beaucoup pour toute une armée : aussi Ulisse reprend sa pointe sur la necessité de repaître, & fait un assez long discours dans le goût du Chanoine Evrard du Lutrin, excepté qu'il y insere (163.) une comparaison vague & hors d'œu- « vre des épis de bled, qui ne tombent « pas plus épais sous la faucille dans le « temps de la moisson, que les hommes « tombent sous l'épée, dés que Jupi- « ter qui dans les batailles est l'Arbi- « tre de la vie & de la mort des com- « battans, a fait pancher ses fatales « balances, & alors les restes sont bien « petits. » Il ajoûte à cela que ce n'est point en jeûnant qu'on honore les morts, qu'il faut les enterrer & se consoler ; mais que ceux qui sont échapez du combat doivent prendre de la nourriture ; & il s'agit icy d'en prendre avant que d'aller au combat ; inconsequence perpetuelle. Mais d'ailleurs une chose si claire & si commune meritoit-elle qu'Homere en fist la matiere de trois ou quatre discours ? Achille ne veut pas non plus qu'on fasse le sacrifice proposé, Ulisse ne devoit-il pas insister plûtôt sur

ce point ? Le ſujet n'eſt-il pas en même temps & plus noble & plus moral.

Les derniers Livres de l'Iliade ſont pleins des honneurs qu'Achille rend au corps de Patrocle, & nous venons de voir ſon empreſſement à le vanger. Cependant, comme il ne faut pas que dans Homére les morts ſoient plus raiſonnables que les vivans, Patrocle apparoît à Achille. (*L.* 23. *p.* 290.) & luy dit : Tu dors, Achille, *c'étoit ſur le rivage qu'il dormoit, accablé de douleur & de laſſitude.* (*Ib.*) *mais n'importe* » tu dors, Achille, & tu m'as oublié, » ce n'eſt pas un ami vivant que tu negli» ges, c'eſt un ami mort : enterre-moy » ſans aucune remiſe, & les portes des » champs bien-heureux me ſeront ouvertes. » Achille avoit-il beſoin qu'on luy apprît ces premiers élemens de la croyance des Payens, lui qui au 24e L. (383. 384.) dit à Priam de ſi belles choſes, ſelon Me D. (3. 603.) ſur les tonneaux des biens & des maux. En un mot, ſi Achille ſçavoit la peine où étoit l'ame de Patrocle, il a eu tort d'aller tuer Hector avant que de faire les funerailles d'un homme preſſé de ſon enterrement : mais s'il n'a uſé de tous ces délais que pour rendre plus remarqua-

bles les funerailles de ſon ami, ſelon la doctrine de ſon temps, & l'ordre même de ſa mere, (*L. 19. p. 149.*) Patrocle a tort de ſe plaindre.

Nous avons un autre exemple de ces documens élémentaires donnez à des perſonnages de l'Iliade par d'autres ; c'eſt Neſtor qui voyant ſon fils Antiloque preſt à entrer en lice dans la courſe des chars qui ſe fait au 23e Livre, s'approche de lui ; & quoiqu'il reconnût en luy beaucoup de prudence & de ſageſſe, (*p. 306.*) il ne laiſſe pas de lui donner les conſeils ſuivans : Mon fils, *luy dit-il*, Jupiter & Neptune t'ont regardé favorablement, malgré ta grande « jeuneſſe, & t'ont ſi bien appris à me- « ner un char, & à conduire toutes ſor- « tes de chevaux, que tu es un des meil- » leurs Cavaliers de toute la Grece; c'eſt « pourquoi tu n'as pas beſoin de beau- « coup d'inſtruction : mais tu as des « chevaux bien peſans, & qui n'ont pas « beaucoup de force ; » Là deſſus il avertit ſon fils, le meilleur Cavalier de toute la Grece, de ne pas pouſſer imprudemment de côté & d'autre des chevaux peſans & ſans force ; Armetoi de toute ton adreſſe, *continuë-t-il*, l'adreſſe fait ſouvent plus que la force, «

» c'eſt moins par ſa force que par ſon » adreſſe qu'un charpentier réüſſit dans » ſon art, c'eſt par ſon adreſſe & non » par ſa force qu'un pilote ſauve ſon » vaiſſeau, au-milieu des plus grandes tempêtes. » Comparaiſons qui allongent inutilement une inſtruction déja inutile : Celuy qui a du jugement, *pour-* » *ſuit-il*, ne perd jamais de veuë la bor- » ne, il y va par le chemin le plus droit » & le plus court..... pour la borne, » fais-en approcher tes chevaux le plus » prés qu'il te ſera poſſible. Pour cet » effet toûjours panché ſur ton char, » gagne la gauche de tes rivaux, & en » animant ton cheval qui eſt hors de la « main, lâches-luy les rênes, pen- » dant que le cheval qui eſt ſous la » main, doublera la borne de ſi prés, » qu'il ſemblera que le moyeu de la » roüe l'aura raſée : mais prends bien » garde de ne pas donner contre la pier- » re, de peur de bleſſer tes chevaux, & de mettre ton char en pieces. » Si Antiloque a beſoin de ces leçons, il n'eſt pas prêt de gagner le prix. Mᵉ D. dit ici : (3. 577.) Ceux qui prendront » la peine de lire la deſcription que So- » phocle dans ſon Electre a fait des » courſes, où il feint qu'Oreſte fut tué,

reconnoîtront aiſément que ce Poëte « tragique a bien ſçu profiter de cet en- « droit d'Homere. » Mais il y a bien de la difference de l'un à l'autre. Le gouverneur d'Oreſte raconte un fait, dans lequel les circonſtances les plus communes peuvent & doivent entrer, mais elles n'entrent pas pour cela dans les inſtructions données à un habile homme, telles que ſont celles de Neſtor à ſon fils.

La mort d'Hector donne lieu dans l'Iliade à pluſieurs lamentations. Andromaque en fait deux ; l'une au 22e Liv. en voyant de deſſus les murailles le corps de ſon époux traîné par les chevaux d'Achille, & l'autre au 24e Liv. ſur le corps même de ſon époux, lorſqu'il a été rapporté par Priam. La premiere eſt d'une moitié plus longue que la ſeconde, ce qui eſt déja contre la nature ; parce que le premier aſpect du corps d'un époux ſi indignement traité, devoit oſter à Andromaque la faculté même de ſe plaindre : au lieu qu'aprés une eſpace de douze jours, comme celui qui s'eſt écoulé de l'une à l'autre de ces deux lamentations, cette Princeſſe moins accablée de ſon malheur, mais plus éclairée ſur les ſuites qu'il

alloit voir, devoit former des plaintes plus éloquentes & plus étenduës. Au reſte rien n'eſt plus ingénieux que la maniére dont Mᵉ D. a déguiſé dans ſa traduction la baſſeſſe que le texte du premier diſcours rendu litteralement paroiſtroit avoir. Elle ne la découvre pas même toute entiére dans ſes remarques, où elle nous avertit ſeulement aprés Euſtathe, (3. 561.) qu'on avoit voulu retrancher neuf Vers qui repreſentent Aſtyanax à la veille de mener la vie d'un véritable gueux. Un orphelin, *dit Homére que je traduis à la lettre*, » s'adreſſe à tous les amis de ſon Pere, » il tire l'un par ſon manteau, & l'autre » par ſa robbe : ſi quelqu'un d'eux tou- » ché de compaſſion lui preſente ſa » taſſe, c'eſt pour moüiller ſeulement » ſes lévres, ſans moüiller ſon Palais. » Un jeune homme qui a ſon pere & ſa » mere le chaſſe du feſtin en le frappant » avec la main, ou en l'outrageant de » paroles : fors d'ici, car ton pere ne » mange point avec nous, & cét enfant » revient en pleurant vers ſa mere veu- » ve. » Voilà des mœurs qui pour eſtre fort ſimples n'en ſont que plus inhumaines. Mais enfin, pour le dire encore une fois, une femme frappée comme d'un

coup de foudre de la vûë de ſon mari traîné la tête en bas dans la pouſſiere, eſt abſolument incapable d'un pareil détail. Homére a trés-ſagement évité ce défaut dans la ſeconde lamentation, qui d'ailleurs même eſt beaucoup plus belle que la premiere.

Nous avons excuſé ailleurs certains traits extraordinaires de l'affliction de Priam : mais elle lui fait tenir au 24e L. des diſcours que l'on ne ſçauroit excuſer. Tous les Troyens s'étoient aſſemblez dans ſon Palais, pour prendre part à ſon affliction. Malgré tous les déguiſements de la traduction de Me D. (*p.* 364.) il leur dit à la lettre. Sortez d'ici infâmes, ſcelerats, n'avez-vous « pas aſſez de vôtre deüil domeſtique, « ſans venir augmenter le mien ?.. vous « ſentirez bien-tôt la perte que vous « avez faite, & en même temps il court « aprés eux avec ſon ſceptre.

H, καὶ συπαγίω δίεπ' ἀγέρας ω. 247. & les met hors de chez lui. Dans cet inſtant de fureur il appelle ſes fils, 365. & entr'autres Helenus *qui étoit devin, & que cette qualité rendoit trés-conſiderable dans ſa famille.* (1.493.) & bleſſé de la lenteur avec laquelle ils execú- « tent ſes ordres, il s'écrie : ne vous dé-

» pescherez-vous point, lâches que » vous estes? plût aux Dieux que vous » fussiez tous péris sur le rivage prés des » Vaisseaux des Grecs, au lieu de mon » cher Hector; ah! quelle est la cruau- » té du destin qui me persecute; tous » les braves enfans que j'avois je les ay » perdus .... l'impitoyable Mars me » les a ravis, & il m'a laissé ces lâches » adonnez au mensonge, plus propres » à danser toutes les nuits avec des fem- » mes qu'à combattre les ennemis. Me D. dit ici (3. 597.) qu'Homére peint » bien ici les désordres de jeunes Prin- » ces débauchez, à qui la caducité de » leur pere donne toute sorte de licen- » ce, parce qu'il n'a pas la force de les » reprimer. „ Et moi je dis, qu'Homére represente bien ici un Poëte qui s'égare; en effet, le P. Rapin blâme trés-judicieusement Priam qui souhaite de voir tous ses enfans morts au lieu d'Hector. Il y avoit, dit ce sage critique, d'autres expressions à donner à sa douleur.

Priam arrive dans la tente d'Achille, & ces deux personnages tiennent ensemble des discours, où l'on voit assurément plusieurs traits de beauté; mais ils ne sont pas sans défauts. Priam, par exemple, commence fort bien par rap-

peller à Achille l'image de ſon pere Pelée dont il doit ſe reſſouvenir en le voyant ; mais ſur la fin de ſon diſcours il repete la même penſée. Je me ſouviens que les Commentateurs des lettres de Ciceron à Atticus dont un homme d'un trés-grand mérite vient de donner la traduction ne manquent jamais de ſéparer une lettre en deux, dés qu'ils trouvent deux fois la même choſe. Cette regle de critique ne vaudroit rien à l'égard des diſcours d'Homére. Achille eſt touché de voir Priam proſterné devant lui : il le releve, & lui fait un trés-long diſcours de conſolation. C'eſt-là qu'il expoſe, (383) d'une maniere aſſez obſcure pour avoir trompé Heſiode même, la parabole theologique des trois tonneaux ſelon Heſiode, ou des deux ſeulement ſelon Euſtathe & Mr D. (3. 603.) L'un eſt rempli de biens & l'autre de maux. Jupiter puiſe dans l'un & dans l'autre, pour ceux qui paſſent une vie mêlée, comme à l'ordinaire, de bonheur & de malheur ; mais il y a des hommes pour qui il ſemble que Jupiter n'ait puiſé que dans le tonneau des maux. La loi de l'énumération vouloit qu'Homére parlât de ceux pour qui Jupiter n'a puiſé que dans le tonneau des

biens, Homére l'a oublié : Mᵉ D. y ſupplée par cette phraſe entierement ajoûtée, le tonneau de délices eſt reſervé pour les Dieux. (*p.* 384.) Elle allegue même dans ſes remarques la raiſon de ſon addition : j'ai crû, *dit-elle*, (3.604.) devoir ajoûter ces deux lignes » pour faire la liaiſon ; car Achille ne » peut paſſer ſans aucun milieu, de ceux » à qui les Dieux ne verſent que la » coupe de malediction, à ſon pere Pelée » dont la vie eſt mêlée de biens & de » maux. » Si Mᵉ D. juge qu'Homére avoit fait de cela un Vers, parce qu'il ſeroit raiſonnable ; j'oſe dire qu'elle ne connoît pas mieux l'eſprit de ce Poëte que ceux qui ont crû devoir effacer d'autres Vers, parcequ'ils ſont horribles : Pour moi, ſi je trouvois dans l'Iliade un diſcours de trente Vers qui fût juſte dans toutes ſes parties, qui fût tellement adapté au caractere de celui qui parle, & au ſujet dont il s'agit, qu'il ne pût eſtre repeté ailleurs ni par le même perſonnage ni par un autre, dans lequel enfin je ne viſſe aucune omiſſion, ni aucune ſuperfluité, je le retrancherois de l'Iliade comme ſuppoſé. Priam (386.) remercie Achille de ſa conſolation, & ce remerciment qui n'a que dix ou dou-

ze lignes eſt d'une beauté parfaite : mais à ces mots, c'eſt-à-dire, à ce remercîment trés-ſenſé & trés-tendre, le terrible, Achille, les yeux pleins de fureur (*ib.*) lui dit : vieillard n'excitez point ma colére, „ & le reſte qui n'a ni fon- « dement ni ſuite. Cependant Achille va prendre lui-même dans le char de Priam toute la rançon d'Hector, ne laiſſant qu'une tunique & deux voiles pour envelopper ſon corps : aprés quoi il vient dire à Priam, vôtre fils vous eſt rendu : & devenant conteur ſur la fin du Poëme, il recite à Priam la trés-vieille & trés-connuë hiſtoire de Niobe, qui ne laiſſa pas de manger, quoi qu'elle eût perdu ſes enfans ; d'où il conclut que Priam doit prendre auſſi de la nourriture. Et à vrai dire il en avoit beſoin, aprés avoir paſſé douze jours entiers ſans mettre dans ſa bouche aucun aliment. (*p.* 392.) Mais enfin Homére oublie à tout bout de champ le caractere du perſonnage qui parle, pour faire lui-même ſon métier de Poëte diſcoureur ; ou plûtôt il n'introduit preſque jamais ſes perſonnages que pour leur faire débiter ſes contes. C'eſt même peu pour lui, que de violer le caractere general de ſes perſonnages dans ſes diſ-

cours. Il y inſere des choſes contraires à la paſſion actuelle de celui qui parle, & à la poſſibilité du diſcours même. Je m'explique par des exemples. Dans le premier Liv. (*p.* 16.) Achille au plus fort de ſon emportement contre Aga-» memnon, lui parle ainſi : mais j'ai » une choſe à te dire, & je te la confir-» merai par ſerment. Je te jure donc » par ce ſceptre qui, depuis qu'il a été » ſéparé du tronc de l'arbre qui l'a pro-» duit ſur les montagnes, ne pouſſe plus » de feüilles ni de rameaux, & ne re-» verdit plus, depuis que le fer l'a dé-» poüillé de ſes feüilles & de ſon écorce: » je te jure, dis-je, par ce ſceptre que » portent preſentement dans leurs mains » les Grecs, à qui Jupiter à confié les » loix & la juſtice ; & c'eſt le plus grand » ſerment que je puiſſe faire ; qu'un jour » viendra que les Grecs auront grand » beſoin d'Achille, & que tu ne pour-ras les ſecourir. „ Voilà dans le diſcours d'un homme en fureur une deſcription & ſix parentheſes qui font une peinture déplacée, & une mauvaiſe phraſe. Au L. 12. (*p.* 232.) Aſius ſe voyant re-» pouſſé dans un combat, en ſoûpire de » rage, & frappant la terre, il dit avec » une douleur mêlée d'indignation ; grand

grand Jupiter, vous eſtes donc devenu « un Dieu menteur comme les autres ; « car je ne m'attendois pas que les « Grecs réſiſtaſſent à cette attaque, & « qu'ils échappaſſent aujourd'hui de nos « mains : cependant, comme des abeil- « les qui ont bâti leurs ruches ſur une « roche eſcarpée, & qui ſe voyant aſſail- « lies par des chaſſeurs, n'abandonnent « pourtant point leurs maiſons, & dé- « fendent courageuſement leurs treſors « & leurs familles ; de même les Grecs, « quoi qu'ils ne ſoient que deux contre « ce grand nombre, ne veulent point « abandonner le paſſage, juſqu'à ce « qu'ils ayent perdu la vie, ou qu'on « les ait fait priſonniers. „ Voilà une comparaiſon bien convenable dans le diſcours d'un homme au deſeſpoir. Homére inſere quelquesfois de ſemblables parentheſes juſques dans des cris ; où elles ſont comme impoſſibles. Repreſentez-vous Menelas, qui au Liv. 17. (*p.* 73.) ſe met à crier de toute ſa force « pour eſtre entendu de toute ſon « armée, & qui dit : Princes & Chefs « qui recevez d'Agamemnon & de Me- « nelas la recompenſe de vos ſervices, « & qui commandez chacun vos Trou- « pes ; parceque Jupiter vous en a don- »

» né le commandement, car c'eſt de lui
» que viennent la dignité & la gloire;
» le combat eſt ſi allumé de tous côtez
» que je n'ai pas le temps de vous appel-
» ler tous les uns aprés les autres, que
» chacun vienne de lui-même faire ſon
» devoir. »

La plûpart des exemples précedents frappent les yeux par quelque abſurdité ſenſible; mais preſque tous les diſcours de l'Iliade ont un défaut plus imperceptible en lui-même, & qui neanmoins étant remarqué, contribuera beaucoup plus à faire connoître l'eſprit d'Homére. Ce défaut conſiſte en ce que ſes perſonnages ne diſent preſque jamais ce qu'ils doivent dire par rapport à l'occaſion preſente; c'eſt ce que nous appellons en François diſcours mal *dialoguez*, c'eſt-à-dire, qui ſe lient mal au fait dont il s'agit, ou à la choſe que l'on a dite, je ne parcourrai pas toutes les fautes de cette eſpece; mais le peu que j'en vais alleguer, éclairera le Lecteur ſur une infinité d'autres ſemblables. Au 1er Liv. (*p.* 11.) Achille reprochant à Agamemnon qu'il n'eſt venu à cette guerre que pour l'amour de lui, s'exprime ainſi: « Je n'ai aucun dé-
« mêlé particulier avec les Troyens, ils

ne m'ont jamais offenſé, ils n'ont em- «
mené ni mes bœufs ni mes haras, & «
ils n'ont jamais ravagé les fertiles «
plaines de Phtye: » Ce n'étoit point là non plus le ſujet de la guerre qu'Agamemnon & Ménélas venoient faire aux Troyens, & les deux freres ne ſe plaignoient point que les Troyens euſſent emmené leurs bœufs & leurs haras, ou ravagé leurs Provinces. Il s'agiſſoit de l'enlevement d'Héléne; ainſi, pour bien entrer dans le fait, Achille devoit dire là, comme ſur le Théâtre François :

Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſſeur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma ſœur ?

Mais la ſuite de la phraſe d'Homére eſt encore plus plaiſante. Entre les champs d'Ilion, dit Achille, & les campagnes « de Lariſſe, il y a trop de montagnes, « de forêts & de mers.» Ne croiroit-on pas ſur cela que Lacedemone où les Troïens étoient allez enlever Héléne, devoit être tout auprés de Troye. Cependant il y avoit prés d'une moitié plus loin de Troye à Lacedemone, que de Troye à Lariſſe. Je n'ai pas examiné ſi la Theſſalie enfermoit plus de montagnes & de foreſts que le Péloponéſe, mais je ſçai

bien que pour venir de la Phrygie dans le Péloponnéſe, il y avoit une fois plus de mer à traverſer que pour venir dans la Theſſalie.

Le même Achille répondant à la menace qu'Agamemnon lui a faite de lui enlever Briſéïs, dit (*p.* 12.) Quand » nous avons ſaccagé quelques Ville des « Troïens, jamais ma récompenſe n'a été » égale à la vôtre..... & il faut que je » me contente de ce qu'il y a de moins conſiderable. » Eſtoit-ce là en verité le ſujet de ſa plainte, lui qui a pour captive Briſéïs, une Princeſſe (3. 501.) qu'il trouve ſi belle, & qu'il aime comme ſa femme? Homére lui-même a ſenti cette incongruité, cette inconſéquence; & il a tâché de ſe remettre dans le fil de ſa matiere par une épithéte ſi ridicule, que Mᵉ D. l'a ſupprimée. Je reviens ſur mes vaiſſeaux, dit-il dans le grec, n'aïant qu'un preſent mince & chéri : ὀλίγον τε φίλον τε 167. Je croy auſſi-bien que Mᵉ D. qu'il valoit mieux laiſſer la faute que de la reparer de cette maniere.

Au L. 2. (*p.* 67.) Agamemnon préparant ſes troupes au combat, leur dit: » Qu'on ſe mette en état de ſoûtenir les » travaux de cette journée, car il n'y » aura pas un moment de relâche, juſ- » qu'à ce que la nuit vienne arrêter la

fureur des combattans. La ſueur per- «
cera aujourd'huy juſqu'aux boucliers, «
les mains ſeront fatiguées de donner «
des coups de pique, & les chevaux «
ſeront hors d'haleine de traîner ſi «
long-temps les chars au milieu des «
morts & du carnage. » Agamemnon détaille icy les circonſtances d'un combat futur, comme s'il étoit paſſé, & il ſemble qu'il veüille décourager ſes troupes : mais d'ailleurs ſe tenant ſûr de la promeſſe que Jupiter lui a fait faire par le ſonge, ſur quoy juge-t-il que les Troyens ſe deffendront juſqu'au ſoir ? il parle même comme ſi le combat encore indécis devoit eſtre interrompu par la nuit. Enfin, qui luy a dit que les Troyens ſortiront de leurs murailles, & ne l'attendront pas ſur leurs rempatts, comme ils ont fait juſqu'à preſent ? Compte-t-il déja ſur la fatuité générale du Poëme, ſelon laquelle de cent mille Grecs Achille ſeul eſt à craindre pour les Troyens ?

Au 24e Livre, Priam s'étant mis en chemin pour aller racheter le corps de ſon fils, trouve hors des portes de la Ville Mercure ſous la figure d'un mortel, qui luy demande s'il ſort d'Ilion, comme déſeſperant de s'y defendre de-

puis la mort d'Hector ? Là deſſus Priam demeure étonné que cet homme ſçache la mort d'Hector arrivée depuis douze jours. (375.) Qui eſtes-vous donc, *lui dit-il*, vous qui paroiſſez ſi bien informé du malheureux ſort de mon fils ?

Il en eſt à peu prés de même des diſcours des Dieux. Apollon dans le même Livre 24e ſe plaignant des indignitez qu'Achille exerçoit depuis douze jours ſur le corps d'Hector, reproche formellement aux Dieux aſſemblez, (*p.* 351) qu'ils condeſcendent à tous les emportemens d'Achille, & à la fin du même diſcours (352.) il dit : Mais qu'il » prenne garde de ne pas attirer ſur ſa tête le courroux des Dieux : » Comment l'attireroit-il par des emportemens auſquels ils condeſcendent tous ?

Le Poëte luy-même fait quelquefois dans ſon narré des contradictions avec les diſcours de ſes perſonnages; au L. 21. (*p.* 238.) il eſt dit qu'Apollon ayant refuſé le défi de Neptune, tourne ſes pas ailleurs ; car la honte & le reſpect l'empêchoient d'en venir aux mains avec le frere de ſon pere ; & dans l'inſtant même ſa ſœur Diane lui reproche de s'être vanté au milieu de l'Aſſemblée des Dieux, qu'il combattroit contre Neptu-

ne, & que tout le ciel ſeroit témoin de ſes grands exploits : voilà un Dieu bien reſpectueux pour le frere de ſon pere.

Ces dernieres objections paroîtront ſans doute legeres, & même frivoles à des Lecteurs prêts de juſtifier Homére ſur les fautes les plus énormes. Mais en verité, ſuis-je obligé de ne remplir ma Critique que d'exemples groſſiérement vicieux ? L'expoſition de ces ſortes d'exemples a une utilité de Philoſophie, parce qu'elle ſert à faire connoître la miſere de l'eſprit des hommes dans leurs préventions, & ſur tout dans leur admiration. Mais quelques remarques un peu plus fines peuvent avoir une plus grande utilité de poëtique, en établiſſant cette juſteſſe de penſée & d'expreſſion dont le défaut eſt le vrai caractere d'Homere. Car ſi le rideau de la prévention étoit une fois tiré, on trouveroit toutes ſes pages remplies de la derniere eſpece de fautes que nous venons de remarquer, ſans parler de toutes les autres. Le P. Rapin s'en étoit parfaitement apperçû, lorſqu'il oppoſe aux écarts d'Homére ce bon ſens exquis qui regnoit à Rome du temps d'Auguſte, « & qui étoit le caractére de tous les «

» habiles gens qui écrivoient alors, & » que nous regardons comme les ſeuls » modeles de la juſteſſe du diſcours, & » de cet art admirable d'écrire qui regne aujourd'huy parmy nous [a]. » Mais nous parlerons exprés de la compoſition & du ſtile d'Homere dans le dernier chapitre de cet Ouvrage.

a *Comparaiſon d'Homere & de Virg. in 4. p. 42.*

CHAPITRE IV.

Des Sentimens & des Moralités.

NOus joignons les ſentimens aux moralités, parceque les ſentimens étant les affections que le Poëte ou les perſonnages expriment à l'égard de quelques objets, ſont preſque toûjours conformes ou contraires à quelque regle de morale. Je commencerai neanmoins par les ſentimens d'Homére qui ne me paroiſſent vicieux que du côté de l'eſprit, ou par défaut de juſteſſe. Au Liv. 17. (*p.* 69. 70.) il eſt dit qu'Hector prit les armes immortelles du fils de « Thétis, que les Dieux qui habitent « le haut Olympe avoient données à Pe- « lée, & dont il avoit fait preſent à ſon « fils. Mais le fils, *ajoûte le Poëte*, n'eût « pas le bonheur de vieillir comme lui « ſous cette armure. „ Qu'importe qu'il vieilliſſe ſous celle-là, s'il en doit avoir une plus belle avant ſa mort? en effet, il n'auroit pas vieilli ſous cette premiere, quand il auroit vêcu cent ans. Ce trait n'échappe pas neanmoins à l'ad-

miration de Mr D. Homére, *dit-elle*, „ (3.440.) ne manque jamais de ſaiſir » les ſentimens tendres que les ſujets » qu'il traite peuvent fournir ; & cela » fait un effet charmant dans ſa Poë- » ſie. „

Le ſecond exemple d'un ſentiment faux ou pris à gauche, eſt encore plus remarquable : Enée au L. 20. (*p.* 192.) porte un grand coup de pique ſur le bouclier d'Achille ; Achille étonné, épouvanté ταρβήσας *v.* 263. de la vio- » lence du coup, avance le bras pour ſe » mettre hors d'atteinte ; car il ne dou- » toit point que la pique d'Enée ne per- » çât d'outre en outre le bouclier ; im- » prudent, *ajoûte le Poëte*, il ne fit pas » réfléxion que les preſens des Dieux ne » cedent point à toutes les forces des » hommes. „ Cet épiphonême, pour être ſenſé, devoit être appliqué à Enée ; im- prudent, qui ne ſçavoit pas que ſon coup ſeroit inutile, & que les armes d'un Dieu réſiſtent aux efforts des hom- mes. Car du côté d'Achille, outre la frayeur qui lui eſt imputée fort injurieuſement, il eſt abſurde de ſuppoſer qu'il oublie ſi-tôt la propriété de ſes ar- mes ; ou enfin ſon imprudence qui eſt heureuſe pour lui, & qui le trompe en

bien, ne mérite point ce ton compatissant que prend Homére.

A ce propos je me souviens d'un trait du 17e L. (*p.* 71.) où le Poëte dit qu'Hector nouvellement revêtu des armes d'Achille, se met à la tête des Troupes alliées, qui le voyant couvert de ces armes éclatantes, le prennent pour Achille; il assemble tous les Chefs, &c. Je ne décide rien sur ce sentiment qui est d'un goût ambigu, car si d'une part il fait quelque honneur à Achille, il semble d'un autre côté que les Troyens devoient fuir à la premiere apparence d'un homme dont la voix seule les met en désordre (*L.* 18. *p.*) 121. Mais un sentiment fort plaisant au sujet d'Achille, est celui d'Agenor (*L.* 21. *p.* 145.) qui ne peut se resoudre à prendre la fuite, sans s'estre mesuré auparavant avec le redoutable Achille: comme si la fuite par laquelle il a dessein de finir, ne devoit pas effacer toute la gloire de son attaque.

Ce n'est pas seulement dans les actions perilleuses qu'Homére prête à ses Héros des sentimens bas ou équivoques; il abandonne leur honneur en toute occasion. Ajax & Ulisse combattent dans les Jeux du 23e Liv. (*p.* 333.) Ils sou-

haittent ardemment de vaincre, non pour la gloire d'avoir abbatu un adverſaire illuſtre, comme l'auroit dit un autre Poëte, mais pour emporter le beau trépié. On répondra que le trépié eſt le ſigne de cette gloire : & je repliquerai que le Poëte peche du moins par le choix du tour & de l'image.

A l'occaſion des combats des jeux, je placerai ici une critique qui fera voir qu'Homére choque quelquesfois les ſentimens qu'il a fait naître lui-même dans ſes Lecteurs, au ſujet de ſes Héros. Dans la lecture entiére de l'Iliade, on ne prend pour aucun des perſonnages qui y paroiſſent autant d'eſtime que pour Ajax : Helene dit de lui au 3e Liv. (*p.* 112.) qu'il eſt un prodige de valeur, & un des plus forts rempars des Grecs. Pour moi je vais plus loin ; & ſur ſon caractere général, je le regarde comme un homme de guerre plein de probité, de bon ſens, & de courage, en un mot, comme le perſonnage le plus eſtimable du Poëme. Cette idée que j'ai d'Ajax tourne à l'avantage d'Homére, & marque qu'il a donné en général une ame & des entrailles à ſes perſonnages : puiſqu'on ne critique certains traits qu'il leur prête, que parce qu'ils ſont con-

traires à la notion générale qu'on a prise d'eux dans son Poëme. Voici, par exemple, au sujet d'Ajax un incident qui blesse en même-temps & la vrai-semblance de la chose, & l'inclination du Lecteur. Dans les jeux du 23e Liv. Ajax fait l'honneur à Achille de se presenter à trois differens combats. Dans le premier, il a affaire à Ulisse, & paroît vaincu par lui : puis qu'Ulisse le fait tomber, au grand étonnement des spectateurs. (*p.* 334.) On répondra sans doute à cela que le Poëte donnant l'avantage à Ulisse sur Ajax, a voulu marquer l'avantage de l'adresse sur la force. Je serai toûjours fâché qu'Ajax ait été choisi pour l'exemple désavantageux de l'apologue ; dautant que je préfere de beaucoup la noble & courageuse simplicité d'Ajax, à la prudence ambiguë & suspecte d'Ulisse. Je ne dis rien du second combat où Diomède (*p.* 340.) met Ajax en péril de sa vie, quoique le Lecteur eût souhaité de voir jusqu'au bout la balance égale entre ces deux Héros : mais je ne puis retenir mon indignation, quand je vois Ajax vaincu par Polypœte, (*p.* 342.) un des hommes les plus inconnus de tout le Poëme. C'est un manque de varieté d'avoir introduit

trois fois de ſuite le même perſonnage ; mais c'eſt un manque de goût & de ſentiment, d'avoir introduit une ſeule fois un tel perſonnage pour être vaincu.

Le Poëte preſente quelquefois les ſentimens des Dieux ſous un aſpect auſſi déſavantageux que ceux des hommes. Au 24e Liv. Priam veut faire preſent d'une coupe à Mercure qui s'offroit à lui pour guide, ſous la figure d'un jeune Officier de l'armée d'Achille. Mercure luy répond (*p.* 376.) Vous voulez me tenter, Seigneur, parceque vous me voyez jeune ; mais n'eſperez pas de me perſuader ; je ne recevrai point ce riche preſent en l'abſence d'Achille : je connois mon devoir, je crains & je reſpecte trop mon Roi pour le voler ſi indignement. Mercure porte ici la fidelité juſqu'au ſcrupule ; mais auſſi-tôt aprés il ajoûte : Achille ne manqueroit pas de me punir d'une avarice ſi ſordide : voilà le diſcours d'un Prince bien né finiſſant par le trait d'un vil eſclave, & des principes d'honneur changez tout d'un coup en la crainte des étrivieres.

Homére a encore moins d'égard aux bienſéances qu'à l'honneur dans les ſen-

timens de ſes perſonnages. Le combat ſingulier de Paris avec Menelas étant reſolu, on entend les Grecs & les Troyens qui diſent à haute voix [a]: Puiſſant Jupiter, qui avez un Temple ſur le « Mont Ida, & qui eſtes environné de « majeſté & de gloire, faites que l'au- « teur de cette funeſte guerre & des « maux qu'elle a déja cauſé aux Grecs « & aux Troyens, tombe ſous les coups « de ſon ennemi, qu'il deſcende dans « le Royaume de Pluton; & qu'aprés « ſa mort nous puiſſions faire une paix « ſolide & durable. „ Que deviendra en vérité le pauvre Paris, en ſe voyant ainſi chargé des imprécations des deux armées! je ne conçois point comment il peut ſe reſoudre à combattre. Les Troyens font même par cette priere une inſulte griéve à Priam qui vient de marquer (*même p.* 117.) la tendreſſe qu'il avoit pour ſon fils : il y auroit eu ſans contredit plus de bienſéance & plus de délicateſſe dans la peinture, ſi le Poëte avoit dit que les Troyens faiſoient dans le fond de l'ame le même vœu que les Grecs, quoiqu'ils ne le prononçaſſent point, par conſideration & par reſpect pour leur Roi.

[a] *au livre 3. page* 117.

D'autres fois Homére fait dire des duretés en maniére de careſſes. Au 21 Liv. Junon parlant à Vulcain lui dit à la lettre levez-vous mon boiteux mon fils ὀρσεο κολλυπόδιον, ἐμὸν τέκος. φ. 331. Mᵉ D. rapporte là-deſſus une réfléxion de Plutarque, qui dit que Junon appelle ſon fils *boiteux* pour le careſſer; & qu'Homére a voulu par là ſe moquer de ceux qui ont honte de tels défauts; n'eſtimant ni reprehenſible ce qui n'eſt point honteux, ni honteux ce qui ne vient point de nous, mais de la fortune: cependant je n'ai oſé, *ajoûte-t-elle*, conſerver cela dans la traduction, » car nôtre mot, *boiteux*, & le terme » Grec κολλυπόδιον ſont deux termes bien » differents: cela eſt ſenſible à l'oreille la moins délicate. » J'aurois juſtifié cet endroit d'Homére en alleguant la liberté d'une mere à l'égard de ſon fils; liberté qui marque même ici un tendre ſouvenir de ce que ce fils n'eſt devenu boiteux, que pour avoir voulu la défendre. Mais Plutarque & Mᵉ D. ont jugé à propos de faire de cette liberté une loi générale qui eſt abſolument fauſſe; car bien qu'on n'ait pas lieu de rougir des défauts corporels, & qu'il faille les ſupporter de bonne grace; ce-

pendant comme par eux-mêmes ils ſont affligeants, la politeſſe fondée ſur l'humanité veut qu'on n'en rappelle point inutilement l'idée à ceux qui les ont. Le beau ſon du mot Grec κολλυτοδίων permettoit peut-eſtre à Homére de l'employer en parlant lui-même, comme il l'a fait au 18e Livre(σ.) 371. mais ce n'étoit pas une raiſon de le faire dire par un de ſes perſonnages à un autre.

Voici encore un endroit d'Homére, où l'un de ſes perſonnages, c'eſt Agamemnon, voulant marquer à Neſtor un ſentiment de reconnoiſſance, lui dit une choſe incongrue en elle-même, & déſobligeante à l'égard de Neſtor. (*L. 2. p. 66.*) Agamemnon ayant goûté differens avis que Neſtor lui avoit donnez pour l'attaque qu'on méditoit, lui dit: ſage Neſtor, vous ſurpaſſez aſſu- « rement tous les Grecs dans la ſcience « de bien parler, plût au grand Jupiter, « à Minerve, & à Apollon que j'euſſe « dans mon armée dix hommes comme « vous pour le conſeil; la Ville de Priam « tomberoit bien-tôt. Là-deſſus Me D. « fait cette remarque: (350.) Agamem- « non ne deſire pas dix Achilles, ni dix » Ajax; mais dix Neſtors; tant il met la « prudence au-deſſus de la valeur & de «

la force. „ Pour moi, je fais une remarque toute contraire à celle-là ; & je prétends qu'Agamemnon devoit ſouhaitter dix Achilles & dix Ajax, & ne devoit ſouhaitter qu'un Neſtor. Je ſçai fort bien qu'en général, & quand il s'agit de gens ordinaires, dix conſeils valent mieux qu'un, mais je ſçai auſſi qu'une bonne tête eſt capable de conduire ſeule des milliers d'hommes ; & qu'au contraire le plus vaillant homme du monde ne peut rien tout ſeul pour une bataille ou pour un ſiége. Mais quoi qu'il en ſoit du fond de la choſe, je ſoûtiens que c'eſt mettre un diſcours groſſier & déſobligeant dans la bouche d'un Roi, que de lui faire dire à un ſage Miniſtre, qui vient de lui donner d'excellens conſeils : Plût à Dieu que j'euſſe auprés de ma perſonne dix hommes comme vous, puiſque le remerciement convenable en cette occaſion, eſt de lui marquer plûtôt qu'il croiroit n'avoir beſoin que de ſes lumiéres, pour gouverner le monde entier. Au contraire rien n'eſt plus gratieux pour un ſoldat, ou pour un officier regardé ſeulement comme homme de main, que de s'entendre dire par ſon Prince : plût à Dieu, que j'euſſe dans mon armée dix hom-

mes ou même dix mille hommes comme vous ; parceque le brave ſoldat ou le brave officier ne prétend pas ſuffire ſeul pour une expedition militaire. Le Taſſe a imité cet endroit au Chant 7e, mais par la loi de changer tout ce qu'on emprunte d'Homére, il fait tomber ſur la valeur ce que Homére fait tomber ſur la prudence. Et Godefroy dit à Remond Cant. 7. ſt. 69.

O pur haveſſi fra l'Etate acerba,
Diece altri di valore al tuo ſimile.

Enfin on ne peut ſouffrir la loüange que Me D. donne ici à Homére de préferer la prudence à la valeur ; puiſque le Poëme entier eſt fait pour mettre la valeur ou plûtôt la brutalité d'un ſeul fou au-deſſus de la prudence de Neſtor, & de tous les Chefs de l'armée Grecque: car enfin les conſeils de ce Héros ne procurent point aux Grecs une victoire attachée au ſeul bras d'Achille, par la ſuppoſition ridicule & pernicieuſe que nous avons aſſez combattuë.

Voici d'autres exemples de ſentimens où le cœur a plus de part que l'eſprit, & qui ont un rapport ſenſible à la morale. Achille au 19e L. (*p.* 169) dit au ſujet de Patrocle mort ; ah quel

» coup funeſte ! jamais je ne pouvois
» recevoir une plus mortelle douleur,
» non pas même quand on m'auroit an-
» noncé la mort de mon pere, qui dans
» ſon Palais à Phtie ſe laiſſe peut-être
» conſumer au regret de ne m'avoir pas
» auprés de lui .... mon cher Patrocle,
» je n'aurois pas été plus ſenſible à la
» perte de mon fils, ſi tant eſt que mon
» cher Neoptoleme vive encore. » Il n'eſt point d'homme doüé de quelques mœurs, que cette double comparaiſon ne revolte. Mᵉ D. en prend neanmoins la défenſe ; mais ce n'eſt plus en diſant qu'Achille eſt un fou, un homme vicieux qui ne connoît ou qui ne ſuit aucun ordre ou aucune regle dans ſes ſentimens, non plus que dans ſes actions, ou du moins en l'excuſant par l'excez de la douleur qui ne garde pas toûjours de juſtes meſures. Elle prétend ſoûtenir le fond de la choſe. Achille, *dit-elle*, (ſ. 502.) préfere donc ici ſon ami, non-
» ſeulement à ſon fils, mais auſſi à ſon
» pere : on peut aimer un ami plus qu'un
» fils, *continuë t-elle*, mais il eſt dé-
» fendu de l'aimer plus ou même au-
» tant qu'un pere. » Mᵉ D. me permettra de l'arreſter ſur la premiere partie de ſa propoſition ; & de lui dire que

dans l'ordre de la charité, nous ſommes obligez d'aimer les hommes, à proportion qu'ils nous ſont plus étroitement liez par le ſang, préferablement à ceux même qui vaudroient mieux qu'eux : *charitas magis debet haberi ad propinquiores quàm ad meliores* [a]. Et bien loin qu'il ſoit permis d'aimer un ami plus qu'un fils ; on doit à ſon fils, dans l'état ordinaire des choſes, la préference des ſoins ſur ſon propre pere, auquel on doit cette préférence dans le cas unique de l'extrême neceſſité [b] : mais on n'apprend pas ces diſtinctions là dans Homére. Me D. qui le prend pour ſon Caſuiſte, en ſçait beaucoup plus que lui ; puiſque dans la ſeconde partie de ſa propoſition qui eſt vraïe, elle avoüe qu'il eſt défendu d'aimer un ami plus, ou même autant « qu'un pere ; pendant qu'Homére nous « fait voir ſon Héros égalant Patrocle « à ſon pere auſſi nettement qu'à ſon « fils. Ce n'eſt pas dit Me D. (*ib.*) qu'il nous donne Achille pour un fils déna- « turé ; mais ſon pere eſt accablé d'an- « nées, Patrocle étoit jeune, il auroit « ſervi de pere à Neoptoleme, Homére « eſt admirable pour ſes ſentimens, & il «

a *D. Th. ſec. ſec. q. 26. art. 7.*
b. *Id. ib. art. 8. & 9.*

ſuit toûjours la nature.„ Aprés une défenſe comme celle-là, je ſuis trés-perſuadé que le diſcours d'Achille paroîtra beaucoup plus mauvais qu'auparavant.

Mais d'où vient que Mᵉ D. qui eſt ſi relâchée à l'égard d'Achille, eſt ſi ſévére à l'égard de ſes captives qui étoient en pleurs autour du corps de Patrocle? » Sous pretexte de le pleurer, dit Ho» mére L. 19. (*p.* 168.) elles pleuroient leurs propres malheurs. » Selon mon goût particulier, voilà le trait le plus fin qui ſoit dans toute l'Iliade; rien n'eſt plus naturel que l'image que le Poëte nous preſente de ces pauvres filles, qui ſe trouvant depuis aſſez long-temps entre les mains d'un vainqueur, renouvellent leurs larmes à l'occaſion des nouveaux objets de triſteſſe qui les environnent, quoiqu'elles y priſſent peu de part. Quel tour donne à cela Mᵉ D? » Elle dit (3. 501.) qu'Homere ajoûte » ce trait pour relever le caractére de » Briſéïs, & pour faire ſentir la diffe» rence qu'il y avoit d'elle aux autres » captives. Briſéïs, comme une Prin» ceſſe bien née, pleuroit veritable» ment Patrocle par reconnoiſſance; & » les autres, en faiſant ſemblant de

» pleurer, ne pleuroient que par intereſt. » Quoi! ces captives étoient obligées de pleurer ſincérement un homme qui avoit aidé Achille à maſſacrer leurs parens, & à leur ravir leur virginité! C'eſt Briſéïs qui oublie ce qu'elle doit au ſouvenir de ſa Patrie, & qui a, pour pleurer Patrocle, l'interêt viſible & illicite qu'elle vient d'exprimer, en diſant qu'il lui promettoit de lui faire épouſer Achille. Me D. en convient elle-même par cette étrange remarque. (3. 500.) On s'étonnera peut-être qu'une Princeſſe bien née comme Briſéïs, le jour même que ſon pere, ſes « freres & ſon mari furent tuez par A- « chille, ſe laiſſât conſoler, & même « flatter par l'eſperance de devenir l'é- « pouſe de leur meurtrier. Mais telles « étoient les mœurs, comme l'hiſtoire « ancienne en fait foy, & un Poëte les « repreſente telles qu'elles ſont : Mais « s'il falloit les juſtifier, on pourroit « dire que l'eſclavage étoit alors ſi dur, « qu'en verité une Princeſſe comme Bri- « ſéïs étoit pardonnable d'aimer mieux « devenir la femme d'Achille que ſon « eſclave. » Quelle grandeur, des ſentimens contraires à ceux-là n'ont-ils pas donnée à l'Andromaque de Racine?

Nous avons commencé ce chapitre par les ſentimens détachez des moralitez ; nous l'avons continué par les ſentimens mêlez aux moralitez ; nous le finirons par les moralitez qui n'ont pas de rapport aux ſentimens. Il ne s'agit point ici de la morale qui eſt répanduë dans tout le Poëme, ou qui reſulte de ſa conſtitution ; cette matiere a été amplement traitée dans la troiſiéme partie de cet ouvrage ; je ne parlerai que de quelques points de morale qui ſont exprimez en divers endroits de l'Iliade, ou que Mr. D. en tire par interpretation.

Il y a dans l'Iliade des maximes ou des ſentences qui ſont bonnes. Quel que ſoit ce mérite, il ne faut pas le refuſer à Homere. Le bon avis, dit Neſtor à Agamemnon Liv. 9. (*p.* 80.) dés « que vous l'aurez ſuivi, deviendra le » vôtre, & vous fera autant ou plus » d'honneur qu'à celui qui l'aura donné. » C'eſt ſouvent une marque de gran- » deur & de force que de changer, dit » Iris à Neptune au Liv. 15. (*p.* 357.) » C'eſt un grand avantage, répond Neptune à Iris, L. 15. (*p.* 358.) quand » ceux qui nous portent des ordres, ſont » capables de nous donner en même temps

temps de ſages conſeils. » C'eſt ainſi que devroient être toutes les moralitez d'Homére, claires, ſenſées & bien priſes dans le ſujet à l'occaſion duquel il les dit: mais c'eſt ce qui leur manque preſque toûjours. Je n'en veux pour preuve que les maximes mêmes que je viens de rapporter, qui étant claires, ſenſées & propres au ſujet dans la traduction ornée de Mᵉ D. n'ont point ces qualitez dans le texte. La premiere,

σέο δ' ἔσσεται ὅ, τιν κεν ἀρχὴν ὄ. 102.

Tuum erit, quodcumque quis inceperit.

a jetté les Scoliaſtes en differentes interpretations, dont la plus naturelle me paroît être celle-cy. C'eſt pour vôtre avantage que l'on aura parlé. La ſeconde,

στρεπταὶ μέν τε φρένες ἐσθλῶν ὄ. 203.

Mutabiles quidem mentes bonorum.

ſignifie à la lettre, les eſprits des bons ſont changeans, ce qui dans cet énoncé eſt une fauſſeté pernicieuſe. La troiſiéme enfin,

ἐστλὸν καὶ τὸ τέτυκται, ὅτ' ἄγγελος
ἄσιμα εἰδῇ. ὄ. 207.

Benè verò id agitur, cùm nuncius æquitatem novit.

c'eſt un grand bonheur lorſqu'un en-

voyé connoît ce qui eſt juſte, n'eſt qu'une propoſition vague qu'on peut appliquer à tout.

Homére a d'autres maximes qui étant bonnes en elles-mêmes, ſont gâtées par l'application qu'il en fait. Cette application rend quelquefois la maxime pernicieuſe, comme la condeſcendance mutuelle que Junon propoſe à Jupiter au L. 4. condeſcendance loüable en general, mais trés-vicieuſe, en l'appliquant aux deſſeins injuſtes de l'un & de l'autre: Nous en avons parlé ailleurs. D'autres fois l'application rend ſeulement la maxime fade; telle eſt cette ſentence d'Antiloque au ſujet d'Eumelus, dont le char s'étoit briſé dans les Jeux du 23e L. Que n'adreſſoit-il ſes » prieres aux Dieux immortels, il ne ſeroit pas arrivé le dernier: (*p.* 322.) Me D. dit là-deſſus, (3. 581.) Ce paſſage eſt « remarquable, car Homére y enſeigne » bien formellement que les hommes » ne peuvent réüſſir dans leurs deſſeins que par la priere. » Cela eſt fort bien dit en general; mais par rapport à l'occaſion preſente, j'en concluërois que ſi tous les combattans avoient adreſſé leurs prieres aux Dieux immortels, aucun ne ſeroit arrivé le dernier,

ce qui eſt ridicule : il faut avoir bien plus de ſens qu'Homére, pour parler de la priere en termes juſtes. Mᵉ D. établit (1. 283.) que les prieres raiſonnables ne ſont jamais rejettées dans Homére ; ce Poëte voulant enſeigner par là que Dieu ne refuſe d'exaucer que ceux qui luy adreſſent des prieres injuſtes : cependant ce Poëte donne comme trés-juſte la priere que les Grecs & les Troyens font contre Paris, au moment qu'il va combattre Menelas : Que l'auteur de cette funeſte guerre... « deſcende dans le Royaume de Pluton, « & qu'aprés ſa mort nous puiſſions « faire une paix ſolide & durable. » Cette priere qui n'eſt nullement exaucée, & pluſieurs autres ſemblables, font voir qu'Homere ne veut rien enſeigner, ou qu'il n'enſeigne rien, & que c'eſt bâtir ſur un ſable mouvant, que d'établir quelque principe de morale ſur la conſtitution de ſon Poëme, ou ſur les faits particuliers qu'il y fait entrer.

Homére s'entend encore moins à recommander la juſtice que la priere. Dans un feſtin des Dieux dont il eſt parlé au 15. L. (*p.* 350.) Junon ne reçoit la coupe que de la main de Themis ; Homere voulant faire entendre par cette fiction,

» dit Mᵉ D. (2. 597.) que de toutes » les vertus celle qui convient le plus » aux Rois, & qui eſt d'un plus grand » uſage dans toutes les occaſions, c'eſt la juſtice. » C'eſt une choſe aſſez remarquable, *continue Mᵉ D.* (*ib.*) Homere » feint que Themis préſide aux feſtins » des Dieux, pour faire entendre qu'à » plus forte raiſon doit-elle préſider aux feſtins des hommes. » Pourquoy *à plus forte raiſon*, eſt-ce que les hommes doivent être plus juſtes que les Dieux? Mais c'eſt une choſe fort remarquable ſans doute, qu'Homere qui dépoüille de toute juſtice les actions des Dieux & des hommes dans tout ſon Poëme, ne lui laiſſe de place que dans les feſtins; la voilà plaiſamment refugiée. Aprés tout, ce n'eſt là qu'une interpretation de Mᵉ D. & le texte d'Homere ne fournit pas abſolument cette idée, qui ne lui feroit pas beaucoup d'honneur. Mᵉ D. lui en prête d'autres qui lui feroient veritablement tort, s'il les avoit euës. Au Liv. 9. (*p.* 84.) Agamemnon dit en parlant de pluſieurs » Villes qu'il promettoit à Achille ſes » peuples gouvernez juſtement ſous ſon » ſceptre, lui payeront avec joye de riches tributs » Sur quoi Mᵉ D. fait cette

remarque : (2. 444.) Voici un grand Roy qui reconnoît que les tributs « que les peuples païent aux Rois, ſont le « prix de la juſtice que les Rois rendent « aux peuples, & c'eſt pourquoi les Grecs « appelloient ces tributs θέμιστας, com- « me qui diroit les prix de la Juſtice. » Rien n'eſt moins convenable que de regarder les tributs comme le prix de la juſtice que les Rois doivent à leurs peuples. Les Rois auſſi-bien que les Magiſtrats, doivent rendre la juſtice ſans intereſt, & elle n'eſt point à prix d'argent. Le nom de θέμιστας qu'on a donné aux tributs, marque qu'il eſt juſte de les payer au Prince, *quæ ſunt Cæſaris, Cæſari* : c'eſt pour cela que nous les appellons encore les droits du Roy : mais cela ne dit point qu'ils ſoient le prix du droit ou de la juſtice que le Roy fait exercer, l'un eſt bien différent de l'autre. Agamemnon même en diſant que des peuples gouvernez juſtement payent le tribut avec joye, ne dit point du tout que les tributs ſoient le prix de la juſtice ; l'un ne ſuit point de l'autre.

Mais enfin Mᵉ D. repare amplement le tort qu'elle fait à Homére, lorſqu'elle luy prête de mauvaiſes maximes auſ-

quelles il n'a point penſé, en luy en prêtant bien plus ſouvent de bonnes auſquelles il a penſé encore moins, comme lorſqu'au L. 6. (*p.* 243.) Helenus charge Hector de dire à Hécube qu'elle choiſiſſe dans ſon Palais le tapis le plus grand, le plus magnifique & le mieux travaillé pour l'offrir à Minerve. Le Poëte nous enſeigne par là, » *dit Mᵉ D.* (493. 494.) que lorſqu'on » offre quelque choſe à Dieu, il faut » que ce ſoit non ſeulement ce qu'on » a de meilleur & de plus beau : mais » ce qu'on aime le plus, & qu'on le » prenne non chez les autres, mais » chez ſoy ; c'eſt pourquoi il a dit *qu'elle choiſiſſe dans ſon Palais.* » Si cette derniere circonſtance nous eſt ſuffiſamment enſeignée par là ; la même morale ſe tirera de tous les récits d'offrandes, où les Auteurs auront employé par hazard ou autrement le pronom poſſeſſif *ſon ſa ſes.* Si Homére avoit eu la penſée que Mᵉ D. lui donne, & qu'il eût voulu l'exprimer par un exemple ; je crois en vérité qu'il auroit été aſſez judicieux pour ſuppoſer qu'un preſent pris ailleurs que dans la maiſon de celui qui l'offre, auroit été refuſé par la divinité invoquée ; au lieu qu'ici

il eſt marqué formellement (*p.* 259.) que Pallas rejetta la priere que la grande Prêtreſſe lui fit de la part d'Hecube ; quoique ſon preſent eût été pris chez elle, & non chez les autres. On pourroit faire reſſouvenir Mᵉ D. en bien des occaſions de ce qu'elle dit elle-même d'une certaine interprétation d'Euſtathe qui lui a paru forcée : une marque « ſure, *dit-elle*, que ce ne peut eſtre « la penſée d'Homére, c'eſt qu'il faut « faire une extrême violence au texte « pour l'y trouver. »

En général, il ne faut point chercher une morale bien profonde dans les premiers Auteurs de l'antiquité profane. La morale eſt une des ſciences qui doit le plus au progrez des temps, non par rapport à ſes premiers principes que le Créateur a gravé dans le cœur de l'homme en le formant ; mais par rapport à ſon détail & à ſa fineſſe. Ainſi on ne doit point eſtre ſurpris de trouver dans les plus anciens Grecs une morale ſi nuë, & ſi bornée. Il falloit poſer alors ces fondemens qui ne nous paroiſſent aujourd'hui que des lieux communs ; & ils ſuffiſoient d'ailleurs pour des hommes auſſi ſimples dans leurs vertus, que groſſiers dans leurs vices. Mais

d'un autre côté nos Ecrivains ne doivent pas s'en tenir aux ſeuls principes des anciens. La difference des temps demande que les Ecrivains modernes fourniſſent des conſeils plus fins pour des cas plus difficiles. C'eſt un des endroits par leſquels nôtre Tragedie s'eſt infiniment élevée au-deſſus de la Grecque, ſur tout dans les Tragedies de Corneille, qui ayant tiré ſes beaux ſujets de l'hiſtoire Romaine, y a fait entrer une Politique abſolument inconnuë à la premiere antiquité. La naiſſance de cette politique n'eſt peut-eſtre pas un avantage pour le genre humain ; mais c'eſt une gloire pour certains Auteurs de l'avoir connuë, & ſur tout d'avoir fourni des regles, ſoit pour la rectifier, ſoit pour s'en défendre.

CHAPITRE V.

DES COMPARAISONS.

ON n'a jamais vû de Poëme plus rempli de comparaiſons que l'Iliade : c'eſt un de ſes principaux agrémens, diſent quelques-uns. Je le veux ; mais c'eſt à mon ſens une tres-mauvaiſe marque pour un Poëme, lorſque l'abondance de comparaiſons fait un de ſes principaux agrémens. Si la Fable étoit heureuſement imaginée, la narration trés-intereſſante, & les ſentimens bien étalez, au lieu de trouver les comparaiſons ſi agréables, on ſouffriroit impatiemment d'eſtre détourné ſans ceſſe par des images étrangeres. En liſant le 4e Livre de l'Eneïde, l'infortune de Didon m'occupe tellement, & je me ſens entraîné avec tant de force vers la fin de ſon hiſtoire, que je n'aime point à y trouver certaines comparaiſons que Virgile paroît n'avoir données qu'à l'imitation d'Homére ; comme celle d'une Biche, qui a été bleſſée par un Chaſſeur, celle d'une Bacchante agitée par

le Dieu qui la poſſede. Dans Homére au contraire comme ſon Poëme eſt fort long pour ſon ſujet, que l'on ne ſçait pour qui s'y intereſſer, & que l'ennuyeux objet des combats s'y preſente par tout, on accepte volontiers les comparaiſons ; elles délaſſent, elles amuſent, elles brillent même, & on eſt porté à les préferer au fond & à l'eſſentiel du Poëme.

Mᵉ D. (1. 327.) obſerve aprés un Scoliaſte que des 24. Liv. de l'Iliade, le premier eſt le ſeul où il n'y a pas la moindre comparaiſon. Cela prouve, *continue-t-elle*, qu'Homére a cru que » les commencemens du Poëme épique » ne ſçauroient eſtre trop ſimples, & » que les grandes figures ne ſont de ſaiſon, qu'aprés que le fait eſt bien expoſé & le Lecteur inſtruit. Cependant, » *ajoute-t-elle*, Virgile n'a pas ſuivi cette methode ; il n'a pas fait difficulté » de jetter dans ſon premier Livre de » l'Enéide trois ou quatre belles comparaiſons. Mais ce qui me perſuade » que la ſimplicité d'Homére eſt préferable, c'eſt qu'il ne s'en eſt pas éloigné non plus dans ſon Odiſſée, où le » premier Livre n'a pas une ſeule comparaiſon ; il n'y a qu'une ſeule image

paſſée en trois mots comme dans le « premier Livre de l'Iliade. Cette con- « duite, *conclut-elle*, pourroit peut-être « tenir lieu d'un précepte. „ A ce précepte de prévention j'opoſe une maxime de raiſon : il vaudroit beaucoup mieux qu'il y eut dans un premier Livre quelques comparaiſons bien placées, que d'en charger tellement les Livres ſuivants, qu'elles y énervent la narration, & y étouffent le ſujet principal.

Cependant quoiqu'il y ait dans Homére un trés-grand nombre de comparaiſons, les ſujets dont il les tire ſont extrêmement bornez ; car la chaſſe d'une part, & les orages de l'autre les fourniſſent preſque toutes. Dans la chaſſe je fais entrer le Lion, le Sanglier, & le Taureau furieux, où pourſuivis par les Chaſſeurs, où faiſant fuir les Bergers ; ſans oublier l'Aigle & le Vautour qui ſe jettent ſur leur proye. Sous les orages, je comprens les vents & leurs effets, comme les tempeſtes, & même les incendies : j'y joints les neiges amoncelées, les fleuves enflez, & la mer irritée : ces objets qui ſont fort bons à peindre une fois ou deux dans un grand Poëme, étant d'eux-mêmes fort chargez & fort confus, augmentent quel-

quefois au lieu de diminuër l'ennuy des combats à l'occaſion deſquels Homére nous les preſente.

Les comparaiſons dans tout Ouvrage ſérieux doivent avoir deux qualitez ; la Juſteſſe & la Nobleſſe. La premiere eſt la plus indiſpenſable, & elle fournit ſeule le plaiſir propre qu'on attend d'une comparaiſon. Mᵉ D. l'attribue principalement à celles d'Homére. Voilà, » *dit-elle*, pour faire ſentir la juſteſſe » d'Homére [a], cette comparaiſon eſt » trés-juſte [b], cette comparaiſon eſt » fort vantée à cauſe de ſon exacte juſ» teſſe [c]. „ Tout cela prouve que nous ne ſommes point, nous autres modernes, ſi extraordinaires & ſi ridicules, quand nous demandons de la juſteſſe dans les comparaiſons ; Mᵉ D. a la-deſſus les mêmes principes que nous. Il eſt vray qu'on trouve auſſi dans Mᵉ D. (3. 436.) » que lors qu'Homére fait des compa» raiſons imparfaites, c'eſt à-dire, qui » ne conviennent qu'à un ſeul égard ; » ce n'eſt pas qu'il manque de genie & » de force pour en trouver d'entiere» ment juſtes ; mais c'eſt que celles-là » ont auſſi leur beauté : „ ainſi comme

a 1. 392.
b 1. 334.
c 2. 541.

on ne peut point s'arreſter au témoignage de Mr D. qui a deux poids & deux meſures en faveur d'Homére, c'eſt à nous à examiner le fait en lui-même. Je n'ay pourtant pas envie de parcourir toutes les comparaiſons de l'Iliade ; & avoüant d'ailleurs qu'il y en a de trés-heureuſes, je vais prouver ſeulement qu'en ce genre, Homére n'a pas l'eſprit plus juſte qu'en tout autre.

Quand Homére ſe jette dans une comparaiſon, il oublie ſouvent à quel titre il reçoit dans ſon Poëme l'objet dont il la veut tirer, & il allonge tellement la deſcription de cet objet, que le point de la comparaiſon demeure totalement confondu & enſeveli dans les circonſtances de la deſcription. Nous ne recevons point là-deſſus la juſtification de Mr Deſpreaux [a], qui dit, que dans l'Epopée les comparaiſons « ne ſont pas ſeulement miſes pour é- « claircir & pour orner le diſcours, mais « encore pour amuſer & pour délaſſer « l'eſprit du Lecteur, en le détachant « de temps en temps du principal ſu- « jet, & en le promenant par d'autres « images agréables. » Malheur au Poëme, comme nous l'avons déja dit, qui

a. *Reflex. 6. ſur Longin.*

ne trouvera pas ce ſecours dans ſon propre fond & dans ſes Epiſodes naturels: ainſi je ſoutiens que les comparaiſons ne doivent ſervir qu'à éclaircir & à orner le diſcours. Mettez dans tout leur jour les circonſtances d'une comparaiſon qui ont du rapport à la choſe comparée ; mais éloignez toutes les autres : on dit tous les jours à des eſprits pointilleux qu'il ne faut pas examiner à la rigueur toutes les parties du ſujet d'où l'on tire une comparaiſon, parce qu'en ce ſens toute comparaiſon boite : combien donc eſt ridicule un Poëte qui me preſente lui-même ces parties de rebut qui font boiter ſa comparaiſon ? Le défaut d'Homére à cet égard paroît ſur tout dans ces comparaiſons, où l'expoſition remplit ſept ou huit Vers plus ou moins, & où l'application n'en tient qu'un ; parceque de toutes les circonſtances de la comparaiſon, il n'y en a qu'une qui convienne à ſon deſſein. En voici un exemple. (*L. 5. p. 207.*) Les deux Ajax, Uliſſe » & Diomède, exhortent les Grecs. » Toutes ces Troupes pleines d'ardeur » & de courage, ne redoutent ni les for» ces des Troyens, ni leurs cris, ni leurs » bravades ; elles les attendent de pied

ferme ; ſemblables à ces gros nua- « ges que le fils de Saturne aſſemble « quelquesfois, & retient ſur les cimes « des montagnes, pendant que les ſouf- « fles du violent Borée & tous les au- « tres vents orageux ſont endormis : « car aprés leur réveil, leurs horribles « ſifflements ont bien-tôt écarté & diſſi- « pé cet amas de nuées obſcures ; tels les « Grecs attendoient de pié ferme le choc « des Troïens. » Mr D. prend un tour par- ticulier pour juſtifier ce détail inutile ; c'eſt de l'appliquer à ce qui arrivera dans la ſuite du Poëme. Cette image eſt belle & noble, *dit-elle*, ſur l'exemple precédent (1. 468.) & on la trouve d'autant plus juſte dans la ſuite « qu'on voit qu'elle a annoncé la fuite « des Grecs, & que les Troyens ſont « comparez au Borée & aux autres « vents orageux qui diſſipent les nuages. Mais il arrive quelquefois à Homére de charger ſes comparaiſons d'un détail non-ſeulement inutile, mais faux, & contraire à l'evenement futur. Au L. 4. par l'exemple (*p.* 159.) le Poëte dit, comme lorſque le violent Zephyre exerce ſa tirannie ſur la vaſte mer, on voit d'abord les flots s'amoncéler, au milieu de la plaine liquide, & venir

les uns ſur les autres ſe briſer contre le rivage avec de longs mugiſſements ; ou luttant contre un orgüeilleux rocher qui s'oppoſe à leur furie, & s'élevant comme des montagnes, on les voit enfin vaincre ſes efforts, & les couvrir d'algue & d'écume : telles on voyoit s'avancer les nombreuſes Phalanges des Grecs qui marchoient au combat.» Mr D. apprendra au lecteur le défaut de cette comparaiſon en la loüant. Voicy, » *dit-elle*, (1. 428.) une comparaiſon » bien ſinguliere : Homére compare les » Troupes Grecques aux flots qui pouſ- » ſez par le vent du couchant s'amon- » celent au milieu de la mer, & vont » ſe briſer contre le rivage : & comme » cette image donne une idée déſavan- » tageuſe, & qui ne répond pas à l'é- » venement, car les Grecs pouſſent les » Troyens, il la corrige & la releve en » ajoûtant que ces mêmes flots lut- » tant contre un orgueilleux rocher, » ſont enfin les plus forts, & s'élevant » au-deſſus le couvrent d'algue & d'é- » cume ; qui ſont comme les trophées » qu'ils dreſſent de ſa défaite & de leur » victoire. Dans les comparaiſons or- » dinaires, c'eſt le rocher qui ſurmonte » la fureur des flots, & dans celle-cy »

ce ſont les flots qui viennent à bout « de la réſiſtance du rocher : cette idée « eſt grande & noble, & peint bien le « ſuccez du combat qui va ſe donner. „ La ſeule difficulté de démêler tout cela rend la comparaiſon vicieuſe ; mais en le démêlant on apperçoit qu'elle preſente deux faces, dont la premiere eſt abſolument contraire au fait que le Poëte va décrire, & qui a beſoin d'être changée en la ſeconde.

Du reſte, on ne prend point communément une comparaiſon ſur le pied d'une prophetie ; ceſt Me D. ou plûtôt Euſtathe, qui nous jette malgré nous dans de pareilles ſpéculations ; il ſuffit que la comparaiſon s'accorde avec le fait preſent, ſans aller plus loin : mais c'eſt cela même qui manque ſouvent à celles d'Homére. Au Liv. 20. (*p.* 186.) le fils d'Anchiſe & le fils de Pelée s'a- « vancent entre les deux armées pour « ſe charger. Enée la pique à la main s'a- « vance le premier avec une démarche « fiere & menaçante, & tout couvert « de ſon bouclier : le terrible Achille va « à ſa rencontre comme un lion qui dé- « ſole tout un Pays, & autour duquel « tous les Villages des environs ſe ſont « aſſemblez pour en délivrer la contrée. «

» D'abord ce fier animal marche ſans » ſe hâter, comme mépriſant ſes enne- » mis; mais ſi-tôt que quelqu'un des » Chaſſeurs l'a bleſſé, il ſe détourne la » gueule béante & remplie d'écume, & » le cœur enflammé de colere, il ſe bat » les flancs de ſa queuë pour s'exciter » au combat, & les yeux étincelans il » ſe jette au travers de toute cette jeu- » neſſe, pour aſſouvir ſa vengeance, » ou pour mourir percé de tous leurs » épieux. Tel Achille plein de force & » de courage, marche contre le magna- nime Enée. » A quoy revient la cir- conſtance du lion qui marche d'abord ſans ſe hâter, & qui dés qu'il a été bleſſé par un Chaſſeur, ſe détourne la gueule béante & les yeux étincelans, & ſe jette à travers cette jeuneſſe qui l'attaque ? Achille n'a point encore été bleſſé, & ne le ſera point en cette oc- caſion; il ne ſe jette point à droite & à gauche, à travers les Troyens, il va droit à Enée, entre les deux armées qui paroiſſent leur faire place. Mais voici où la comparaiſon du lion va veritablement échoüer. Ce courage me- naçant aboutit à cette longue & ridi- cule converſation que nous avons exa- minée dans le chapitre des diſcours;

de ſorte que Mᵉ D. parle ainſi elle-même ſur ce ſujet. (3. 517.) Que devient la fureur d'Achille, s'eſt-elle éteinte « tout d'un coup ? Quand il prend ſes « armes, on entend le grincement de « ſes dents, ſes yeux jettent des éclairs « il dévore déja les ennemis, & dés « qu'il approche Enée, tout cela s'éva- « nöüit. Euſtathe dit ſur cela qu'Ho- « mére ſe plaît ſouvent à ſurprendre « ſon Lecteur, en luy donnant toute « autre choſe que ce qu'il avoit atten- « du ; il s'attendoit ici à voir un furieux « combat ſe terminer par la mort de l'un « des Héros, & il voit ces Héros ſe re- « tirer ſans bleſſure, aprés une conver- « ſation fort tranquille, ſuivie d'un le- « ger combat. »

Homére entaſſe quelquefois ſur le même ſujet pluſieurs comparaiſons qui font voir qu'il ne ſe ſoucie pas luy-même que l'on en ſente la juſteſſe ; car il ne porteroit pas ſi bruſquement l'eſprit du Lecteur de l'une à l'autre. Comme lorſqu'au Liv. 15. (*p.* 383.) il dit qu'Hector tout éclatant de feu, ſe « jette ſur les Grecs, comme un épou- « ventable flot ſoûlevé. » L'idée du flot ne ſert qu'à éteindre icy celle du feu qui la précéde immédiatement. C'eſt ain-

ſi que la choſe comparée eſt ſouvent chez luy entre deux comparaiſons toutes differentes, dont l'une précéde, & l'autre ſuit : Comme on voit, dit-il, » au Liv. 5. (*p.* 210.) deux jeunes lions » que leur mere a élevez au carnage » dans le fond d'une foreſt, ſe jetter ſur » les troupeaux, & aller juſques dans » les bergeries porter l'horreur & l'effroy, laiſſant par tout des marques de leur furie, juſqu'à ce qu'enfin ils tombent eux-mêmes ſous les efforts des Paſteurs ; de même on voit » ces deux jeunes guerriers, aprés avoir » par tout ſemé le carnage, ſuccomber » ſous les coups d'Enée, & tomber à » terre, ſemblables aux plus hauts ſapins des montagnes que les vents ont abbattus. » Avec quelle adreſſe, *dit là-deſſus Me D.* (1. 470.) Homére paſſe » d'une image à un autre ! Aprés avoir » donné par cette comparaiſon de deux » lions, une idée de courage de ces deux » freres ; il donne une idée de leur taille par cette image des ſapins. » Il me ſemble ſur cette derniere application que je devois déja être averti de la taille de ces deux freres, pour pouvoir juger de la comparaiſon. C'eſt comme au Liv. 16. où le Poëte dit (*p.* 1.)

Patrocle ſe preſenta devant Achille, « ſes yeux, pareils à une ſource qui du « haut d'un rocher eſcarpé roule conti- « nuellement ſes eaux, inondoient ſon « viſage d'un torrent de larmes :„ c'eſt la grande taille de Patrocle, dit là-deſſus Mr D. (3.405.) qui a donné cette idée à Homére, & où eſt-elle marquée cette grande taille de Patrocle ? l'idée même en eſt détruite dés l'inſtant ſuivant par une autre comparaiſon d'Achille. Mon cher Patrocle vous pleurez « comme un jeune enfant qui ſuit « ſa mere, & qui la regardant toûjours « avec des yeux baignez de pleurs, l'ar- « rête juſqu'à ce qu'enfin il l'ait obligée « à le prendre entre ſes bras.„ Patrocle avec ſa grande taille entre les bras de ſa mere fera un joly effet; ou bien il nous ſera permis de dire que cette ſeconde idée d'Homére marque la petite taille de Patrocle.

Ménélas cherchant Antiloque au 17e Livre, dans le deſſein de l'envoyer à Achille pour lui apprendre la mort de Patrocle, (*p.* 100.) eſt comparé à un Aigle qui a les yeux plus perçants que « tous les oiſeaux du ciel, & à la vûë « duquel, lorſqu'il ſemble perdu dans « les nuës, un liévre tapi ſous le plus «

» épais feüillage ne ſçauroit ſe dérober;
„ car il fond ſur lui comme un trait, &
„ l'enleve dans ſon aire ; tel divin Mé-
„ nélas, vous promenâtes vos yeux ſur
„ toute l'armée pour découvrir le fils
„ de Neſtor. Enfin il l'apperçût à l'aîle
„ gauche qui rallioit ſes compagnons.„
Je ne dis rien de Ménélas cherchant un ami, comparé à un Aigle qui fond ſur ſa proye, ni de l'impoſſibilité de joindre un homme dans la mêlée avec la rapidité d'un Aigle qui deſcend des nuës; je ſuis moins chocqué de ces premieres diſparitez que d'un aſpect d'horiſon confondu ſi groſſiérement avec un aſpect de vol d'oiſeau. Cette negligence marque un Poëte qui a peu de goût pour les beaux arts d'où cette difference eſt tirée, & qui n'en a aucun pour la juſteſſe des idées & des images.

La comparaiſon précedente étoit priſe à gauche, en voici une directement contraire à la choſe comparée. On ſe ſouvient qu'Homére, ſelon Mᵉ D. même (1. 383.) fait honneur aux Grecs en oppoſant leur maniére d'aller au combat à celle des Barbares ; ceux-ci marchent avec un bruit confus, & les Grecs dans un profond ſilence. En effet, le Poëte au L. 3. (*p.* 97.) dit : les Troyens

s'avancerent avec un bruit confus, & « des cris perçants; comme des oiſeaux, « & tels que les gruës ſous la voute du « ciel; lorſque fuiant l'hiver & les pluies « du Septentrion, elles volent avec de « grands cris vers le rivage de l'Ocean, « & portent la terreur & la mort aux « Pygmées, ſur leſquels elles fondent « du milieu des airs. Mais les Grecs, « pleins d'une fureur martiale, mar- « choient dans un profond ſilence: „ mais que direz-vous, ſi cette compa- raiſon des gruës jointes même à d'au- tres oiſeaux encore plus criards, eſt ap- pliquée aux Grecs? je ne dis pas dans une circonſtance ſemblable, mais dans la même numériquement; le Poëte ne s'étant diſtrait que par le dénombre- ment des Troupes; le lieu, le temps, & le fait demeurant les mêmes. Voici comme il avoit parlé ſur ce ſujet dans le livre 2. (*p.* 71.) Telles qu'on voit dans les prairies d'Aſius, ſur le rivage du Caiſ- « tre, de nombreuſes troupes d'oyes « ſauvages, de gruës, ou de cignes fon- « dre du haut des cieux; & battant des « aîles s'abbattre & ſe poſer à terre les « unes devant les autres, avec de grands « cris qui font retentir toute la prairie, « tels on voyoit les eſcadrons & les ba- «

» taillons s'avancer hors des Tentes &
„ des Vaiſſeaux, vers la plaine qu'arro-
» ſe le Scamandre. Tell es s'avançoient
„ contre les Troyens les Phalanges
» Grecques avides de ſang & de carna-
ge. „ Nous reſpectons Homére, mais ſi un moderne étoit tombé dans une pareille contradiction, nous lui dirions qu'il eſt plus étourdi & plus babillard que les oyes & les gruës dont il nous auroit parlé.

Je ſuis particulierement bleſſé dans Homére de certaines comparaiſons qui preſentent à l'eſprit une ſituation toute oppoſée à celle de ſes perſonnages. Au L. 16. (*p.* 47.) Patrocle bien ſain a bleſſé Cebrion ; & il s'élance ſur lui comme un Lion qui a reçû une bleſſure. Au 22e L. (*p.* 270.) Hector vient de fuir devant Achille ; & d'abord aprés il ſe jette ſur Achille comme ſur un liévre. Au 24e L. (*p.* 379.) Priam a perdu ſon fils par les mains d'Achille ; & il entre chez Achille, comme un homme qui a lui-même fait un meurtre. On me dira que la comparaiſon tombe ſur l'action, & non ſur l'état des perſonnes ; je répondrai que ſi la comparaiſon n'eſt pas toûjours propre à exprimer la ſituation des perſonnes, ce qui ſeroit le mieux ; au moins n'en

n'en doit-elle pas écarter ſi prodigieuſement l'eſprit du Lecteur, qu'il éprouve un ſentiment tout autre ſur la comparaiſon que ſur la choſe comparée : puis-je, par exemple, eſtre affecté de la même maniére à l'égard d'un pere, à qui l'on vient de tuer un fils le ſoûtien de ſa maiſon, qu'à l'égard d'un meurtrier qui évite la juſtice qui le pourſuit? Quand le hazard preſente à Homére quelques-unes de ces comparaiſons qui mettent véritablement l'eſprit dans le ſujet, on ſçait ſi bien l'en loüer : pendant qu'Achille, dit Mr. D. (3.529.) ſur un endroit du L. 21e ; combattant ſur terre, renverſe les Troyens dans le Xante, Homére le compare au feu qui chaſſe les ſauterelles, & les oblige de ſe précipiter dans l'eau : mais dés qu'Achille eſt dans l'eau comme les Troyens, alors il le compare à un prodigieux Dauphin qui pourſuit des bandes de Poiſſons. Cette remarque, *continue Mr. D.* qu'Euſtathe rapporte des anciens interpretes d'Homére, ſert à faire ſentir la juſteſſe de ce Poëte dans ſes images, „ & moi je dis que la juſteſſe de cette image ſert à faire ſentir la fauſſeté de la plûpart des autres.

Au reſte nous n'improuvons d'autres

differences dans le ſujet de la comparaiſon, & dans la choſe comparée, que celles qui détournent l'impreſſion que le Poëte avoit intereſt de faire dans l'eſprit du Lecteur ; car pour les autres differences il n'y auroit jamais de comparaiſons, ſi l'on ſe faiſoit une loi de les proſcrire. Mᵉ D. refute parfaitement bien aprés Euſtathe la vaine critique de quelques anciens ; ſur la comparaiſon qu'Homére fait (*L. 22. p. 263.*) d'Achille pourſuivant Hector ſans pouvoir l'atteindre, à un homme qui court en ſonge aprés ſon ennemi. Ces Auteurs trouvoient la comparaiſon vicieuſe, en ce qu'elle repreſente une courſe trés-vive & trés-grande par une inaction & par un répos ; car il n'y a rien de plus tranquille, diſoient-ils, qu'un homme qui dort : mais, comme répond trés-judicieuſement Mᵉ D. (*3. 552.*) Homére compare la courſe de ſes deux Héros, non point au répos d'un homme qui eſt dans ſon lit, mais à la courſe qui ſe paſſe dans ſon imagination. Ainſi cette contrarieté de ſituation ne nuit point à la comparaiſon. Mais cette peinture d'un ſonge qui n'eſt qu'ébauchée dans Homére, a été finie par Virgile au 12ᵉ Livre de l'Enéïde, lorſqu'il re-

preſente Turnus qui commence à ſentir ſon infériorité dans le combat où il s'eſt engagé contre Enée.

Sous le poids meurtrier d'une pierre effroyable,
Qu'il ſouleve d'un bras par la rage affermi,
Turnus croit déja voir tomber ſon ennemy.
Mais éprouvant bien-tôt un ſecret adverſaire,
Il ſent éteindre en lui ſa vigueur ordinaire;
Il fait pour avancer des efforts ſuperflus,
Son cœur découragé ne ſe reconnoiſt plus.
La pierre cependant au coup abandonnée,
Tombant preſque à ſes pieds demeura loin d'Enée:
Comme lors qu'un vain ſonge agitant nos eſprits,
De la courſe en champ clos nous diſputons le prix:
Dans ce projet flateur nôtre ame eſt toute entiere,
Et dévore d'abord la poudreuſe carriere,
Mais bien-tôt nous ſentons nos genoux chancelans,
Un obſtacle inconnu reſiſte à nos élans,

Et fermant même en nous le paſſage à la plainte,
Nôtre langue eſt liée, & nôtre voix éteinte:
Ainſi de ce Héros la valeur ſans eſpoir,
Du Dieu qui la retient ſent par tout le pouvoir.

C'eſt-là véritablement ce qui arrive dans les ſonges, qui provenant de quelque embarras du cerveau, preſentent ſouvent à l'eſprit des choſes pleines de difficultez. C'eſt à cet effet ou à ce déſordre de la nature qu'il faut avoir beaucoup d'égard, quand on veut faire entrer des ſonges dans le diſcours. Car ſi d'un côté il n'eſt pas permis de placer dans un Livre ces réveries creuſes, & ces chimères inutiles qui ſont les plus communes dans le ſommeil, & que les gens ſenſez banniſſent de leur converſation même; il me paroît encore plus froid & plus abſurde de preſenter des ſonges reguliers, comme celui de Scipion, dont Ciceron a fait un entretien auſſi continu, & auſſi ſérieux qu'on l'auroit pû tenir dans un cabinet où l'on ſe ſeroit enfermé pour ce deſſein. La ſeule longueur d'un ſonge en oſte la vrai-ſemblance; & je n'approuve point

dans les anciens & dans les modernes certaines fictions qu'ils nous ont préſentées ſous le nom de ſonges, & auſquelles cette ſuppoſition convient d'autant moins, qu'elles ſont d'ailleurs plus ſuivies & mieux ſoûtenuës.

Mais la nature n'a peut-eſtre jamais été ſi bien repreſentée en ce genre que par Ronſard, en un endroit de la Franciade qu'on me permettra de rapporter ici, à cauſe de ſa brieveté, quoiqu'il ne s'agiſſe pas de comparaiſon. Le Poëte ſuppoſe que Francion ſe trouvant chez un Roi de Crete, les deux filles du Roi conçûrent un violent amour pour lui. L'aînée moins heureuſe que la cadette ayant fait déclarer ſa paſſion au jeune Prince par ſa confidente, en fut rebutée avec une dureté extrême. Là-deſſus elle fut livrée à des tourmens ſecrets, qui dans la ſuite ſe terminerent à ſa mort ; mais auparavant le Poëte décrit ainſi les ſonges qui l'agitoient pendant la nuit.

Aucunes fois elle ſongeoit errer,
Par les foreſts, & ſeule s'égarer,
Entre rochers, rivieres, & bocages,
Sans compagnie, entre bêtes ſauvages ;
Et que Francus amoureux étranger,
Le fer au poing la ſauvoit du danger :

Aucunes fois aprés l'avoir vengée,
L'offroit lui-même afin d'eſtre mangée ;
Puis des lions my-morte la ſauvoit,
Et ſon ſecours luy nuiſoit & ſervoit.

Homére tire quelquefois ſes comparaiſons de choſes qui n'arrivent jamais dans la nature. Au Liv. 4. par exemple, (*p.* 134.) Minerve deſcend des „ ſommets de l'Olympe, avec la mê- „ me rapidité que celle d'un aſtre que „ Jupiter envoye pour un ſigne fatal „ à des flottes au milieu des mers, où „ à des armées de terre, & qui ſe dé- » tachant du haut de la voute celeſte, „ tombe au milieu des airs ; & aprés „ avoir parcouru un eſpace immenſe, „ ſe partage en mille & mille feux étin- „ celans : telle la Déeſſe ſe lance à terre au milieu des deux armées. „ Voilà un Phenomene abſolument inconnu ſous le nom d'aſtre, tel que le donne Homére ; mais je veux qu'il ait parû quelquefois comme Meteore, quoique je n'en aye aucune connoiſſance ; ce partage même du Météore en mille & mille feux, nuit à la comparaiſon ; car eſt-ce que Minerve ſe partageoit en mille & mille pieces ſur les deux armées?

D'autres fois Homére préſente des choſes qui n'arrivent preſque jamais,

comme ſi on les voyoit tous les jours ; c'eſt ainſi qu'il compare les ſoupirs d'Agamemnon (*L.* 10, *p.* 125.) aux éclairs qui ſe ſuivent ſans relâche, & qui traverſent les cieux, lorſque le temps ſe diſpoſe à la neige. Le P. le Boſſu juſtifie Homére ſur cette propoſition extraordinaire, par le tonnerre qui tomba une certaine année au mois de Janvier, ſur la fléche de l'Egliſe de Châlons, & ſur celle de l'Abbaye de Châly. Je veux qu'Homére ait vû par hazard un fait ſemblable : mais par le tour de ſa phraſe il devoit marquer qu'il le regardoit lui-même comme rare. L'allegation d'un fait rare prouve que l'on connoît les particularitez de la nature ; mais c'eſt ſe moquer de ſes Lecteurs, que d'avancer ſans reſtriction que les éclairs ſe ſuivent ſans relâche, & traverſent les cieux, lorſque le temps ſe diſpoſe à la neige.

Cette même neige qu'Homére fait ſervir plus d'une fois à répréſenter la multitude des traits qui tombent ſur des combattans, comme au Livre 12e (*p.* 231. 240.) ſe trouve emploïée au Livre 3e (*p.* 42.) à exprimer l'abondance & la rapidité des paroles d'Uliſſe : ce n'eſt pas l'eſprit de juſteſſe qui

raſſemble de pareils objets ; mais d'ailleurs rien n'eſt de plus mauvais augure pour un Orateur, que d'être comparé à la neige; Euſtathe l'avoüe ſur cet endroit même [a]; & autant que je puis m'en reſſouvenir, il y a eu un Orateur grec que ſa froideur fit ſurnommer neige *par dériſion*.

La Nobleſſe eſt la ſeconde qualité que le Poëme Epique demande dans les comparaiſons. Je pourrois autoriſer cette regle par autant d'endroits où Mᵉ D. vante la nobleſſe des comparaiſons d'Homére, que j'en ai allegués où elle vante leur juſteſſe. Quelle grandeur dans cette image, *dit-elle*, (2. 392.) Voicy une comparaiſon trés-noble. (2. 552.) Ce Poëte releve la Majeſté d'Agamemnon par deux comparaiſons; *l'une des Dieux, & l'autre d'un Taureau*, dont la premiere eſt pour les eſprits ſublimes, qui ſont capables de ſentir la fineſſe de l'allégorie ; l'autre eſt pour ceux qui n'ayant pas cette élévation, ont beſoin qu'on leur preſente des images tirées d'un objet ſenſible, mais toûjours grave & noble. (1. 357.) Il eſt vray auſſi que Mᵉ D. dit (2. 513.) qu'on ſe trompera le plus ſouvent,

a *p.* 408. *Edit. Rom.*

lorſque pour juger d'une comparaiſon, on ira examiner ſi le ſujet dont on l'emprunte eſt noble ; c'eſt l'épée à deux tranchans avec laquelle Mᵉ D. défend Homére, & qui ſert ſouvent à le percer luy-même. Ainſi, comme Mᵉ D. ne cherche point la verité dans ſes Remarques, nous n'y chercherons point la regle de nos Jugemens. Mais vóici ce que je crois que la raiſon répondra à ceux qui l'interrogeront.

Premierement, la perfection conſiſte à raſſembler la juſteſſe & la nobleſſe dans une même comparaiſon: & à ce propos je hazarderay une critique que je ne donne pourtant pas comme déciſive, & que j'abandone abſolument au Lecteur. Homére, pour faire concevoir le progrés des eaux du Scamandre qui s'enfle & fait déborder ſes eaux pour ſubmerger Achille, employe une comparaiſon fine dans ſon choix, & qui dans un ſens a plus de juſteſſe qu'aucune autre qui ſoit dans l'Iliade. Comme lorſqu'un Fontainier, dit-il, (*L.* 21. *p.* 224.) « conduit dans ſes jardins, autour de ſes « plantes une ſource, & que le hoyau à « la main il applanit & détourne tout « ce qui s'oppoſe à ſon cours : les eaux « dociles ſuivent le bras qui les guide, «

» & ſe précipitant avec un murmure » qui s'entend de loin, dans la douce » pente qu'il a ſçû leur donner, elles » entraînent tous les cailloux qu'elles » rencontrent, & devancent même ce- » luy qui les conduit ; tels les flots du » Xante ſuivent Achille, & le préviен- » nent, de quelque côté qu'il porte ſes » pas : car les Dieux ſont toujours plus puiſſans que les hommes. „ Cette comparaiſon ne laiſſe pas d'avoir, ce me ſemble, deux défauts conſiderables : l'un eſt d'eſtre plus petite que la choſe qu'elle repreſente, & l'autre qui ſuit du premier, eſt de ne point exprimer le peril. Ces deux défauts ne rendroient pas toûjours une comparaiſon vicieuſe, mais ils rendent celle-cy vicieuſe, à mon ſens, parce qu'il y a dans la nature quelque choſe de plus grand, & en même temps de plus juſte ou de plus propre à exprimer l'action du Scamandre, & la ſituation d'Achille : c'eſt le flux de la mer ſur une gréve de hauteur inégale : ce qui trompe quelquefois des voyageurs, qui, croyant tenir le haut du rivage, ſe trouvent malheureuſement gagnez & entourez par les eaux qui montent toujours, & dont ils ont bien de la peine à ſe ſauver. On peut

répondre à cela que les Lecteurs Grecs connoiſſant peu le flux & le reflux de la mer, qu'on ne voit bien que ſur les « coſtes de l'Ocean, Homére ne devoit « pas tirer une comparaiſon d'un fait « étranger pour eux: mais connoiſſoient- « ils mieux le tonnerre en temps de neige, & ſur tout l'aſtre qui ſe partage « en mille & mille feux ? Outre cela rien n'eſt plus beau que de prendre occaſion d'une comparaiſon, pour apprendre au Lecteur un fait curieux de la nature, pourvû qu'on établiſſe & qu'on explique bien le fait, avant que d'en faire la comparaiſon.

Secondement, quoy que le Poëme Epique demande en general de la nobleſſe dans ſes comparaiſons, je crois qu'il l'exige avec moins de rigueur, qu'il n'exige la juſteſſe. Il y a même des comparaiſons qui ſont vicieuſes, ſi je l'oſe dire, par le trop de nobleſſe, c'eſt-à-dire, qui ſont tellement ſupérieures à la choſe comparée, qu'on a de la peine à en rapprocher les idées: telle eſt la comparaiſon que nous avons déja citée du Liv. 10. (*p.* 125.) Lorſque le Maître du Tonnerre ſe prépare à inon- « der la terre d'un déluge de pluyes, ou « à la couvrir de grêle ou de monceaux «

« de neige qui la dérobent aux yeux des » mortels, ou qu'il eſt prêt à ſouffler » les guerres funeſtes ; on voit les é- » clairs ſe ſuivre ſans relâche, & tra- » verſer les cieux ; les ſoupirs qu'Aga- » memnon pouſſoit ſans ceſſe du fond » de ſon cœur ſe ſuivoient de même, » & il étoit dans une continuelle agita- tion. » Laiſſant à part la difficulté des éclairs en temps de neiges, puiſque nous en avons déja parlé, je dirai ſeulement ici que la comparaiſon appliquée aux ſoupirs d'un homme, eſt ridiculement outrée, & qu'il eſt impoſſible de trouver dans toute la nature des objets plus éloignez & plus différens.

Troiſiémement, les choſes les plus ſimples peuvent fournir des comparaiſons tres-heureuſes, pourvû que leur ſimplicité ſoit relevée par le choix des termes, & par l'élegance de l'expreſſion dont le Poëme Epique n'eſt jamais diſpenſé. Ainſi, j'approuve auſſi-bien que Mr D. toutes les comparaiſons tirées de l'Agriculture & de la Vie Paſtorale, ou même Ruſtique, quand la peinture en eſt tracée correctement, & avec grace : mais je crois auſſi que les comparaiſons tirées des ſujets ſimples n'ont droit d'entrer dans les Poë-

mes ſérieux qu'à titre de plus grande juſteſſe. J'accepte, par exemple, cette comparaiſon d'Homére au 11e Livre (*p.* 167.) Telle que deux troupes de moiſſonneurs rangez aux deux bouts « d'un vaſte champ, où Cérés étale toutes « ſes richeſſes, s'avancent à l'envi « l'une contre l'autre, & font tomber « à droit & à gauche des braſſées d'épis; tels les Troyens & les Grecs ſe « chargent avec furie, & ſément la terre « de morts. » Mais je ne ſçaurois accepter celle du Liv. 5. (*p.* 205.) comme dans une aire ſpacieuſe, lorſque la « blonde Cerés aſſemble des Moiſſonneurs, qui ſecondez par les ſecourables haleines des Zephirs, vannent « ſous ſes yeux les précieux dons que « cette Déeſſe fait aux hommes, & ſéparent le grain d'avec la paille; on voit « des monceaux de cette paille tout « couverts & blanchis de poudre: tels « on voyoit alors les Grecs courir au « combat tout blancs de la pouſſiere, « qui s'élevoit des pieds de leurs chevaux, & voloit à gros tourbillons « juſqu'aux nuës. » Cette comparaiſon eſt d'abord un peu embroüillée, & Me D. l'explique adroitement dans ſes remarques, en ne faiſant ſemblant que de la

loüer. Homére a recours, *dit-elle*, (1.466.) à une comparaiſon tirée d'u-
„ ne aire, où des vanneurs vannent du
„ bled; car alors le vent qui emporte la
„ paille menuë, en fait çà & là mille pe-
„ tits monceaux, qui paroiſſent tout
„ blancs de la poudre dont ils ſont cou-
„ verts par le même vent qui les aſſem-
„ ble.„ Mais comment ces petits monceaux de paille poſez à terre, & dont la plûpart n'ont pas la hauteur de trois doits, me repreſenteront-ils des combattans qui ſe jettent les uns ſur les autres?

Il en eſt à peu prés ainſi d'une comparaiſon du Liv. 13. Helenus (*p.* 290.) tire une fléche, & Ménélas lance un Javelot: la redoutable fléche du fils de Priam donne au milieu de la cuiraſſe du fils d'Atrée, mais elle rejaillit ſans aucun effet: comme on voit au milieu d'une aire ſpacieuſe le grain rejaillir dans les airs du fond d'un van qui les repouſſe, pour les expoſer aux douces haleines des Zephirs; de même la terrible fléche, repouſſée par la cuiraſſe du vaillant Ménélas, rejaillit dans les airs & vole fort loin de lui. Il n'y a perſonne qui ne voye la diſconvenance du rejailliſſement d'un ſeul trait lancé ho-

risontalement contre un bouclier immobile, avec le saut que font des milliers de grains frappez & poussez en haut par le van même. Mr D. a bien senti la misere de cette comparaison; car elle en fait une apologie plus sérieuse que d'aucune autre, & son admiration s'aigrit vivement contre nôtre Langue; c'est sa ressource ordinaire pour sauver Homére sur les endroits qui nous déplaisent. Je me suis souvent étonnée, *dit-elle*, (2. 564.) que nos Zoiles, qui ont pris à tâche de faire paroître Homére ridicule, n'ayent profité de cet endroit; car assurément rien ne le seroit davantage en François que de dire: *comme on voit des pois & des féves sauter en l'air.* La plûpart de ceux qui ne sçavent pas le Grec y seroient trompez, & admireroient ces grands Critiques; mais ceux qui connoîtroient Homére, verroient bien qu'il n'y auroit là de ridicule que la Traduction, & mépriseroient beaucoup celui qui n'auroit pas senti la difference infinie de ces expressions basses & triviales, à celles dont ce Poëte s'est servi, & qui marquent parfaitement le pouvoir enchanteur de la Poësie, qui dit noblement les plus petites cho-

„ ſes, & qui employe les termes les „ plus communs avec tant d'art & d'in- „ duſtrie, qu'elle les rend nobles & har- „ monieux. „ Nous traiterons cette queſtion dans le Chapitre ſuivant : mais ici il ne s'agit point de la baſſeſſe des termes ; je n'ai point critiqué la comparaiſon ſur *féves & pois*, puiſque Mr D. ne les a pas employez dans ſa Traduction que j'ai alleguée ; nous n'avons pas trouvé cette comparaiſon meilleure ſous le mot de grains ; parce qu'en effet elle peche par défaut de juſteſſe : lequel défaut eſt plus ſenſible dans les comparaiſons tirées des ſujets ſimples, & qui par eux-mêmes ne répondent pas à la dignité du Poëme épique. C'eſt par ce principe que je condamnerai auſſi la comparaiſon que Virgile fait d'une Reine agitée avec un Sabot à joüer ; parceque le rapport des deux objets n'eſt point aſſez heureux pour réparer la ſimplicité, ou pour franchir le mot, la baſſeſſe de la comparaiſon dont les enfans mêmes ſont choquez.

Quatriémement il y a des comparaiſons dont la juſteſſe, quoique parfaite, ne repare point la baſſeſſe. Telle eſt à nôtre égard du moins, celle d'un Héros avec un Ane. On la trouve dans le 11e

de l'Iliade. Mᵉ D. l'a traduite avec beaucoup d'art (*p.* 200.) Comme on voit l'animal patient & robuſte, mais lent « & pareſſeux, entrer dans une piece de « bled malgré les efforts des enfans qui « la gardent, & malgré les coups qui « tombent ſur lui de tous côtez ; il s'en- « fonce dans cette moiſſon, & abba- « tant une infinité d'épis à droite & à « gauche, il y fait un affreux dégât. « Les enfans ont beau le ſuivre & l'envi- « ronner, il ſe mocque de leurs for- « ces unies, & ne daigne pas même « hâter le pas ; ils ne le chaſſent qu'avec « peine, & qu'aprés qu'il s'eſt raſſaſié : « on voit de même le grand Ajax envi- « ronné de tous les Troyens, & de tous « leurs alliez qui le preſſent, & qui font « pleuvoir ſur lui une grêle de traits, « ceder à peine à leur violence. „ Homére va plus loin, & gâte ſon application, en repreſentant Ajax qui jette l'éfroy parmi ſes ennemis en arreſtant leurs Phalanges ; ce que ne fait point l'Ane. Mais juſques-là ſa comparaiſon eſt d'une juſteſſe extrême, & de plus je la crois hors d'atteinte dans Homére, quoi qu'elle ne fut pas tolérable dans un Poëte moderne. Mʳ D. a marqué judicieuſement cette difference en ces ter-

mes que Mᵉ D. rapporte (*Vol. 2. p. 513.*) „ Du temps d'Homére les Aſnes n'é„ toient pas mépriſez, comme ils le ſont „ aujourd'hui, leur nom n'avoit pas „ été converti en injure, & c'étoit la „ monture des Princes & des Rois. Ho„ mére a donc pû ſans baſſeſſe comparer „ Ajax à cet animal, ſur tout lorſqu'il „ n'eſt queſtion que de faire paroître „ ſon obſtination, ſa force, & ſa pa„ tience; „ je ſouſcris juſques-là à Mʳ D. mais ſur ce qu'il ajoûte qu'on ne peut ſe mocquer de cette comparaiſon ſans impieté, parce que Dieu l'a miſe dans la bouche de Jacob beniſſant ſes enfans; je renvoie le Lecteur au dernier Chapitre de la troiſiéme partie de cet Ouvrage. Nonobſtant toutes ces authoritez, Mᵉ D. dit (514.) qu'elle n'a oſé hazarder le nom propre dans ſa Traduction, & qu'elle a eu recours à la pé„ riphraſe: car, *dit-elle*, il faut toû„ jours s'accommoder, ſur tout pour „ les expreſſions, aux idées & aux uſa„ ges de ſon ſiécle, même en les condamnant. „ Elle a trés-grande raiſon de s'accommoder aux uſages de ſon ſiécle, mais elle a trés-grand tort de les condamner en ce point; car les Anes étant dans nôtre climat auſſi mépriſables qu'ils le

ſont, ſans qu'il y ait de nôtre faute ; nous ſommes auſſi loüables de les exclure de la grande Poëſie, qu'Homére a pû l'eſtre de les y introduire, écrivant dans un païs où ils étoient eſtimez. Me D. ne prend donc pas le fil du raiſonnement de Mr ſon Epoux, lorſqu'elle ajoûte à la reflexion que je viens de citer de lui, qu'on ſe trompera ſouvent, lors que pour juger d'une comparaiſon, on ira examiner ſi le ſujet dont on l'emprunte eſt noble ; car ſelon Mr D. l'Ane eſt un animal trés-noble chez les Orientaux ; ſans quoi Homére ne l'auroit pas employé, ſelon d'autres témoignages de Me D. même, puiſque ſelon elle, les comparaiſons qu'il adreſſe aux eſprits même de la moyenne élevation ſont tirées d'objets ſenſibles, mais toûjours graves & nobles.

Pour repreſenter les vieillards de Troïe à qui l'âge (*L. 3. p. 107.*) avoit donné une grande facilité de bien parler, & qui déliberoient au haut de la Tour ſur les moyens de faire ceſſer les malheurs qui les accabloient, Homére les compare à des Cigales denuées de chair & de ſang, ainſi que ces vieillards ; & chantant au haut des arbres comme ces vieillards parloient au haut d'une Tour, ſelon l'ex-

plication de Mᵉ D. (1. 391.) Cette comparaiſon tourne véritablement ces vieillards en ridicules, comme ils méritent de l'eſtre pour raiſonner ſi long-temps ſur une difficulté trés-aiſée à reſoudre, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de rendre Helene aux Grecs. Mᵉ D. tâche d'écarter ce ridicule, en diſant que l'on ne ſçauroit accuſer Homére d'eſtre tombé dans une comparaiſon baſſe, parce que les Cigales étoient ſi eſtimées en Grece dans les premiers temps, que les Atheniens portoient des Cigales d'or dans leurs cheveux, pour marquer qu'ils n'étoient pas étrangers.» Les Cigales ne font point une idée baſſe dans le genre paſtoral, & je ne décide rien à leur égard dans le genre épique. Mais je dis que cet uſage des Atheniens ne décide point pour la nobleſſe de la comparaiſon ; car nos Dames mettent ſur leur viſage *un ajuſtement des mouches emprunté*, ſelon que la mouche s'en vante elle-même dans la Fontaine ; & cela ne la rend pas plus noble.

Cependant Homére a un goût particulier pour cet inſecte, il en tire d'abord au L. 16. (*p.* 41.) une comparaiſon pour exprimer l'action des deux armées qui s'aſſemblent ſur le corps de Patro-

cle, l'une pour l'enlever, & l'autre pour le défendre : mais au L. 17. (*p.* 93.) il dit, que Minerve remplit Ménélas « de force, & lui inſpire l'audace & « l'opiniâtreté d'une mouche, qui s'a- « charnant ſur un homme ne ſe rebutte « jamais, & toûjours chaſſée revient « toûjours à la charge, juſqu'à ce qu'el- « le ſe ſoit raſſaſiée du ſang dont elle « eſt avide ; telle eſt l'audace que la « Déeſſe inſpire à Ménélas, qui d'abord « couvre le corps de Patrocle, & lance « ſon javelot contre les ennemis. » Cette comparaiſon, pour eſtre plus juſte, devoit eſtre appliquée aux Troyens acharnez ſur ce corps, & non à Ménélas qui en eſt le défenſeur ; ou plûtôt il ne falloit point l'employer dans deux Livres conſecutifs, & ſur le même ſujet.

La mouche vient, ce me ſemble, encore plus mal au L. 4. le Poëte apoſtrophe Ménélas contre lequel Pandarus venoit de lancer un trait, & lui dit, (*p.* 137.) Minerve prit ſoin d'en empêcher l'effet, & de l'éloigner autant qu'une mere pleine de tendreſſe, qui voit dormir ſon enfant d'un ſommeil tranquille, éloigne de lui une mouche opiniâtre, de peur qu'elle ne l'éveille en le picquant de ſon aiguillon. Elle

„ conduiſit le dard à l'endroit où les „ agraffes d'or qu'attachent le baudrier „ ſe joignent, & font comme une dou- „ ble cuiraſſe. La redoutable fleche per- „ ça ces agraffes & la cuiraſſe, & ſa „ force n'étant pas entierement amor- „ tie, elle perçâ auſſi la lame qui étoit „ deſſous, & qui ne laiſſa pas d'affoi- „ blir encore le coup; en ſorte que la „ fléche preſque mourante n'entra que „ peu avant dans la chair; auſſi-tôt le „ ſang coule de la playe.„ J'avoüe d'a- bord que je ne puis lier le mouvement inſtantanée qui pare un trait avec l'aſſi- duité qu'il faut avoir pour éloigner une mouche qui s'opiniâtre ſur quelque en- droit: mais d'ailleurs Minerve eſt à mon ſens aſſez mal adroite de laiſſer bleſſer Ménélas, quoi qu'en une partie moins dangereuſe; & un enfant à qui ſa mere laiſſeroit piquer la main au lieu du vi- ſage par une gueſpe, me paroîtroit aſſez mal ſoigné. Cela a fort beſoin d'eſtre relevé par un éloge; voicy celui de Mr D. (1. 414.) Cette comparaiſon me „ paroît charmante & par la juſteſſe, & „ par la douceur de l'image qu'elle pre- „ ſente. Le trait qui avide de ſang vo- „ le .... eſt comparé à une mouche: „ Ménélas, qui ſe confiant au traité eſt

dans la tranquillité & dans l'innocence & comme endormi, eſt comparé à un enfant plongé dans un ſommeil tranquille ; & Minerve à cauſe du ſoin conſtant & aſſidu qu'elle prend de Ménélas, eſt comparé à une mere qui chaſſe une mouche de deſſus ſon enfant, de peur qu'en le piquant elle ne l'éveille. Comme cette mere ſe contente d'éloigner cette mouche des endroits découverts, & la laiſſe promener ſur les langes, & par tout où elle ne peut pas faire grand mal, de même Minerve ſe contente d'éloigner la fleche des endroits mortels, & la laiſſe tomber ſur la partie du corps la plus couverte. „

Je ne dis rien de la crainte qu'Achille L. 19. expoſe à ſa mere ſur les mouches qui vont s'attacher aux larges playes du corps de Patrocle, & y engendrer la corruption. Tout cela nous paroît hideux par rapport au cadavre de Patrocle. Mais les grands égards que l'on avoit pour les corps morts que l'on enſevelit aujourd'huy plus promptement, corrigeoit beaucoup l'horreur naturelle qu'ils ſont capables de cauſer. Je n'en veux qu'aux mouches, que ce trait même fait regarder comme

un insecte odieux, & trés-indigne par consequent d'entrer dans les comparaisons d'un Poëme héroïque. La mouche dans la Physique est un animal importun qui se nourrit dans la pourriture, ou qui la porte avec luy; & dans la morale elle a toûjours esté le symbole de l'inutilité & de la vanité. Les Auteurs d'Apologues ne l'ont employée que dans ce sens-là. Si ceux d'entr'eux qui ont été Poëtes ont annobli la mouche par leurs expressions, comme le dit Mr D. (3. 451.) c'est à eux une élégance loüable dans le moïen genre de Poësie qu'ils ont choisi.„ Mais cela ne lui donne pas entrée dans le genre héroïque. Si Mr de la Fontaine l'a appellée fille de l'air, comme Mr D. le remarque au même lieu; c'est une preuve que nôtre Langue a des manieres trés-heureuses de parler même des choses basses, malgré tant d'injustes reproches que Mr D. luy fait sur ce sujet; mais cela ne rend point la mouche digne que l'on luy compare des Héros: On peut dire que le jugement de nôtre goût sur le noble ou sur le bas, est encore plus fier que celuy des oreilles ne l'étoit chez les anciens: mais il est ordinairement beaucoup

mieux

mieux fondé, car on trouvera preſque toujours la cauſe de nôtre dégoût en la cherchant: celle qui nous rend la mouche déſagréable nous fait honneur, en ce qu'elle eſt particulierement tirée de l'oiſiveté & du vain bruit de cet inſecte. En effet, ce dégoût ceſſe ſur les abeilles, dont le nom ſeul embellit parmi nous toute ſorte de Poëſie. Homére qui n'a ni juſteſſe ni bien-ſéance, s'eſt attiré la correction de Mᵉ D. même, en employant au Liv. 16. (*p.* 18.) les Guêpes au lieu des Abeilles. Il y a dans le texte des guêpes, *dit-elle*, (3. 418.) « Mais j'ai mis des Abeilles, parce que « cette image eſt plus agréable en nôtre « langue, & qu'elle me paroît mieux « convenir à des troupes diſciplinées. » Nous recevons auſſi les fourmis qui ont encore moins d'apparence que les mouches, parce qu'elles ſont le ſymbole de la vigilance & du travail; ainſi Mᵉ D. ſe trompe, pour le jugement du goût, quand elle dit, (3. 451.) qu'un Héros peut être comparé à une mouche, comme un ſage eſt comparé à une fourmi. En tout cas, ſi nous ſommes bleſſez de la comparaiſon de la mouche, nous reſſemblons aux Atheniens, ce peuple ſi merveilleux pour

l'eſprit, & qui étoit de je ne ſçai combien plus fort & plus ſçavant que nous, ſelon tant de témoignages de Mr D. Dans ſes remarques ſur Platon, il nous avertit (*vol. 2. p. 51.*) que quand Socrate dit qu'on trouvera ridicule ſa comparaiſon de la mouche, c'eſt pour ſe moquer des oreilles trop délicates des Atheniens, puiſque cette comparaiſon eſt de Jérémie. » Nous ſommes même bien plus équitables que les Atheniens; car nous ſouffririons trés-bien le nom de la mouche dans des diſcours de Morale, tels qu'étoient ceux de Socrate, ou même ceux de Jérémie; nous en ſouffririons même l'éloge dans des jeux d'eſprit, comme celuy de Lucien que Mr D. prend au ſerieux (3.451.) & que nous renvoyons avec les éloges de l'aragnée, de l'eſcarbot, de la fiévre quarte, de la famine, de l'yvreſſe, de la folie, & autres ſemblables que Dornavius a recüeillis.

Enfin, Homére avoit luy-même une idée trés baſſe de la mouche, puiſqu'il fait une injure de ſon nom, ce qui, ſelon le témoignage de Mr D. allegué ci-deſſus au ſujet de l'aſne, indique la baſſeſſe du terme :

καὶ ὀνείδειον φάτο μῦθον
τίπτ' αὖ, ὦ κυνόμυια θοὺς ἔριδι ξύνιεμαύνεις Φ. 394.
& probroſum dixit verbum ;
Cur rurſus , ô canina muſca, Deos prælio
committis?

C'eſt Mars qui apoſtrophe Minerve, & qui luy dit cette parole *injurieuſe* : pourquoy , chienne de mouche, mets-tu la diſſention parmi les Dieux ? Vingt vers aprés Junon ſe ſert de la même expreſſion, en parlant de Venus (*ib.* 421.)
Καὶ δ' αὖθ' ἡ κυνόμυια ἄγει βροτολοιγὸν Ἄρηα.
En rurſus illa canina muſca ducit perniciosſum Martem. Je ne crois pas d'ailleurs que la beauté du terme grec, ſur laquelle Mᵉ D. ſe rejette ſi ſouvent, faſſe beaucoup ici ; car enfin, le mot françois *chienne* me paroît auſſi beau que le mot grec κύων , mouche que μυῖα , & chienne de mouche que κυνόμυια , & cependant Mᵉ D. n'a pas crû pouvoir propoſer en François de pareilles expreſſions à d'honnêtes gens. Pour Homére, il ne craint point de caractériſer les diſcours de ſes Dieux par les injures de la plus vile & de la plus brutale populace qui donne à tout le mot de chien pour épithete ; mais l'a-t-on jamais lié d'une maniere plus diſcordante qu'en le mettant avec une mouche,

une chienne de mouche, ou une mouche de chien? J'attends que Mᵉ D. m'apprenne ce que c'eſt que *plattitude*, baſſeſſe, infamie, ſi ce n'en eſt pas là un exemple.

Nous finirons l'article des comparaiſons baſſes & tout ce chapitre par le corroyeur. Comme lorſqu'un Corroyeur, dit Homere Liv. 17. (*p.* 82.) » a donné à des hommes forts & ro» buſtes la peau d'un énorme taureau, » pour l'étendre en la tirant, aprés l'a» voir abreuvée d'huile, ils la prennent » chacun de leur côté, & à force de » bras, ils l'étendent, & font ſortir l'hu» midité qui fait place à l'huile qui la » pénétre; de même dans un trés-petit » eſpace les deux armées font tous leurs » efforts pour s'arracher le corps de Patrocle, & pour l'enlever. » La comparaiſon eſt dégoûtante à faux, parce qu'elle donne lieu de croire qu'on avoit fait ſortir les entrailles du corps de Patrocle, à force de le tirer, ce qui n'eſt pas: ainſi, loüange ſûre de la part de Mᵉ D. Une comparaiſon plus » relevée, *dit-elle*, (3. 446.) n'auroit » pû ſi bien exprimer l'action qu'Ho» mere veut peindre de pluſieurs guer» riers qui ſe diſputent un corps mort,

& qui veulent chacun l'emporter de « leur côté. Les anciens ont donné de « grandes loüanges à l'évidence & à l'é- « nergie de cette image. Si elle ne nous « paroît pas aujourd'hui auſſi belle qu'el- « le eſt, *continuë Me Dacier*; c'eſt d'un « côté la faute de nôtre eſprit, qui « a bien de la peine à s'abaiſſer à ce « qui n'eſt ſimplement que naturel, & « de l'autre côté auſſi c'eſt la faute de « nôtre langue, qui n'ayant que des « mots ſimples pour exprimer ces ima- « ges empruntées des arts, ne peut les « relever & les annoblir par le ſtile. » A l'égard de nôtre eſprit, Me D. ne s'étant point tournée du côté des ſciences naturelles, & n'y ayant point acquis cet eſprit philoſophique & géométrique qui ſe répand enſuite ſur tout, & qui eſt ſeul aujourd'hui en honneur, ne connoît point l'eſprit de nôtre ſiecle, & y participe encore moins. De quoi même accuſe-t-elle nôtre eſprit, de ne pouvoir s'abaiſſer à ce qui n'eſt ſimplement que naturel? En partageant toute la litterature entre ceux qui admirent Homére, & ceux qui ne l'admirent pas; la plus noble & même la plus nombreuſe partie, ſelon elle, qui eſt celle des admirateurs, appa-

remment goûte fort le naturel d'Homére : & pour nous autres, vil & petit nombre, qui avons la foibleſſe d'eſtre bleſſez & ſcandaliſez de la plûpart de ſes images ; c'eſt principalement parce qu'elles s'éloignent trop du naturel. Ne nous reproche-t-on pas ſans ceſſe que nôtre imagination ni nôtre langue ne peuvent s'élever au ſublime de la Poëſie d'Homére ? n'eſt-ce pas le goût que nous avons pour le naturel qui nous a fait condamner les allégories fauſſes, & les idées chimériques du Poëte ; les interpretations alambiquées & les loüanges creuſes de ſes commentateurs ? n'eſt-ce pas le même goût qui nous a fait rejetter le merveilleux déraiſonnable, & exiger que les fictions mêmes priſſent la nature pour fondement & pour modéle. En approfondiſſant les choſes, il ſe trouvera que le ſeul naturel auquel nous ne puiſſions nous abbaiſſer dans Homére ; ſeront les groſſiéretez, les indignités, les ordures des Dieux, des Héros, & du Poëte.

Pour la ſeconde raiſon de Mᵉ D. qui eſt priſe du mauvais effet des termes qui expriment en François les choſes ſimples, nous y ſatisferons dans le

Chapitre ſuivant, où j'entre avec une véritable impatience de venger nôtre langue de l'injuſtice des reproches qu'Homére lui a attirez.

CHAPITRE DERNIER.

DE LA COMPOSITION ou du ſtile d'Homére.

MOn deſſein n'eſt pas ici de diſputer à la langue Grecque ſes avantages. Au contraire j'en remarquerai d'abord un auquel je ſuis peut-eſtre plus ſenſible que nos adverſaires : c'eſt la facilité & la grace particuliere de cette langue pour la compoſition des mots ; ce qui la rendoit ſingulierement propre aux ſciences qui reçoivent accroiſſement par les nouvelles découvertes. Cela eſt ſi vrai que dans toutes les ſciences naturelles nous tirons encore du Grec les noms d'une infinité d'inventions que les Grecs n'ont jamais connuës, Logarithmes, Teleſcope, Barometre, & ſemblables. : ſans parler des ſciences mêmes qu'ils n'avoient point, comme Loxodromie, Pyrotechnie, Analyſe ſignifiant l'Algebre:Nous empruntons même quelquefois leurs mots ſimples comme dans Chymie, ſelon quelques-uns, dans Acouſtique, &c.

La langue Grecque a une autre pro-

prieté ; c'eſt ſon harmonie. Mais cette proprieté avantageuſe ſans doute à cette langue, a été trés-dommageable à l'eſprit des Grecs. Ils ſe ſont livrez ſi pleinement au ſon de leurs mots, & à la cadence de leurs phraſes, que la plûpart de leurs Auteurs, je dis même Auteurs en Proſe, Philoſophes & Hiſtoriens n'ont preſque fait aucune attention ni à la ſolidité des penſées, ni à la vérité des faits. Les Latins eux-mêmes ont bien ſçû leur reprocher l'un & l'autre : il ſeroit aiſé de prouver qu'ils ont regardé la Grece comme la mere & la nourice du ſophiſme & du menſonge, & s'il s'agiſſoit de traiter ce point, le recüeil des témoignages qui ſont échappez aux Latins contre les Grecs ſeroit plus ample que l'on ne penſe. Mais ſans qu'il ſoit neceſſaire de les alléguer, Platon lui-même a reconnu que les Atheniens étoient plus curieux des mots que des choſes. (*de Leg.* 1.) & Mr D. ſouſcrit à cette accuſation, lorſque dans ſes notes ſur l'Eutyphron de Platon il dit (*p.* 472.) que Socrate reproche aux Atheniens qu'ils aimoient les beaux parleurs, & qu'ils ne ſe mettoient nullement en peine de la vérité des choſes. Il eſt aſſez triſte que Mr D. nous pré-

fere ſans ceſſe des hommes de ce caractere.

Mr D. nous a fait voir en ſa perſonne un exemple ſenſible du foible des Grecs ſur l'harmonie du ſtile, lors qu'elle parle ainſi dans ſa Préface ſur Homére. (*p.* 30.) qu'on ne diſe point „ ici que c'eſt une erreur de vouloir „ faire valoir des penſées & des choſes „ par le choix, par le ſon, & par l'har„ monie des mots. Car ſans entrer dans „ la diſcuſſion, ſi c'eſt raiſon ou erreur, „ il ſuffit que cela eſt; & que l'harmo„ nie produit cet effet ſur tous les hom„ mes. Des paroles nobles, harmo„nieuſes, & bien cadencées, quoique „ dénuées de vérité & vuides de ſens, ſe „ feront écoûter avec plus d'empire que „ les choſes les plus raiſonnables, dites „ durement & avec des ſons déſagréa„ bles. L'oüie eſt le plus fin, le plus dé„ licat, & le plus ſuperbe de tous les „ ſens; & c'eſt celui dont il faut le plûtôt ſe rendre maître, ſi l'on veut re„ gner ſur l'eſprit: „ & alleguant là-deſſus la Poëſie de Lucrece, quoique ce ne ſoit qu'un Auteur Latin: qu'on démonte, *dit-elle*, les Vers de ce Poëte, „ & qu'on diſe platement & groſſiére„ment ce qu'il débite ſur la nature de

l'ame & ſur la maniére dont ſe fait « la vûë, il n'y a perſonne aujourd'hui « qui ait la patience de l'entendre, tant « ſes principes paroiſſent abſurdes & « oppoſez à la vérité : qu'on prononce « les Vers de ce grand Poëte, il n'y a « point d'oreille qui charmée par leur « harmonie, ne ſe laiſſe aller à ce doux « attrait, & l'oreille charmée ſurprend « bien-tôt la raiſon. „ Ce ſeroit un bien pour les Auteurs & pour les Lecteurs ſujets à une pareille ſéduction, que les mots ne fuſſent qu'un pur ſigne, ou comme un corps aërien de la penſée, de ſorte qu'elle parut à nû ſous ce voile, & telle qu'elle eſt en elle-même : les raiſonnemens faux, & par conſequent les beautez fauſſes, n'auroient pas été ſi loin, ſur tout chez les Grecs ; & ces grands maîtres n'auroient pas été expoſez à la honte que les traductions ont fait à quelques-uns d'entre-eux ; lorſque dépoüillez de l'harmonie de leur langue, on a vû le fond de leurs penſées. Il leur eſt arrivé ce qui arrive aujourd'hui à quelques-uns de nos Orateurs qui, ayant réüſſi dans la déclamation, s'aviſent de faire imprimer des pieces, dont la lecture fait découvrir tout le foible. Mais on juge des

uns & des autres d'une maniére bien differente : car à l'égard de nos Orateurs échoüez ſur le papier, on rabaiſſe leur compoſition, & on rit de ceux à qui des ſons de voix ou des mouvemens de corps ont fait porter un faux jugement ſur la piece même : au contraire quand il s'agit des Auteurs anciens échoüez en nôtre langue, on ſe rejette ſur la beauté du Grec, & on en appelle à leurs contemporains comme à des Juges irréprochables. Cependant les Auteurs Grecs ſolidement bons n'ont rien perdu dans nos traductions Françoiſes ; je ne dis pas ſeulement les Hiſtoriens que les faits ſoûtiennent, mais les Auteurs de ſatyre ou de raillerie, comme Lucien. Si l'on répond à ce dernier exemple que le Traducteur a rendu à Lucien harmonie pour harmonie, cette réponſe tourne à l'avantage de nôtre langue dont il ne s'agit pas encore : mais d'ailleurs l'harmonie de nôtre langue ne va guére à faire paſſer pour vrai ce qui eſt faux, ni pour bon ce qui eſt mauvais.

Outre cela il ne faut pas croire que les Grecs ayent été exempts de prévention ſur le fait de leur langue. Comme l'harmonie du ſtile, quoique ſenſible en general, ne laiſſe pas d'être arbi-

traire & douteuſe dans un grand nombre de cas ou d'exemples particuliers, il a plû ſouvent aux Grecs de trouver dans quelques-uns de leurs Auteurs une harmonie qu'ils n'auroient pas voulu trouver en d'autres qui auroient eu la hardieſſe d'écrire comme les premiers. Je ſuppoſe, par exemple, un Grec dont toute la réputation eût été à faire, & qui auroit aſpiré à la loüange d'écrire avec harmonie, & je demande ſi on luy auroit conſeillé de faire un gros volume de dialogues ſur des matieres trés-abſtraites, ou dont le tour rendroit abſtraites les matieres les plus communes; en lui enjoignant ſur-tout que ſes dialogues réduits, autant qu'il ſe pourroit à la même forme, fuſſent compoſez preſque tout entiers d'interrogations infatigables de la part du principal interlocuteur, & de réponſes en *oüi* & *non* de la part des autres; luy permettant ſeulement de varier ſes *oüi* & ſes *non* par d'autres termes de même valeur, *ouy-da*, *ſans doute*, *c'eſt cela*: *point du tout*, *rien moins*, *nullement*: Voilà le portrait du Héros de l'harmonie greque en proſe: or quoique la langue greque appartienne aux Grecs, qu'ils en ſoient les Juges naturels, &

que nous autres François, admirateurs ou philoſophes, nous connoiſſions peu ſa veritable harmonie, puiſque nous diſputons de ſa prononciation même; Je crois voir pourtant que le ſtile de Platon auroit perdu tout autre Auteur. Lucien l'a crû auſſi, lorſque dans la double accuſation, parlant du dialogue de la maniere dont Platon l'a traité, il dit, par rapport au ſtile, que le Dialogue étoit un mélancolique ſec & décharné qui faiſoit horreur par ſes frequentes découpures; » & par raport à la matiere, il fait raiſonner ainſi le Dialogue même: N'ay-je pas lieu de me » plaindre de Lucien, qui de grave & de » ſerieux que j'étois, qui ne parlois que » de Dieu & des principes, m'a habillé » en ridicule, & m'a fait paſſer du ſtile de Platon à celui d'Ariſtophane. *Lucien* » *répond*: Le Dialogue eſt en colere de ce » qu'il ne vole plus dans les cieux, & » qu'il ne s'informe plus combien Dieu » mêla de la ſubſtance pure & celeſte » parmi la matiere terreſtre, il n'eſt cu- » rieux que de ce qu'il n'entend point, » il ne ſçait que ce qui ſe paſſe ſur la » terre, & il veut parler des choſes du ciel. » Je me ſers ici, à peu de choſe prés, de la traduction de Mr d'A-

blancourt qu'on trouvera fidelle, en conſultant le grec & les Commentaires. En effet, au lieu que le veritable Socrate, celui de Xenophon, par exemple, ou de Diogéne Laerce avoit fait deſcendre la philoſophie du ciel en terre; celui de Platon la fait remonter de la terre aux nuës. Malgré cela pourtant je ne nie point que dans des morceaux de diſcours ſuivis, Platon n'ait écrit avec beaucoup d'élégance: mais c'eſt là auſſi qu'il a tellement donné à l'harmonie du ſtile, que pourvû que la phraſe affirmative ſoit auſſi ſonore que la negative, on diroit qu'il les prend quelquefois l'une pour l'autre; c'eſt aprés la *ſophiſtiquerie* une des principales cauſes des fréquentes contradictions de cet Auteur.

A l'égard d'Homére, je me réduis à quelques remarques de fait ſur ſa verſification, par laquelle je commence: & je dis d'abord que bien que les Poëtes poſterieurs à lui ayent toujours conſervé le même degré d'eſtime pour ſa verſification; ils ont été perſuadez que pour leur uſage & pour leur intereſt particulier, ils devoient en faire de plus correcte. Car enfin, toutes ces negligences que les Grammairiens nous

donnent, comme la pratique générale des Poëtes Grecs ; je veux dire les éliſions arbitraires, les bréves employées pour les longues, le manque de ceſure, & ce qui eſt encore pis, ces mots, & ſur tout ces épithétes de quatre ſyllabes qui ne ſont miſes que pour finir le vers, & qui en gâtent la fin ; tout cela eſt devenu plus rare dans les ſiécles ſuivans. Ce progrés de correction ſe fait déja ſentir dans Héſiode. Les plus ſçavans Critiques, comme Saumaiſe & Mr Kuſter alleguent pour preuve de l'antériorité d'Homére à Héſiode, que celuy-ci eſt d'un ſtile plus agréable, plus orné & plus arrondi : *Longè ſuavior Heſiodus, & comptior, eoque minus antiquitatis redolens*, dit Saumaiſe [a]. *Comptior enim Heſiodus & rotundior*, dit Mr Kuſter [b]. Une preuve de l'antériorité d'Homére ſur Héſiode, plus forte pour moy, c'eſt que bien qu'Homére eût beaucoup plus de génie & de talent qu'Héſiode, la morale d'Héſiode eſt plus ſaine, & ſes penſées ſont plus regulieres, effet naturel du développement de l'eſprit humain, par la ſuite des temps ; cependant il

a *Plinian. exercit. p.* 867.

b *Hiſt. Crit. Hom. p.* 11.

eſt certain auſſi que les vers d'Héſiode ſont moins chargez de licences que ceux d'Homére, ou que ceux qui en ſont encore chargez reviennent plus rarement que dans Homére. Il ne nous eſt pas reſté de Poëtes en vers hexamétres depuis Héſiode juſqu'au regne de Ptolomée Philadelphe, époque heureuſe & memorable pour les Lettres. Sous lui fleurirent divers Poëtes, & entr'autres Callimaque auquel je me tiens, parce que d'ailleurs il a choiſi des ſujets graves : c'eſt particuliérement en ce dernier que la verſification greque paroît plus exacte ; on voit même ſur la fin de ſon hymne ſecond, qu'il ſe faiſoit une loy de châtier ſes vers, & de les rendre corrects. Il me ſemble en effet que Callimaque a donné à ſa Poëſie à peu prés la même cadence que les Latins perfectionnez ont donné à la leur, & qu'il y a la même difference de ſes vers à ceux d'Homére, par rapport à leur forme, que de ceux d'Ovide, par exemple, à ceux de Lucrece.

Je comprends encore dans cette correction le retranchement, ou du moins la diminution de ce privilege, dont Mr D. (*Poët. p.* 353.) vante la langue greque ; ſçavoir, d'allonger, de

racourcir, & de changer les mots. Les » différens dialectes, *dit Mr D. (p. 352)* » qui étoient proprement les uſages des » differens Pays de la Gréce, donnoient » aux Grecs la liberté de ſe ſervir de toutes ces façons de parler. » Nos Troubadours faiſoient la même choſe des jargons de leurs temps (*Rech. de Paſquier L. 7. c. 4.*) Ainſi tout cela ne doit paſſer que pour les incertitudes d'une langue qui croît encore. La Greque paroît plus fixe au ſiécle de la floriſſante Athénes, où les Poëtes comme Sophocle & Euripide, ont uſé trés-ſobrement de ce privilege prétendu. Ainſi, quand Mr D. avance que ces differens dialectes étoient permis non ſeulement aux Poëtes, mais aux Orateurs, aux Hiſtoriens, & aux Philoſophes; Il abuſe un peu du credit que lui donne ſon érudition, & il ne croit pas que ſes Lecteurs ſoient en état de le convaincre par eux-mêmes qu'Herodote s'eſt borné à la dialecte ionique, Thucydide, Demoſthene & Platon à l'Attique, & qu'enfin tous les Auteurs plus recens que ceux-là, comme Polybe, Diodore, & Denis d'Halicarnaſſe ſe ſont réduits à la commune.

A l'égard des Poëtes, nous ne voyons en aucun autre qu'Homére ce mêlange

perpetuel de dialectes. Il eſt vrai que long-temps aprés luy Theocrite preſque contemporain de Callimaque, a choiſi la dialecte dorique : mais outre qu'il ſe tient à celle-là ſeule, du moins dans la même piece ; d'ailleurs, en une eſpece d'avertiſſement intitulé Γένος Θεοκρίτου, qui, je crois, ne ſe trouvera entier qu'en l'édition de ce Poëte par Alde Manuce en 1495. on voit que Théocrite a pris le Dorique nouveau plus doux que l'ancien, qui étoit rude, enflé & obſcur. κέχρηται... Δωρίδι τῇ νέᾳ δύο γὰρ εἰσὶ, παλαιὰ τραχεῖα τις ἐστὶ, καὶ ὑπερογκος, καὶ οὐκ εὐγένητος. ἡ δὲ νεα μαλθακωτερα, ce qui fait voir qu'au jugement du Grec Anonyme Auteur de cet Avertiſſement, la langue Grecque avec le temps a cru en douceur, & par conſequent en harmonie. En un mot quand on voudra ſuivre les differents âges de la langue Grecque, on y remarquera les mêmes progrez ou des progrez de même eſpece que dans la langue Latine & dans la nôtre ; c'eſt-à-dire, qu'à proportion que toutes ces langues ſe ſont enrichies de mots propres, d'expreſſions fines, de tours heureux ; elles ſe ſont retranché les négligences & les licences, & ce qui eſt fort oppoſé à la penſée de Mr D. elles ſe les ſont retran-

chées par la raiſon même de l'harmonie. C'eſt donc en vain que Me D. allegue [a] l'ancienneté de la langue Grecque à laquelle elle donne mille ans au temps d'Homére, comme une preuve de la perfection ou elle étoit déja parvenuë. La langue des Lapons a peut-eſtre aujourd'hui quatre mille ans, & n'en eſt pas pour cela plus avancée : en effet, une langue ne croît point chez des Peuples encore barbares, qui ne s'en ſervent que pour exprimer les beſoins de la vie animale. Elle ne commence, pour ainſi dire, à fermenter que lors que les eſprits commencent à prendre le goût des ſciences ou des beaux arts ; parce que ceux qui en veulent raiſonner en cette langue, cherchent des expreſſions nouvelles, mais conformes aux idées déja reçûës, & aux termes déja uſitez parmi leurs compatriotes : ce n'eſt que de ce point-là que l'on doit dater l'accroiſſement d'une langue. Je ne dirai pas à quelle diſtance Homére étoit de cette ſeconde naiſſance de la langue Grecque, il me ſuffit d'avoir prouvé qu'elle a crû ſenſiblement & viſiblement depuis lui. Mais j'avoüerai ici deux choſes, la premiere qui regarde la langue Grecque en ge-

[a] *Des cauſes de la corrup. du goût. p.* 244.

neral, eſt qu'en elle-même & indépendamment des Auteurs qui l'ont cultivée elle eſt la plus heureuſe de toutes les langues ; & la ſeconde, qui regarde Homére en particulier, eſt que comme nous avons de vieux Auteurs François fort ſupérieurs pour le ſtile à d'autres Ecrivains trés-modernes ; j'accorderai trés volontiers qu'Homére a mieux écrit qu'Héſiode, Callimaque, & les autres Poëtes Grecs de tous les ſiécles, non par rapport à l'harmonie generale de la verſification, mais par rapport au genie de ſa langue, & à l'harmonie même de pluſieurs Vers particuliers.

Mais tout cela ne fait point encore le fond ou l'eſſentiel du ſtile : & pour remonter aux principes des choſes, je fais conſiſter l'art de bien écrire en des qualitez ou conditions égales pour toutes les langues, & indépendantes de tout Idiome particulier. Je rapporte ces conditions à trois. La premiere, eſt de dire tout ce qui eſt neceſſaire ; la ſeconde, de ne rien dire de ſuperflu ; & la troiſiéme, de donner de la choſe que l'on veut dire l'image la plus propre qu'on en puiſſe trouver dans ſa langue, conformement au genre d'écrire que l'on a choiſi. Cette derniere condition

dépend toute entiére de la vivacité de l'imagination & de la juſteſſe de l'eſprit de l'Ecrivain ; en y ajoûtant même une aſſez grande connoiſſance de toutes les ſciences, de tous les arts, & de toutes les pratiques qui peuvent fournir des métaphores heureuſes, mais aſſez naturelles pour ne paſſer que pour des expreſſions. Ainſi au lieu que l'art d'écrire, en tant qu'il ne ſignifieroit que l'exactitude de la ſyntaxe, l'arrondiſſement & l'harmonie même des périodes, eſt à la portée des eſprits médiocres qui travaillent avec ſoin ; l'art d'écrire, ſelon nôtre troiſiéme condition, eſt le talent des plus grands hommes. Mais, comme la Critique que je pourrois faire d'Homére, par rapport à cette condition du ſtyle, ſeroit ſujette à des difficultez interminables ; dans le deſſein que j'ai de ne rien dire que d'évident & de ſenſible, je remonte à la ſeconde condition qui conſiſte à ne rien jetter de ſuperflu dans le diſcours.

Je tiens ici Homére par ſon défaut le plus marqué & le plus reconnu, & je pourrois nommer des hommes illuſtres dans les lettres Grecques, Latines & Françoiſes, eſtimateurs de l'antiquité, & d'Homére même, qui trouvent pour-

tant que ſon ſtyle eſt plein de *bourre*, c'eſt une expreſſion que je tiens d'eux. Ils appellent ainſi principalement ces épithétes qu'il applique ſi mal, & qu'il repete ſi ſouvent qu'elles ne paroiſſent que des chevilles de Vers, ou des formules de Diſcours. Tel eſt le ſurnom de *pied leger* qu'il donne à Achille preſque par tout, & lors méme qu'il s'agit de déliberer dans un conſeil comme dans le premier Liv. a 58. C'eſt ainſi qu'il proſtitue le titre de Héros ou de grand Capitaine, à des gens mêmes qu'il va accuſer de lâcheté un moment aprés, comme aux deux fils de Darés, Phegée & Idée. (*L. 5. p.* 170.) Le premier ayant été tué par Dioméde, le ſecond qui eſt Idée n'a pas le courage de ſauver le corps de ſon frere, & prend honteuſement la fuite.» Il en eſt ainſi de Piſandre, & de l'intrepide Hyppolochus, qui eſtant attaquez par Agamemnon au Liv. 11. (*p.* 171.) ſe mettent à genoux ſur leur char, & les mains jointes (*p.* 172.) lui demandent la vie. C'eſt ſur cela même que Mᵉ D. remarque (2. *p.* 503.) qu'Homére ne fait jamais commettre par les Grecs des « actions ſi lâches, & qu'il les donne « toûjours aux Troyens, » tels, par e-

xemple, que l'intrepide Hippolochus.

Il y a quelques endroits où l'épithete honorable eſt ſi proche de l'action honteuſe, que Mᵉ D. s'en eſt apperçûë. Elle dit alors que l'Epithete eſt donnée par ironie. Si vous eſtes fils d'Antimaque, *dit Agamemnon*, L. 11. (*p.* 172.) *à ces intrepides ſuppliants dont nous venons de parler*, de ce ſage & vaillant Héros qui » lorſque Ménélas & le prudent Uliſſe » allerent députez à Troye pour faire » des propoſitions de Paix, conſeilloit » aux Troyens de ne pas permettre » qu'ils retournaſſent à l'armée des » Grecs, & les preſſoit de les faire mou- » rir; vous porterez tout preſentement » la peine dûë à l'injuſtice de vôtre pe- » re.,, Ce titre de ſage & vaillant Héros, *dit là-deſſus Mᵉ D.* (2. 503.) eſt » une ironie; car il n'y avoit ni ſageſſe » à empêcher les Troyens de rendre » Helene, ni valeur à leur conſeiller de » poignarder les Ambaſſadeurs des » Grecs.,, Mais Mᵉ D. oublie qu'Homére qualifiant Antimaque à la page precedente, lorſqu'il n'y avoit encore aucun lieu à l'ironie, l'a appellé lui-même le vaillant Antimaque.

Ce n'eſt pas là le ſeul endroit où Mᵉ D. de ſon autorité privée, tourne en

en ironie des épithétes données de très-bonne foy par le Poëte, à des perſonnages quoi qu'indignes ; comme lors qu'au Liv. 10. (*p.* 161.) Uliſſe rendant compte des exploits nocturnes qu'il venoit de faire avec Dioméde, dit, qu'il avoit tué un Eſpion que « Hector & les Troyens, gens fort en- « tendus dans les ruſes de guerre, en- « voyoient dans le camp des Grecs. » Quoy qu'en diſent Mᵉ D. & le Scoliaſte qui prennent ironiquement cet éloge, il eſt de l'intereſt preſent d'Uliſſe de relever l'habileté des Troyens en fait de guerre, pour faire valoir la ſienne & celle de Dioméde. Mᵉ D. dans ſes remarques ſur ce même L. (2. 488.) n'a-t-elle pas dit elle-même qu'Ho- « mére, pour relever la prudence d'Hec- « tor & ſa capacité dans l'art militai- « re, lui fait tenir conſeil pendant la « nuit, & imaginer la même viſite du « camp ennemi que Neſtor avoit pro- « poſée du côté des Grecs. » Je ſçai bien que cette habileté d'Hector détruit l'imprudence dont Polydamas l'a accuſé, & le reproche que Mᵉ D. fait en général aux Troyens de ſçavoir peu la guerre. Mais ce n'eſt pas ma faute ; ſi l'Iliade & les remarques de Mᵉ D. font

un retour continu & un cercle parfait de contradictions. Ce qui me ſurprend, c'eſt que Mᵉ D. ayant cette clé de l'ironie, pour expliquer les épithétes d'Homére abſurdes en ſens direct, ne s'en ſoit pas ſervie ſur l'endroit du 7ᵉ Livre, où Priam rejettant l'avis d'Antenor qui conſeilloit de rendre Helene, & autoriſant celui de Paris qui veut la garder, eſt appellé égal en ſageſſe aux Dieux mêmes. (*L. 7. p. 24.*) Au lieu d'employer ſur cette épithéte inſenſée l'interpretation en ironie ; Mᵉ D. dit, avec un profond ſérieux (*2. 405.*) » qu'Homére a voulu nous enſeigner ici » que quand l'injuſtice eſt portée à un » certain point, toute la ſageſſe s'éclipſe, » ou ſi elle parle on ne l'écoute point. » Mᵉ D. vers le commencement de toutes ſes remarques (*1. 352.*) avoit dit qu'il ſuffit de rendre raiſon une ſeule fois des épithétes qu'Homére employe. Cela ſuffit en effet, en diſant une fois pour toutes que la néceſſité du Vers ou la commodité de la formule l'emporte preſque toûjours ſur ce qu'il doit dire, ou peut-eſtre même ſur ce qu'il veut dire : mais quand on voudra le juſtifier, il faudra chercher pour chaque épithéte une chimére nouvelle.

Il faut pourtant convenir que la plûpart des épithétes d'Homére n'ont d'autres vices que l'inutilité, ou n'ont d'autre utilité que celle de ſoûtenir ſon ſtyle, ou de relever des mots qui par eux-mêmes ne conviennent point au genre épique. C'eſt par là que Mᵉ D. juſtifie la comparaiſon des légumes au 13. Liv. en admirant (2. 564.) la richeſſe des épithétes dont Homére les accompagne; des légumes accompagnées d'épithétes riches! mais par là même, il eſt inutile de chercher, comme fait ſi ſouvent Mᵉ D. des raiſons naturelles, hiſtoriques, ou morales aux épithétes d'Homére. Au ſecond Livre, par exemple, il parle des belliqueux Peræbes, qui cultivoient les campagnes arroſées par le délicieux Titareſius; un moment aprés il avertit lui-même que le Titareſius étoit un écoulement des eaux du Stix, & Strabon cité par Mᵉ D. (1. 372.) ajoûte que la ſource de ce fleuve étoit mortelle; mais, dit Mᵉ D. Homére l'appelle « délicieux par religion, d'autant que « l'on juroit par ſes eaux. » Mais dans les Vers ſuivant je trouve que les eaux de ce fleuve étoient belles καλλίρροον ὕδωρ (β. 752.) quoique Mᵉ D. ne l'ait pas traduit: & là-deſſus je ne ſçai plus ſi je dois

regarder cette épithète, ou comme une marque de religion, ou comme l'indication d'une proprieté réelle, ou ſeulement comme une épithète riche, dont Homére accompagne des eaux noires, puantes, ou du moins ſi graſſes, que ſelon l'énoncé du Poëte, elles nageoient comme de l'huile ſur les eaux du Pénée.

On eſt en peine, dit Mᵉ D. (3.444.) de ſçavoir, pourquoi Homére a donné l'épithéte de célébre à la Ville de Panope, qui n'avoit pas neuf cent pas de circuit, où l'on ne voyoit ni Palais, ni Gymnaſe, ni Théatre, ni Marché, ni Fontaine; c'eſt à cauſe des danſes que des femmes Atheniennes y alloient faire aux feſtes de Bacchus, répond Mᵉ D. en citant Pauſanias; voilà une raiſon ſçavante; en voici une plus ſimple, & que je croi bien plus vraie: c'eſt une épithéte riche dont Homére accompagne une Bicoque.

Dans un article du dénombrement (*L.* 1. *p.* 85.) il eſt fait mention d'Eumelus fils d'Admete & de la divine Alceſte. Je ſuis perſuadée, dit là-deſſus Mᵉ D. (1. 371.) qu'Homére donne à Alceſte l'épithéte de divine, parce qu'elle aima ſon mari juſqu'à mourir pour

lui ſauver la vie. „ Une épithéte moins forte, par exemple, celle de généreuſe auroit fait plus d'honneur à Alceſte, parce qu'elle l'auroit mieux caractériſée : car pour l'épithéte de divin ou de divine, elle ſe trouve à toutes les pages de l'Iliade : au 3e Livre ſur tout, elle eſt donnée à Helene juſqu'à trois fois dans la traduction même de Mr Da. & là-deſſus il me prend envie de dire qu'Homére a donné à Helene l'épithéte de divine, parce qu'elle aima ſon galant juſqu'à abandonner ſon mari pour le ſuivre. Mr D. s'étend de même ſur un diſcours de Sarpedon au Liv. 12. Nous ſommes, dit-il, regardez comme des Dieux, qu'y a-t-il de plus injuſte, *dit-elle*, que d'eſtre honoré comme un Dieu « quand on n'eſt pas même un homme ? « il faut eſtre ſuperieur en vertu quand « on veut l'eſtre en dignité. „ Cette morale ſeroit fort bonne, ſi Homére ne ſe faiſoit pas une habitude vicieuſe d'appeller Dieu ou égal aux Dieux le premier venu, lorſque l'épithéte ἰσόθεος eſt neceſſaire à ſon Vers.

Enfin pour faire voir que dans la Critique des épithétes d'Homére, nous ne ſuivons que le ſens commun, Mr D. a *p.* 108. 110. *&* 124.

lui-même a été obligé de parler ainſi (*Poët.* 351.) L'uſage qu'on doit faire des épithétes ne laiſſe pas d'avoir ſes bornes » & ſes loix. Si un Poëme eſt trop char- » gé d'épithétes; il eſt froid, & ſi les épi- » thétes ſont mal choiſies & peu conve- » bles, il eſt ridicule & dégoûtant; & le » Poëte tombe dans le défaut qu'Ariſtote » reprochoit à Clitophon, qui vouloit » orner les moindres petites choſes, & » qui s'exprimoit par tout auſſi ridicu- » lement que s'il avoit dit des figues ve- » nerables.» Qu'eſt-ce donc que Mr D. veut que nous diſions des épithétes d'Homére, qui non-ſeulement ſont vaines, mais qui ſont contraires à la nature de la choſe, & contradictoires au fait à l'occaſion duquel il s'en ſert?

Les ſuperfluitez de la compoſition d'Homére paroiſſent encore davantage dans ſes repetitions. Il a porté ce vice au-de-là de toute meſure & de toute croyance. Car enfin il a repeté non-ſeulement les diſcours que ſes perſonnages s'envoyent faire les uns aux autres, ou qu'ils ſe dictent les uns aux autres pour eſtre redits ſur le champ; mais il repete des diſcours de paſſion; & ce qui eſt plus ſurprenant, il met ces diſcours dans la bouche de divers perſonnages dont

les caractéres ſont differents. L'on trouve pluſieurs fois la même choſe dans le même diſcours ; il fait raconter à ſes Héros des faits qu'il a déja expoſez lui-même comme Poëte, des faits même épiſodiques & étrangers à ſon ſujet ; il employe les mêmes fictions, ou les mêmes évenemens en pluſieurs endroits ; il rappelle les mêmes deſcriptions, les mêmes comparaiſons, les mêmes plaiſanteries ; enfin, ce qui regarde plus particulierement le ſtyle, il repete ſes mots & ſes expreſſions ; la plûpart de ſes phraſes ſont uſuelles, & reviennent ſans ceſſe aux oreilles ; il ne parle preſque que par formule ; & dans un trés-grand nombre de ſes Vers le premier mot fait deviner tous les autres.

La repetition des diſcours que les perſonnages s'envoyent faire les uns aux autres eſt celle qu'il eſt le plus aiſé de juſtifier ; elle marque dans l'envoyé une ſimplicité & une fidelité qui a ſon prix : mais premierement une regle qui a dû eſtre de tous les temps, eſt que cette repetition fût vrai-ſemblable ; c'eſt-à-dire, que l'inſtruction fût aſſez courte pour pouvoir eſtre retenuë mot à mot par un perſonnage humain. Selon cette regle, on pourroit approuver tous les

diſcours repetez par les Dieux qui ont une memoire infinie ; mais comment Uliſſe, par exemple, a-t-il pû retenir mot pour mot le long diſcours dont Agamemnon le charge pour Achille au 9e Livre ? Secondement on a fort bien fait dans la ſuite des temps, de varier le diſcours même de l'envoyé, non-ſeulement à l'égard des hommes, mais auſſi à l'égard des Dieux ; parce que cette varieté contribuë beaucoup à l'agrement du diſcours. Rien n'eſt ſi beau, par exemple, que la varieté des expreſſions dont Virgile s'eſt ſervi dans l'ordre que Jupiter fait porter à Enée par Mercure au 4e Liv. de l'Enéïde. Les expreſſions de Jupiter ſont ſi belles qu'elles paroiſſent uniques ; & le Lecteur eſt charmé de voir redire les mêmes choſes par Mercure avec de nouvelles expreſſions, qui pour ainſi dire paroiſſent auſſi uniques que les premieres.

M. D. qui donne des regles juſtes ou fauſſes, à proportion qu'elle croit l'un ou l'autre favorable à Homére, parle ainſi (*vol.* 1. *p.* 332.) Je me contenterai » de remarquer ici une fois pour toutes, » qu'Homére fait toûjours repeter par » les envoïez les propres termes dans » leſquels on leur a expliqué leurs or-

dres, cela eſt plus reſpectueux & plus « décent. De quel droit un envoyé chan- « ge-t-il quelque choſe aux termes de ſa « miſſion ? Eſt-il plus habile, eſt-il plus « grand que celuy qui l'envoye ? Un en- « voyé doit toûjours dire ce qu'on lui « a dit, comme on le lui a dit. » J'ac-cepte cette maxime par rapport à tout l'eſſentiel de la commiſſion, & je la laiſſe paſſer par rapport aux termes mêmes de celui qui envoye : mais je m'inſcris en faux contre la ſuite de la remarque de Mᵉ D. où elle dit : *Un envoyé peut ajoûter, mais il ne doit rien oublier.* Ou bien, pour être plus exact, je vais diſtinguer, un envoyé peut ajoûter aux paroles de ſa commiſſion des interprétations & des invitations : mais tous les hommes d'état que Mᵉ D. voudra nommer, decideront entre elle & moy s'il eſt convenable qu'un ſimple envoyé par qui l'on fait faire des offres à des ennemis, augmente ces offres de ſon chef, ſur tout avant que les ennemis ayent rendu leur premiere réponſe. C'eſt pourtant ce que fait Idée au 7ᵉ Livre. Car Priam ayant ordonné qu'il portât aux Grecs l'offre de Paris, qui promettoit de rendre Heléne, & toutes les richeſſes qu'il avoit apportées

d'Argos. Idée promet de ſon chef toutes les richeſſes que Paris avoit apportées à Troye. C'eſt Mr D. elle-même qui releve cette difference à laquelle on n'auroit pas trop pris garde. Ce n'eſt » pas, *dit-elle*, (*2. p. 406.*) ce que Pa» ris avoit dit, car Paris ne promettoit » que de rendre celles qu'il avoit ame» nées d'Argos, exceptant par là celles » qu'il avoit amenées de Sidon & d'ail» leurs: mais Idée, pour faire le party » meilleur, offre généralement tout ce » qu'il avoit amené à Troye; car il » étoit bien perſuadé que ſi les Grecs » acceptoient cette offre, il ne ſeroit pas déſavoüé. »

J'appelle diſcours dictez dans l'Iliade, ceux qu'un perſonnage fait faire à un autre, pour les repeter au même inſtant & au même lieu: en voici un exemple traduit litteralement; il eſt tiré du quatriéme Livre: c'eſt Junon qui parle à Jupiter, à l'occaſion & dans le temps de la tréve concluë entre les Grecs & les Troyens, c'eſt-à-dire, dans le tems où ils ne combattoient point, & qui lui dit à la lettre: Commandez promp» tement à Minerve d'aller dans le com» bat terrible des Troyens & des Grecs. Ἰρῴῃσι καὶ Ἀχαιῶν φύλοπιν αἰνὴν Δ. 65. pour

faire en ſorte que les Troyens com- «
mencent les premiers, malgré les ſer- «
mens, à offenſer les Grecs enorgüeil- «
lis; elle parle ainſi: Le Pere des Dieux «
& des hommes ſe laiſſa perſuader, & «
dit ſur le champ à Minerve ces paro- «
les aîlées: Allez trés-promptement «
dans l'armée, au milieu des Grecs & «
des Troyens, pour faire en ſorte que «
les Troyens commencent les premiers, «
malgré les ſermens, à offenſer les Grecs «
enorgüeillis. » Voilà le texte d'Homé-
re en des termes François, qui n'ont,
ce me ſemble, rien de bas: mais voicy
la traduction de Mr D. qui fera voir par
avance ce que j'expoſerai bien-tôt plus
au long, c'eſt-à-dire, l'adreſſe avec
laquelle elle ajoûte, retranche & chan-
ge des mots, pour nous rendre Homére
ſupportable. Ordonez donc tout pre-
ſentement à Minerve d'aller à l'armée «
des Troyens & à celle des Grecs, & de «
mettre tout en œuvre pour obliger «
les Troïens d'enfraindre le traité qu'ils «
ont juré, & d'être les premiers à inſul- «
ter les Grecs trop enorgüeillis de leur «
victoire. Le Pere des Dieux & des hom- «
mes accorda cette demande à Junon, «
& ſur l'heure même il donna cet or- «
dre à Minerve: Allez promptement «

» à l'armée des Troyens, & faites tous » vos efforts pour les obliger, malgré le » traité, à insulter les Grecs trop fiers » de l'avantage qu'ils viennent de remporter. »

On diroit même assez souvent qu'Homére cherche le moyen de faire dire une chose deux fois. Dans le 24e Liv. par exemple, Priam auroit pû s'aviser de luy-même de la priere qu'il fait à Jupiter avant que d'aller trouver Achille, sans qu'il fût besoin qu'Hecube la lui dictât. Mais le grand art du Poëte, est quand il peut aller jusqu'à trois fois; comme dans le mensonge que Jupiter dicte au songe trompeur, que le songe rapporte à Agamemnon, & qu'Agamemnon répéte aux Grecs.

A l'égard des mêmes choses répétées dans un même discours, j'ai cité ailleurs le trait de Priam qui rappelle deux fois à Achille la mémoire de son pere, à peu prés dans les mêmes termes. Cette faute, si même c'en est une, est trés-peu considerable. Mais je m'attache à une remarque de Mr D. sur un endroit du Liv. 1er Agamemnon, » *dit-elle*, (1. 288.) redit plusieurs fois » la même chose, comme c'est la cou-

tume des gens qui ſont en colere, ils « ne croyent jamais en avoir aſſez dit, « & veulent toujours encherir ſur leurs « premieres penſées. » Je réponds à cela que s'ils encheriſſent effectivement ſur leurs premieres penſées, ce n'eſt ni une faute, ni même une répétition: mais s'ils ne font que les redire, la colére du perſonnage n'excuſe point le Poëte. Car outre que la Poëſie n'admet pas des paſſions brutes, telles qu'elles ſont ſouvent dans les hommes, mais qu'elle les prend dans la belle nature; d'ailleurs la peinture de quelque paſſion que ce puiſſe eſtre, ne doit point tourner à l'ennui du Lecteur.

Une des plus vicieuſes répétitions d'Homére, eſt lorſqu'il met un même diſcours dans la bouche de differens perſonnages qui le prononcent en differens endroits du Poëme. Mr D. n'a point fait d'autre apologie de cette étrange eſpece de repetition, que de la ſauver le plus qu'elle a pû, en variant dans ſa traduction les termes du diſcours repeté. Eſt-il en effet quelque choſe de plus contraire, non ſeulement à la difference des caractéres qui ſe manifeſtent extrêmement par les diſcours, mais même à la vray-ſemblance

& à la poſſibilité de la choſe, que de ſuppoſer deux perſonnages, qui, ſans eſtre convenus de rien, quelquefois même ſans s'être entendus, diſent la même choſe préciſément en mêmes termes ? On voit un exemple de cette répétition dans le 8e Livre où Minerve parle ainſi à Jupiter (*L. 8. p. 36.*) Nous » ſçavons tous que vôtre force eſt in- » vincible, & que rien ne peut vous ré- » ſiſter ; mais nous ne pouvons nous em- » pêcher d'être touchées du ſort des » Grecs, qui rempliſſant leur malheu- » reuſe deſtinée, periſſent dans le com- » bat : Nous nous abſtiendrons de com- » battre, puiſque vous le commandez : » mais nous inſpirerons aux Grecs des » conſeils ſalutaires, afin qu'ils ne pe- » riſſent pas tous par les funeſtes éclats de vôtre indignation. » Or ce dicours eſt répété tout entier par Junon à Jupiter dans le même Livre, trente pages aprés (*p. 64.*) & l'on peut-eſtre ſûr que dans le Grec il eſt rendu préciſément en mêmes termes : (*ℓ. 32. & 463.*) Au 22. Liv. Jupiter touché de compaſſion pour Hector vouloit le ſauver, Minerve lui dit : (*p. 262.*) Quoi vous » voudriez encore arracher des bras de » la mort un mortel, un homme qui

eſt livré depuis long-temps à ſa deſti- «
née, & dont le moment fatal eſt arri- «
vé! vous le pouvez, mais tous les au- «
tres Dieux n'y conſentiront jamais. »
Junon avoit dit à Jupiter la même cho-
ſe, & dans les mêmes termes Grecs, à
l'occaſion de Sarpedon, au Livre 16e.
(p. 29.) & il ne paroît pas que Miner-
ve ſe fut trouvée là pour apprendre par
cœur ces paroles de Junon.

Nous avons dans le premier Liv. un exemple remarquable des faits qu'Homére fait raconter par ſes perſonnages, aprés les avoir expoſez lui-même comme Poëte. Thétis entendant les plaintes d'Achille ſur le bord de la mer, vient à ſon fils pour lui en demander la cauſe. Achille lui fait dans l'original un narré de 22. Vers, qui redit au Lecteur non ce qu'il a vû depuis long-temps, & qu'il pourroit avoir oublié dans l'intervale de pluſieurs Livres; mais ce qu'il vient de voir, un fait dont à peine il eſt ſorti, en un mot tout ce qui s'eſt paſſé depuis le commencement de l'Iliade juſqu'à l'enlevement de Briſéïs, qui fait le ſujet des larmes d'Achille. Peut-eſtre étoit-il eſſentiel à la ſuite du Poëme qu'Achille apprit ce fait à la perſonnage qui ne le pouvoit ſçavoir d'ail-

leurs ; & ainſi ce ne ſeroit qu'un petit défaut d'intrigue : point du tout. Thétis ſçavoit à fond tout ce que lui raconte Achille : il lui dit en commençant (*L.* 1. *p.* 24.) vous le ſçavez. Pourquoi vous redire des choſes qui vous ſont connuës? „ On n'ignore pas l'attention que nos Poëtes ont à trois regles dans les recits qu'ils mettent dans la bouche de leurs perſonnages : la premiere eſt de ne faire raconter que les choſes que le ſpectateur ne ſçait point encore ; la ſeconde de ne faire adreſſer ce narré qu'à des gens qui ne les ſçachent point d'ailleurs ; & la troiſieme, qui eſt la plus fine, eſt que ce narré n'ait pas dû eſtre déja fait par les perſonnages converſans entr'eux. Homére ne peche pas ici contre la derniere de ces trois regles, comme au 9e Liv. ou Phœnix fait à Achille un détail de ſa vie, auquel Achille devoit répondre [a] *millies jam audivi*, vous me l'avez déja dit mille fois : mais il peche contre les deux premieres, en introduiſant Achille, qui raconte fort au long une choſe que le Lecteur ſçait, à ſa mere qui la ſçait auſſi, & voilà dit Mr D. ſur cet endroit, le véritable modele à ſuivre. (1. 311.)

[a] *Gnatho in Eun.*

Homére rappelle auſſi des faits épiſodiques, & la repetition en eſt d'autant plus ridicule qu'ils étoient inutiles à ſon ſujet dés la premiere fois qu'il en a parlé. On rompt la tête à Dioméde des exploits qu'avoit fait à Thebes Tydée ſon pere, que l'on met injuſtement au-deſſus de lui. Agamemnon les lui oppoſe au Liv. 4e, & Minerve au Liv. 5e: il en eſt ainſi du combat d'Achille & d'Enée ſur le mont Ida raconté par Enée même au 21 Liv. (*p.* 182.) & reproché par Achille au même Enée avec toutes ſes circonſtances, cinq ou ſix pages aprés (*p.* 188.)

La repetition des mêmes évenemens & des mêmes fictions dans l'Iliade, fait la face entiere du Poëme, qui ne preſente preſque par tout que des combats à peu prés ſemblables, & du côté des hommes & du côté des Dieux. C'eſt principalement à cet égard qu'on peut dire, que ſi l'on retranchoit de l'Iliade, outre les choſes qui y ſont repetées mot pour mot, celles qui ont à peu prés la même forme, on la réduiroit au quart. Mais dans cette répetition generale il y a un article qui me paroît plus remarquable que les autres. Au 3e L.(*p.* 101.) Paris s'offre de combattre ſeul à ſeul,

contre Ménélas, à condition que le ſuccez de ce combat termine la guerre entre les deux Peuples. Hector en perſonne vient porter cette propoſition aux Grecs; ceux-ci ſans aucune conſideration pour le caractere du Héros Troyen qui leur parle, lui répondent avec autant de groſſiéreté que d'injuſtice, que tous les enfans de Priam étant des impies & des perfides (*p.* 104.) il faut faire venir Priam lui-même, & ſceller le traité par un ſacrifice ſolemnel. Tout cela s'execute avec la plus attentive précaution. Paris prêt à ſuccomber eſt ſouſtrait par Venus à Ménélas vainqueur; la Treve cependant ſubſiſte encore; lorſque Pandarus, indignement tenté par Minerve, tire ſur Ménélas un trait qui rompt l'alliance qui venoit d'eſtre jurée. Nonobſtant tout cela Hector au Liv. 7. a l'aſſurance de venir faire aux Grecs une propoſition nouvelle de combat ſingulier; & les Grecs, ſans lui faire aucun reproche de ce qui étoit arrivé aprés le premier combat, ſe croyent obligez d'accepter le ſecond ſemblable à l'autre, du moins en ce que le perſonnage Troyen ne manque point d'eſtre vaincu.

On trouve dans l'Iliade des deſcri-

ptions assez longues exactement repetées. Telle est la description de Minerve qui quitte son voile pour prendre ses armes au L. 5. (*p.* 223. 224.) & qui sort par les portes du ciel, qui étoient commises aux heures. Cette peinture est trés-noble & trés-poëtique; mais en vérité quand on la retrouve au Liv. 8. (*p.* 59.) avec peu de difference dans le François, & en mêmes termes dans le Grec; non-seulement on en est blessé à cette seconde fois, mais il semble que cela fasse baisser le prix de la premiere.

Nous avons assez parlé ailleurs des comparaisons d'Homére, & en particulier de la ressemblance qu'elles ont entr'elles; mais de plus elles reviennent quelquefois en répétition exacte, comme celle du Lion qui veut entrer dans un Parc, & qui en est écarté par une troupe de Bergers armez de traits & de torches; elle est employée au L. 11. au sujet d'Ajax qui s'éforce en vain d'enfoncer un bataillon des Troyens, & au Liv. 17. au sujet de Ménélas qui quitte à regret le corps de Patrocle, & dans l'un & l'autre endroit elle remplit six ou sept Vers exactement les mêmes [a]. Les personnages s'affection-

[a] 548. & *p.* 658.

nent auſſi quelquefois à une même comparaiſon ; ainſi Thétis au 18e Livre dit d'Achille à ſes Nymphes, (*p.* 110.) qu'il a crû comme un Olivier, & qu'aprés l'avoir élevé comme une plante que l'on nourrit, & que l'on cultive dans le meilleur endroit d'un bon terroir, elle l'a envoyé à Ilion ; & vingt pages aprés (*p.* 135.) elle repete à Vulcain, au ſujet du même Achille, & en mêmes termes Grecs ſon olivier, ſa plante, & ſon bon terroir.

On ſçait de quelle délicateſſe & de quelle legereté doivent eſtre des plaiſanteries, pour prendre dans l'eſprit des Lecteurs : la moindre affectation leur fait manquer leur effet, & les change ſubitement en diſcours fades. Homére repete plattement les ſiennes, & entr'autres celle-ci qu'il met dans la bouche de Merion attaquant Enée au Liv. » 16. (*p.* 40.) Pluton & moi nous allons » faire un beau partage, il aura ton » ame, & moi la gloire de t'avoir tué. » Mr D. nous avertit elle-même. (3. 427.) Qu'Homére s'eſt déja ſervi ailleurs de la même raillerie ; en effet, Uliſſe l'a employé au Liv. 11. contre Socus ; & Sarpedon au Liv. 5. contre Tlepoleme ; afin qu'il ne ſoit pas dit qu'Homére

manque d'aucune eſpece de repetition que l'eſprit humain puiſſe imaginer.

Mais que dirons nous des mots & des phraſes qui reviennent inceſſamment dans Homére : comme le τὸν δ' ἀπαμειβόμενος auquel Martial a fait une alluſion ironique dans une de ſes épigrammes ; inſinuant qu'il ne lui coûteroit rien de faire de gros Livres, s'il lui étoit permis de repeter ſes mots & ſes phraſes comme à Homére.

Edita ne brevibus pereat mihi charta libellis.

Dicatur potiùs. τὸν δ' ἀπαμειβόμενος.

On n'a paslû quatre Livres d'Homére, que l'on connoît toutes ſes façons de parler : il n'a jamais qu'une ſeule tranſition de ſes faits à ſes diſcours, & de ſes diſcours à ſes faits. Mais j'en veux particulierement à ſes formules ; j'appelle ainſi certaines phraſes toutes faites dont Homére ſe ſert en pluſieurs endroits, où elles font des effets trés-differents. Au liv. 3. (*p.* 99.) Paris ſe retiroit effrayé à la vûë de Ménélas, & Hector lui dit fort à propos, Malheureux Paris qui n'as que la beauté en partage, & qui eſt poſſedé de la paſſion des « femmes, perfide ſéducteur : car je rends ainſi,

Δύσπαρι, εἶδος ἄριστε, γυναιμανὲς, ἠπεροπευτὰ
par des termes que je crois plus fideles pour la traduction, & plus honnêtes pour le ſens que ceux de Mr D. qui dit, (*L. 3. p. 99.*) *malheureux Paris qui n'as qu'une mine trompeuſe, & qui n'es vaillant qu'auprés des femmes.* Mais à la fin du 13. Liv. le même Hector (*p. 302.*) rencontre le même Paris qui encourageoit ſes compagnons, & les obligeoit à combattre de pied ferme, & là-deſſus il lui repete préciſement les Vers injurieux du Liv. 3e, parce qu'Homére ne veut pas ſe donner la peine d'en faire un autre pour la ſeconde occaſion, quelque differente qu'elle ſoit de la premiere.

Ce qui me ſurprend encore davantage, c'eſt de trouver d'autres formules qui ſont veritablement abſurdes, la premiere fois qu'Homere les emploïe, & qui ne ſont à leur place qu'à la ſeconde ou à la troiſiéme répétition. En voicy un exemple. Dans le conſeil des Troïens au 7e Liv. le ſage Antenor (*p. 23.*) propoſe l'avis ſenſé & naturel de rendre Héléne aux Grecs. Paris, à la honte ou au mépris de la raiſon humaine, fait cette replique: Antenor, » dit-il, (*p. 24.*) Vous donnez là un

conſeil qui ne m'eſt nullement agréable, & vous pourriez, ſans doute en donner un meilleur : que ſi vous penſez à ce que vous dites, il faut que les Dieux irritez vous ayent ôté l'eſprit. » Mais cette réponſe étoit faite pour l'endroit du 12e Livre, où Hector (*p.* 236.) la donne trés à propos à Polydamas, qui luy conſeilloit de ſe renfermer honteuſement dans Troye.

Au Livre 1er (*p.* 13.) Agamemnon répondant à Achille qui faiſoit valoir ſes ſervices, luy dit : De tous les Rois tu m'es le plus odieux, car tu ne reſpire que querelles, que guerres, que combats. » Y avoit-il quelque chose de plus utile pour Agamemnon dans l'entrepriſe de Troye, qu'un homme qui ne reſpire que guerres & que combats ? ce reproche n'eſt qu'une formule plus convenable dans l'endroit où Jupiter l'employe contre Mars au 5e Livre (*p.* 234.) quoiqu'à dire vrai, elle ait encore mauvaiſe grace dans la bouche d'un Dieu, qui ſe repaît ailleurs du ſpectacle ſanglant de tant de milliers d'hommes qui tüoient, & étoient tuez. (*L.* 11. *p.* 168.) ainſi cette formule n'eſt bien placée ni dans la premiere circonſtance, ni dans la ſeconde.

Dans un endroit du 16e Liv. (*p.* 32.) Sarpedon bleſſé à mort par Patrocle, fort loin des vaiſſeaux, appelle Glaucus à ſon ſecours, & lui dit, ſelon le texte traduit litteralement par Me D. dans ſes remarques : (3. 425.) Quelle » honte ne ſeroit-ce point pour vous, » ſi les Grecs me dépoüilloient de mes armes, au milieu des vaiſſeaux! » Les Commentateurs, ſelon que Me D. le rapporte elle-même, ont dit là-deſſus que Sarpedon rêvoit, étant à l'article de la mort ; pendant que ſur d'autres veuts, comme ſur Patrocle mourant qui un [illegible]hétiſe, à la fin du même Livre, [illegible].) ils diſent, ſelon que Me D. le rapporte auſſi (3. 432.) que l'ame dans le moment qu'elle va ſe dégager des liens du corps, lit ſûrement dans l'avenir, & voit tout en Dieu. Ainſi, Homére n'a point d'autre raiſon pour faire dire à Sarpedon qu'il meurt au milieu des vaiſſeaux, quoiqu'il fût bien loin de là, ſinon que c'eſt un vers tout fait, une formule employée au 15e Livre, au ſujet de Caletor tué effectivement au milieu des vaiſſeaux νηυσὶ δ' ἐν ἀγχόθι πίπτει, v. 428.

Mais quand l'abſurdité ne ſeroit pas jointe à la répétition dans la plûpart de ces

ces formules, rien ne fait un ſi mauvais ſtile que les expreſſions uſuelles; nous diſtinguons ſûrement par là les gens d'un eſprit ou d'une éducation mince, d'avec les perſonnes de merite ou de condition, & cette habitude dans un Ecrivain eſt auſſi vicieuſe que la maniere l'eſt dans un Peintre.

Enfin, pour terminer l'article des répétitions par quelques réfléxions générales, l'Auteur de Telemaque a dit quelque part que les paroles de Mentor avoient une « vivacité & une autorité merveilleu- « ſe, parce qu'il ne faiſoit jamais de re- « dites. » Ce ſentiment me paroît exquis, & j'ay toûjours crû que les répétitions éteignoient toute la vivacité du diſcours par l'air de négligence qu'elles portent avec elles, & que marquant dans l'Orateur ou dans le Poëte de la complaiſance pour ſes expreſſions, ou du mépris pour ſes Lecteurs, elles lui ôtent même ſon autorité. C'eſt par là que je combattrois une raiſon dont Mr & Me D. ſe ſervent dans leur Preface ſur Marc-Antonin, pour excuſer certaines répétitions que ce grand Empereur, qui n'écrivoit que pour luy, a laiſſées dans ſes Réflexions Morales. Etrange injuſtice des hommes, s'écrient

Mr & Mr D. de vouloir retomber dans les mêmes fautes, & de ne vouloir pas qu'on répéte les mêmes cenſures ! Je réponds à cela, que les vices des hommes ne me donnent pas droit de mal écrire, & que ſi un Ecrivain profane eſt capable de corriger ſes Lecteurs ; cet honneur ſera bien plûtôt acquis à celui qui aura une attention raiſonnable pour la forme, & même pour le ſtile de ſon Ouvrage, qu'à celuy qui tombera dans des répétitions plattes, ou en d'autres défauts groſſiers du diſcours. Mais enfin, Mr & Mr D. accordent dans la même Préface que ces répétitions, qui ſelon eux ne ſont pas vicieuſes dans un Ouvrage de Morale, le ſont dans un Ouvrage d'agrément. Cela nous ſuffit contre Homére. Mais nous avons contre luy ſur ce ſujet des témoignages plus précis, celuy du P. Rapin, par exemple : Le caractére d'Homere, *dit ce Critique ſi moderé* [a], eſt la » prolixité à dire & à raconter les choſes : c'eſt le plus grand parleur de toute l'antiquité, & les Grecs mêmes, » tous grands diſcoureurs qu'ils étoient, » ont repris dans Homére cette intemperance de paroles, comme un dé-

[a] *Comp. d'Hom. & de Virg.*

faut conſiderable du diſcours, il eſt « dans des redites, non ſeulement des « mêmes paroles, mais auſſi des mêmes « choſes, & dans des répétitions perpe- « tuelles. Il eſt vrai qu'il parloit tou- « jours naturellement, mais il parloit « trop. Nous n'omettrons pas le témoignage du P. le Boſſu, d'un plus grand poids pour Mᵉ D. & plus formel dans ſon énoncé : on ennuye encore le Lecteur, dit, celuy-cy Liv. 3. chap. 16. quand on luy raconte ce qu'il ſçait déja : On ne trouvoit pas cela ſi mauvais au temps d'Homére. Virgile y eſt plus exact ; Venus au premier Livre ne laiſſe point faire à Enée le recit de ſes malheurs, elle l'interrompt pour le conſoler ; & dans le troiſiéme, quand la bienſéance engageoit ce même Héros à raconter ſon hiſtoire à Andromaque, Helenus ſurvient fort à propos, qui l'en empêche. » Mais tout doit ceder aux témoignages de Mᵉ D. dans ſon Homére même. Car pour combattre ce Poëte, il ne faut déſormais aucune recherche ; la Préface & les Remarques de Mᵉ D. ſont un arſenal inépuiſable de tous les traits qu'on peut lancer contre lui. Par exemple, ſur un endroit du L. 5. Mᵉ D. dit (1. *p.* 481.)

» Agamemnon a conté cette hiſtoire
» dans le Livre précedent. Voilà pour-
» quoi Homére ne la touche qu'en paſ-
» ſant, parce qu'il ſuppoſe ſon Lecteur
déja inſtruit. » Sur un autre endroit du
Livre 11. elle dit de même (*p.* 523.)
» Uliſſe a déja rapporté au long les or-
» dres que le Roi Pélée donna à ſon fils.
» Voilà pourquoi Neſtor n'en dit ici
» que la ſubſtance qu'il met en un ſeul
» Vers. » Eſt-ce ici, où dans la repeti-
tion de vingt-deux Vers au Liv. 1er,
qu'Homére eſt le vrai modele à ſuivre?
enfin dans une remarque ſur le Liv. 20e,
elle dit (*p.* 515.) Achille détaille ici
» un peu plus l'hiſtoire dont Enée a déja
» dit un mot: Homére ménage ſi bien
» ſes récits qu'il ne tombe jamais dans
» aucune redite. » Comment accorder
cette loüange, je ne dis pas avec ce qui
creve les yeux des Lecteurs, dans tout
le cours de l'Iliade; mais avec ces pa-
roles de Mr D. ſur la harangue d'A-
chille à Thétis. (1. *p.* 311.) Homére
» fait voir par là, *dit-elle*, qu'un Poë-
» te, & qu'un Orateur peuvent fort
» bien redire les mêmes choſes dans les
» mêmes termes, ſans eſtre blâmez; &
» que ces repetitions, qui paroiſſent
» aujourd'hui trop ennuyeuſes à des eſ-

prits trop délicats, ou plûtôt trop in- «
quiets, ſont trés-raiſonnables : car il « n'y a rien de plus ridicule que de chan- « ger ſans néceſſité ; ce qui a été une « fois bien dit. „ Mᵉ D. par le privilege que lui donne Homére, ſe repete elle-même dans une remarque ſur le Liv. 8ᵉ ; excepté que ne profitant pas de ſon propre avis, elle change ſes termes. Homére, *dit-elle*, vol. 2. (*p.* 426.) repete ici dix ou douze Vers qu'il a em- « ployez ailleurs ; ce qui lui eſt aſſez « ordinaire. Ce Poëte, comme Euſta- « the l'a fort bien remarqué, veut faire « voir par là que lorſqu'on a trouvé ce « qui eſt fort bien, il ne faut pas cher- « cher autre choſe, ni éviter ces repe- « titions. Nous avons aujourd'hui ſur « cela une délicateſſe qui me paroît plû- « tôt une maladie qu'une marque de « bon goût : le bon goût reçoit avec « plaiſir deux ou trois fois la même « image & dans les mêmes termes. „ Nous recevons non-ſeulement deux ou trois fois, mais cent fois les mêmes images, en revoyant une belle piece, ou en reliſant un bon Livre. Nous acceptons auſſi les repetitions dans le même Ouvrage lors qu'elles ſont utiles, & qu'elles ſervent, par exemple, à faire

voir l'application d'un même principe à diverſes conſequences ; mais la moindre repetition nous choque, lors qu'elle eſt une marque de ſterilité ou de negligence dans un Auteur, en un mot, dés qu'elle eſt une faute : eſt-ce là une ſi grande maladie ? Au reſte il étoit impoſſible que Mᵉ D. défendit conſtamment le vice des repetitions ; la juſteſſe naturelle de ſon eſprit devoit la ramener ſouvent au vrai : auſſi pour un endroit où elle authoriſe les repetitions, on en trouve toûjours deux ou trois où elle les condamne par la loüange du contraire. Il eſt vrai que cette loüange appliquée à Homére eſt trés-injuſte ; mais par rapport à la choſe même, c'eſt un hommage indélibéré que la prévention de Mᵉ D. rend à la raiſon. Au fond tout Auteur qui heurtera des veritez ſenſibles, telle qu'eſt la maxime qui défend les repetitions & les redites, ſe contredira neceſſairement ; parceque la vérité ſenſible qu'il combat en quelques endroits lui échapera, ſans qu'il y prenne garde en pluſieurs autres. Celui qui dépoſe contre la raiſon, contre la nature, contre le ſentiment intérieur, ne manque jamais de ſe couper. Et en vérité les purs admirateurs renoncent de

telle ſorte aux principes ordinaires du raiſonnement, que s'ils ne ſe contrediſoient, on ne ſçauroit par où les prendre.

Il n'eſt pas nouveau de reprocher les ſuperfluitez à Homére, mais comme perſonne ne lui a encore reproché les omiſſions; on ſera peut-eſtre ſurpris de trouver ce ſecond vice de compoſition auſſi répandu & auſſi marqué dans l'Iliade que le premier. Homére, par exemple, joint à ſes faits certaines circonſtances inuſitées, dont il ne donne ni l'explication, ni la raiſon. Telle eſt cette bleſſure incomprehenſible que Diomède fait à Pandarus. (*au L. 5. p. 190.*) Il lance ſon javelot que la Déeſſe Minerve conduiſit entre l'œil & le nez « de Pandarus; le trait entre juſques « dans la bouche, lui fracaſſe les dents, « lui coupe la langue; & la pointe du « fer va ſortir prés de la gorge, ſous le « menton. „ On demande ici, dit Mr D. (1. 452.) comment Dioméde, qui eſt à pied, peut faire un coup comme celui qu'Homére décrit ici? car il paroît impoſſible. On répond premierement, qu'Homére dit que Minerve « conduiſit le trait; & en ſecond lieu, « que ſans avoir recours au miracle, le « coup peut avoir été donné pendant «

» que Pandarus ſe baiſſoit ; ou bien en-
» core qu'un homme à pied pouvant
» prendre l'avantage du terrain, Dio-
» méde pouvoit eſtre monté ſur quel-
» que éminence qui faiſoit que Panda-
» rus ſur ſon char, étoit pourtant au-
» deſſous de lui. » C'eſt en vérité tout ce qu'on pourroit faire que d'accepter de pareilles interprétations, quand le Poëte les donneroit lui-même. Dans le 21. Liv. (*p.* 211.) Lycaon fils de Priam fait couper un figuier ſauvage pour faire les jantes de ſon char. Mᵉ D. remarque fort bien là-deſſus (3.530.) qu'un figuier ſauvage n'eſt nullement propre à faire les jantes d'un char ; mais apparemment, *dit-elle*, les Troyens » étoient reduits à cette neceſſité, par-
» ce que les ennemis, pendant une ſi lon-
» gue guerre, avoient coupé pour eux
» le bois le plus ſolide. » Un Poëte qui ſeroit jaloux de ſa réputation ſur la connoiſſance des arts, ſe repoſeroit-il aujourd'hui ſur l'eſperance d'une ſemblable explication? Ce qu'il y a de plus plaiſant eſt, que dés le feüillet ſuivant (*p.* 532.) Mᵉ D. dit qu'Homére rend raiſon de tout, & établit par tout la vrai-ſemblance.

Il y a d'autres endroits dans Homére, où faute de s'expliquer, il tombe

dans une contradiction du moins apparente. Le Poëte décrit au Livre 15e (*p.* 367.) la deſtruction de la muraille des Grecs par Apollon. Ce Dieu dit-il, « abbat la muraille avec la même facilité qu'un enfant, qui ſe joüe ſur le « rivage de la mer, abbat & diſſipe avec « ſes pieds & ſes mains le petit édifice « de caillou qu'il a pris tant de plaiſir « à élever : vous abbatites de même, « divin Apollon, cette muraille qui « avoit coûté tant de peines & de travaux, & vous achevâtes de mettre les « Grecs en fuite. „ Cette facilité eſt déja contradictoire à la fatigue que Jupiter, Neptune, & Apollon doivent ſe donner aprés la ruine de Troye, pour abbattre par un déluge & par le concours de huit ou dix fleuves cette muraille a qu'Apollon ſeul abbat dés aujourd'hui d'un coup de pied. Mais outre cela, au Livre ſuivant (*L.* 16. *p.* 33.) Glaucus ne peut ſecourir Sarpedon, parce qu'il a été bleſſé d'une fleche que Teucer lui a tiré du haut de la muraille qui a été abbatuë, au Liv. 15. Cependant comme on peut répondre que cette fléche a été tirée avant que la muraille fût détruite ; quoiqu'il n'y ait aucune apparence

a *L.* 12. 223.

que Glaucus bleſſé, *& ſentant de vives douleurs*, ſoit demeuré depuis ce temps-là ſur le champ de bataille, je m'appuye ſur un autre endroit du même Liv. 16. où il eſt dit, (*p.* 16.) que Patrocle ſe place entre les vaiſſeaux, le ſimois & la muraille. Ne répondez pas que la muraille eſt priſe là pour la ligne ſur laquelle elle étoit bâtie; car le Poëte lui donne ici même l'épithéte de haute ὑψηλὸν. *v.* 397. qui a toûjours été fauſſe, mais qui ſeroit trés-ridicule, s'il s'agiſſoit d'une muraille actuellement abbatuë. *Patrocle ſe place entre les vaiſſeaux, le Simois, & la muraille haute*: c'eſt-à-dire, la muraille qui ne ſubſiſte plus. Auſſi Mr D. fournit-elle une autre réponſe. La muraille des Grecs, *dit-elle*, (3. 422.) abbatuë en pluſieurs endroits, ſubſiſtoit encore en d'autres; je le veux bien, mais il faut m'accorder auſſi que ſi le reproche de contradiction eſt détruit, celui d'omiſſion ſubſiſte toûjours.

Homére rend quelquefois raiſon des circonſtances extraordinaires qu'il avance; mais il ne s'en aviſe que long-temps aprés qu'on en a été choqué. Nous avons remarqué ailleurs un exemple de ce délay, dans le ſecours qu'Apollon ne

donne à Hector qu'à la page 264. du L. 22. pour la course épouvantable qu'on lui a vû faire autour des murailles de Troye, dés la page 260. Il en est de même du soin que Venus prend du corps d'Hector au Liv. 23. (*p.* 298.) en versant dessus un Baûme précieux & divin, pour empêcher qu'en le traînant on ne le mette en pieces. Mais dés le Liv. 22. (*p.* 275.) c'est-à-dire, 23 pages auparavant il a été traîné à toute bride derriere le char d'Achille, depuis les murs de Troye jusqu'aux vaisseaux ; on voit de plus à la p. 287. qu'Achille l'a traîné autour du lit de Patrocle & sur le bord de la mer, & lui fait plusieurs autres outrages (*p.* 288.) enfin, selon une remarque trés-profonde de Mr D. (3. 573.) ces faits imaginez par le Poëte sont arrivez bien plus de fois que le Poëte ne le dit. Ainsi le corps d'Hector devoit estre en mille pieces avant le preservatif de Venus.

Mais je passerois encore plus volontiers à un Poëte des faits mal circonstanciez que des sentimens mal développez : Homére nous fournira encore en ce dernier point des exemples remarquables d'omission. Au Liv. 7e (*p.* 18.) pendant une Tréve, les Grecs & les «

» Troyens mêlez les uns avec les autres » dans le champ de bataille, enlevent » leurs morts .... chacun charge les » ſiens ſur des chariots, en verſant des » torrens de larmes; mais le Roi Priam » défend à ſes troupes de pleurer.» Eſt-il quelque choſe de plus fantaſque & de plus injuſte qu'une pareille défenſe, ſur tout de la part de Priam qui fera des lamentations ſi outrées ſur la mort de ſon fils? Encore ſi Homére nous apportoit la raiſon de cette défenſe; mais il en laiſſe la recherche à Mr D. qui nous dit (2.407.) » que Priam défend à ſes troupes de » pleurer de peur qu'elles ne s'attendriſſent trop, & que le lendemain elles n'euſſent moins de force & de » courage pour combattre. » Si cela eſt, Agamemnon devoit s'aviſer de la même choſe à l'égard des Grecs; c'étoit même là une précaution aſſez ſubtile pour leur en faire honneur préferablement aux Troyens, qui ne ſont pas ſi habiles qu'eux dans l'art de la guerre.

Au 21. Liv. (*p.* 245.) Agenor s'excitant lui-même à combattre Achille, dit: » les grands exploits qui le rendent ſi » éclatant ne ſont au fond que des faveurs de Jupiter qui le protege. » En vingt endroits de l'Iliade, & en parti-

culier dans le Liv. 8. les Héros justifient leur frayeur & leur fuite par cette conſideration, que Jupiter protege leurs adverſaires ; & Agenor s'en ſert ici pour s'encourager. Mᵉ D. trouve bien-tôt la réponſe à cette difficulté, Agenor, *dit-elle*, (3. 542.) veut dire que puiſque ces grands exploits d'Achille ne « viennent que de Jupiter, Jupiter peut « auſſi le fortifier, & lui donner la force neceſſaire pour vaincre Achille : car « Jupiter favoriſe qui il lui plaît. » Agenor a raiſon en effet de compter ſur la variation fantaſque de Jupiter ; & je vois bien qu'il faut prendre ainſi ſa penſée : mais que ne l'exprime-t-il nettement, & d'où vient qu'Homere ne donne pas à ſes diſcours l'étenduë neceſſaire pour en écarter cet air de diſconvenance & de contradiction, qu'ils ſemblent porter avec eux ?

Mᵉ D. fait naître quelquesfois par ſa traduction des ſurpriſes qu'elle diſſipe dans ſes remarques. Au commencement du Liv. 21. (*p.* 209.) Junon couvre les Troyens d'un nuage épais pour les dérober à Achille qui les pourſuivoit. C'eſt ainſi qu'elle traduit ἐρύκεμεν. *φ.* 7. On ne comprend rien à cela ; car Junon étant favorable à Achille & en-

nemie des Troyens, devoit au contraire arreſter ceux-cy dans leur fuite pour les livrer à l'épée d'Achille; c'étoit même le ſens que quelques interpretes avoient trouvé dans le paſſage, & que j'y trouve en mon particulier: mais Me D. s'y oppoſe, & pour exercer le talent d'interpretation qu'elle a reçû dans un tréshaut degré, *elle dit*, (3. 528.) Junon » pour empêcher Achille de pourſuivre » cette moitié de l'armée ennemie qui » fuyoit vers la Ville, la couvre d'un » épais nuage; car ce Héros n'auroit » pas manqué de donner de ce côté-là, » pour tâcher d'entrer dans Troye avec » les fuyards. Comme les deſtins lui » avoient refuſé cette gloire, Junon » l'empêche de perdre là ſon temps, & » l'oblige par là à pourſuivre l'autre » moitié qui fuyoit vers le fleuve.„ Si c'eſt là l'intention du Poëte, plus elle eſt ſubtile, plus il étoit obligé de la declarer. Car enfin, un Auteur qui ſçait compoſer, n'allegue aucune action contraire à la conduite generale des hommes, ou au caractere particulier d'un perſonnage, ſans en exprimer la raiſon: en l'exprimant on offre un trait rare de la nature, & en ne l'exprimant pas on preſente une abſurdité. C'eſt même par

l'expreſſion de ces ſortes de raiſons qu'un Poëte remplit ſon ouvrage de ſentimens. Homére à qui Mᵉ D. applique toûjours cet éloge, neglige toûjours ces ſortes de traits. N'ayant pas pris garde que les motifs qui font agir des perſonnages ſont préferables dans la Poëſie au corps de leurs actions, il ſemble qu'il ait abandonné ces motifs à ſes Commentateurs, comme un Peintre abandonne à ſes éleves les ornemens d'un tableau dont il croit avoir fait le principal. Et les remarques de Mᵉ D. ſont pleines de penſées & de deſſeins qui devroient eſtre dans le texte.

Je mets au rang des omiſſions d'Homére le défaut d'énumeration ou de diſtribution exacte dans les cas où l'une ou l'autre ſont neceſſaires, ou enfin le peu de ſoin qu'il a de faire entrer dans ſa phraſe tout ce que l'eſprit demande, pour demeurer pleinement ſatisfait ſur la choſe dont il s'agit. L'Iliade fourniroit un grand nombre de ces exemples; je n'en alleguerai que deux, dont le premier eſt peu conſiderable en lui-même, mais il eſt trés-propre à faire comprendre mon accuſation. Au commencement du Liv. 4ᵉ (*p.* 128.) le Poëte dit: le fils de Saturne voulant piquer Junon &

» lui dit avec une raillerie amere : Il y
» a deux Déeſſes qui ſont favorables à
» Ménélas, Junon qui eſt honorée à
» Argos, & Minerve que les Beotiens
» honorent ſi particulierement à Alal-
» coménes ; mais ces deux grandes
» Déeſſes ſe divertiſſent à voir de loin
» les combats. » Il me ſemble que le Poëte devoit dire *le fils de Saturne voulant piquer Junon & Minerve*, puiſ qu'il les raille également toutes deux, & qu'elles fremiſſent toutes deux de douleur & de colere (*p.* 130.) Le ſecond exemple eſt plus important, & je l'ai déja allegué dans une autre vûë. Au L. 4. (*p.* 134.) Minerve deſcend du ſommet de l'Olympe avec la même rapidité que celle d'un aſtre que Jupiter envoye pour un ſigne fatal à des flottes au milieu des mers, ou à des armées de terre, & qui ſe détachant du haut de la voute celeſte tombe au milieu des airs, & aprés avoir parcouru une eſpace immenſe, ſe partage en mille & mille feux étincellants : telle la Déeſſe s'élance à terre au milieu des deux armées ; à ſa vûë les Grecs & les Troyens ſont ſaiſis d'étonnement, & ſe diſent les uns aux autres : ou nous allons voir encore une cruel-

le guerre, & des combats ſanglants, « ou bien le grand Jupiter, qui tire de « ſes tréſors la paix & la guerre comme « il lui plaît, va faire naître la concor- « de entre les deux Peuples.„ Mr D. a ſenti que le Lecteur pourroit regarder comme un préſage ridicule cet aſtre qui promet la guerre ou la paix ; car il vaudroit autant qu'il n'eût point parû : c'eſt pour cela qu'elle dit (p. 410.) ce paſſage mérite d'eſtre expliqué : car com- « ment cette exhalaiſon, cét aſtre peut- « il préſager deux choſes auſſi contrai- « que la paix & la guerre ? car il faut « bien que l'un & l'autre préſage ayent « leur fondement. Par ſes feux, il peut « eſtre un ſigne de guerre ; & par ſon « extinction, quand il ſe plonge dans « l'air groſſier, il peut eſtre pris pour « un ſigne de paix.„ Si c'étoit l'idée d'Homere, il devoit partager la deſcription de ſon phénomene en deux membres bien diſtinguez, pour appliquer aux deux l'un aprés l'autre, les deux pronoſtics que les peuples tirent ſucceſſivement : cette exactitude eſt la ſeule ſource de cette juſteſſe de penſée & d'expreſſion, que nos adverſaires confondent quelques fois trés-mal à propos avec la pointe, & la ſeule qualité qui

puiſſe rendre un Auteur agreable aux eſprits juſtes. Mais je ſçai auſſi qu'il ne la faut point demander à des temps auſſi ſimples que ceux d'Homere, & pour dire plus, elle n'a jamais été parfaitement connuë des Grecs.

Virgile & Racine ont porté cette juſteſſe à ſon plus haut point. Rien n'eſt plus curieux que le parallele qu'a fait Jules Scaliger (*Poët. 5. c. 3.*) des endroits d'Homere & de Virgile ſur des ſujets ſemblables, & le ſoleil en ſon midy n'eſt pas plus clair que la ſuperiorité des endroits de Virgile ſur ceux d'Homére : le vrai tort de Scaliger en cette matiére, ſur laquelle des Auteurs fort inferieurs à lui le traitent ſi mal, eſt d'avoir attribué à l'ancien Muſée un Poëme fait peut-eſtre vers le temps de l'Empereur Juſtinien. M^r Deſpreaux qui appellant Scaliger le pere, un orgüeilleux ſçavant, dit [a] que Dieu a permis qu'il ſoit tombé ſur ce ſujet dans des ignorances trés-groſſiéres, tombe ici lui-même dans une mépriſe dont il étoit encore plus aiſé de ſe garantir : car il dit, que Scaliger n'a parlé d'Homére d'une maniére un peu profane, que dans un Livre appellé *Hypercritique* par ſon

[a] *Concluſion des ref. ſur Longin.*

Auteur même, qui vouloit témoigner qu'il y paſſoit toutes les bornes de la critique ordinaire. Or il ne s'agit point d'Homére dans l'Hypércritique de Scaliger qui eſt ſon L. 6. où il ne parle que des Poëtes Latins. Son jugement ſur Homére eſt dans le Livre précedent appellé ſeulement Critique. A tout prendre neanmoins, de pareilles inadvertances ſont trés-excuſables dans les plus ſçavants hommes, & à plus forte raiſon dans Mr Deſpreaux, qui étoit plus ſçavant Poëte que ſçavant homme. Mais une erreur de plus grande conſequence que je ne lui paſſerai point, c'eſt d'avoir dit, que Jules Scaliger s'eſt attiré par cette mépriſe la riſée de tous les gens de lettres, & de ſon propre fils même. Mr Deſpreaux qui s'étoit imaginé que la queſtion d'Homére ne ſe devoit traiter que par invectives & par injures, & qui a donné ce mauvais exemple à Me D. auroit peut-eſtre été capable de railler publiquement ſon propre pere, ſur une queſtion de cette nature; mais Joſeph Scaliger ne l'étoit point, & il ne s'écarte du ſentiment de ſon pere qu'avec des termes pleins de bienſéance. *Neq; in hoc ſequimur optimi parenti noſtri judicium*

dit-il, *ep.* 247. *ad Salmaſ.*

A l'égard de Racine, il n'a d'imitation d'Homére bien marquée que dans ſon Iphigenie. La principale eſt dans la ſixiéme ſcéne du quatriéme acte, où Achille & Agamemnon diſputent enſemble ſur le ſacrifice d'Iphigenie qui vient d'être declaré. Elle eſt imitée du premier Livre de l'Iliade, où les mêmes perſonnages s'injurient au ſujet de Briſéis; voici l'original traduit en ſtile auſſi françois & auſſi correct que celui de Mᵉ D. mais où je ne veux ni enfler ni embellir Homére; en un mot, j'eſſayerai d'attrapper cette ſimplicité fidele que les plus ſçavans Traducteurs de l'Ecriture Sainte ont crûe neceſſaire pour lui conſerver ſa dignité en toutes les langues. Nous verrons comment Homére s'en trouvera. *C'eſt Achille qui parle:* Je ne ſuis point venu combattre » ici à cauſe des Troyens armez, puiſ- » qu'ils ne ſont point coupables à mon » égard; ils ne m'ont jamais enlevé ni » mes bœufs, ni mes chevaux, & ils » n'ont point fait tort aux fruits de mes » terres à Phtye *lieu* trés fertile & trés- » peuplé, parce qu'entre eux & nous » il y a un grand nombre de monta- » gnes chargées de bois, & une mer

bruyante. Mais nous vos ſuivons, « impudent, afin que vous vous repaiſ- « ſiez de la vengeance que nous voulons « tirer des Troyens pour Menelas & « pour vous, ô viſage de chien, nous, « pour qui vous n'avez ni eſtime ni at- « tention, vous me menacez de m'en- « lever un preſent pour lequel j'ai ſoû- « tenu de grands travaux, & que m'ont « donné les Grecs ; Je n'ai jamais eu de « preſent égal aux vôtres, lorſque les « Grecs ont détruit quelques Villes trés « habitées des Troyens : cependant c'eſt « mon bras qui execute la plus grande « partie de la guerre impétueuſe, & lorſ- « que la diſtribution eſt venuë, le pre- « ſent le plus conſiderable eſt pour vous, « & moi je reviens ſur mes vaiſſeaux « avec un preſent mince & chéri, aprés « avoir beaucoup ſouffert en combat- « tant. Mais je m'en retourne à Phtye, « puiſque c'eſt le plus avantageux de « beaucoup, nous nous en allons en nô- « tre Patrie, avec nos vaiſſaux arron- « dis, & je ne penſe pas qu'ici mépri- « ſé, *comme vous l'êtes*, vous recüeil- « lez des biens & des richeſſes. Agamem- non le Roi des hommes lui répondit en- ſuite : Fuyez donc, ſi vôtre eſprit vous y porte. Je ne vous prierai point de de- «

» meurer pour moi, il y en a d'autres
» auprés de moi qui m'honorent, &
» ſur tout le prudent Jupiter: vous m'ê-
» tes les plus odieux de tous les Rois de
» celeſte origine, vous aimez toûjours
» les querelles, la guerre & les combats.
» Si vous êtes trés-courageux, ce ſont
» les Dieux qui vous ont fait tel: Re-
» tournez chez vous avec vos compa-
» gnons & vos vaiſſeaux, & regnez ſur
» les Mirmidons; Je ne me ſoucie point
» de vous, & je ne me mets point en
» peine de vôtre colere: mais je vous me-
» nacerai ainſi. Puiſqu'Apollon m'en-
» leve Chriſéïs, je la renverrai avec
» mon vaiſſeau & mes compagnons:
» mais j'amenerai la belle Briſéïs vôtre
» preſent, l'allant *chercher* moi-même
» dans vôtre tente, afin que vous ſça-
» chiez combien je vaux mieux que vous
» & qu'un autre apprehende de ſe dire
» mon égal, & de ſe mettre en compa-
raiſon avec moy.» Les Lecteurs apperçoivent déja dans ces deux diſcours l'inutilité des épithétes qui ſuivent toûjours les mots, & qui n'ont jamais aucun rappport aux circonſtances, la groſſiereté des reproches dont quelques-uns même ne ſont rien au ſujet, le mauvais arrangement des parties, la

foibleſſe enfin de tout le tiſſu. Mais quoy que tous ces défauts ayent été extrêmement déguiſez dans la traduction de Mᵉ D. on peut la lire, Liv. 1. (*p.* 11.) pour l'oppoſer à l'imitation de Mʳ Racine que voici :

ACHILLE.

Et que m'a fait à moy cette Troye où je
cours ?
Au pied de ſes remparts quel intereſt
m'appelle ?
Pour qui ſourd à la voix d'une mere
immortelle,
Et d'un pere éperdu negligeant les avis,
Vay-je y chercher la mort tant prédite à leur
fils ?
Jamais vaiſſeaux partis des rives du Sca-
mandre,
Aux Champs Theſſaliens oſerent-ils deſ-
cendre ?
Et jamais dans Lariſſe un lâche raviſ-
ſeur,
Me vint-il enlever ou ma femme, ou ma
ſœur ?
Qu'ay-je à me plaindre, où ſont les per-
tes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous barbare que
vous êtes,

Pour vous à qui des Grecs moy ſeul je ne dois rien,
Vous que j'ay fait nommer & leur Chef & le mien,
Vous que mon bras vengeoit dans Leſbos enflammée,
Avant que vous euſſiez aſſemblé vôtre armée.
Et quel fut le deſſein qui nous aſſembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Helene à ſon époux?
Depuis quand penſe-t-on qu'inutile à moy-même,
Je me laiſſe ravir une épouſe que j'aime?
Seul d'un honteux affront vôtre frere bleſſé,
A-t-il droit de venger ſon amour offenſé?
Qu'il pourſuive, s'il veut, ſon épouſe enlevée,
Qu'il cherche une victoire à mon ſang reſervée;
Je ne connois Priam, Helene ni Paris,
Je voulois vôtre fille, & ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Et bien donc, retournez dans vôtre Theſſalie,

Moi-

Moi-même je vous rends le ſerment qui vous lie.
Aſſez d'autres viendront à mes ordres ſoumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la Deſtinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée.
J'entrevois vos mépris, & juge à vos diſcours,
Combien j'acheterois vos ſuperbes ſecours.
De la Grece déja vous vous rendez l'arbitre,
Ses Rois à vous oüir m'ont paré d'un vain titre,
Fier de vôtre valeur, tout, ſi je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler ſous vos loix,
Un bien-fait reproché tint toûjours lieu d'offenſe;
Je veux moins de valeur, & plus d'obéïſſance:
Fuyez, je ne crains point vôtre impuiſſant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

Il n'y a rien là de défectueux ni de ſuperflu, & l'on doit ſentir par ce paralelle combien la juſteſſe du ſtile donne

de force au discours, & de beauté à la Poësie même; en un mot, quelque plaisanterie qu'on veüille faire des critiques philosophiques, nous ne demandons point dans les vers d'autre géométrie que celle-là.

Racine dans son Andromaque a fait mention de l'adieu d'Hector : mais ce qu'il y a d'étonnant, est que le Poëte François grand admirateur du Poëte Grec, & qui ne cherchoit qu'à l'imiter, n'a pû employer un seul mot de son original dans un fait qu'il emprunte de lui. La principale difference de l'un à l'autre est, qu'au lieu que dans le premier Hector prédit bassement à sa femme la ruïne de Troye, dans le second il dit raisonnablement.

J'ignore quel succés le sort garde à mes armes.

Je rencontre pourtant tous les jours des gens qui font honneur à Homére de cet endroit de Racine. Je n'entends pas même ici un tas d'hommes ignorans & arrogans, qui dans la dispute presente parlent plus haut, & plus injurieusement que les autres, quoiqu'ils n'ayent lû Homére ni dans le grec qu'ils n'entendent pas, ni dans le Latin qu'ils n'entendent guére, ni dans le François

qu'ils entendent trop, & qui les dégoûte dés les premieres pages : Je veux dire des hommes ſages qui ont lû veritablement Homére, & auſquels en cet endroit, comme en pluſieurs autres, une fauſſe reminiſcence fait croire qu'Homére a dit ce qu'il n'a point dit, parce qu'il devoit le dire, ſuivant l'idée qu'ils ſe ſont formée de lui comme d'un grand Peintre, & d'un Poëte trés-naturel : & pour achever d'expliquer aux hommes prévenus leur propre machine ; cette idée agit ſouvent en eux dans la lecture actuelle, & leur fait trouver dans Homére des diſcours ou des ſentimens, dont il fournit à peine quelques mots ou quelques traits, qui étant bien examinez, ont quelquefois même un ſens tout contraire à celui qu'ils admirent.

Le défaut de juſteſſe dans Homére produit quelquefois l'obſcurité ; il faut avoüer d'abord qu'il n'y a pas dans toute l'antiquité un Auteur dont le tour de phraſe ſoit plus clair : ſon ſens ordinairement trés-dégagé porte rarement juſqu'à deux vers ; ainſi, l'obſcurité dont j'accuſe Homére n'eſt point une obſurité de conſtruction, c'eſt une obſcurité d'omiſſion : mais cette der-

niere regne ſouverainement dans celles de ſes deſcriptions qui demandoient de l'exactitude. Le bouclier, par exemple, n'eſt qu'un amas d'obſcuritez ; on a des doutes ſur l'arrangement des métaux qui le compoſent, ſur ſa figure exterieure, ſur la place du ciel, de la terre, & de l'ocean, ſur l'unité ou ſur la pluralité des tableaux, ſur le repos ou ſur le mouvement des figures ; mais outre cela il eſt abſolument impoſſible d'entendre l'article des deux armées. Mais comme il faut loüer Homére de tout, Euſtathe trouvant dans le Livre 17e un un endroit que Me D. appelle (3. 451.) le plus embaraſſé & le plus obſcur de l'Iliade, dit qu'Homére a affecté cette obſcurité, pour proportionner ſa diction au déſordre & à la confuſion du combat dont il parle, Un Poëte à qui l'on prépare de pareilles défenſes, peut écrire comme il lui plaira.

C'eſt à peu prés de la même maniere que Me D, juſtifie un diſcours trés-embroüillé d'Achille aux Hérаults qui viennent enlever Briſéïs au Liv. 1er (*p.* 22.) Achille, *dit-elle*, (1. 308.) s'explique ici un peu obſcurément à deſ- « ſein. » L'embroüillement d'Achille en cet endroit vient de ce qu'ayant aſſuré

les Heraults qu'il les tenoit innocens de l'injure qu'il recevoit, & qu'Agamemnon en étoit ſeul coupable, il leur declare un projet de vengeance qui regarde beaucoup moins Agamemnon qui eſt le ſeul coupable, que tous les Grecs qui ſont les innocens : je ne m'étonne pas qu'entreprenant de dire une choſe ſi injuſte, il ne ſçache comment s'en tirer.

Il faut dire ici un mot des amphibologies ; la premiére & la plus conſidérable eſt celle d'Agamemnon, mettant ſes troupes en bataille au Liv. 4. (*p.* 150.) à l'occaſion de laquelle Mᵉ D. fait une longue remarque que je prendrai la liberté d'apoſtiller. Elle tombe ſur ces deux vers. ℣. 306.

ωσ℣ὲ κ' ἀνὴρ ἀπὸ ὧν ὀχέων ἕτερ' ἅρμαθ' ἵκηται
ἐγχεϊ ὀρεξάσθω, ἐπεὶη πολὺ φέρτερος οὕτως.

Ces endroit, dit Mᵉ D. (1. 422.) *eſt remarquable par ſon ambiguité. Euſtathe écrit que ces deux vers d'Homére peuvent avoir quatre ſens differens, & tous fort raiſonnables ; le premier, que celuy qui en combattant ſur ſon char, gagnera un char des ennemis, continuë à combattre, & qu'il ne ſe retire pas de la mêlée, pour aller mettre ſa proye en ſûreté :* ce premier ſens ne ſe peut tirer

qu'à force de commentaire. *Le ſecond, ſi quelqu'un eſt renverſé de ſon char, que celui qui ſe trouvera le plus près de lui, lui tende ſa pique, pour lui aider à monter ſur le ſien.* C'eſt le plus raiſonnable de tous ſans comparaiſon, & le ſeul qui puiſſe eſtre rendu en latin par le même nombre de paroles, *qui à ſuo curru ad alienum tranſierit, haſtâ ſublevetur. Le troiſiéme eſt tout oppoſé au ſecond, quand quelqu'un renverſé de ſon char, vendra monter ſur celuy d'un autre, que cet autre le repouſſe avec la pique, & ne le reçoive point, parce que cela rallentit le combat.* Ce troiſiéme ſens eſt horrible par rapport à l'inhumanité de repouſſer un ami; & d'ailleurs la diverſion qui ſe feroit en s'occupant à le repouſſer, rallentiroit bien autrement le combat. *Et le quatriéme, celui que j'ai ſuivi, c'eſt-à-dire, que ceux qui étant renverſez de leur char, monteront ſur le char de quelqu'un de leurs compagnons, n'entreprennent point de conduire des chevaux qu'ils ne connoiſſent pas, & qu'ils ne penſent qu'à combattre à coups de pique.* Ce n'eſt pas là traduire, c'eſt compoſer. *Euſtathe*, continuë Mᵉ D. *ajoûte qu'Homére a quelquefois affecté de jetter ainſi pluſieurs ſens dans ſes vers, pour*

montrer la force de ſon genie, & pour faire voir que même dans ſes équivoques il eſt τετράγωνος ἄνευ ψόγου, & que de quelque maniere qu'il tombe, il tombe toûjours ſur ſes pieds : mais il ne fait cela qu'à propos, & lorſqu'il s'agit de parler à une multitude, dont une partie prenant l'ordre en un ſens, & l'autre en un autre, jetteront dans leurs rangs la confuſion d'une déroute dés le commencement du combat. *Quel avantage*, continuë pourtant Mᵉ D. *ne ſeroit-ce point de pouvoir dire par une ſeule expreſſion quatre choſes differentes, & toutes trés-bonnes ? Les hommes ont rarement trouvé ce ſecret, pour moi qui n'ai pû conſerver cette heureuſe amphibologie dans ma langue, j'ai choiſi le ſens qui m'a paru le plus naturel.* Nous avons vû que c'étoit le ſecond, & non pas le quatriéme qu'il falloit prendre. Mais enfin, l'Academie Françoiſe a aujourd'hui des membres qui peuvent décider auſſi ſçavamment des difficultez de la guerre, que de celles de la langue : c'eſt à eux à qui je renvoye Mᵉ D. pour ſçavoir ſi quatre ſens ou differens ou contradictoires qu'un Général laiſſeroit dans un ordre donné ſur le point d'une bataille, feroient honneur à ſa prudence ou à ſon

élocution. Ce n'étoit pas du moins la pratique de Telemaque, donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs, il le répetoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'executer; il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris; il lui faiſoit enſuite expliquer familierement comment il avoit pris ſes paroles. *Telem. Liv.* 12.

Mais ne renvoyons Mᵉ D. qu'à elle-même : l'amphibologie eſt foudroyée par ſa Remarque ſur le Livre 17. où à l'occaſion de l'article impénétrable des deux armées dans le bouclier, elle » dit (3. 481.) les anciens ont prétendu » qu'Homére s'eſt expliqué icy d'une » maniere ſi équivoque, que ce paſſage » peut recevoir trois explications tou- » tes différentes, qu'on peut voir dans » Euſtathe (*p.* 1159.) Pour moi je trou- » ve que ce Poëte a parlé fort claire- » ment & fort naturellement; ce n'eſt » pas le vice d'Homére que l'obſcurité. Homére eſt obſcur, comme je viens de le dire, dans toutes les deſcriptions qui demandent de l'exactitude, & il faut bien qu'il le ſoit en quelques endroits, puiſque des Interprétes Grecs l'ont trouvé tel. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Mᵉ D. défendant Homére de

l'amphibologie pour le défendre de l'obſcurité, réconnoît avec raiſon que la derniere eſt l'effet de l'autre.

Le ſecond exemple d'amphibologie ſera l'expreſſion greque du L. 6. Z. 234. Γλαύκῳ Κρονίδης φρένας ἐξέλετο Ζεὺς dont ſe ſert Homére, pour exprimer le Jugement qu'il porte de l'échange que Glaucus fit de ſes armes, qui étoient d'or, avec celles de Diomede qui n'étoient que de cuivre. Le ſens naturel des paroles greques eſt, que Jupiter ôta le jugement à Glaucus. Ceux qui connoiſſent bien l'eſprit d'Homére, ſont intimément perſuadez qu'il n'a jamais voulu dire autre choſe; & malgré l'interprétation de Porphyre, qui veut que le terme ἐξέλετο, ſignifie que Jupiter éleva l'ame de Glaucus, les anciens Lecteurs d'Homére n'y avoient vû que la premiere ſignification. Le proverbe χρύσεα χαλκείων tiré d'icy [a], qui a paſſé dans toute la Grece, & qui a été employé par Platon, par Ariſtote & par Ciceron même, a toûjours ſignifié un marché de dupe. Martial a eu la même idée, lorſqu'il a dit:

Tam ſtupidus nunquam, nec tu, puto, Glauce, fuiſti.

a *Vid. Adag. Eraſmi. Chil. 1. cent. 2.*

Porphyre au troiſiéme ſiécle vient preſenter une autre interpretation, qui a eû même ſi peu de ſuccés, que les Traducteurs Latins d'Homére ſont revenus au premier ſens. Je ne prétends pas les avoir tous lûs ; mais d'un aſſez grand nombre qui m'ont paſſé par les mains, je n'ai trouvé que Spondanus qui ait mis *mentem extulit*, tous les autres diſent, *mentem ademit*. Les Traducteurs mêmes qui ſe ſont donné carriere, & qui ont cherché des agrémens, n'ont pas profité de celui-là ; car Laurent. Vall. qui a traduit Homére en élegante proſe latine, dit : *Jupiter enim homini mentem eripuit*, & l'Allemand Eobanus Heſſus, à qui Mᵉ D. [a] donne des éloges que tous les ſçavans n'admettront pas, traduit ainſi en vers :

Jupiter hîc, animumque, & ſana mentis acumen
Eripuit Glauco.

Ainſi Mᵉ D. favoriſe Homére ; mais elle ne le traduit pas, lorſqu'elle fait entrer dans ſon texte l'interpretation de Porphire, qui n'eſt qu'un effort d'eſprit. Mais je veux que ce ſoit veritablement la penſée d'Homére, il reſte toûjours dans ſon expreſſion une am-

a *Des cauſes de la cor. du goût. p.* 334.

phibologie trés vicieuſe ; car il ne ſert de rien de penſer noblement pour ſoy, ſi l'on fait naître par ſes termes des penſées baſſes dans l'eſprit de ſes Lecteurs. Je n'aurois pourtant rien à dire, ſi ce n'étoient que des Latins ou des François qui euſſent pris l'ἐξέλετο d'Homére dans un ſens fâcheux, car on pourroit me répondre que ce mot eſt peut-eſtre placé de maniere qu'il ne faiſoit pas d'équivoque pour les Grecs. Mais cette défenſe s'évanoüit dés qu'on penſe que ce ſont des Grecs, qui ont reproché à Homére ſa deciſion; juſques-là que Plutarque dit que Glaucus n'étoit point ſi ſot, en donnant à ſon adverſaire des armes d'or, pour d'excellentes armes de fer ou d'acier qui ſont bien plus propres pour les combats.

Je me ſouviens à ce propos d'une Remarque de Mr D. ſur cette ſtance du Poëme ſéculaire d'Horace.

Cui Trojanorum parti *per ardentem ſine fraude Trojam*,
Caſtus Æneas Patriæ ſuperſtes
Liberum munivit iter.

Voici là-deſſus la Remarque de Mr Dacier. Servius ſur le premier Livre de l'Eneïde, dit qu'Horace a mis icy ces mots *ſine fraude*, pour excuſer Enée

» du reproche qu'on lui faiſoit d'avoir » trahi ſa patrie, pour avoir la liberté » de ſe ſauver : mais ce ſçavant Gram- » mairien ſe trompe aſſûrément; Horace » étoit trop diſcret & trop poli pour re- » nouveller dans l'eſprit des Romains » un ſoupçon de cette nature, dans une » occaſion auſſi ſolemnelle que celle- » cy ; il ſçavoit trop bien que cette ex- » cuſe n'auroit pas ſatisfait Auguſte, & » que pour lui plaire il falloit ignorer » qu'Enée eût été accuſé d'une ſi hor- » rible lâcheté : *ſine fraude*, eſt donc ici pour *ſine noxa* en ſûreté. » Cette remarque eſt pleine de politeſſe & de bienſéance de la part de Mr D. mais ſi l'expreſſion latine faiſoit naître dans l'eſprit des Latins la moindre idée de ce reproche, la remarque tourne contre Horace ; d'autant plus que dans Homére même Liv. 13. (*p.* 283.) il eſt dit » qu'Enée conſervoit toûjours un ſecret » reſſentiment contre Priam, de ce » qu'il ne payoit ſes ſervices d'aucune marque de confiance & de diſtinction; » ainſi il y a beaucoup d'apparence que le *ſine fraude* preſentoit ce mauvais ſens aux Latins mêmes. En effet, Servius Homme Latin du quatriéme ſiécle, l'y a trouvé, ce qui prouve que les Poëtes

du temps d'Auguſte, quelques polis qu'ils fuſſent, ne l'étoient pas toûjours autant que nos Commentateurs mêmes.

Je commence ici l'apologie de nôtre langue contre le reproche que Mᵉ D. lui fait de ne pouvoir rendre les beautez d'Homére, en rejettant ſur cette impuiſſance le mauvais effet que la plus grande partie de ſon Poëme fait en François. Mᵉ D. dans ſa Préface recüeille un certain nombre d'objections capitales contre Homére, & ſur-tout l'idée affreuſe & infame qu'il donne de la Divinité: tout cela paſſe comme l'eau, & elle répond à tout avec une facilité merveilleuſe; mais voici pour elle l'endroit terrible; c'eſt la diction [a]: Le ſcrupule eſt ſans doute fort bien placé. Elle le conſerve dans le cours de ſes remarques, qui reſpirent une modeſtie & une humilité profonde, ſur ce qu'elle ne parle que François. Je ne m'accoûtume point, *dit-elle*, à l'avantage « de mon original .... ou ma langue ou « moi nous ne pouvons en approcher, (3. 565.) » D'autres fois prenant un ton plus chagrin: ce ſont des outrages formels: Nôtre langue, *dit-elle*, eſt quelquefois malheureuſement délicate. «

[a] *Préf. pag.* 29.

» (1. 283.) ce qui a de la grace en Grec » n'en auroit point en François, où il ne peut être dit que baſſement (3. 562.) » Tous les mots propres en nôtre langue, » ſut tout pour les arts, ſont ou bas ou » d'un ſon trés-déſagrable, & elle n'a » rien pour les ſoûtenir, ce qui ruïne abſolument la Poëſie (3. 598.») Mais premierement ce n'eſt jamais aux Traducteurs à ſe plaindre de leur langue; non ſeulement parce que perſonne ne doit ſe rendre témoignage à ſoi-même de connoître toutes les reſſources, toutes les fineſſes, & toutes les graces de ſa langue, mais encore parce que toute traduction eſt par ſoi-même un ouvrage forcé. En effet, quoique les hommes ayent à peu prés les mêmes idées principales, la différence des temps & des climats, & par conſéquent des objets & des impreſſions, met une trés-grande difference entre les métaphores inſenſibles, ou les images approchées qui expriment ces idées principales en différentes langues. Il ne faut donc point s'étonner qu'un Traducteur qui peut toûjours faire paſſer d'une langue dans une autre un ſentiment, ou une penſée qu'il voit dans ſon Auteur, ne puiſſe pas toûjours faire paſſer dans ſa traduc-

tion l'image approchée, la métaphore insensible, en un mot l'expression même de son Auteur. C'est là ce qui fait la peine des Traducteurs, & le désavantage des traductions, qui par rapport à l'expression ne peuvent donner presque jamais que des équivalents qui affoiblissent ou détournent même la pensée principale. Mais ce sera toûjours une témérité injuste dans les Traducteurs, lors qu'au lieu de rejetter cet inconvenient sur la difference des deux langues ou sur leur incapacité propre, ils le rejetteront sur l'indigence de la langue dans laquelle ils traduiront. Car je soûtiens qu'on éprouveroit la même difficulté, en traduisant de François en Latin ou en Grec, qu'on éprouve en traduisant de Grec ou de Latin en François.

Une des plus fortes preuves qu'on croye aporter de l'infériorité d'une langue par rapport à une autre, c'est d'être reduite à chercher des circonlocutions, & des periphrases dans la langue subalterne, pour rendre une expression concise de la langue supérieure. Mr D. fait valoir cette difference sur un trait d'Homere. θείη δ' ἐν μιν ἀμφέχυτ' ὀμφὴ B. 41. Il lui sembla que la voix divine ré-

» panduë tout autour de lui, rétentiſ-
» ſoit encore à ſes oreilles. „ Ce qu'il y a ici, *dit-elle*, (1. 333.) de bien merveilleux & de bien avantageux pour Homére, c'eſt que ce que je n'ai pû dire qu'en deux lignes, il l'a dit en trois mots. »Or je prétends que tout bon Traducteur éprouvera la même impuiſſance d'une langue à l'autre : & ma preuve de fait eſt que toute traduction faite avec ſoin eſt plus longue que l'original ; parceque le Traducteur ayant toûjours peur que ſes équivalents ne rendent pas tout le ſens de ſon Auteur, eſt ſouvent porté à mettre deux mots pour un. Cet allongement des traductions ſe voit non-ſeulement dans les Ouvrages Grecs & Latins mis en nôtre langue que l'on croît inférieure à ces deux là ; mais encore dans pluſieurs Ouvrages qui ont été mis de François en Latin, ou de Latin en Grec. Je ne me tiens pas à des exemples en Vers, parceque les Vers ſe pouvant compter, les Traducteurs s'aſtreignent volontiers au nombre de l'original, quoique j'en puſſe citer quelques-uns qui ont paſſé ce nombre, comme ceux qui ont traduit l'Ode de Namur. Mais pour les Ouvrages en Proſe, entre pluſieurs verſions Latines plus

longues que l'original François, & qui ſont toutes aſſez connuës; je me borne au Panegyrique du Roi fait par Mr Peliſſon. Le Latin quoique de bonne main, excede le François d'un tiers; car je ne parle point des verſions Italienne & Eſpagnole du même diſcours plus longues auſſi que l'original.

Il en eſt de même de quelques Ouvrages Latins mis en Grec, comme l'Eutrope de Pæanius dont il y a une très-belle Edition d'Oxford 1703. on y voit clairement que le Grec excede le Latin. Cependant comme ce Traducteur eſt infidelle & peu élegant, ainſi que l'a remarqué Mr l'Evêque d'Avranches [a]; je n'appuye pas ſur ſon exemple. Mais nous avons des Commentaires de Ceſar en deux Colomnes, l'une Latine & l'autre Grecque, ou la Grecque eſt d'un caractere plus petit, & déborde ſouvent ſur la Latine. Jungerman qui l'a fait imprimer à Francfort en 1606. attribuë cette verſion Grecque à Planude plûtôt qu'à Theodore Gaza, que quelques-uns en font l'Auteur. Mon inclination me porteroit à en faire honneur au Maréchal de Strozzi qui en avoit fait une excellente, au jugement

a *Huetius de interpretatione p.* 133.

des ſçavants de ſon temps qui l'avoient vûë, comme le rapporte Brantome fort au long dans le Volume des Capitaines étrangers. Quoiqu'il en ſoit Theodore Gaza Grec d'origine, & un des plus habiles hommes de ſon temps, a traduit en Grec le traité de Ciceron intitulé *de la vieilleſſe*. Le Grec eſt toûjours plus long que le Latin, de ſorte même que Theodore fait cinq Vers entiers des deux Vers & demi d'Ennius, qui ſont à la teſte de l'Ouvrage. Enfin le Pere Petau qui a ſçû autant de Grec & de Latin que les plus ſçavants entre les Grecs & les Latins naturels, à traduit en Grec le traité de l'Amitié de Ciceron; & ſon exactitude même a produit un peu plus de longueur dans le Grec que dans le Latin, par la raiſon naturelle que nous avons d'abord apportée.

Mais la difficulté de faire paſſer dans une autre langue toute la penſée d'un Auteur n'eſt rien en comparaiſon de la difficulté qui ſe trouve à y faire paſſer tous ſes agréments; car il arrivera trés-ſouvent que les agréments qui tiennent preſque toûjours à quelque élegance ou à quelque naïveté d'expreſſion, ne trouveront rien dans la langue où l'on veut traduire, qui réponde à la place où

ils ſont dans l'originale. Sera-ce le défaut de la langue où l'on traduit ? Je ne l'accorderai jamais du François en comparaiſon du Latin ; car je tiens nôtre langue infiniment plus gaye que la Latine : Je voudrois bien, par exemple, que toute obſcenité & toute ſatyre miſe à part, on traduiſit en Latin Marot, la Fontaine, Rouſſeau. Il eſt certain du moins qu'aucune traduction des Auteurs d'agrément ou de plaiſanterie n'a parfaitement réüſſi en nôtre langue, ſi ce n'eſt celle de Lucien : cela vient en partie de ce que le Traducteur qui n'admiroit que raiſonnablement, s'eſt rendu maître de ſon Auteur, pour changer ou pour retrancher des morceaux entiers. C'eſt la ſeule maniere de faire lire un Livre d'agrément ou de plaiſanterie, comme s'il avoit été écrit en nôtre langue. Laiſſant donc à part les Ecrivains qui traduiroient dans la ſeule vûë de bien faire entendre à des commençants les anciens Auteurs de toute eſpece, intention trés-loüable, mais à laquelle ni d'Ablancourt, ni Mᵉ D. même ne ſe ſont bornez ; je ne conſeillerai à aucun homme qui n'aura pas tout à fait renoncé à ſon propre avantage, d'entreprendre d'autres traductions

que celles des hiſtoriens ou d'autres Auteurs curieux par les faits.

Aprés les Ouvrages d'agrément ou de plaiſanterie, ce qu'il y a de plus dangereux à traduire ce ſont les Poëtes ſerieux ou héroïques, ſur tout lors qu'on les veut traduire en Proſe. Je n'ai jamais trouvé perſonne qui ait goûté, ni même compris la maxime de Mᵉ D. dans ſa Préface (*p.* 39.) où elle dit qu'un Poëte traduit en Vers ceſſe d'eſtre Poëte : mais en voici une que tout le monde comprendra ; je me perſuade même que l'on avoüera que c'eſt la ſeule choſe qui ſe puiſſe dire ſur cette matiére : un Poëte traduit en Proſe ceſſe d'eſtre Poëte ; & traduit en Vers, il devient un autre Poëte, bon ou mauvais pour la verſification, ſelon le genie du Traducteur. Une des raiſons dont Mᵉ D. appuye ſa maxime eſt qu'on n'a point encore vû de bonne traduction d'Homére en Vers ; & croit-elle qu'on en ait vû de bonne en Proſe ? on en a vû de ſçavantes & d'utiles comme la ſienne ; mais elle ne ſçauroit pas ce qui ſe dit juſqu'à ſa porte, ſi elle croyoit avoir fait d'Homére un Ouvrage agréable comme le Lucien d'Ablancourt. Soyons équitables ; Mᵉ D. a un trés-grand ta-

lent pour la traduction, mais elle a eu tort de choiſir un Poëte dont elle devoit laiſſer & les beautez, & les défauts éternellement enſevelies dans le Grec. Sa traduction contribuëra plus à la chûte d'Homére que nos critiques, quelques efforts qu'elle ait fait pour le ſoûtenir, & même pour le relever par ſon ſtyle. Bien loin qu'elle lui ſoit inférieure, de ce côté-là comme elle s'en plaint, elle l'a tellement paré, que cela va quelques fois juſqu'à l'addition des choſes, & à l'enflure du ſtyle; témoin l'erreur ſur le Sanglier que j'ai remarquée dans le Chapitre des combats, & la maniére dont elle rend un Vers du 23e Liv. au ſujet des jeux, où elle fait dire à Homére, &c. (*p.* 310.) que les chars volent d'une telle impetuoſité que tantôt ils paroiſſent s'élever dans les nuës, & tantôt ſe précipiter dans les abîmes. » Ne ſemble-t-il pas qu'on nous peint des Vaiſſeaux battus par une tempeſte violente? Me D. dit, (3.578.) qu'ils couroient par des chemins où il y avoit à monter & à deſcendre. A moins que ce ne fuſſent des montagnes & des vallées; l'éxagération ſeroit exceſſive; mais de plus Homére avertit qu'ils couroient ἐν λείῳ πεδίῳ ℣. 359. que Me D. tra-

duit elle-même (3. 310.) par raſe campagne ; & qui exactement pris ſignifie *un terrain uni.* Auſſi Homére veut-il ſeulement expoſer ici un effet naturel & ordinaire des corps traînez avec une rapidité extrême ; ſçavoir, qu'alternativement ils touchent & quittent la terre ; il ne veut dire que cela, & il le dit parfaitement bien. ♆. 368.

ἅρματα δ' ἄλλοτε μὲν χθονὶ πίλνατο πουλυβοτείρῃ
ἄλλοτε δ' αἰἐξασκε μετήορα.

Currus verò interdum quidem terræ appropinquabant almæ.
Interdum autem ſubſultabant ſublimes.

Mais pour un petit nombre d'endroits où ſon zéle nuit à ſon original, par tout ailleurs, elle enrichit véritablement le ſtyle d'Homére, qui par lui-même eſt bien plus nû que ne le croyent ceux qui ne connoiſſent ce Poëte que par les éloges de Mᵉ D. Mʳ Deſpreaux s'en étoit apperçû lors qu'il a déclaré que dans tous les paſſages qu'il a traduits d'Homére, *il a plus ſongé à encherir ſur lui qu'à le ſuivre ſcrupuleuſement à la piſte* [a]. Cependant comme le reproche que je fais à Homére doit paroître nouveau à bien des gens, je veux le prouver par un exemple trés-marqué. Je choiſis deux

a *Notes ſur Longin.*

morceaux, tous deux du 13e Liv. de l'Iliade. L'un commence dans le Grec au Vers 126. & l'autre au Vers 339. Le premier, eſt de 8 Vers, & le ſecond, de ſix, ils ont été joints enſemble dans un petit Ouvrage Grec intitulé Ἀγὼν Ὁμήρου καὶ Ἡσιόδου, combat d'Homére & d'Heſiode. L'hiſtoire de ce combat, écrite par un Auteur qui ſe dit lui-même poſterieur au temps de l'Empereur Adrien, eſt rejettée par la plûpart des ſçavants : mais elle prouve l'eſtime que l'on a faite de ces deux morceaux de l'Iliade, puis qu'on les a mis dans la bouche d'Homére diſputant à Héſiode le prix de la Poëſie. Je vais les traduire encore en termes convenables & en conſtruction Françoiſe, mais ſans aucun autre changement que ceux qu'exige la difference des deux langues : en un mot, je vais préſenter Homére, enſuite nous préſenterons Me D. Autour des deux Ajax étoient poſées deux fortes phalanges que Mars lui-même allant de rang en rang n'auroit point repris, non plus que la belliqueuſe Minerve ; car les plus braves attendoient l'élite des Troyens, & le divin Hector ; joignant la pique à la pique, & le bouclier au bouclier. Ainſi l'écu ſoûtenoit l'écu,

le caſque *ſoûtenoit* le caſque, l'homme *ſoûtenoit* l'homme. Les caſques chargez de pennaches ſe touchoient par leurs aigrettes brillantes au moindre mouvement de teſte, tant les files étoient ſerrés..... Le combat ſanglant devenoit affreux par les longues lances dont ils ſe perçoient, les yeux étoient ébloüis d'un éclat d'airain que jettoient les caſques brillants, les cuiraſſes toutes neuves, & les boucliers reſplendiſſants qui ſe rencontroient & ſe mêloient. Celui-là auroit eû l'ame bien courageuſe qui ſe ſeroit réjoüi en voyant ce rude combat, & qui ne s'en ſeroit pas attriſté. » Voici maintenant Mr D. Liv. 13. (*p.* 261. & 274.) auſſitôt on voit les Phalanges ſe rallier autour des deux Ajax avec tant de fierté & tant d'ordre, que ni Mars lui-même, ni la guerriére Pallas en parcourant tous les rangs n'auroient pû y trouver à reprendre ; les plus vaillants ſe mettent à la teſte, & attendent fiérement Hector & tous les Troyens : les rangs ſont ſi ſerrez, que les piques ſoûtiennent les piques, les caſques joignent les caſques, les boucliers appuyent les boucliers, & que les brillantes aigrettes flottent les unes ſur les autres, comme les cimes

mes touffuës des arbres d'une foreſt, quand agitées du vent elles ſe mêlent & ſe confondent..... La mort regne dans tous les rangs, l'horreur augmente ; & ce grand nombre de caſques, de boucliers, de cuiraſſes, d'épées, & de piques, qui ſe mêlent & ſe heurtent, jettent un éclat d'airain que l'œil ne peut ſoûtenir : il falloit eſtre d'un courage bien intrépide pour conſerver ſa gayeté ordinaire à la vûë d'un ſi terrible combat, & pour n'eſtre pas ſaiſi de crainte.

Entre les corrections & les embelliſſemens que l'on peut remarquer dans ce parallele, je prie le Lecteur de faire attention à la comparaiſon des aigrettes avec les cimes des arbres, dont Homére ne fournit pas un ſeul mot. Ainſi de cet échantillon joint aux deux autres qu'on a vû dans ce Chapitre même, l'un de Jupiter, donnant à Minerve l'ordre dicté par Junon, l'autre de la diſpute d'Agamemnon & d'Achille ; on peut conclure ſûrement que la traduction de Mᵉ D. trés-exacte pour le fond des penſées, eſt à l'égard de la compoſition & du ſtyle, la traduction la plus differente de l'original & la plus trompeuſe qui ait jamais été. Je ſçai de plus que Mᵉ D. qui a travaillé à ſon Ho-

mére bien des années, en avoit fait d'abord une traduction ſimple & nuë comme l'original ; mais le Poëme de Telemaque ayant parû vers ce temps-là, la grande réputation qu'il s'acquit dés ſa naiſſance, mit Me D. en crainte pour ſon Homére, & l'engagea, à refondre ſa traduction, pour mettre l'Iliade dans le ſtyle de Telemaque. Quoique je tienne cette ancedote d'un ami de Me D. je ne me croirois pas authoriſé à la reveler, ſi elle n'étoit à ſon avantage. Car ce fait prouve qu'ayant ſenti ſon Auteur incorrigible pour le bon ſens & pour les bonnes mœurs, elle a crû devoir lui donner quelque reſſemblance du moins par le ſtyle, avec le chef-d'œuvre de la raiſon & de la morale poëtique. Mais en même-temps quel triomphe pour Telemaque, dont les admirateurs de profeſſion n'ont jamais pû dire aucun bien, & qui a toûjours été l'objet de leur haine ſecrette par l'honneur qu'il fait à nôtre ſiécle, & par la honte qu'il fait à Homére qu'il a fallu rendre imitateur d'un moderne. Cependant comme nous ſommes dans un ſiécle fort éclairé, qui donne le véritable prix & le véritable rang à chaque choſe, & où le plus beau ſtyle ne

repare point le vice du fond ; Homére malgré l'adreſſe de Mᵉ D. demeure pour nous dans toute ſa laideur. La traduction de Martignac ſi froide, ſi languiſſante pour nos Dames, ne leur ôte point la bonne opinion qu'on leur a donnée de Virgile, & ne fournit pas contre lui trois ou quatre objections eſſentielles, au lieu que l'éloquence de Mᵉ D. ne ſert quelques fois qu'à mettre dans un plus grand jour le nombre innombrable des impietez & des abſurditez d'Homére. Ainſi je regrette encore la premiere traduction qui auroit été du moins plus curieuſe & plus divertiſſante par la peinture naïve d'Homére. A tout prendre neanmoins, comme Homére gagne un peu plus pour ſa réputation propre, à paroître ennuyeux que s'il avoit paru ridicule, nôtre langue lui a fait plus d'honneur que de tort dans l'état où nous l'avons, & ſous la plume même d'une Dame qui ſemble n'avoir entrepris de le traduire que pour avoir lieu de décrier le François par des plaintes éternelles & des remarques injurieuſes. Ses reproches ſe réduiſent à deux chefs principaux ; l'indigence de nôtre langue, & ſon peu d'harmonie : c'eſt à quoi je vais ſatisfaire en termi-

nant ce Chapitre & tout cet Ouvrage.

Je remarque d'abord que la véritable richeſſe d'une langue ne conſiſte point à avoir pluſieurs termes, pour exprimer une même choſe préciſement ſous le même aſpect, ou ſous le même rapport; mais elle conſiſte à avoir des termes propres & particuliers, pour exprimer les ſenſations ou les affections de l'ame ſelon leur moindres differences, ou leurs dégrez les plus inſenſibles: comme contentement, gayeté, joye, allegreſſe, raviſſement; ou ennuy, chagrin, triſteſſe, abbatement, déſolation. Ainſi quand les Grecs auroient plus que nous de parfaits ſynonymes, c'eſt-à-dire de ces termes qui diſent préciſement la même choſe dans le même ſens, l'eſprit de juſteſſe propre aux modernes, nous fait eſtimer nôtre langue de ce qu'elle n'a preſque que des termes uniques dans le point de leur ſignification; & nous n'attribuons la gloire de bien écrire qu'aux écrivains qui ſentent ce terme unique, & qui l'employent dans ſa ſignification propre. J'avoüe que les Poëtes ne ſont pas obligez ſur ce ſujet à toute l'exactitude des Auteurs en Proſe; & la contrainte du Vers leur fait employer ſouvent des mots d'une ſigni-

fication aprochée. Dans Racine par exemple, Hermione dit en parlant d'Oreſte.

Quelle honte pour moi, quel triomphe pour luy,
De voir mon infortune égaler ſon ennuy !

Ennuy n'eſt pas là le mot dont on ſe ſerviroit en Proſe : mais quelque abondance qu'ait la langue Grecque, & quelque licence qu'Homére ſe ſoit donné dans ſa Poëſie, la neceſſité ou du moins la commodité de ſon Vers l'a jetté dans des confuſions bien plus grandes : je n'en veux pour exemple que la fin de cette deſcription de combat que nous avons allegué plus haut, où il dit : celui-là auroit eu l'ame bien courageuſe « qui ſe ſeroit réjoüi en voyant ce ru- « de combat, & qui ne s'en ſeroit pas « attriſté » ? γηθήσειεν, οὐδ' ἀκάχοιτο. v. 344. Qui eſt-ce qui penſe à ſe réjoüir en voyant un combat ? & eſt-ce d'un autre côté un objet de triſteſſe proprement dite ? il falloit mettre abſolument dans le premier membre, *qui ſeroit demeuré tranquille* ? & Mᵉ D. a fort bien corrigé le ſecond, en diſant *ſaiſi de crainte*. Au fond il n'eſt pas juſte qu'Homére ſoit plus exact daus ſes verbes, & dans ſes noms, que dans ſes épithétes ; &

l'on peut juger ſûrement de l'un par l'autre.

Je remarque en ſecond lieu que les nouvelles découvertes de tant de ſecrets de la nature, le progrez qu'on fait en nôtre ſiécle toutes les ſciences qui dépendent de la Phyſique & de la Geométrie, enfin l'invention d'un grand nombre d'arts abſolument inconnus aux anciens, ont jetté dans nôtre langue une infinité de termes que les Grecs n'ont jamais eûs. Il ſera aiſé de le verifier par la collection immenſe qui reſultera de la deſcription particuliere de tous les arts, à laquelle l'Academie des Sciences travaille ſans ceſſe depuis ſon renouvellement ; & dans laquelle n'entreront point les matiéres de religion, de politique, de juriſprudence, de guerre, de commerce, ni toutes les eſpeces de coûtumes, de pratiques, & d'exercices qui regardent l'eſprit, les mœurs, & les affaires tant publiques que particulieres, & qui s'expriment toutes en François avec une abondance de termes propres qui eſt inconcevable. Mais pour ne parler que de ce qui eſt déja fait ; les ſeuls termes d'art mis à la ſuite du Dictionnaire de l'Academie Françoiſe font autant de Volumes que

les termes de l'uſage commun. Il n'appartient donc point à ceux qui n'ont pas orné leur eſprit des ſciences naturelles, & de tout ce qui dépend de la Phyſique tant Geométrique qu'experimentale, d'accuſer de diſette & de pauvreté une langue dont ils ne connoiſſent pas la plus abondante reſſource: ou pour mieux dire, il faudroit tout ſçavoir pour poſſeder une langue qui dit tout avec la même facilité, la même préciſion, & la même grace. Ainſi reconnoiſſant les richeſſes que nous avons tirées de la langue Grecque, & de la langue Latine; je ſoûtiens que la nôtre telle qu'elle eſt aujourd'hui, & joignant ce qu'elle tient des deux premieres à ce qu'elle a acquis de ſon propre fond, eſt plus riche que l'une ni l'autre, auſſi-bien pour les diſcours de pur agrément que pour expliquer les ſciences & les arts. Car il eſt impoſſible qu'il ne paſſe dans l'uſage commun pluſieurs de ces termes propres aux ſciences & aux arts, à proportion que ceux-ci deviennent plus connus & plus familiers; comme on l'apperçoit aiſément dans le P. Maleb. dans Mr de Fontenelle & dans quelques autres Auteurs, qui ayant joint au talent d'écrire, la connoiſſance de la Phy-

ſique & des beaux arts, en tirent ſans ceſſe des expreſſions & des images très-heureuſes. L'exemple de ces Auteurs à qui les mots propres, ou les métaphores auſſi belles que les mots propres, ne coûtent rien, ou paroiſſent ne rien coûter, met dans leur tort ces imitateurs, qui n'ayant jamais penſé que d'aprés autruy, & ſur tout d'aprés les Auteurs d'une autre langue, ne peuvent rien tirer de la nôtre.

Là-deſſus je dirai qu'un des exercices les plus avantageux qu'on puiſſe faire pour acquerir l'habitude d'écrire exactement, noblement, & aiſément en François; c'eſt de ſe rendre aſſez habile dans les ſciences naturelles pour en expoſer differents points, avec intention de les faire goûter à ceux même qui ne les ont pas étudiées. La juſteſſe, la clairté & l'élegance qu'il faut chercher pour venir à bout de ce deſſein, fait faire à l'eſprit des efforts, aprés leſquels toutes les autres matiéres ne ſont plus qu'un jeu pour lui: & l'on n'entendra jamais dire à un écrivain, qui s'eſt tiré avec honneur de ces ſortes d'épreuves, que les termes propres ou les expreſſions heureuſes lui manquent ſur d'autres ſujets, qui en comparaiſon de ceux-là n'ont au-

cune difficulté. Il eſt certain du moins que les Auteur qui joindront ces connoiſſances & cet exercice au talent d'écrire qu'ils auront reçû de la nature, l'emporteront toûjours ſur les autres pour la préciſion des idées, pour le choix des termes, & pour la clarté du tour. Auſſi les plus grands écrivains de nôtre langue, à s'en tenir à la Proſe, ont dû eſtre, & ont été effectivement des Geométres. Je fais cette remarque ſans craindre que l'on me ſoupçonne de parler de moi, car outre que je ne m'attribuë point le talent d'écrire, je ſuis d'ailleurs le dernier des Geométres.

A l'égard de l'harmonie ſur quoi roule le ſecond chef d'accuſation que nous avons à réfuter, les maîtres de nôtre langue, qui d'ailleurs ont été partiſans des anciens, comme Deſpreaux & la Bruyere, ont vanté cette harmonie dans nos Vers. L'un en a marqué l'origine.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France,
Amena dans les Vers une juſte cadence:

L'autre l'a reconnuë dans le plus parfait de nos Poëtes: La verſification de « Racine, *dit-il*, eſt correcte, riche « dans ſes rimes, élegante, nombreuſe, «

» harmonieuſe. » Et comment n'y auroit-il pas de la grace & de l'harmonie dans une langue qui eſt fournie des mots de toutes ſortes de longueur, & de terminaiſons ſi differentes, qu'on peut s'engager à faire plus de deux cents Vers ſans tomber dans la même rime. Mais pour ſentir cette harmonie & pour tenir compte à nos Poëtes des ſoins qu'ils prennent pour la donner à leurs Vers, il faut ſçavoir les prémieres regles de nôtre Poëſie, & ne pas preſenter comme Vers François.

Lydie vous dormez d'un paiſible ſommeil [a]. Ou

Mon corps s'en eſt allé, & mon nom ſeul me reſte [b]. Ou

Quand on y entre libre on n'eſt jamais eſclave [c].

Si Mr D. qui dans ſes remarques ſur Longin eſt parvenu juſqu'à ſcander la Proſe de Demoſthene, avoit honoré nôtre Poëſie de la moindre de ſes attentions; il ſçauroit qu'elle ne reçoit ni hiatus ni é pur feminin ſans éliſion dans le corps d'un Vers:

a *M. D. Trad. de l'Od. 25. du premier livre d'Homére.*

b *Rem. ſur l'art Poëtiq.*

c *Traduct. de Platon Préface.*

Par rapport à la Proſe même, Mr Deſpreaux a remarqné que Balſac lui avoit donné ſa cadence & ſon harmonie : en effet, elle eſt ſenſible en pluſieurs de nos Ouvrages ; tels que ſont entr'autres le ſçavant & ſublime diſcours de Mr Boſſuet ſur l'hiſtoire univerſelle ; les réfléxions de Mr Peliſſon ſur la Religion, les Oraiſons funebres & les Panégyriques de Mr Fleſchier. Je dirai plus, & les loüanges d'un adverſaire ont leur prix, le ſtyle de Mr D. me paroît trés-harmonieux, ſur tout dans ſes Préfaces, & celle qu'elle a miſe à la teſte de l'Iliade eſt en douceur de ſtyle, & en érudition gratieuſe, une des plus belles productions de l'eſprit non geométrique.

Mais pour entrer dans quelque détail, Mr D. accuſe nôtre langue de n'avoir point de mots heureux, pour dire noblement les petites choſes. Mr Deſpreaux plus croyable qu'elle en cette matiére en a jugé tout autrement ; & il a regardé l'art de dire noblement les petites choſes même en Vers François comme un art difficile, mais qu'on pouvoit attraper ; puiſqu'il en parle ainſi dans l'Epître à ſon Jardinier.

Antoine, de nous deux, tu crois donc, je le voy,

Que le plus occupé dans ce jardin, c'eſt toy :
O que tu changerois d'avis & de langage,
Si deux jours ſeulement libre du jardinage,
Tout à coup devenu Poëte & bel eſprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit,
Qui dit, ſans s'avilir, les plus petites choſes,
Fit des plus ſecs chardons des œillets & des Roſes,
Et ſçût même au diſcours de la ruſticité
Donner de l'élegance & de la dignité.

Voilà en même-temps un témoignage & un exemple contraires à l'avis de Mᵉ D. je trouve même en une Lettre de Mʳ Deſpreaux addreſſée à Mʳ de Maucroix, & imprimée dans ſon Edition poſthume, que toute ſa vie il avoit cherché l'art dont nous parlons, voici ſes » paroles. Quand je fais des Vers, je » ſonge toûjours à dire ce qui ne s'eſt » point encore dit en nôtre langue : » c'eſt ce que j'ai principalement affecté » dans une nouvelle Epître que j'ai faite : *c'eſt l'Epitre à ſes Vers* : j'y conte » tout ce que j'ai fait depuis que je ſuis » au monde, j'y rapporte mes défauts,

mon âge, mes inclinations, mes mœurs; « j'y dis. de quel Pere & de quelle mere « je ſuis né ; j'y marque les dégrez de « ma fortune, comment j'ai été à la « Cour, comment j'en ſuis ſorti, les in- « commoditez qui me ſont ſurvenuës, « les Ouvrages que j'ai faits. Ce ſont « bien de petites choſes dites en aſſez « peu de mots, puiſque la piece n'a pas « plus de cent trente Vers. Il me paroît « que tous ceux à qui je l'ai recitée en « ſont auſſi frappez que d'aucun autre « de mes Ouvrages. Croyez-vous, « Monſieur, qu'un des endroits où ils « ſe récrient le plus, c'eſt un endroit « qui ne dit autre choſe ſinon qu'aujour- « d'hui que j'ay 57. *ans*, je ne dois plus « prétendre à l'approbation publique. »

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieilleſſe venue,
Sous mes faux cheveux blonds déja toute chenuë,
A jetté ſur ma teſte avec ſes doigts peſants ;
Onze luſtres complets ſurchargez de deux ans.

Il me ſemble que la Perruque eſt « aſſez heureuſement frondée dans ces « quatre Vers. » Il eſt certain que Mr Deſpreaux a executé parfaitement le deſ-

ſein qu'il a toûjours eu de dire noblement en Vers François de petites choſes : c'eſt même par là que ſes Ouvrages frappent les enfans & les perſonnes les moins propres d'ailleurs à la lecture ; ce qui eſt pour un Auteur la plus grande marque qu'il a attrapé le naturel & le vrai. Car enfin j'honore avec toute la France le talent de feu Mr Deſpreaux ; quoique je m'oppoſe à la plûpart de ſes opinions qui n'étoient point éclairées par la Philoſophie dont la chaleur naturelle de ſon eſprit le tenoit fort éloigné, & qu'il n'avoit pas même tâché d'acquerir par le ſecours des ſciences exactes qu'il ignoroit parfaitement.

Nôtre langue eſt donc en droit de demander réparation à Mr D. de l'injure qu'elle lui a faite dans la remarque du vol. 3. (*p.* 597.) où elle parle ainſi. C'eſt » dans ces détails que nous trouvons » aujourd'hui ſi petits, que la Poëſie paroît avec le plus d'avantage ; car il » n'y a rien de plus beau ni de plus » grand, que de dire noblement les plus » petites choſes. C'eſt un bonheur de la » langue Grecque, & que nôtre langue » n'a point : car preſque tous les mots » propres, ſur tout pour les arts, ſont ou » bas ou d'un ſon trés-déſagréable, &

elle n'a rien pour les ſoûtenir, ce qui « ruine abſolument la Poëſie.,, Je ne ſçaurois dire en verité ſi c'eſt faute d'équité ou de connoiſſance que Mᵉ D. s'attaque aux arts, qui, ſelon que je l'ai remarqué plus haut, ſont préciſément le fort de nôtre langue. En effet, bien loin que nos termes d'arts ſoient bas ou d'un ſon déſagreable, je ſoûtiens au contraire qu'aucune langue ne s'exprime plus noblement & plus harmonieuſement que la nôtre ſur ce ſujet. En fait de peinture & de ſculpture, par exemple, il n'eſt point de portraits ou de caractére dans les Auteurs les plus polis, qui ſoient écrits d'un ſtyle ſi parfait que les jugemens ſur les Peintres qui ſont à la fin du Poëme de Dufrenoy traduit par Mʳ de Pile. Le cours de Peinture du même Mʳ de Pile, ſes vies des Peintres, & ſur tout les entretiens de Mʳ Felibien ſur le même ſujet, ſont des ſources inépuiſables d'expreſſions également nobles, fines & harmonieuſes. Rien n'eſt plus propre que ces ſortes d'Ouvrages non-ſeulement à porter au beau l'eſprit d'un jeune Ecrivain, mais encore à enrichir & perfectionner ſon ſtyle. Voilà comme les amateurs de nôtre Patrie, de nôtre Siécle, & de nôtre Langue ſont prêts

à croire que nous n'avons que des mots bas & déſagréables pour parler des arts. La Poëſie même en tire quelquesfois ſes plus précieux ornemens. Quelle Scênes gracieuſes & touchantes n'apoint fourni l'idée du Ballet des arts à Mr de la Mothe ? avec quelle élegance Mr de Fontenelle a-t-il touché l'origine de la peinture dans l'Epître de Dibutadis à Polemon ? Mais pour couronner tous nos exemples qui ne finiroient jamais, j'allégueraí la gloire du Dôme du Val de Grace faite par Moliére, dans laquelle il n'a pas omis un ſeul terme de peinture, & qui eſt un excellent morceau de Poëſie ; qu'on juge par la lecture de cette piece, ſi nos termes d'arts ſont bas ou déſagréables, ou ſi comme Me D. nous en accuſe auſſi, nous ne ſçavons pas ſoûtenir par des épithétes, ou par des tours de phraſe, ceux qui d'eux-mêmes ne ſeroient pas aſſez ornes. Ainſi quand nous ne chargeons pas nos Poëmes de deſcriptions ou de minuties comme Homére, ce n'eſt pas que les termes nobles & harmonieux nous manquent ; mais c'eſt que nous donnons peu dans les deſcriptions des objets inanimez, à moins qu'elles ne preſentent à l'eſprit quelque choſe de particulier.

Nous ſuivons en cela le précepte de Mr Deſpreaux qui nous dit :

Mais ne vous chargez point d'un détail ennuyeux,

Nous évitons, conformément à ſon avis, le ridicule de cet Auteur.

Qui compte des Plafons, les ronds, & les ovales ;
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales a.

Feſtons & *Aſtragales* ſont de beaux mots de nôtre langue, que nous rejettons neanmoins, quand ils ne viennent point à propos : mais d'ailleurs rien ne releve plus le diſcours qu'un mot d'art ou de ſcience placé de telle ſorte, que ſa place ſeule l'explique, & que le lecteur juge, par l'endroit où il eſt mis, qu'il ne peut ſignifier qu'une telle choſe.

Mais peut-eſtre qu'on nous paſſera les termes tirez des beaux arts, & qu'on reſtraindra le reproche de baſſeſſe à ceux qui ſont pris des uſages de la vie, dont Homére eſt plein. Je répondrai d'abord qu'il eſt faux que nous ne puiſſions ſouffrir les mots qui ſervent à la deſcription des ſacrifices des anciens, quoique ces mots ayent beaucoup de rapport aux fonctions ſerviles de nos cuiſines. Ainſi

a *Art. Poët. de M. Deſpreaux.*

nous dirons trés-noblement le ſang, la graiſſe, & les entrailles d'une victime égorgée. En effet, à l'égard des choſes même les plus viles, nous avons quelquesfois des maniéres d'en changer les termes bas en d'autres tout auſſi propres, qui rendent la deſcription, non-ſeulement ſupportable, mais d'autant plus charmante qu'on apperçoit l'adreſſe de l'Ecrivain, qui fait dire-trés-clairement tout ce qu'il veut à une langue trés-délicate. Mᵉ D. elle-même trouve parfaitement ces maniéres. Je n'en veux pour preuve que l'endroit de l'Iliade le plus marqué pour ces ſortes de deſcriptions. Mᵉ D. dans les remarques qui répondent à cet endroit, Vol. 3. (*p.* 470.) ſe plaint tres-injuſtement de ſa langue dont elle a été ſi bien ſervie que c'eſt un des morceaux les mieux écrits de ſa traduction: il eſt au Liv. 18ᵉ » (*p.* 129.) Achille dit: & en même » temps il ordonne à ſes compagnons » de faire chauffer de l'eau pour laver » le corps de Patrocle, & pour ôter le » ſang & la pouſſiere dont il eſt couvert. » Cet ordre eſt auſſi-tôt executé: on » met un grand vaiſſeau d'airain ſur le » feu, dans le moment les flâmes l'en» vironnent, l'eau fremit; on ſe met à

laver le corps, on le parfume d'huiles précieuſes, on remplit ſes playes « d'un Beaume exquis, & aprés l'avoir « mis ſur un lit de parade, on le couvre « d'une étoffe trés-fine, on étend pa- « deſſus un voile d'une éclatante blan- « cheur; & les Theſſaliens veillent au- « tour de lui, & le pleurent avec Achille. »

Aprés cela, je ne défends point nôtre langue d'avoir des termes bas; c'eſt une marque de ſa délicateſſe; elle en a auſſi du moyen uſage, & tout cela contribuë à caractériſer ſes différens ſtiles; mais il ne faut pas croire que cette difference vienne du ſon, comme Mr D. le dit ſi ſouvent. Elle vient, à l'égard de certaines choſes, comme des parties du corps humain, de ce qu'entre des termes également uſitez, il y en a de plus ou de moins vulgaires, de plus ou de moins décens. Mais cette différence vient encore plus ſouvent d'une autre raiſon, que Mr D. inſinuë elle-même[a]; ſçavoir, que certains offices comme les apprêts des viandes ſont abandonnez aujourd'huy aux valets: & cette raiſon eſt ſi juſte, que ſi nous parlions grec en France, en conſervant nos mœurs préſentes, pluſieurs termes d'Ho-

a *Vol.* 2. *p.* 448.

mére ſeroient devenus bas, & nous ne pourrions plus nous en ſervir dans les diſcours auſquels nous voudrions conſerver de la dignité, puiſque nous ne pourrions plus y faire entrer la choſe même. Homére n'avoit pas tort pour cela de s'en ſervir, & les gens ſenſez ne le condamneront jamais d'avoir décrit ces ſortes de fonctions, dont les hommes du premier ordre ne ſe tenoient point déshonorez de ſon temps; ou s'ils le condamnent, ce ne ſera qu'autant que ces deſcriptions ſeront répetées, ou qu'elles deſcendront dans un détail de minuties, qui n'offre rien de particulier à l'eſprit : & pour faire voir invinciblement que c'eſt la difference de nos mœurs & non le ſon de ces mots qui les rend bas, c'eſt qu'ils ſont trés-nobles dans un autre ſens : j'avoüe que le mot *pois* ſignifiant légume eſt trés-bas, comme nous le reproche Me D. (2. 564.) mais il eſt trés-noble dans cet autre ſens ou l'employe Racine dans Mithridate.

Aprés cinq ans d'ennuy dont tu ſçais tout le pois.

Quoy je puis reſpirer pour la premiere fois.

Au contraire, nous avons des mots trés-ſonores, par le nombre & la va-

rieté de leurs ſyllabes, & qui demeurent trés bas par leur ſignification; comme *Cremaliere* & *Caſſerole*, qui valent bien κνάμος & ἐρέβινθος que Mr D. oppoſe à pois & à féves, (*ib.*) & que nous n'employerons neanmoins jamais dans un diſcours grave : mais entre un petit nombre de mots rudes qui ſe trouvent dans le François, comme dans le Grec & dans le Latin, il n'en eſt aucun qui ſoit exclus de la grande Poëſie, par la nature du ſon ; d'autant qu'en nôtre langue comme en toute autre, c'eſt le mêlange bien entendu des mots rudes avec les doux, comme des mots courts avec les longs, qui fait l'harmonie de la phraſe entiere. Mr D. [a] dit que l'on change tant qu'on voudra le ſens de *pore*, jamais on n'en fera qu'une ſyllabe dure & déſagréable. J'avoüe qu'elle eſt dure, ſans avoüer qu'elle ſoit déſagréable pour cela : mais je ſoûtiens que ce mot placé entre quelques autres qui ſeroient plus doux, ne gâteroit un vers que par ſa ſignification. Le mot de *Roc* qui eſt à peu prés de la même nature, a été employé par Mr Deſpreaux : Autant qu'un homme, dit-il [b], *Voit d'un roc élevé d'eſpace dans les airs.* Pour ce qui

[a] *Des cauſes de la corr. p.* 338. [b] *Trad. de Long.*

eſt de *Bouvier* & de *Vache* que Mᵉ D. nous allegue comme des mots rudes & défagréables par eux-mêmes ou par leur ſon : j'aurai la hardieſſe de lui nier ſa propoſition. *Bouvier* eſt compoſé de deux ſyllabes trés pleines & trés-ſonores, *Vache* ſonne un peu moins: mais s'eſt-on jamais fait une peine d'employer dans des vers le mot *cache* qui luy reſſemble parfaitement. C'eſt donc l'idée ſeule de la ſignification qui exclut ces mots de la grande & même de la moyenne Poëſie : ceux de Paſteur & de Geniſſe que Mᵉ D. [a] leur ſubſtituë comme plus doux & plus beaux, leur ſont préférables, moins par le ſon que par une ſignification un peu plus avantageuſe dans le même ſujet, car il faut peu de difference réelle, pour faire dans les eſprits des impreſſions trés-différentes. *Paſteur*, ſans parler de l'idée romaneſque qu'on y attache, repreſente un homme qui garde des moutons & des brebis, animaux moins groſſiers & moins peſans que le bœuf. *Geniſſe* repreſente une jeune vache mieux faite & plus propre que celles qui ont porté. Mᵉ D. (*ib.* 337.) dit que *vacca* s'employe en latin, même dans les Poëmes Epiques, & que *Vache*

[a] *Ib.* 336.

ne ſçauroit être employé en aucune Poëſie. Je donne à cela deux réponſes ; l'une, que dans l'Italie où les Poëtes Latins ont travaillé ; les vaches peuvent avoir meilleur air que dans ce climat ; comme les aſnes de l'Orient ſont plus beaux que les nôtres. La ſeconde, que nous avons encore plus de delicateſſe que les Latins, qui en avoient beaucoup plus que les Grecs ; c'eſt pour cela que Virgile dans ſes églogues même n'a point introduit de porcher, quoy qu'Homére en ait pris un pour un des principaux perſonnages de ſon Odyſſée.

Mais diſons quelque choſe de plus important que tout cela, l'effet des mots dépend beaucoup du ſens général de la phraſe où ils ſont employez. Ciceron avance quelque part qu'il ſeroit impoſſible de trouver de l'harmonie dans une langue qu'on n'entendroit pas ; Rien n'eſt intelligible pour nous autres modernes que ce qui eſt judicieux & raiſonnable. Les plus beaux mots du monde nous paroîtront durs & bas, quand ils nous diront quelque choſe de faux & d'abſurde. Mr D. a raiſon de n'avoir point traduit Homére litteralement quand il dit [a] que l'on voit approcher le

[a] *Rem. de M. D.* 3. 580.

» vaillant fils de Tydée, qui triomphant » pouſſe à toute bride ſes fougueux cour- » ſiers, au travers des gouttes de pouſ- ſiere dont il eſt couvert. » Parce qu'en effet l'idée de *goutte* & celle de *pouſſiere* ne s'accordent point : mais ce mot *goute* qu'elle a raiſon de trouver là trés-petit, auquel elle a bien fait de ſubſtituer celui de *torrent*, & auroit encore mieux fait de ſubſtituer celui de *nuage*, eſt admirable dans ces vers d'Atys, où il eſt employé à propos.

L'onde ſe fait une route,
En s'efforçant d'en chercher,
L'eau qui tombe goute à goute
Perce le plus dur rocher.

Nôtre langue diroit parfaitement bien, par exemple, que le lion baiſſe la peau » qui eſt ſur ſes ſourcils, & qu'il en » couvre ſes yeux pour ne pas voir le danger. » Ces termes n'ont point par eux-mêmes la baſſeſſe que Mr D. leur reproche ; (3.439.) mais nous n'aimons pas ce diſcours, parce qu'il eſt faux & contraire à l'obſervation anatomique : mais indépendamment de l'anatomie ; ſi le lion allant au combat ſe cachoit le danger, il ſe cacheroit auſſi les objets, & s'iroit enferrer mal à propos, ou enfin

fin s'il vouloit ne voir ni l'objet ni le danger, il n'auroit qu'à baiſſer ſa paupiere même. Si Homére, comme Mr D. s'en vante ici, avoit connu les mœurs, ou plûtôt l'anatomie des animaux, il auroit ſçû qu'il n'y a que les oiſeaux en qui la membrane interne de la paupiere ſoit mobile, & ſe baiſſe comme un rideau un peu tranſparent, qui leur garantit l'œil, quand ils ſe coulent entre les branches des arbres; au lieu que les quadrupedes ont au grand angle de l'œil une membrane immobile que l'œil même va chercher de temps en temps pour s'humecter. Au fond, quoiqu'un Poëte ne ſoit pas Phyſicien de profeſſion, & qu'en certaines choſes il lui ſoit même permis de ſuivre le courant des opinions populaires; cependant rien ne luy fait plus d'honneur que lorſqu'on voit par ſes expreſſions qu'il n'ignore pas le fait phyſique, & à plus forte raiſon, lorſqu'il en inſtruit lui-même ſon Lecteur. C'eſt ce que le Taſſe a fait parfaitement au chant 20. ſt. 55. où il compare l'épée de Renaud à la langue d'un ſerpent.

Qual tre lingue vibrar ſembra il ſerpente,
Che la preſtezza d'una il perſuade,
Tal credea lui la ſbigottita gente,

Con la rapida man girar tre spade :
L'Occhio al moto deluso il falso crede,
E'l terrore à quei mostri accresce fede.

Bien loin de donner dans l'erreur vulgaire, il la refute, & fonde sa comparaison sur le fait même expliqué physiquement.

Mr D. sur cet endroit du Livre 17. où Homère (*p.* 61.) parle d'un lion qui s'est saisi d'un taureau (dans le grec c'est une vache) se plaint d'avoir esté obligée de traduire le vers 63.

ὣς δ' ὅ γε ἀυχέν' ἔαξε.

par ces mots : *après luy avoir rompu le cou* : Je suis bien fâchée, *dit-elle*, (3. 436.) » que nôtre langue ne puisse dire cela » plus noblement, mais j'ai mieux aimé » le dire en termes communs, que de » ne le point dire ; car cette particula- » rité marque qu'Homere connoissoit » parfaitement les mœurs des animaux : » le lion dés qu'il a saisi un taureau, com- » mence par luy rompre le cou, parce » que c'est la tête du taureau qu'il a seule à craindre. » J'avoüe que rompre le cou est une expression basse : mais pourquoy l'est-elle ? C'est parce qu'elle n'est pas juste, d'autant que de toutes les parties du cou, il n'y a proprement de sujettes à rupture que les vertebres, qui

ne ſont pas la principale. Si j'avois eû cet endroit à traduire, j'aurois dit ſimplement que le lion étrangla le taureau, le terme eſt ſuffiſamment noble pour des animaux. Mais ſi Mᵉ D. avoit trouvé dans ſon Auteur un perſonnage qu'on eut fait étrangler, ce qu'Homére n'auroit jamais manqué de dire par le terme le plus ſimple, elle auroit bien déploré la baſſeſſe & la miſere de nôtre langue, dans laquelle elle n'auroit vû aucune reſſource pour exprimer noblement & poëtiquement ce genre de mort. Racine n'y a pas été embarraſſé, & il en a fait deux des plus beaux vers de ſon Bajazet, lorſqu'il fait dire à Atalide qui vient de perdre ſon amant:

Moy ſeule j'ai tiſſu le lien malheureux,
Dont tu viens d'éprouver les déteſtables nœuds.

Enfin j'oſerai le dire à l'avantage de nôtre langue, je la regarde comme un tamis merveilleux qui laiſſe paſſer tout ce que les anciens ont de bon, & qui arrête tout ce qu'ils ont de mauvais. Boileau a dit:

Le latin dans les vers brave l'honnêteté,

Mais on peut dire que le grec brave la raiſon. Pour juger de l'expreſſion ou même de la poëſie d'Homére, il faut

certainement le lire en ſa langue ; mais pour juger du caractére de ſon eſprit, & de la meſure de ſon ſens, il faut le lire dans la nôtre, qui de toutes eſt la plus capable de mettre les penſées dans leur veritable valeur. On ne doit pas s'étonner que Mᵉ D. n'ait pû regarder Homére dans ſa traduction même, ſans être ſouvent bleſſée du mauvais effet qu'il y fait encore, aprés les ſoins qu'elle a pris de le redreſſer. Ce malheur ne vient point de ce que nôtre langue eſt indigente, baſſe, & ſans harmonie : mais il vient de ce qu'étant accoûtumée à des penſées juſtes, à des ſentimens équitables, & à des expreſſions polies, elle reſiſte, & ſe refuſe à tout ce que veut dire Homére, & gemit ſous des diſcours ſans raiſon, ſans humanité & ſans bienſéance. Tout cela paſſoit chez les Grecs à la faveur de l'harmonie qu'ils trouvoient ou vouloient trouver dans Homére, c'eſt ce qui a établi chez eux la réputation de ce Poëte que le préjugé tiré de leur exemple a enſuite répanduë par tout. Caton le Cenſeur [a] connoiſſoit parfaitement l'eſprit général des Grecs, & combien ils donnoient au ſon des mots, lorſqu'il diſoit

[a] *Plut. in Catone.*

que la parole ſortoit aux Grecs des lévres, & aux Romains du cœur ; à quoi j'ajoûterois, pour achever le paralelle, qu'aux vrais modernes elle ſort du fond de l'eſprit & de la raiſon ; je laiſſe aux gens ſenſez à mettre dans leur veritable rang ces trois différentes ſources de l'éloquence des Grecs, des Latins & des François, & à juger de l'humiliation où nous doit mettre le reproche que Mr D. fait en ces termes à tout ſon ſiecle [a]. Nous n'avons rien de parfait & d'achevé, ni qui puiſſe entrer en comparaiſon avec les beaux ouvrages de l'ancienne Grece, qui l'emportent toujours ſur les nôtres, au moins de ce côté-là, c'eſt-à-dire du côté de la compoſition & de l'arrangement des termes. » Si les Grecs & les François demeurant d'ailleurs tels qu'ils ſont, avoient ſeulement changé de ſiécle ; un Critique Grec ne diroit-il pas à ſes compatriotes avec plus de juſteſſe, & dans le ſens & dans la phraſe : Malgré la compoſition & l'arrangement de nos termes, nous n'avons rien de parfait & d'achevé, ni qui puiſſe entrer en comparaiſon avec les beaux ouvrages de l'ancienne France, dans ce qui fait l'eſſen-

[a] *Poët. d'Ariſt. p. 353.*